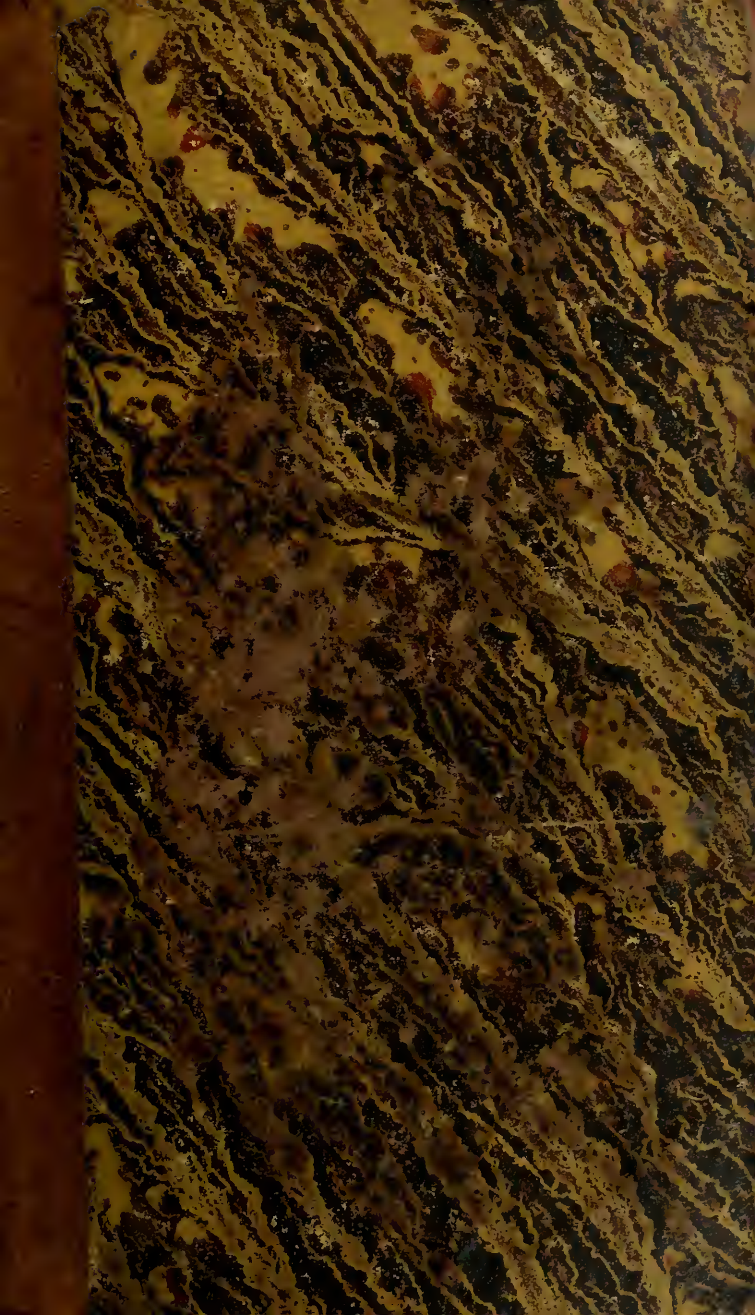


PARIS. — TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES, RUE VAUGIRARD, 36

HENRY MONNIER.

SCÈNES POPULAIRES

— ŒUVRES COMPLÈTES —

TOME SECOND.



PARIS.

J. HETZEL, EDITEUR,

rue Richelieu, 76; rue Ménars, 10.

ET CHEZ CHARPENTIER, LIBRAIRE, 17, RUE DE LILLE.

1846

SCÈNES POPULAIRES.

L'ENTERREMENT.

I.

CHEZ M. BELHAMY.

SCÈNE I.

M. BELHAMY, M. PRÉPARÉ.

M. BELHAMY. — Pardon, monsieur Préparé, si je passe ma culotte devant vous.

M. PRÉPARÉ. — Comment donc, mais ce serait me désobliger que d'agir autrement.

M. BELHAMY. — Il y avait une éternité que nous nous étions vus.

M. PRÉPARÉ. — Je vas vous dire, je suis allé à la campagne.

M. BELHAMY. — C'est donc ça. Vous la menez douce, monsieur Préparé ; vous vous moquez de ça, toujours par voie et par chemin ! Ah ! parbleu ! vous n'êtes pas à plaindre.

M. PRÉPARÉ. — Je ne me plains pas non plus.

M. BELHAMY. — Et vous faites bien.

M. PRÉPARÉ. — Mais je crois, monsieur Belhamy, que rien ne vous retient plus que moi.

M. BELHAMY. — A vous parler franchement, je n'ai jamais eu ce qui s'appelle un goût bien prononcé pour la campagne ; je ne puis pas faire vingt pas hors Paris sans qu'aussitôt je me trouve dans l'impossibilité d'aller plus loin : je suis trop gras.

M. PRÉPARÉ. — Cependant, nous avons des personnes qui, bien que grasses, sont toujours par voie et par chemin.

M. BELHAMY. — Non, décidément, je n'aime pas la campagne; je suis allé une fois à Fontainebleau, on me cornait sans cesse aux oreilles : « *Mais allez donc à Fontaine-» bleau, monsieur Belhamy; rien n'est beau comme » Fontainebleau, tout le monde est allé à Fontaine-» bleau, c'est une charmante partie à faire.* » Je l'ai faite; eh bien ! le second jour, j'en avais assez. Dans la soirée j'étais de retour, et dans un état !... moi seul le sais.

M. PRÉPARÉ. — Le goût des uns, après cela, n'est pas celui des autres; moi, j'aime la campagne.

M. BELHAMY. — Bien merci, bien obligé, que le diable t'emporte, maudit animal !

M. PRÉPARÉ. — Qu'avez-vous donc ?

M. BELHAMY. — Rien.

M. PRÉPARÉ. — Comment, rien?

M. BELHAMY. — Mon diable de sous-pied qui vient de craquer.

M. PRÉPARÉ. — Je n'en porte jamais.

M. BELHAMY. — Je finirai par là, vous verrez... Encore, vous, monsieur Préparé, vous avez une femme.

M. PRÉPARÉ. — Pour ce qui est de mes affaires, tout comme si je n'en avais pas.

M. BELHAMY. — Parce que vous ne l'avez pas stylée à ça.

M. PRÉPARÉ. — J'aurais eu beau la styler, on n'en fait pas toujours ce qu'on veut, des dames.

M. BELHAMY. — A quoi bon alors se marier? Car je mets en fait que, sur vingt mariages, dix-neuf se font parce que les hommes ne savent pas coudre un bouton.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE. — Voilà une lettre que la petite à la portière vient de monter.

M. BELHAMY. — De qui cette lettre?

ADÈLE. — Dame! je ne sais pas, moi; ça vient de la poste.

M. PRÉPARÉ. — Ça m'a tout l'air d'un billet de faire part de mort.

M. BELHAMY. — Ah bah! Et de qui donc?... Pardon; monsieur Préparé.

M. PRÉPARÉ. — Faites, je vous prie; vous êtes chez vous.

M. BELHAMY. — Tiens!... oh! par ma foi, voilà qui est plaisant! Dis donc, Adèle...

ADÈLE. — Eh bien! quoi?

M. BELHAMY. — M. Périnet qui est mort!

ADÈLE. — Pas possible!

M. PRÉPARÉ. — M. Périnet?

M. BELHAMY. — Mais, oui, au fait, vous le connaissez, monsieur Préparé?

M. PRÉPARÉ. — Très-particulièrement.

M. BELHAMY. — En voilà une drôle, à laquelle je ne m'attendais pas.

ADÈLE. — Ni moi.

M. PRÉPARÉ. — Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que j'ai causé avec lui; il n'y a pas de ça quinze jours, il n'avait l'air de se douter de rien.

M. BELHAMY, *lisant.* — « *Vous êtes prié d'assister aux » service, convoi et enterrement de M. Louis-Ho- » noré-Laurent-Jean Périnet,* décédé en sa maison... »

ADÈLE. — Sa maison! la maison à madame Godot, sa maison.

M. BELHAMY. — Enfin, n'importe; on met sa maison pour tout le monde, c'est l'usage. (*Lisant.*) « Rue... qui aura » lieu le... etc., etc. *De profundis.* Imprimerie de Du- » cessois. »

ADÈLE. — C'est demain matin.

M. BELHAMY, *lisant.* — « *De la part de madame Périnet, » sa veuve; de M. Albéric Périnet, de M. Jules-Ar- » mand Périnet, de M. Boudard, de madame Bou- » dard, de mademoiselle Célestine-Aimée Boudard,*

» *de mademoiselle Églé-Marie Boudard, etc., etc.* » Eh bien! si j'attendais la mort de quelqu'un, ce n'était guère celle-là.

M. PRÉPARÉ. — Ainsi va le monde.

M. BELHAMY. — Mon Dieu, oui! Quand je pense qu'il y a huit jours je dînai avec lui chez son neveu. Qui s'en serait douté?

ADÈLE. — Il y a moins que ça que je l'ai rencontré, j'allais au marché, avec son chapeau à la main.

M. PRÉPARÉ. — Le sang l'incommodait.

ADÈLE. — Il était avec un autre monsieur.

M. BELHAMY. — Ce n'est pas une raison.

M. PRÉPARÉ. — Comment, ce pauvre M. Périnet est mort!

M. BELHAMY. — Je connais quelqu'un qui ne sera pas fâché de ça.

M. PRÉPARÉ. — Qui ça? son neveu? car ses enfants sont de bons enfants.

M. BELHAMY. — Son neveu, d'abord, et sa sœur, madame Boudard.

ADÈLE. — Ça mettra du beurre dans ses épinards, à mame Boudard.

M. PRÉPARÉ. — Croyez-vous? Elle lui paraissait pourtant bien attachée, à son frère.

M. BELHAMY. — Ils ne se voyaient pas depuis qu'elle s'était remariée; il y a plus d'un an.

M. PRÉPARÉ. — Ah! oui dà?

M. BELHAMY. — A couteaux tirés!

M. PRÉPARÉ. — Ce n'était pas un méchant homme, que ce Périnet.

M. BELHAMY. — Un bêta!

M. PRÉPARÉ. — Peut-être le jugez-vous un peu sévèrement.

M. BELHAMY. — Un niais.

ADÈLE. — C'est des gens qui changeaient de domestiques à tout moment.

M. BELHAMY. — La preuve qu'ils ne vivaient pas en très-bonne intelligence, c'est que depuis long-temps ils étaient séparés de biens ; les uns donnent tort au mari, d'autres à la femme ; c'est un embrouillamini à ne plus s'y reconnaître. Au surplus, qu'ils s'arrangent entre eux ! Moi, je n'ai rien à y prétendre, je m'en moque !

M. PRÉPARÉ. — Je vous en livrerais bien autant, pour ma part ; il fut un temps, je me le rappelle comme si c'était hier, il fut un temps où ils menaient grand train.

M. BELHAMY. — C'était un gaillard, ce diable de papa Périnet.

ADÈLE. — Je sais bien, *tant* qu'à moi, que je n'aimais pas quand monsieur m'envoyait chez lui ; il avait toujours quelque bêtise à vous dire.

M. BELHAMY. — S'il ne faisait qu'en dire, ce n'était que demi-mal.

ADÈLE. — Dites donc, vous...

M. BELHAMY. — Tiens, Adèle, voilà encore un sous-pied craqué.

ADÈLE. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

M. BELHAMY. — Mais un point ; ça me rendrait service.

ADÈLE. — Comme ça, sur vous ? merci ! A quoi bon les sous-pieds, après tout ? à vous tirer vos pantalons, à vous les éreinter ! C'est bien embêtant, cette invention-là.

M. BELHAMY. — C'est la mode.

M. PRÉPARÉ. — Il y a long-temps que j'y ai renoncé.

ADÈLE. — Et vous ne vous en trouvez pas plus mal ?

M. PRÉPARÉ. — Au contraire.

ADÈLE. — Non ; mais je me tue de lui dire de la laisser suivre aux autres, la mode ; il ne veut jamais m'écouter.

M. BELHAMY. — J'en ferais de belles si je t'écoutais.

ADÈLE. — Vous avez beau dire, quand on a du ventre comme vous en avez, c'est fini, faut plus penser à tout ça.

M. PRÉPARÉ. — Comment ! ce pauvre M. Périnet s'est laissé mourir !

M. BELHAMY. — Je crois bien que c'est parce qu'il n'a pu faire autrement.

M. PRÉPARÉ. — A quelle heure demain le service ?

M. BELHAMY. — Attendez..., dix heures précises.

M. PRÉPARÉ. — C'est un peu tôt pour la saison.

M. BELHAMY. — Comptez-vous y aller ?

M. PRÉPARÉ. — Peut-être bien, si je reçois une invitation ; sans cela, j'en doute.

M. BELHAMY. — Vous en recevrez immanquablement... Après ça, on va là comme on va ailleurs, pour voir du monde ; vous y trouvez des individus qu'on ne voit que là.

M. PRÉPARÉ. — Peut-être bien m'y déciderai-je... Dites-moi, monsieur Belhamy, déjeunez-vous avant ?

M. BELHAMY. — Assez ordinairement je ne déjeune pas, mais je prends quelque chose.

M. PRÉPARÉ. — C'est comme moi.

M. BELHAMY. — Parce que, vous savez, il est d'usage dans certaines maisons de déjeuner en sortant de là.

M. PRÉPARÉ. — Vous rappelez-vous l'enterrement de ce pauvre monsieur Lagrénois ?

M. BELHAMY. — Si je me le rappelle... Jamais nous ne nous amuserons comme ce jour-là.

M. PRÉPARÉ. — Vraiment, j'en étais honteux.

M. BELHAMY. — Il n'est rien de tel que ces parties qui ne sont point arrêtées.

M. PRÉPARÉ. — Et cependant nous devons convenir, entre nous, que nous le regrettâmes tous beaucoup, M. Lagrénois.

M. BELHAMY. — Mon Dieu ! croyez-vous que s'il eût été là, il n'eût pas été le premier à s'en amuser ?

M. PRÉPARÉ. — C'est ce que je me suis dit souvent depuis ; surtout du caractère dont il était.

M. BELHAMY. — Ça, je le crois... Ah çà ! mais, est-ce que vous partez, monsieur Préparé, que je vous vois prendre votre chapeau ?

M. PRÉPARÉ. — Oui, j'ai plusieurs courses à faire ce matin... Je vous demanderai la permission...

M. BELHAMY. — Pourquoi ne pas rester un peu? nous aurions déjeuné là, comme deux paires d'amis.

M. PRÉPARÉ. — Bien obligé, impossible aujourd'hui; mais vous, monsieur Belhamy, quand est-ce que vous viendrez nous demander à dîner?

M. BELHAMY. — Nous organiserons tout ça demain, à l'enterrement.

M. PRÉPARÉ. — Si j'y vais.

M. BELHAMY. — Vous y viendrez.

M. PRÉPARÉ. — Nous verrons... Sans adieu.

M. BELHAMY. — De tout mon cœur; mes respects à madame.

M. PRÉPARÉ. — Merci pour elle.

SCÈNE III.

M. BELHAMY, ADÈLE.

M. BELHAMY. — Comment! ce pauvre Périnet est mort!

ADÈLE. — Mon Dieu, oui; quand vous vous désolerez, ça ne le fera pas revenir.

M. BELHAMY. — Je ne me désole pas, je dis que c'est triste de voir ainsi filer toutes ses connaissances, n'est-ce pas vrai? Je ne me désole pas autrement. Périnet était un bon diable, au fond; ce n'était pas un aigle, mais il y en a tant comme lui, et qui vivent.

ADÈLE. — Celui qui sort d'ici, par exemple.

M. BELHAMY. — Quelle différence! Périnet, tel qu'il était, valait, à lui seul, dix Préparés; il est bête à manger du foin, celui-ci.

ADÈLE. Vous dites ça de lui aujourd'hui, parce que demain vous l'enterrez; mais il n'y a pas si long-temps que je vous entendais dire : « *Quel ennui que cette maison-là! quel être assommant que ce Périnet! il est bête comme une oie!* » et je ne sais quoi encore vous n'avez pas dit.

M. BELHAMY. — C'est possible, je ne m'en souviens plus; après ça où veux-tu que je me déboutonne, si ce n'est chez moi.

ADÈLE. — Si ce n'était que chez vous, je ne dirais trop rien encore; mais c'est que c'est partout, et ça vous fait du tort, vous le savez aussi bien comme moi.

M. BELHAMY. — Ma foi tant pis, ceux qui ne sont pas contents qu'ils le disent.

ADÈLE. — Ils ne se gênent pas non plus.

M. BELHAMY. — Après tout, je n'ai besoin de personne....

ADÈLE. — Dieu merci.

M. BELHAMY. — Je n'ai ni femme ni enfants, j'aime à m'amuser et je m'amuse... au petit bonheur!... Vois ce pauvre Périnet, le voilà *ad patres*, c'est peut-être comme ça que je serai dimanche.

ADÈLE. — Ne dites pas ça... ça n'aurait qu'à vous porter malheur.

M. BELHAMY. — Le grand mal, quand on a un gros ventre...

ADÈLE. — Voyons, donnez-moi vite votre pantalon, que je l'arrange, vieux monstre!

II.

LA MAISON MORTUAIRE.

L'ANTICHAMBRE.

SCÈNE I.

Les enfants, les Parents, Invités, etc. Les arrivants vont se placer au fond de la pièce; échange de saluts entre les personnes de connaissance. *Tous parlent à voix basse.*

M. PRÉPARÉ. — Bonjour, monsieur Tétrot, de tout mon cœur.

M. TÉTROT. — Votre serviteur très-humble, monsieur Préparé.

M. PRÉPARÉ. — Vous avez dû être bien étonné, monsieur Tétrot, en apprenant la mort de ce pauvre M. Périnet.

M. TÉTROT. — Ne m'en parlez pas! nous étions justement à table quand nous reçûmes le billet de faire part.

M. PRÉPARÉ. — Moins favorisés que vous, nous n'avons rien reçu : ni lettre, ni billet, ni rien au monde ; je l'ai su par le plus grand des hasards.

M. TÉTROT. —Vous savez, dans des moments comme ceux-là…

M. PRÉPARÉ. — Aussi je ne lui en veux point le moins du monde, je vous jure.

M. TÉTROT. — On ne sait où donner de la tête, et c'est bien naturel.

M. PRÉPARÉ. — Je me trouvais chez M. Belhamy.

M. TÉTROT. — Il va bien?

M. PRÉPARÉ. — Mais il se portait fort bien hier.

M. TÉTROT. — Ce n'est pas une raison pour se bien porter aujourd'hui. Voyez ce pauvre Périnet!

M. PRÉPARÉ. — Nous avons avec ça, depuis un mois, un temps affreux… C'est extraordinaire la quantité de personnes qui s'en vont.

M. TÉTROT. — C'est merveilleux! Lundi, je ne sais si vous la connaissez, nous avons enterré madame Beaumavieille.

M. PRÉPARÉ. — Madame Beaumavieille est décédée?

M. TÉTROT. — Mon Dieu, oui; je dînais deux jours avant chez elle.

M. PRÉPARÉ. — Ce qu'il y a de bien singulier, monsieur Tétrot, c'est que j'ai causé avec ce pauvre M. Périnet il n'y a pas de cela quinze jours; il n'avait l'air de se douter de rien. Comment, madame Beaumavieille est morte?

M. TÉTROT. — Lundi dernier nous l'enterrâmes. Il faisait un temps détestable, comme aujourd'hui.

M. PRÉPARÉ. — Il serait bien à désirer qu'il changeât.

M. TÉTROT. — Pour les récoltes surtout.

M. PRÉPARÉ. — Pour tout en général.

M. DUPRÉ. — Votre serviteur, monsieur Tétrot,... bonjour, monsieur Préparé, et votre dame?

M. PRÉPARÉ. — Vous êtes bien bon; et la vôtre?

M. DUPRÉ. — Vous êtes bien honnête... Eh bien! monsieur Tétrot?

M. TÉTROT. — Nous étions loin de nous attendre à celle-là, monsieur Dupré...

M. PRÉPARÉ. — C'est ce que je disais il n'y a qu'un moment à monsieur; ce qu'il y a de bien singulier, c'est que j'ai causé avec ce pauvre M. Périnet, il n'y a pas de cela quinze jours.

M. DUPRÉ. — Je l'avais vu deux jours auparavant...

M. PRÉPARÉ. — Ça lui a pris comme un coup de foudre.

M. DUPRÉ. — Il me parlait de ses projets, des améliorations qu'il se proposait de faire à sa campagne... Enfin, que voulez-vous?... N'est-ce pas monsieur Philibert qui vient d'entrer là avec une cravate de couleur?

M. PRÉPARÉ. — Et son beau-frère, oui, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ. — Je me disais aussi : Voilà une figure qui ne m'est pas inconnue. Il est fort engraissé.

M. PRÉPARÉ. — Oui, beaucoup. Et il ne se doutait de rien?

M. DUPRÉ. — Qui ça?

M. PRÉPARÉ. — Ce pauvre M. Périnet.

M. DUPRÉ. — De rien absolument... Ce fut aux boulevards que nous dînâmes; il mangea comme à l'ordinaire, fort peu; Périnet depuis long-temps mangeait fort peu.

M. PRÉPARÉ. — Fort peu... Je l'avais aussi remarqué.

M. DUPRÉ. — Je lui offris du café, j'en pris, il n'en prit pas.

M. PRÉPARÉ. — C'est que probablement il se sentait un peu...

M. DUPRÉ. — C'est possible.

M. PRÉPARÉ. — Mais, du reste, il avait toute sa tête.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NOUVELLES FIGURES, M. BELHAMY.

M. BELHAMY. — Bonjour, messieurs, comment va ?

LES ASSISTANTS. — Chut !

M. BELHAMY. — Je craignais de ne pas arriver à l'heure.

LES ASSISTANTS. — Chut !

M. BELHAMY. — Bonjour, messieurs; quelle chaleur il fait ici..... Savez-vous à quelle église nous allons, monsieur Dupré ?

M. DUPRÉ. — Je l'ignore.

M. BELHAMY. — Ils vont encore nous garder là une éternité.

M. MOUIN. — Si vous voulez, monsieur Belhamy, nous irons faire une partie de billard chez Borel, en attendant, sans avoir l'air de rien.

M. BELHAMY. — Ça me va, d'autant que je déteste tout ce qui est prêtraille.

M. MOUIN. — Je ne l'aime pas plus que vous : les anciens troupiers, en général, n'aiment pas ce monde-là.

M. BELHAMY. — Ne parlons pas de ça ici.... Nous sommes là avec un tas de capucins...

M. MOUIN. — Suffit.

M. PRÉPARÉ. — Vous partez, monsieur Belhamy ?

M. BELHAMY. — Je vais prendre un peu l'air. Il fait ici une chaleur !... (*Il sort suivi de M. Mouin.*)

M. POISSY. — Eh bien ! monsieur Préparé, vous voilà donc des nôtres ?

M. PRÉPARÉ. — Bonjour, monsieur Poissy. Je l'ai fait par égard pour le défunt, car je n'ai pas reçu de lettre de faire part.

M. POISSY. — J'ai reçu la mienne hier en rentrant chez moi.

M. PRÉPARÉ. — Je suis le seul, à ce qu'il paraît.

M. POISSY. — Je n'ai pas vu ses fils.

M. PRÉPARÉ. — Ils étaient là tous deux il n'y a qu'un instant. Ils paraissent bien affectés.

M. POISSY. — On le serait à moins.

M. PRÉPARÉ. — Ces pauvres jeunes gens me font vraiment de la peine !

M. POISSY. — Oui, c'est un cruel moment à passer pour eux.

M. PRÉPARÉ. — Je ne puis me faire à l'idée que ce pauvre M. Périnet ne soit plus. Ce qu'il y a de bien singulier, monsieur Poissy, c'est que j'ai causé avec lui, il n'y a pas de cela quinze jours, il n'avait l'air de se douter de rien... Il était d'une confiance...

LE COMMISSAIRE DES MORTS. — Messieurs, quand il vous fera plaisir.

III.

LA RUE.

Les Invités suivent le char, la tête découverte.

M. BEAUFUMÉ. — Eh ! voilà M. Duplan, j'étais très-étonné de ne pas le voir.

M. DUPLAN, *arrivant tout essoufflé.* — Il n'y a donc plus d'espoir?

M. TARDIVEAU. — Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

M. VIDAL. — Mon épouse ne voulait pas que je prisse un parapluie ; j'ai tenu bon, et je n'ai pas lieu de m'en repentir.

M. LORRAIN. — Pardon, monsieur, si je prends la liberté de me mettre sous votre abri.

M. VIDAL. — Comment donc, monsieur, c'est avec plaisir. Vous ne seriez point, par hasard, parent de M. Périnet, monsieur ?

M. LORRAIN. — Non, monsieur; je n'ai même pas l'avantage de le connaître.

M. VIDAL. — Ah ! vous ne le connaissiez pas ?

M. LORRAIN. — Je ne l'ai même jamais vu.

M. VIDAL. — Alors, monsieur, comment se fait-il ?.... Pardon, monsieur, si je vous fais cette question...

M. LORRAIN. — Comment donc, monsieur, vous en avez le droit... C'est moi qui ai pris le fonds de M. Chevalier.

M. VIDAL. — Fort bien ! mais quel est ce M. Chevalier ? quelle branche de commerce ou d'industrie exploite-t-il, monsieur, s'il vous plaît ?

M. LORRAIN. — Les denrées coloniales.

M. VIDAL. — Où prenez-vous cela ?

M. LORRAIN. — Les épices.

M. VIDAL. — Ah ! je comprends, l'épicerie. Monsieur est épicier ?

M. LORRAIN. — En gros et demi-gros, oui, monsieur; nous tenons aussi les liqueurs des îles.

M. VIDAL. — Il n'y a pas de mal à ça, monsieur, il n'y a, certes, pas de mal à ça.

M. LORRAIN. — Et nous fournissions la maison... du chose... du....

M. VIDAL. — Du défunt ?

M. LORRAIN. — Oui, monsieur.

M. VIDAL. — Fort bien !.... Monsieur, nous avons perdu un excellent homme.

M. LORRAIN. — A ce qu'il paraît, oui, monsieur.

M. VIDAL. — Nous avons été quelquefois divisés d'opinions...

M. LORRAIN. — Dame ! on ne s'entend pas toujours...

M. VIDAL. — Mais toujours je me suis plu à lui rendre la justice qu'il méritait à tous égards.

M. LORRAIN. — A ce qu'il paraît, oui, monsieur.

M. VIDAL. — C'était ce qu'on peut appeler hautement un brave et digne homme. Faites un peu attention à vos pieds,

monsieur, s'il vous plaît, vous venez de marcher en plein dans le ruisseau.

M. LORRAIN. — Je ne l'ai pas fait exprès.

M. VIDAL. — J'aime à le croire.

M. LORRAIN. — Monsieur est du quartier ?

M. VIDAL. — Oui, monsieur, voisin et ami de ce pauvre M. Périnet.

M. LORRAIN. — Monsieur, nous serions bien heureux si parfois dans nos articles...

M. VIDAL. — Merci, mille fois, monsieur. Vous venez encore de m'envoyer quelque chose.

M. LORRAIN. — Vous croyez ?

M. VIDAL. — J'en suis convaincu. Je vous remerciais donc, monsieur, de vos offres toutes bienveillantes ; mais j'ai mon épicier.

M. LORRAIN. — Je ne dis pas non, monsieur.

M. VIDAL. —Vous auriez tort de soutenir le contraire, monsieur.

M. LORRAIN. — Seulement, comme nous avons donné plus d'extinction à notre maison...

M. VIDAL. — D'extension, monsieur, si vous voulez bien.

M. LORRAIN. — Oui, monsieur, nous espérons par là...

M. VIDAL. — Je crois que le temps voudrait se lever.

M. LORRAIN. — Tiens, c'est vrai ; il ne pleut plus.

M. VIDAL. — Ou du moins c'est bien peu de chose.

M. LORRAIN. — En vous remerciant, monsieur.

M. VIDAL. — C'est avec grand plaisir, monsieur.

M. LORRAIN. — Voici de nos adresses.

M. VIDAL. — Je vous en ai la même obligation, monsieur ; mais il m'est, en ce moment, de toute impossibilité d'ouvrir ma capote.

M. LORRAIN. — Je vais, si vous le permettez, les mettre dans vos poches de derrière.

M. VIDAL. — Va pour mes poches de derrière puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

M. LORRAIN. — Les y voici ; bonjour, monsieur.

M. VIDAL. — Votre serviteur de tout mon cœur.

M. PRÉPARÉ. — Savez-vous, monsieur, si madame Périnet gardera son logement ?

M. VIDAL. — Ah ! pardon, monsieur, mille fois pardon, je vous prenais pour mon épicier. Je suis persécuté, depuis une heure, par cet homme ! je ne vous remettais pas. Ne m'adressez-vous pas une question ?

M. PRÉPARÉ. — Je vous demandais si madame Périnet gardait son logement.

M. VIDAL. — Je n'en sais rien, monsieur ; peut-être serait-il possible qu'elle-même ne sût pas encore ce qu'elle fera à ce sujet.

M. PRÉPARÉ. — Je connais quelqu'un à qui ce logement conviendrait fort.

M. VIDAL. — Je ne puis nullement vous éclairer à cet égard.

M. PRÉPARÉ. — Vous n'en savez pas le prix ?

M. VIDAL. — Je l'ai toujours complétement ignoré.

M. PRÉPARÉ. — Cette pauvre madame Périnet doit être bien affectée.

M. VIDAL. — C'est pour cela que je crois le moment mal choisi pour lui parler de son appartement.

M. PRÉPARÉ. — Aussi n'est-ce nullement mon intention, monsieur ; nullement. Je m'associe de tout mon cœur à ses regrets ; quand je pense, monsieur, qu'il n'y a pas de cela quinze jours, j'ai causé avec M. Périnet, il n'avait l'air de se douter de rien, le malheureux ! Ça lui a pris comme un coup de foudre.

M. VIDAL. — Cette perte est non-seulement immense pour ses proches, monsieur, mais encore pour tous ceux qui le connaissaient ; car il ne faut pas se le dissimuler, monsieur, c'était un homme excellent, bon père, bon époux, bon ami ; il avait tout réuni, c'est fort rare !

M. PRÉPARÉ. — Il a été charmant, dans le temps, si vous vous le rappelez, pour le fils de ma femme.

M. VIDAL. — Oui, je me rappelle effectivement l'avoir vu une fois chez lui, à une certaine époque; il semblait annoncer de grandes dispositions; qu'est-il devenu?

M. PRÉPARÉ. — Il est avocat; il n'a pas pu venir; il a un petit commencement d'affaires, il est fort actif, fort intelligent... Si vous pouviez en toucher quelques mots à madame Périnet... Il arrive souvent que, dans les successions...

M. VIDAL. — Ils ont un parent, je crois, qui suit la même carrière et qui se charge de tout.

M. PRÉPARÉ. — C'eût été dans le cas, monsieur, où madame Périnet...

M. VIDAL. — C'est bien aussi comme cela que je l'entends, monsieur; mais je vous répéterai qu'ils ont ce cousin qui paraît s'être chargé des affaires de la succession... Nous voici, je crois, à l'église... Je ne sais de quel côté...

M. PRÉPARÉ. — Je n'en sais pas davantage... J'ai l'honneur de vous saluer.

M. VIDAL. — Bonjour, monsieur.

IV.

L'ÉGLISE.

Durée de la cérémonie, trois heures trois quarts.

LA SORTIE DE L'ÉGLISE.

M. MESLIN. — Allez-vous au cimetière?

M. TARDIVEAU. — J'irais que ça ne le ferait pas revenir, le pauvre cher homme; je m'en retourne à la maison.

M. MESLIN. — Je m'en vais faire comme vous; j'ai cru vraiment qu'ils n'en finiraient pas, à l'église.

M. TARDIVEAU. — Ils leur en ont donné pour leur argent.

M. MESLIN. — On n'a jamais vu tenir les gens aussi long-temps sur leurs jambes.

M. TARDIVEAU. — Je vous demande à quoi bon toutes ces cérémonies ?

M. MESLIN. — A jeter l'argent par les fenêtres, pas autre chose. (*Ils s'éloignent.*)

M. PRÉPARÉ. — Tiens, vous voilà, monsieur Belhamy? Où étiez-vous donc? je vous ai cherché, je ne vous ai pas vu.

M. BELHAMY. — Nous étions avec M. Mouin, dans un tout petit coin.

M. PRÉPARÉ. — C'est singulier, je n'ai pas vu non plus M. Mouin.

M. MOUIN. — J'étais avec M. Belhamy.

M. PRÉPARÉ. — C'est donc cela.

M. BELHAMY, *dans une voiture de deuil.* — Venez-vous avec nous, monsieur Préparé?

M. PRÉPARÉ. — Ce serait avec bien du plaisir; mais vous n'avez pas de place.

M. BELHAMY. — Si fait, en se serrant un peu.

M. PRÉPARÉ. — Je vous remercie toujours... Je vais voir ailleurs... Sans adieu.

M. BELHAMY. — Mes respects chez vous. J'aime mieux qu'il se place ailleurs, c'est plus dans mes goûts.

M. BOQUET. — Si vous vouliez ma place, monsieur?

M. BELHAMY. — Non, je vous en prie; je suis ici parfaitement.

PREMIÈRE VOITURE, PRÉCÉDANT LE CHAR.

Ecclésiastiques, Enfants de chœur, gens d'église.

DEUXIÈME VOITURE.

LES DEUX FILS PÉRINET, M. PALMA, M. BOUDARD, LEURS ONCLES.

M. BOUDARD. — Vous n'avez pas deux pièces de dix sous, monsieur Palma?

M. PALMA. — Je vais voir... Oui, les voici.

M. BOUDARD. — Ça n'a pas de nom : nous tenir près de quatre heures à cette église !

M. PALMA. — Le curé n'était pas arrivé.

M. BOUDARD. — Il était pourtant prévenu depuis hier.

M. PALMA. — Ces messieurs ne sont pas toujours très-exacts.

M. BOUDARD. — C'est comme le vicaire : avoir fait la mine au moment de monter en voiture ! Que voulait-il donc de plus ?

M. PALMA. — Voyons, Eugène, du courage, mon ami ! Tiens, respire un peu le flacon de ta maman. (*Les deux jeunes gens fondent en larmes.*)

M. BOUDARD. — Il faut se faire une raison... quand il n'y a plus de remède.

M. PALMA. — J'aime mieux les voir pleurer, ça les soulage.

M. BOUDARD. — Ce ne sont pas des enfants.

M. PALMA. — Ce sont des enfants qui ont perdu leur père, monsieur Boudard.

M. BOUDARD. — Comme vous voudrez, monsieur Palma, comme vous voudrez.

TROISIÈME VOITURE.

M. POIREAU, M. LANOY, M. PRÊCHEUR, M. AVERÉ.

M. POIREAU. — Oui, certes, la place Louis XV est une jolie place.

M. AVERÉ. — Jolie, oui, mais colifichet.

M. LANOY. — Ils l'ont gâtée.

M. PRÊCHEUR. — Je l'aimais cent fois mieux auparavant, quand il n'y avait rien du tout.

M. POIREAU. — Mais c'était un cloaque !

M. AVERÉ. — La première fois que j'y suis allé, j'ai demandé si les candélabres n'étaient pas en chocolat.

M. PRÊCHEUR. — Et ces fontaines qui inondent tous les passants ?

M. AVERÉ. — Quand elles ont de l'eau.

M. PRÊCHEUR. — Il faut voir ces trottoirs, les jours de verglas.

M. POIREAU. — Moi je trouve cette place magnifique.

M. LANOY. — Je trouve qu'il y manque une pendule.

M. AVERÉ. — Et cette grande borne qui a coûté des millions, que fait-elle là ?

M. PRÊCHEUR. — Et ces effrontées statues, accroupies sur leurs pavillons, est-ce bien ragoûtant à voir ?

M. POIREAU. — Allons, messieurs, vous êtes difficiles à contenter.

M. AVERÉ. — Ce n'est pas ma faute si nous vivons dans un siècle de petits hommes et de petites choses.

M. LANOY. — Parce qu'on ne fait rien convenablement.

M. PRÊCHEUR. — Parce qu'on ne fera jamais rien de mieux que ce qui était.

QUATRIÈME VOITURE.

M. MOUTARDIER, M. CORMOIS, M. PHILIDOR, M. VERSEPUY.

M. MOUTARDIER. — Moi, je trouve le homard une viande lourde.

M. PHILIDOR. — Ah ! c'est bien bon ; j'avoue mon faible, j'aime le homard.

M. CORMOIS. — A déjeuner surtout.

M. VERSEPUY. — Je préfère les huîtres à toute espèce de choses.

M. PHILIDOR. — Je donne encore la préférence à un bon filet de bœuf.

M. MOUTARDIER. — J'aime assez le filet de bœuf, mais c'est la difficulté.

M. CORMOIS. — Le filet n'est pas plus difficile à faire qu'autre chose.

M. MOUTARDIER. — Je ne dis pas; mais nous avons à la maison une diablesse de cuisinière, impossible de lui faire faire ce qu'elle ne veut pas; elle est terrible pour ça.

M. CORMOIS. — Rien n'est plus facile à faire qu'un filet de bœuf.

M. VERSEPUY. — Il faut d'abord lever le filet.

M. CORMOIS. — Puis, quand vous l'avez levé, vous le coupez par tranches minces.

M. PHILIDOR. — Par tranches très-minces.

M. VERSEPUY. — Très-minces, si vous voulez. Vous le mettez dans la casserole.

M. CORMOIS. — Avec une sauce, avec des câpres...

M. PHILIDOR. — Vous y ajoutez des anchois.

M. VERSEPUY. — Vous ne risquez rien aussi d'y mettre des champignons et une pointe d'ail...

M. CORMOIS. — Que vous passez avec un peu de beurre, et vous mouillez avec un bon coulis; vous dégraissez votre sauce, et vous mettez votre filet dedans...

M. VERSEPUY. — Avec le jus de l'aloyau, que vous faites chauffer sans attendre qu'il bouille...

M. CORMOIS. — Faut même pas attendre qu'il bouille, et vous versez sur l'aloyau. Ce n'est pas plus difficile que ça.

CINQUIÈME VOITURE.

M. VIDAL, M. MOUIN, M. POISSY, M. TÉTARD.

M. MOUIN. — Parce que, je m'en vas vous dire, je veux, avant tout, qu'un prêtre soit un homme.

M. VIDAL. — Vous allez peut-être un peu loin.

M. MOUIN. — Je le répète, je veux qu'un prêtre soit un homme.

M. VIDAL. — Il ne faut pas, non plus, monsieur, qu'il perde de vue l'importance de ses devoirs, le caractère dont il est revêtu.

M. MOUIN. — Je ne vous dis pas; mais, tenez, sans aller plus loin, dans l'endroit où demeure mon père, il n'y a pas de meilleur prêtre que ce curé-là.

M. VIDAL. — Vous voyez donc bien, monsieur, qu'il y en a.

M. MOUIN. — Il est de toutes les parties, celui-là; il mange, il boit, il fait les cent dix-neuf coups. Eh bien! quand il voudra, ce curé-là, on se fera hacher pour lui. Nous parlions de chansons, tout à l'heure, en voilà un qui en sait des chansons, et de drôles.

M. VIDAL. — Vous croyez de première nécessité qu'un ecclésiastique soit de toutes les parties.

M. MOUIN. — Oui, je le crois; et je vais plus loin, je dis que tous ceux qui n'y vont pas sont tous des cagots et des cafards!

M. VIDAL. — Nous ne voyons pas de même.

M. MOUIN. — Avez-vous vu tout à l'heure ce grand prêtre qui vient de monter dans la première voiture?

M. VIDAL. — Je ne me le rappelle pas.

M. TÉTARD. — Le même, je crois, qui est venu pour les besoins du culte.

M. MOUIN. — Je ne les reconnais pas ces besoins-là.... Eh bien! est-ce qu'un gaillard comme ça, tout jeune, ne serait pas mieux dans un régiment de cuirassiers qu'avec une soutane sur le dos?

M. VIDAL. — Mais tout le monde ne peut pas être non plus dans un régiment de cuirassiers.

M. MOUIN. — Parce que le gouvernement est trop faible. Pas vrai, monsieur Tétard?

M. TÉTARD. — Oui et non.

M. MOUIN. — Et vous, monsieur?

M. POISSY. — Je serais assez de l'avis de M. Tétard.

M. MOUIN. — Vous avez beau dire, le gouvernement est trop faible; voilà le mal de tout.

V.

LE CIMETIÈRE.

Descente des voitures, le clergé ouvre la marche, le char, puis les parents et les invités suivent en silence, la tête découverte.

TRAINARDS.

M. MOUTARDIER, M. BELHAMY, M. MOUIN.

M. MOUTARDIER. — Savez-vous ce que l'on fera en rentrant dans Paris, monsieur Belhamy?

M. BELHAMY. — Je n'en sais rien encore, je cherche M. Mouin. Nous devons partir ensemble. Nous étions convenus d'entrer quelque part, dans le cas où l'on ne déjeunerait pas à la maison mortuaire.

M. MOUTARDIER. — Déjeuner à l'heure qu'il est?

M. BELHAMY. — Est-ce qu'on ne déjeune pas toujours!

M. MOUTARDIER. — Merci, vous êtes encore bon là; j'ai déjeuné, pas si bête.

M. BELHAMY. — Ce n'est pas l'embarras, j'aurais tout aussi bien fait pendant que vous étiez à l'église...

M. MOUTARDIER. — Vous n'étiez donc pas à l'église?

M. BELHAMY. — Je t'en moque, pourquoi faire? nous étions, bien gentiment, M. Monin et moi, à faire notre partie de billard chez Borel.

M. MOUIN. — Si vous voulez, nous irons tout uniment dîner aux *Vendanges*.

M. BELHAMY. — Tiens, c'est vous, monsieur Mouin, je devais m'en douter, vous nous ouvrez toujours de bonnes idées, vous. Eh bien! va pour les *Vendanges*, vous êtes des nôtres, monsieur Moutardier?

M. MOUTARDIER. — A mort!

M. MOUIN. — Tapez là, c'est arrêté! n'ayez pas peur, allez, nous nous amuserons.

M. BELHAMY. — Nous aurons eu assez de chagrin ce matin.

M. MOUIN. — Tenez, voyez-vous, là-bas, cette petite colonne sur votre droite, M. Belhamy ?

M. BELHAMY. — Près de la pyramide ?

M. MOUTARDIER. — Je la vois d'ici, plus sur la droite.

M. MOUIN. — C'est bien facile, il n'y a qu'elle de colonne.

M. MOUTARDIER. — Sur votre droite.

M. BELHAMY. — J'entends bien... N'est-ce pas une petite colonne surmontée d'une urne, enveloppée dans une espèce de linge ?

M. MOUIN. — Oui, de linge en pierre. C'est là qu'est enterrée ma belle-mère.

M. BELHAMY. — Ah ! oui dà.

M. MOUIN. — Mon épouse est en face.... J'ai été long-temps que je n'aimais pas à venir ici.

M. MOUTARDIER. — Je crois bien.

M. MOUIN. — Mais, comme on dit, le temps est un grand maître.

M. BELHAMY. — Sans cela on serait bien malheureux.

M. MOUTARDIER. — Les plus à plaindre sont ceux qui restent.

M. MOUIN. — Vous avez bien raison, monsieur Moutardier, ce que vous dites est bien la vérité.

M. BELHAMY. — Ne vous avait-elle pas laissé des enfants, madame Mouin ?

M. MOUIN. — Je n'ai eu qu'un fils de ma première femme, monsieur Belhamy ; il est à Montparnasse, ce fils-là ; sa mère est à Montmartre : j'en ai un peu partout, comme vous voyez.

M. BELHAMY. — C'est fort bien.

M. MOUTARDIER. — Ah çà ! mais il paraît qu'ils vont nous conduire au bout du monde ! j'ai toutes les peines à me tirer d'affaires.

M. BELHAMY. — On enfonce dans ce diable de cimetière, c'est atroce !

M. MOUIN. — Venez par ici, messieurs, c'est moins mauvais. Après ça, il a tant plu ! Ah ! c'est ici que nous restons; je vois là-bas la tête de colonne qui s'arrête.

M. MOUTARDIER. — Tâchons donc de réunir quelques bons enfants pour nous tenir compagnie aux *Vendanges.*

M. BELHAMY. — M. Philidor est-il venu jusqu'ici ?

M. MOUTARDIER. — Nous étions dans la même voiture.

M. MOUIN. — Mais à propos de voitures, qui nous empêcherait de nous en retourner dans les voitures de deuil aux *Vendanges ?*

M. BELHAMY. — Au fait, en donnant la pièce au cocher.

Grand silence, la bière descend dans la fosse. Les prêtres se retirent; les enfants tombent dans les bras des parents et des amis qui les soutiennent.

Les cochers des pompes funèbres; les croquemorts; les fossoyeurs; les jardiniers; les Gardiens du cimetière; les garçons marbriers, etc., etc., etc., tiraillant les enfants, les parents, s'accrochent à tout le monde en mendiant leur pour-boire, et la police n'en peut mais.

M. BOUDARD. — C'est vous, je crois, que je vis hier ?

LE MARBRIER. — Oui, monsieur, c'est moi qu'est le marbrier.

M. BOUDARD. — Nous avons dit que nous ferions le plus simplement possible.

LE MARBRIER. — Je vous ai remis mon tarif. Si monsieur veut que ce soit quelque chose de satisfaisant...

M. BOUDARD. — Mais oui, autant que possible.

LE MARBRIER. — Si monsieur veut prendre la peine de venir jusqu'à la maison....

M. BOUDARD. — Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

LE MARBRIER. — C'est ici vis-à-vis... nous avons de très-jolis modèles à choisir; la vue n'en coûte rien.

M. BOUDARD. — Nous verrons tout cela un autre jour.

LE MARBRIER. — Nous avons, de ce moment, quelque chose de bien élégant.

M. BOUDARD. — Plus tard.

LE MARBRIER. — Nous tenons aussi des inscriptions toutes faites, au gré des familles.

M. BOUDARD. — Eh bien ! plus tard, monsieur... Monsieur, quoi ?

LE MARBRIER. — Chrétien.

M. BOUDARD. — Bonjour, monsieur Chrétien.

LE MARBRIER. — Je vous ai laissé des cartes ?

M. BOUDARD. — Je les ai chez moi.

LE MARBRIER. — En voici d'autres, dans le cas quelquefois....

M. BOUDARD. — Bien obligé... Ainsi c'est convenu, monsieur Chrétien, nous reviendrons vous voir quand le fort de la douleur sera passé.

LE MARBRIER. — Ça nous fera plaisir, monsieur.

M. BOUDARD. — Bonsoir, monsieur Chrétien.... Où sont mes neveux à présent?

M. AVERÉ. — Votre serviteur, monsieur Boudard.

M. BOUDARD. — Bonjour, monsieur Averé. Je cherche mes neveux.

M. AVERÉ. — Je viens de les voir monter en voiture.

M. BOUDARD. — Ils sont, ma foi, charmants ! quand je me tue le corps et l'âme pour leurs propres affaires ! Vous ne savez pas, monsieur Averé, le mal que je me donne depuis deux jours !

M. AVERÉ. — Je m'en fais une idée.

M. BOUDARD. — C'est inouï !

M. AVERÉ. — C'est une grande perte pour la famille.

M. BOUDARD. — Très-grande, monsieur Averé, très-grande. Après cela, que voulez-vous ? un peu plus tôt un peu plus tard, il faut toujours en passer par là... De tout mon cœur, monsieur, mes hommages à madame.

M. AVERÉ. — Votre serviteur très-humble, monsieur Boudard.

M. BELHAMY, *appelant.* — Monsieur Mouin! M. Moutardier, allons donc!

M. PRÊCHEUR. — Monsieur Poireau!

M. TÉTROT. — Monsieur Préparé! monsieur Gavot! monsieur Cottereau!

M. DUPRÉ. — Monsieur Cormois! monsieur Cartullat! monsieur Voisin!

M. BELHAMY. — J'ai fait quelques recrues pour notre dîner.

M. MOUTARDIER. — Eh bien! tant mieux, *plus on est de fous...* Mais qu'attendons-nous? montons dans les voitures si nous ne voulons pas qu'on nous les prenne.

M. MOUIN. — C'est bien dit: mangeons tout; mais où sont-elles?

M. BELHAMY. — Laissez faire, ne vous inquiétez pas; est-ce que je n'ai pas envoyé mon monde à moi en avant?

M. MOUTARDIER. — Vous m'en direz tant!

M. BELHAMY. — Nous en avons trois pour notre société; est-ce assez?

M. MOUIN. — Bien, bien; montons-nous?

M. BELHAMY. — Je vas dire deux mots à quelqu'un que je vois là-bas; je suis à vous.

M. MOUTARDIER. — Ne soyez pas long-temps.

M. BELHAMY. — Deux minutes.

M. PRÉPARÉ. — Oui, monsieur; ce qu'il y a de bien singulier, c'est que j'ai causé avec ce pauvre M. Périnet, il n'y a pas de cela quinze jours; il avait l'air de ne se douter de rien... Il était d'une confiance!...

M. PRUDHOMME. — Ainsi va le monde, mon cher monsieur, *un clou chasse l'autre.*

INTÉRIEURS DE LA MAIRIE.

LE MARTYR DU BONHEUR.

Les corridors d'une Mairie.

SCÈNE I.

M. MORISSEAU, M. JOLIVET.

MORISSEAU. — Et par quel hasard vous trouvé-je ici?

JOLIVET. — Je suis venu pour mon certificat de vie.

MORISSEAU. — Ah! oui dà, et moi, comme témoin.

JOLIVET. — D'un mariage?

MORISSEAU. — De la naissance d'un enfant au fils Nicot.

JOLIVET. — Comment, le fils Nicot a donc déjà des enfants?

MORISSEAU. — Déjà? Mais savez-vous qu'il y a tantôt six ans qu'il est marié?

JOLIVET. — Pas possible.

MORISSEAU. — C'est pourtant comme ça.

JOLIVET. — Mais c'était lui-même, il y a deux jours, un enfant.

MORISSEAU. — Eh bien! oui, à nos âges le temps passe si vite; et madame Jolivet?

JOLIVET. — Vous lui faites honneur; mais comme ça.

MORISSEAU. — Est-ce qu'elle ne serait pas satisfaite de sa santé?

JOLIVET. — Mais non, pas trop. Voilà six mois que ma femme file ce que nous appelons un mauvais coton.

MORISSEAU. — Je n'en savais rien; tant pis.

JOLIVET. — Elle n'a pas d'appétit, ne dort pas, et se plaint continuellement de maux de tête et d'oppressions; ça pourrait très-bien lui jouer quelque mauvais tour. Elle n'a

plus de jambes, et par-dessus le marché, plus goût à rien. Enfin, si vous voulez que je vous dise, je la crois plus malade encore qu'elle ne se l'imagine; je vous jure que tout cela n'est pas gai.

MORISSEAU. — Vous avez sans doute vu quelqu'un?

JOLIVET. — Qui n'ai-je pas vu!

MORISSEAU. — Quel est votre médecin?

JOLIVET. — M. Leprompt.

MORISSEAU. — Ah! c'est M. Leprompt!

JOLIVET. — Vous le connaissez?

MORISSEAU. — De nom, seulement. Et que dit-il?

JOLIVET. — Mais qu'il faut attendre.

MORISSEAU. — C'est donc ça que nous ne vous voyons plus.

JOLIVET. — Je sors si rarement, je suis toujours à la maison; il fallait une occasion comme celle-ci pour me faire sortir.

MORISSEAU. — Je vous conçois; vraiment je vous plains de tout mon cœur: j'en suis fâché, une si excellente femme!

JOLIVET. — Oui, elle n'était pas sotte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Y a, ma foi, de quoi se perdre dans tous ces détours-là... Tiens, vous v'là, vous, c'est pas malheureux.

JOLIVET. — Comment, c'est vous, Marguerite?

MARGUERITE. — Y a pas de doute que c'est moi; au surplus, ça se trouve bien que je vous aie trouvé; un peu plus j'allais m'en aller.

JOLIVET. — Que venez-vous faire ici?

MARGUERITE. — Je n'y viens pas pour mon plaisir, bien sûr. C'est madame qui m'y a envoyée.

JOLIVET. — Et pourquoi?

MARGUERITE. — Parce qu'elle dit comme ça, que vous êtes sorti sans parapluie, et qu'en v'là un que je vous apporte.

JOLIVET. — Je l'ai fait exprès, de sortir sans parapluie.

MARGUERITE. — Je ne dis pas ; mais madame n'aime pas ça, vous savez bien, tenez !

JOLIVET. — Je n'en veux pas ; il fait une journée magnifique, c'est à se faire montrer au doigt.

MARGUERITE. — Ça ne me regarde pas, je fais ce qu'on me commande ; je n'ai pas le temps de m'amuser ici ; voyons, dépêchez-vous.

MORISSEAU. — Prenez-le, son parapluie ; ça pourrait donner de l'humeur à madame Jolivet... Dans sa position, vous concevez que la plus petite chose...

MARGUERITE. — A quelle heure viendrez-vous dîner ?

JOLIVET. — Vous le savez, comme à l'ordinaire.

MARGUERITE. — Eh bien ! je m'en vas.

JOLIVET. — Comme vous voudrez.

SCÈNE III.

MORISSEAU, JOLIVET.

JOLIVET. — Rien ne m'ennuie plus au monde, que de trimballer toujours avec moi un bêta de parapluie, comme ça, c'est ma mort.

MORISSEAU. — C'est cependant, de la part de madame Jolivet, une attention dont vous devez lui savoir gré.

JOLIVET. — Ce n'est pas moins ennuyeux ; je ne lui demande pas tout ça.

MORISSEAU. — Vous auriez fort mauvaise grâce à vous plaindre.

JOLIVET. — Je ne me plains pas non plus ; mais il ne m'est pas défendu, à part moi, de faire mes réflexions.

MORISSEAU. — Vous pouvez toujours vous flatter d'avoir une bonne femme ; ne l'a pas qui veut.

JOLIVET. — Il est de fait qu'elle ne fera jamais le mal pour le plaisir de le faire ; je lui rends bien justice.

MORISSEAU. — Je l'ai toujours vue pour vous remplie de prévenances.

JOLIVET. — Je ne vous dis pas non.

MORISSEAU. — Elle n'aura rien à se reprocher, celle-là; elle aura bien fait tout au monde pour vous rendre heureux.

JOLIVET. — Trop heureux, monsieur Morisseau, trop heureux; ça avait bien aussi son mauvais côté.

MORISSEAU. — Que voulez-vous dire?

JOLIVET. — Je m'entends.

MORISSEAU. — Vous êtes le premier qui vous plaignez de trop de bonheur.

JOLIVET. — C'est possible, je ne vous dis pas le contraire...

MORISSEAU. — Vous auriez grand tort.

JOLIVET. — Mais je vous donne ma parole qu'il y avait des moments où j'aurais voulu pouvoir envoyer bien loin tous ces soins et ces prévenances dont j'étais continuellement l'objet.

MORISSEAU. — Comment cela?

JOLIVET. — Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'où peuvent aller ces choses-là poussées à l'excès, c'est à ne plus y tenir.

MORISSEAU. — Je vous avouerai bien franchement que je ne vous comprends pas.

JOLIVET. — Parce que vous ne voulez pas vous en donner la peine.

MORISSEAU. — Non vraiment, je vous assure.

JOLIVET. — Eh bien! figurez-vous, monsieur Morisseau, qu'au milieu de tant de bonheur, jamais homme ne fut plus à plaindre que moi, vous venez d'en voir un petit échantillon : il faut aujourd'hui que moi, qui ne peux pas les souffrir, je sois armé d'un parapluie, et vêtu au mois de juin comme au mois de janvier. J'ai deux gilets de laine, moi qui vous parle, et un troisième en flanelle sur la peau! Je n'irais pas au bout de la rue, sans coton dans

mes oreilles; et si, pour dîner, il m'arrive de rentrer cinq minutes plus tard que d'habitude, ce sont des scènes à n'en plus finir; je trouve une femme dans tous ses états, demandant la mort à grands cris.

MORISSEAU. — Vous ne pouvez pourtant pas lui en vouloir, si elle vous était moins attachée...

JOLIVET. — Mon Dieu, je suis à cent lieues de lui en vouloir; mais j'aimerais mille fois mieux qu'elle me fût beaucoup moins attachée, c'est affreux! Certainement, madame Jolivet est ce que nous pouvons hardiment appeler une bonne personne, c'est même une excellente créature, si vous voulez; il lui arriverait quelque chose de fâcheux, ce que je suis bien loin de souhaiter, que je serais peut-être le premier à m'en affliger, c'est possible; mais quant à vouloir me persuader que je suis le plus heureux des hommes, vous n'y parviendrez jamais; ça, je vous le promets, jamais, au grand jamais.

MORISSEAU. — Vous êtes difficile.

JOLIVET. — Pas autant que vous croyez, monsieur Morisseau. Et si je vous disais, moi, que je trouve votre sort mille fois préférable au mien!

MORISSEAU. — Ah! par exemple!

JOLIVET. — C'est pourtant comme ça; oui, monsieur Morisseau, je donnerais je ne sais quoi, mais beaucoup pour être aussi malheureux que vous; car, au fond, vous faites tout ce que vous voulez, en définitive.

MORISSEAU. — Il est de fait que je n'ai à rendre compte de ma conduite à personne.

JOLIVET. — Et moi, tout le contraire; encore je me plains, mais autrefois, du temps où madame Jolivet jouissait de toutes ses facultés, c'était bien pis : je ne pouvais pas, quand je l'avais au bras, me permettre de regarder à droite ou à gauche sans qu'elle n'en demandât la raison. Je n'aurais jamais descendu l'escalier sans sa permission. Tous les

jours j'étais dans mon lit à neuf heures ; ce que je vous dis c'est à la lettre. Voilà exactement où j'en étais ; si vous appelez ça du bonheur, je suis bien votre serviteur.

MORISSEAU. — J'ignorais tout cela ; vous m'en direz tant...

JOLIVET. — Jamais, au reste, je ne vous en aurais rien dit, si vous ne m'aviez mis un peu sur la voie ; mais c'est qu'aussi, mettez-vous un moment à ma place, il est vraiment pitoyable de voir tout le monde me porter envie, quand il n'y a réellement pas de quoi ; et comme aujourd'hui je vois la tournure que prennent les choses, il arrivera, ma foi, ce qui pourra, je ne crois pas devoir dissimuler plus long-temps.

MORISSEAU. — Voyez cependant ce que c'est, j'aurais mis ma main au feu...

JOLIVET. — Vous auriez eu grand tort. Allez, monsieur Morisseau, on se trompe bien souvent sur le bonheur des autres.

MORISSEAU. — Enfin, faites toujours votre possible pour être moins long-temps à nous venir voir.

JOLIVET. — Vous êtes bien honnête, quand je serai tout à fait débarrassé, je vous le promets.

MORISSEAU. — Faites votre possible.

JOLIVET. — Sans adieu, monsieur Morisseau.

MORISSEAU. — Au plaisir de vous voir, monsieur Jolivet ; mes respects à madame.

UN FANATIQUE.

La cour de la Mairie.

M. TARBÉ, M. FARDEAU *en faction.*

TARBÉ. — Tiens, vous voilà par ici, monsieur Fardeau ?

FARDEAU. — Comme vous voyez, monsieur Tarbé ; ça va bien ?

TARBÉ. — Mais, Dieu merci, et vous?

FARDEAU. — Comme quelqu'un qui va monter sa garde.

TARBÉ. — Ah ! oui, au fait, je n'y faisais pas attention, vous voilà sous les armes.

FARDEAU. — Est-ce que vous n'en êtes pas, monsieur Tarbé, de la garde nationale?

TARBÉ. — Je n'en suis plus par rapport à mon bras.

FARDEAU. — Nous, nous sommes dans une compagnie bien aimable; il y a vraiment plaisir d'être de garde avec des personnes comme dans notre compagnie.

TARBÉ. — Mais où sont-elles donc, les personnes de votre compagnie ?

FARDEAU. — Elles ne viendront guère que ce soir. Nous ne nous gênons pas après ça...

TARBÉ. — C'est ce que je vois.

FARDEAU. — Nous sommes, entre nous, sans comparaison comme tous frères ensemble.

TARBÉ. — Oui, je conçois que comme cela c'est charmant de monter la garde.

FARDEAU. — Voyez-vous d'abord, dans notre compagnie, on ne sait pas ce que c'est que les grades, les titres, rien du tout, on ne veut même pas le savoir, tout le monde est égal les uns aux autres; c'est plutôt une famille qu'autre chose; tambour, officier, sergent, capitaine, tout est sur la même ligne; il n'y a pas deux compagnies de voltigeurs comme la nôtre.

TARBÉ. — Cela fait votre éloge.

FARDEAU. — Notre capitaine d'abord, c'est le roi des hommes.

TARBÉ. — Vous le nommez ?

FARDEAU. — M. Traversin.

TARBÉ. — Connais pas.

FARDEAU. — Je vous mènerai chez lui quand vous voudrez.

TARBÉ. — Je vous remercie.

FARDEAU. — Un tout petit homme, M. Traversin, mais bien pris dans sa petite taille, vif comme la poudre, avec des

lunettes. Faut voir cet homme-là en société ; qui ne l'a pas vu n'a rien vu. Quant à notre compagnie, c'est, comme je vous le disais, une des plus belles de tout Paris, si ce n'est la plus belle.

TARBÉ. — Ah ! oui dà.

FARDEAU. — Parole d'honneur. Tout ce monde vous le dira. Tous fusils pareils, toutes capucines en cuivre, pompons pareils, capotes pareilles, sacs pareils, bonnets pareils, pantalons, guêtres, briquets, tout pareil.

TARBÉ. — Vous n'êtes pas dans les dignités, monsieur Fardeau ?

FARDEAU. — Ce n'est pas qu'on me l'ait bien des fois proposé ; mais j'aime mieux rester comme je suis.

TARBÉ. — Vous n'avez pas d'ambition.

FARDEAU. — Si fait, j'ai l'ambition de bien faire mon service, je ne me connais pas jusqu'à présent d'autre ambition.

TARBÉ. — C'est une noble ambition que celle-là.

FARDEAU. — Aussi, quand je suis de service, je ne connais plus personne ; je dis bonsoir à mon épouse et ne remets pas les pieds à la maison que je n'aie descendu ma garde. Tenez, monsieur Tarbé, si nous avions seulement dix mille hommes comme notre compagnie, nous ne serions pas embarrassés de faire le tour de la France. Qu'est-ce que je dis ! une partie d'une partie de l'Europe, peut-être. L'autre fois, à la fête du capitaine, à la saint Pierre, toute la compagnie était *aux Vendanges*, fallait voir les choses qu'ont été portées et la frénésie de tout le monde.

TARBÉ. — Vous avez porté beaucoup de toasts ?

FARDEAU. — Je crois bien, et des santés aussi. J'ai porté à madame Traversin, l'épouse au capitaine, aux dames en général.

TARBÉ. — C'est une jolie idée.

FARDEAU. — AUX DAMES ! *Puissent-elles long-temps contribuer à notre bonheur comme nous désirons mourir pour elles !* *

* Historique.

TARBÉ. — Très-joli.

FARDEAU. — Vous ne croiriez pas que j'étais comme ému en prononçant ça.

TARBÉ. — Si fait, je le crois.

FARDEAU. — D'abord, on a commencé par porter la santé du roi.

TARBÉ. — C'est dans l'ordre.

FARDEAU. — A la reine, à ses demoiselles, à ses garçons, à tout le monde.

TARBÉ. — A-t-on chanté?

FARDEAU. — Beaucoup, impossible de vous dire tout ce qui n'a pas été chanté et toutes choses faites exprès.

TARBÉ. — En aviez-vous quelques-unes?

FARDEAU. — Non, je n'en ai jamais fait. J'ai chanté avec les camarades. Ce qu'il y a de plus beau, c'est que, dans la compagnie, chacun se connaît, toutes personnes du quartier. Écoutez, je vas vous dire mon caractère en deux mots : j'aime d'être de la garde nationale; vous direz ce que vous voudrez, j'admire son institution.

TARBÉ. — Vous n'êtes pas le seul.

FARDEAU. — C'est au point que tout ce qui n'est pas de la garde nationale, je le regarde d'un mauvais œil.

TARBÉ. — Vous poussez peut-être les choses un peu loin!

FARDEAU. — Non, je vous jure, pas trop loin, c'est plus fort que moi. Nous avons sur notre carré un jeune homme qui ne veut pas monter sa garde, un horloger, eh bien! jamais vous ne me verrez lui parler.

TARBÉ. — Cependant, si ce jeune homme....

FARDEAU. — Non; je le voudrais, que je ne le pourrais pas. C'est comme ma femme, qui me tourmente depuis je ne sais combien de temps pour changer de logement; elle en a un en vue, bien mieux que celui que nous avons et bien plus grand, et bien plus commode et bien moins loin, et bien moins cher et dans un bien plus beau quartier. Eh

bien ! non, je ne peux pas prendre sur moi de déménager, toujours à cause de la compagnie.

TARBÉ. — Cela se conçoit.

FARDEAU. — Songez donc, monsieur Tarbé, quand on est tous ensemble comme frère et sœur.

TARBÉ. — Vous avez raison ; mais pardon, j'attends un individu pour constater une naissance, je vais voir si par hasard il ne serait pas arrivé.

FARDEAU. — Si vous voulez repasser par ici, vous trouverez sans doute quelqu'un de la compagnie.

TARBÉ. — Vous êtes bien bon, mais je n'ose vous le promettre. Bien le bonjour, monsieur Fardeau.

FARDEAU. — Au revoir, monsieur Tarbé.

LA PARTIE DE CAMPAGNE

DANS LA CUISINE.

PERSONNAGES.

M. CAMARET.
MADAME CAMARET.
ZÉLIE CAMARET.
LE PETIT CAMARET.
LE PÈRE THOMAS.
LA MÈRE THOMAS.
EUPHÉMIE THOMAS.
DÉSIRÉE.
M. GODINOT.
HIPPOLYTE GODINOT.
M. COURTIN.
M. LABBÉ.
M. AUGUSTE.
M. PAUL.
SOPHIE.

La scène est à Paris, chez M. Camaret. — Une cuisine.

SCÈNE I.

DÉSIRÉE, *puis* HIPPOLYTE.

DÉSIRÉE, *allant ouvrir la porte.* — Un instant donc! quand vous frapperez comme ça ; donnez au moins le temps au monde de se reconnaître. Que demandez-vous? quoi que vous voulez ?

HIPPOLYTE. — C'est moi.

DÉSIRÉE. — Qui ça, vous ?

HIPPOLYTE. — Vous ne me reconnaissez pas ?

DÉSIRÉE. — Je crois bien que je ne vous reconnais pas, ous-

ce qu'elle est vot' figure; comment que vous voulez qu'on vous reconnaisse à travers tous ces paquets-là.

HIPPOLYTE. — Otez-moi, s'il vous plaît, ce paquet que j'ai là, devant mon nez.

DÉSIRÉE. — Tiens, c'est vous, monsieur Hippolyte ?

HIPPOLYTE. — Comme vous voyez.

DÉSIRÉE. — Comme je vois à présent, mais tout à l'heure.... Vous faites donc un déménagement; qu'est-ce que c'est que tout ce que vous nous apportez là ?

HIPPOLYTE. — Des provisions pour la partie de tantôt.

DÉSIRÉE. — Mais vous n'y pensez pas, est-ce que vous croyez bonnement qu'où vous allez, à la campagne, vous ne trouverez pas de quoi manger ?

HIPPOLYTE. — C'est mon oncle, M. Godinot, qui m'a dit, hier en le quittant, que chacun apportait son plat.

DÉSIRÉE. — Je sais bien que d'ordinaire, dans ces parties-là, chacun apporte, les uns une chose, les autres une autre; mais vous, de la façon que vous y allez, vous apportez à manger pour toute la société.

HIPPOLYTE. — C'est mon oncle qui m'a dit d'apporter sa part et celle à ma tante, impossible de trouver une voiture.

DÉSIRÉE. — Je crois bien, à des heures pareilles !

HIPPOLYTE. — J'ai les bras que je ne les sens plus !

DÉSIRÉE. — Comme moi, quand je reviens du marché. Là, à la saignée, n'est-ce pas ?

HIPPOLYTE. — Ici, dans l'articulation.

DÉSIRÉE. — On voit bien, du reste, que vous êtes amoureux.

HIPPOLYTE. — Vous trouvez ?

DÉSIRÉE. — Le temps vous dure.

HIPPOLYTE. — Il est donc de bien bonne heure ?

DÉSIRÉE. — Il est six heures, pas même six heures; d'ailleurs c'est pas ici qu'est le rendez-vous, c'est chez M. Courtin.

HIPPOLYTE. — Je n'y vais pas, chez M. Courtin; mon oncle

m'a dit de prendre les devants, pour tout arranger là-bas.

DÉSIRÉE. — C'est très-bien.

HIPPOLYTE. — J'étais venu seulement pour prévenir M. et madame Camaret; il n'est pas levé, M. Camaret?

DÉSIRÉE. — Ni lui, ni madame, ni personne; si fait, le petit est levé; voilà deux heures qu'il me fait enrager: je vas l'envoyer jouer dans la cour. Imaginez-vous qu'ils se sont couchés ici à une heure du matin; ils n'en finissaient pas de tourner et ratourner, c'est assez l'habitude dans la maison, quand ils ont la moindre partie à faire, d'être quinze jours à en parler; la tête leur en tourne, de manière qu'on ne sait plus ce qu'on fait.

HIPPOLYTE. — Et mademoiselle Zélie?

DÉSIRÉE. — Ah bien! oui, mamzelle! Elle s'est fait tout un chapeau pour aller là-bas; elle ne songe guère non plus à se lever. Vous arriveriez ici avec du canon que je vous défierais de les éveiller; vous ne les connaissez guère, allez.

HIPPOLYTE. — Eh bien! je pars.

DÉSIRÉE. — Bien du plaisir.

HIPPOLYTE. — Serez-vous assez bonne pour dire à mademoiselle Zélie que je suis venu?

DÉSIRÉE. — Je n'y manquerai pas, ça la flattera infiniment.

HIPPOLYTE. — Vous croyez?

DÉSIRÉE. — J'en suis sûre.

HIPPOLYTE. — Je n'oublierai pas ce que vous venez de me dire là, Désirée.

DÉSIRÉE. — Il n'y a pourtant pas de quoi.

HIPPOLYTE. — Si fait, et je vous en remercie. Peut-être bien trouverai-je une voiture en chemin pour tous mes paquets.

DÉSIRÉE. — Je vous en souhaite, car tous ces machins-là, ça ne laisse pas que d'être encore assez embarrassant. Attendez, que je vous aide à vous charger.

HIPPOLYTE. — Merci. Sans adieu, Désirée,

DÉSIRÉE. — Au plaisir. Attendez, v'là un paquet qui va tout à l'heure vous quitter.

HIPPOLYTE. — Bien obligé, je m'en vas.

DÉSIRÉE. — A revoir, monsieur Hippolyte.

HIPPOLYTE. — En vous remerciant, Désirée.

SCÈNE II.

DÉSIRÉE.

Pauvre jeune homme ! Il n'est pas beau, mais il a l'air bien bon enfant. Il a au moins deux cents pesant sur les bras et dans ses poches ! Il ne risquerait rien de les attendre, les autres ; ils ne viendront pas de sitôt. Tiens, voilà mamzelle.

SCÈNE III.

DÉSIRÉE, ZÉLIE, *un chapeau à la main.*

ZÉLIE. — Bonjour, Désirée ; comment trouves-tu mon chapeau ?

DÉSIRÉE. — Bien gentil. Mettez-le un peu, que je le voie.... tournez-vous une miette.

ZÉLIE. — De ce côté-ci ?

DÉSIRÉE. — Oui, comme ça... Très-gentil, très-gentil. Comment, vous voilà déjà levée ?

ZÉLIE. — Je te dirai que j'étais impatiente de voir l'effet de mon chapeau au jour ; j'avais encore à le garnir ; et puis, ne devons-nous pas aller ce matin à la campagne ?

DÉSIRÉE. — Vous avez bien le temps ; vos père et mère ne sont pas encore éveillés.

ZÉLIE. — Dis-moi, Désirée, n'est-il pas déjà venu quelqu'un ?

DÉSIRÉE. — Oui, mamzelle ; mais pas la personne que vous attendez.

ZÉLIE. — Que veux-tu dire ?... Je n'attends personne.

DÉSIRÉE. — Excusez, de bonne foi, j'avais cru que si.

ZÉLIE. — Tu te trompes, je t'assure.

DÉSIRÉE. — C'est possible. Eh bien ! mamzelle, il est venu un jeune homme, le neveu à M. Godinot, M. Hippolyte ; c'est un jeune homme très-aimable, M. Hippolyte.

ZÉLIE. — Certainement.

DÉSIRÉE. — Moi je l'aimerais bien, M. Hippolyte ; il est très-bien.

ZÉLIE. — Désirée, ce que vous dites-là est très-vilain.

DÉSIRÉE. — Pourquoi donc ça, mamzelle ?

ZÉLIE. — Parce que vous savez que maman veut absolument me marier à ce monsieur-là, que je déteste, et que j'aimerais mieux mourir que d'être jamais sa femme. Vous vous faites un malin plaisir de me tourmenter, c'est affreux !

DÉSIRÉE. — Je ne savais pas que vous prendriez la chose si fort à cœur.

ZÉLIE. — Je suis bien malheureuse !

DÉSIRÉE. — Alors, mamzelle, excusez, du moment que ça vous fait de la peine, c'est fini.

ZÉLIE. — J'entends Adrien, je m'en vais ; je ne veux pas qu'il s'aperçoive que j'ai pleuré.

DÉSIRÉE. — Mais attendez donc un moment, mamzelle, la v'là partie !... Encore une qui vous a une tête !... c'est bien autre chose que moi, encore.

SCÈNE IV.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME *en chemise, ses hardes à la main.*

LE PETIT BONHOMME. — Pourquoi tu ne veux pas finir de m'habiller ?

DÉSIRÉE. — Je te demande bien pardon, mon chéri, c'est que j'étais à parler avec quelqu'un ; tu veux bien me pardonner, n'est-ce pas ? Allons, voyons, qu'est-ce que c'est que cette mine que tu nous fais là ? tu ne vois pas que je me moque de toi ?

LE PETIT BONHOMME. — Tu as dit que j'aurais descendu dans la cour quand j'aurais été habillé.

DÉSIRÉE. — Il me semble qu'il n'y a pas encore de temps de perdu; voyons, tends bien la jambe, que je passe ta culotte.

LE PETIT BONHOMME. — Aie! aie! aie! tu m'as fait du mal.

DÉSIRÉE. — C'est pas vrai, tu m'ennuies! Voyons, te voilà bien fraîchement; nous allons voir tout ce que ça va durer. Prends bien garde surtout à ne pas te salir.

LE PETIT BONHOMME. — Oui.

DÉSIRÉE. — Oui, notre chien?

LE PETIT BONHOMME. — Oui, ma bonne... Dis donc, Désirée, veux-tu m'ouvrir la porte?

DÉSIRÉE. — S'il...

LE PETIT BONHOMME. — S'il vous plaît.

DÉSIRÉE. — Tu sais ce que je t'ai dit, de bien prendre garde à toi?

LE PETIT BONHOMME. — Oui, ma bonne.

DÉSIRÉE. — Bon voyage!

SCÈNE V.

DÉSIRÉE.

V'là toujours un bon débarras de moins! Madame a beau dire qu'elle fera faire tout ce qu'elle voudra à ses enfants; moi, je dis que non, et si sa petite a mis une idée dans sa tête, ce qu'elle dira et rien, ça sera bien à peu près la même chose. Quant au papa, tout ce qu'on voudra. Le pauvre cher homme n'a jamais eu de volonté et n'en aura jamais! (*On sonne.*) Qu'est-ce encore? qui nous vient là?

SCÈNE VI.

DÉSIRÉE, GODINOT.

DÉSIRÉE. — Tiens, c'est monsieur Godinot.

GODINOT. — Moi-même. Eh bien?

DÉSIRÉE. — Votre neveu sort d'ici.

GODINOT. — Comment, il sort d'ici?

DÉSIRÉE. — Oui, monsieur.

GODINOT. — D'abord je suis fort étonné qu'il se soit permis de venir ici sans ma permission; je ne sais même pas pourquoi il est venu.

DÉSIRÉE. — Il a dit que c'était pour voir si monsieur et madame étaient prêts.

GODINOT. — A cette heure-là? il perd la tête, Dieu me pardonne, ce petit bonhomme-là! Je lui ai formellement recommandé, hier, de partir ce matin avant cinq heures, afin de prendre les devants et de tout faire préparer pour qu'à notre arrivée nous n'ayons à nous occuper de rien. Si j'eusse cru qu'il ne m'en tînt pas compte, je me serais bien gardé de lui donner toutes ces instructions. Je vous demande un peu s'il ne pouvait pas bien se charger de cela, lui qui n'a rien à faire! C'est déplorable, parole d'honneur!

DÉSIRÉE. — Si vous aviez vu comment qu'il était chargé, vous en auriez évu pitié.

GODINOT. — Pourquoi aussi ne fait-il rien de ce que je lui prescris! Lui ai-je dit de se charger comme un baudet?

DÉSIRÉE. — Vous lui avez dit, qu'il a dit, de porter son manger et les deux vôtres.

GODINOT. — Eh bien?

DÉSIRÉE. — Enfin, moi, ça ne me regarde pas. Vous venez savoir si tout not' monde est levé, n'est-ce pas?

GODINOT. — Est-ce qu'il ne le serait pas?

DÉSIRÉE. — Jusqu'à cette heure il n'y a encore que moi, et les enfants.

GODINOT. — Comment! ils sont encore au lit?

DÉSIRÉE. — Comme vous dites.

GODINOT. — Mais à quoi pensent-ils?

DÉSIRÉE. — Ils me l'ont pas dit. Leur avez-vous parlé qu'ils aillent chez vous?

GODINOT. — Pourquoi cela, chez moi? il n'a jamais été question que le rendez-vous fût chez moi.

DÉSIRÉE. — Je ne sais pas, moi; votre rendez-vous aurait pu être changé.

GODINOT. — Jamais il n'a été question que notre rendez-vous fût changé; je ne sais pas où vous allez voir des choses qui n'ont jamais existé; il fut seulement convenu hier, en sortant de chez M. Labbé, où nous passâmes la soirée, qu'on se réunirait ce matin à sept heures chez M. Courtin. Voilà ce qui fut arrêté, et pas autre chose: « Ce matin » tout le monde à sept heures précises chez M. Courtin. » Les premiers arrivés devaient attendre les autres. » Il me semble que c'est assez clair.

DÉSIRÉE. — Eh bien! vous êtes pas mal en retard, v'là qu'il est tout à l'heure neuf heures.

GODINOT. — C'est précisément dans le but de les faire se hâter un peu que je me suis détaché, voyant qu'ils ne venaient pas.

DÉSIRÉE. — Je t'en moque!

GODINOT. — Plaît-il?

DÉSIRÉE. — Je dis que vous les connaissez bien. Laissez donc, ça serait la première fois de leur vie qu'ils auraient été prêts à l'heure; est-ce que jamais on en finit de se coucher, ici? Eh bien! pour se lever, la même chose.

GODINOT. — C'est que nous n'y sommes pas, chez M. Courtin!

DÉSIRÉE. — J'en sais quet' chose, quand y faut que je m'en revienne le soir à des minuit avec un enfant sur mon dos, je vous jure que je ne trouve pas ça près du tout.

GODINOT. — Nous avons mis là le rendez-vous, parce que nous serons tout portés pour les voitures, qui sont à deux pas. Dieu sait maintenant quand nous partirons!

DÉSIRÉE. — Dame! que voulez-vous que je vous dise?

GODINOT. — Voilà encore une partie dans l'eau, et cela grâce à M. Camaret; il n'en fait jamais d'autres, il ne finit jamais à rien.

DÉSIRÉE. — Vous pouvez bien dire autant la faute à madame. Vous manque-t-il encore bien du monde?

GODINOT. — Certainement, et beaucoup! M. et madame Chrétien, M. et madame Sablé, mademoiselle Aubry, M. Sabathier, je ne sais plus qui encore! Quand nous avons vu cela, nous nous sommes partagés en deux, M. Courtin et moi; je suis venu dans vos parages, lui d'un autre côté, pour presser un peu notre monde. C'est que plus nous tarderons et moins nous trouverons de voitures, voilà ce que je crains.

DÉSIRÉE. — Vous craignez de n'en plus trouver?

GODINOT. — Le dimanche, à moins de partir de très-bonne heure, c'est excessivement difficile, et cela se conçoit. Les gens qui vont à la campagne tombent sur tout ce qu'ils trouvent, et, votre serviteur! il n'y a plus de voitures pour les retardataires! Je vous en parle savamment : j'y ai été pris. Et vont-ils se lever bientôt, que vous sachiez?

DÉSIRÉE. — Je pense qu'ils ne tarderont pas beaucoup, à présent.

GODINOT. — C'est que s'ils tardaient davantage, nous serions forcés de partir sans eux : nous ne sommes pas seuls; nous serions seuls, je ne dis pas; mais, comme nous ne le sommes pas, la position devient extrêmement embarrassante.

DÉSIRÉE. — Qu'est-ce qu'il leur faut pour s'habiller? Une demi-heure tout au plus.

GODINOT. — Allons donc! est-ce possible? Mais, en admettant, ce que je ne suppose pas, qu'ils se lèvent de suite, encore leur faut-il le temps moral de se vêtir; ils ne vont pas venir à la campagne en costume de nuit, cela n'est pas probable.

DÉSIRÉE. — Je ne le crois pas non plus, je suis de bon compte.

GODINOT. — Vous voyez donc bien, c'est une partie flambée!

DÉSIRÉE. — C'est pas l'embarras, une fois levés, ils auront bientôt fait de s'habiller.

GODINOT. — Laissez donc, est-ce qu'avec les femmes on en finit jamais?

DÉSIRÉE. — Vous avez d'abord le petit qu'est tout prêt.

GODINOT. — Quel petit?

DÉSIRÉE. — Leur enfant.

GODINOT. — Est-ce que leur intention serait de nous l'amener?

DESIRÉE. Probablement, puisque madame m'a dit hier en se couchant : « Désirée, demain, dès que vous serez levée, vous habillerez le petit. » J'y ai dit : « Oui, » et ce matin, dès que je m'ai levée, je vous l'ai habillé.

GODINOT. — Que le bon Dieu les bénisse, eux et leur enfant!

DÉSIRÉE. — Il est en bas qui joue, vous ne l'avez pas vu en montant?

GODINOT. — J'avais bien autre chose en tête, ma foi! C'est inouï! Quand il a été résolu qu'on laisserait les enfants chez soi, il n'y a pas à dire; je me suis bien gardé, lorsqu'on agita cette question, d'ouvrir la bouche, parce que n'ayant pas d'enfants, c'eût été par trop montrer le bout de l'oreille; mais lui, M. Camaret, qui le premier provoqua cette mesure, il est le premier à l'enfreindre aujourd'hui! Voilà qui me passe!

DÉSIRÉE. — Vous les connaissez bien, aller quelque part sans leur enfant? Ah! bien oui!

GODINOT. — Mais il faut donc qu'ils l'aient constamment pendu à leur ceinture, leur maudit enfant!

DÉSIRÉE. — On a beau leur y dire, tout comme si qu'on chantait.

GODINOT. — Décidément il n'y a plus moyen aujourd'hui de

rien faire! Si ce n'est l'un, c'est l'autre; il semble, en vérité, que ce soit un fait exprès! Je ne conçois pas cela! Quand on vous propose une chose, rien n'est plus simple; vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de dire oui ou non, sans aller chercher midi à quatorze heures. Donnez-moi, je vous prie, une plume et de l'encre, que je leur laisse un petit mot.

DÉSIRÉE. — Avez-vous du papier sur vous ?

GODINOT. — Non certes, je n'en ai pas.

DÉSIRÉE. — Moi non plus. Attendez un moment, je vas voir à vous en procurer.

SCÈNE VII.

GODINOT, *seul.*

Je ne trouve rien de déplacé comme la conduite de ces Camaret, aujourd'hui surtout où il était question de ménager une entrevue à mon neveu. Il est là-bas, le pauvre garçon, à croquer le marmot, comme c'est joli! Que diable! il est bien plus simple, quand une chose ne vous convient pas, de le dire; voilà ce que je répèterai cent fois.

SCÈNE VIII.

GODINOT, DÉSIRÉE, *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

DÉSIRÉE. — Tenez, voilà.

GODINOT. — Bien obligé.

DÉSIRÉE. — Vous auriez peut-être été mieux dans le cabinet, pour écrire.

GODINOT. — Je suis parfaitement.

DÉSIRÉE. — Dites donc ?

GODINOT. — Plaît-il ?

DÉSIRÉE. — Je viens de passer tout cont' leur chambre.

GODINOT. — Eh bien ?

DÉSIRÉE. — Ils dorment comme si de rien n'était.

GODINOT. — A votre place, j'aurais fait du bruit en passant.

DÉSIRÉE. — Ça n'a rien fait du tout. Si vous leur marquiez, dans votre lettre, que vous êtes partis sans eux, puisqu'ils n'en finissent pas de se lever?

GODINOT. — Vous concevez que je ne peux pas prendre ça sur moi.

DÉSIRÉE. — Il y a long-temps que vous êtes levé, vous?

GODINOT. — Nous étions sur pied, ma femme et moi, avant cinq heures; cinq heures sonnaient à Saint-Sulpice, comme j'achevais ma barbe.

DÉSIRÉE. — C'est vous qu'est exact, à la bonne heure, parlez-moi de ça.

GODINOT. — J'ai toujours été esclave de ma parole en tout et pour tout : aussi voudrais-je que tout le monde fût de même.

DÉSIRÉE. — Oui, mais ce que vous demandez là n'est pas possible.

GODINOT. — Je commence à le croire. Remettez-leur, je vous prie, mon petit mot tout de suite.

DÉSIRÉE. — Qu'est-ce que vous leur y dites?

GODINOT. — Que nous les attendons avec impatience, qu'ils viennent le plus tôt possible. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est une partie flambée, et ça, grâce à M. Camaret. Surtout, n'oubliez pas mon petit mot.

DÉSIRÉE. — N'ayez pas peur.

GODINOT. — Ajoutez que nous les attendons avec impatience.

DÉSIRÉE. — Je n'y manquerai pas.

GODINOT. — Qu'ils viennent le plus tôt possible.

DÉSIRÉE. — Ça suffit.

GODINOT. — Que nous les attendons.

DÉSIRÉE. — Je n'y manquerai pas.

GODINOT. — Quon ne partira pas sans eux.

DÉSIRÉE. — Mais puisque vous me l'avez déjà dit!

GODINOT. — Je ne saurais trop le répéter.

DÉSIRÉE. — A revoir, monsieur Godinot.

GODINOT. — Bien le bonjour... Qu'ai-je fait de mon parapluie, à présent ?

DÉSIRÉE. — J'en sais rien, l'aviez-vous en entrant ?

GODINOT. — Je ne le vois pas.

DÉSIRÉE. — Vous l'avez à la main.

GODINOT. — Vous avez raison, où diable ai-je la tête ; c'est qu'aussi il y a bien de quoi la perdre, à voir les choses aller comme elles vont. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DÉSIRÉE, *seule.*

Pour peu que ça dure encore, ils le feront tourner en bourrique, ce pauvre père Godinot ! et son neveu qu'est là-bas à les attendre avec ses paquets ! En voilà une patience ! Je ne sais pas, mais j'ai dans l'idée qu'elle aura bien de la peine à s'emmancher aujourd'hui, leur partie ?

SCÈNE X.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME. — Ah ! maman ! maman ! maman !

DÉSIRÉE. — Eh bien ! qu'as-tu encore à crier ?

LE PETIT BONHOMME. — Maman ! maman ! maman !

DÉSIRÉE. — Ah ! bon Dieu ! moi qui ne le voyais pas ! mais comme il est fait ! On t'a donc promené dans le ruisseau ! Malheureux enfant ! a-t-on jamais vu ! D'où que tu saignes ?

LE PETIT BONHOMME. — Je saigne pas.

DÉSIRÉE. — Tant mieux, ce n'est encore que demi-mal.

LE PETIT BONHOMME. — C'est Adolphe qui m'a battu.

DÉSIRÉE. — Qu'est-ce que c'est qu'Adolphe ?

LE PETIT BONHOMME. — Le petit au menuisier.

DÉSIRÉE. — Tu l'auras attaqué, je ne m'en rapporte guère à toi.

LE PETIT BONHOMME. — Je vas l'aller dire à maman. (*Il recommence son antienne.*) Ah ! maman ! maman ! maman !

DÉSIRÉE. — Attends donc qu'elle soie au moins levée, ta mère, elle ne t'entend pas. Et dire que voilà un pantalon tout blanc de ce matin ! J'dis encore, à ce vilain moutard-là, d'y prendre garde, à son pantalon; comme si qu'on l'aye promené dans l'encre, la même chose.

LE PETIT BONHOMME. — Ah ! maman ! maman ! maman !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET *en peignoir.*

MADAME CAMARET. — Qu'est-il arrivé à mon fils ?

LE PETIT BONHOMME. — Ah ! maman ! maman ! maman !

DÉSIRÉE. — C'est rien, madame.

MADAME CAMARET. — Comment, ce n'est rien ! Oh ! quelle odeur ! Où est-il tombé, je veux le savoir ; où es-tu tombé, mon ami ?

LE PETIT BONHOMME. — J'ai pas tombé, maman ; c'est le petit au menuisier qui m'a tombé dans la cour.

MADAME CAMARET. — Il est tout trempé ?

DÉSIRÉE. — Tenez, madame, regardez-vous donc, vous êtes toute noire aussi !

MADAME CAMARET. — Mais c'est hideux ! Et voilà, monsieur, l'état où vous vous êtes mis pour sortir avec votre maman ! Vous ne sortirez pas, puisque c'est comme ça, je vous le promets !

LE PETIT BONHOMME. — Si maman, t'en prie, t'en prie.

MADAME CAMARET — Je vous promets bien que non, pas pour un empire. Pourquoi aussi, mademoiselle, l'avez-vous laissé descendre dans la cour ?

DÉSIRÉE. — Avec ça qu'il est facile de lui faire faire ce qu'on veut, n'est-ce pas? avec ça qu'il est commode! D'ailleurs j'étais avec quelqu'un au moment que la chose est arrivée.

MADAME CAMARET. — Avec qui donc? peut-on le savoir?

DÉSIRÉE. — M. Godinot qu'était venu voir si vous étiez prêts, êtes-vous contente ?

MADAME CAMARET. — Tenez, décidément, avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de rester plus longtemps avec cette odeur-là après moi, je me trouverais mal. Quelle heure est-il donc, qu'il soit déjà venu, M. Godinot ?

DÉSIRÉE. — Dix heures, madame, ni plus ni moins.

MADAME CAMARET. — Comment, dix heures! ah çà! vous plaisantez !

DÉSIRÉE. — Et passées encore, bientôt la demie.

MADAME CAMARET. — Je me sauve! et c'est à sept heures qu'était le rendez-vous! je me sauve! Il faut encore que je lace Zélie, je me sauve !

DÉSIRÉE. — Mais, madame, et le petit ?

MADAME CAMARET. — Rappropriez-le comme vous voudrez, ce ne sont pas mes affaires, je me sauve !

DÉSIRÉE. — Et un pantalon ?

MADAME CAMARET. — Je n'en sais rien, je me sauve!

SCÈNE XII.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME, *puis* ZÉLIE.

DÉSIRÉE. — En voilà de l'ouvrage! Tu ne risques rien, va! Tu es bien sûr de ne pas aller avec eux à la campagne; tu resteras avec moi, comme un beau garçon, à me tenir compagnie: n'est-ce pas, chéri ?

LE PETIT BONHOMME. — C'est pas vrai.

ZÉLIE. — Qu'a donc maman, Désirée? elle vient de passer

tout en courant devant ma chambre, lui serait-il arrivé quelque chose ?

DÉSIRÉE. — Non, mamzelle, c'est sans doute qu'elle est en retard.

MADAME CAMARET *de sa chambre.* — Zélie ! es-tu là.

ZÉLIE. — Oui, maman.

MADAME CAMARET. — J'ai à vous parler.

ZÉLIE. — J'y vas, maman. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME. — Tu verras si j'y vas pas, à la campagne.

DÉSIRÉE. — Je ne demande pas mieux que tu ailles ; mais voyons, dis-moi bien gentiment comment ça t'est arrivé, ne mens pas.

LE PETIT BONHOMME. — Je ne mens pas ; c'est Adolphe qui a voulu prendre le bâton que j'avais.

DÉSIRÉE. — Tu n'avais pas commencé par lui en donner un coup avec ?

LE PETIT BONHOMME. — Non.

DÉSIRÉE. — Bien sûr ?

LE PETIT BONHOMME. — Non, je ne lui en avais pas donné.

DÉSIRÉE. — Prends garde, ton nez branle.

LE PETIT BONHOMME. — Je lui en avais donné un tout petit coup pour de rire.

DÉSIRÉE. — Nous y voilà ! Je savais bien qu'il devait y avoir quelque chose d'approchant comme ça.

LE PETIT BONHOMME. — Il m'a donné une giffle, et puis moi je lui ai redonné un grand coup de poing dans la poitrine.

DÉSIRÉE. — Et lui t'a fait prendre un bain dans le ruisseau ?

LE PETIT BONHOMME. — Parce que mon pied a glissé.

DÉSIRÉE. — C'est bon, c'est bon.

LE PETIT BONHOMME. — Puisque mon pied a glissé.

DÉSIRÉE. — C'est bon, je te dis.

LE PETIT BONHOMME. — Sans ça, plus souvent qu'il m'aurait jeté par terre.

DÉSIRÉE. — Tiens, voilà ton père, je l'entends qui vient.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. CAMARET *dans le simple appareil.*

CAMARET. — Ah ! vous voilà, monsieur mon fils !

LE PETIT BONHOMME. — Bonjour, papa.

CAMARET. — Vous aurez donc toujours des affaires ?

LE PETIT BONHOMME. — Non, papa, puisque c'est le petit au menuisier qui a voulu prendre le bâton que j'avais.

CAMARET. — Vous avez de l'eau chaude pour ma barbe, Désirée ?

DÉSIRÉE. — Non, monsieur ; je ne savais pas que vous alliez vous lever.

CAMARET. — Le fait est que je ne me lève jamais, vous avez raison !

DÉSIRÉE. — Pourquoi que vous dites ça ? Vous savez bien que je vous en apprête toujours de l'eau.

CAMARET. — Encore aujourd'hui, n'est-ce pas ? Enfin n'importe, ça passera comme ça pour cette fois. Je ne sais quel vent souffle sur la maison ce matin, tout le monde est ici dans une agitation... Jusqu'à mon fils ! c'est effrayant ! C'est donc vrai qu'il est déjà venu, Godinot ?

DÉSIRÉE. — Oui, monsieur, et bien en colère encore !

CAMARET. — Je te dis qu'aujourd'hui personne n'est dans son assiette.

DÉSIRÉE. — Lui, avec ça, qu'est levé depuis ce matin cinq heures.

CAMARET. — Ils n'en font jamais d'autres, dans cette maison-

là. Il t'a dit qu'ils étaient levés depuis cinq heures, n'est-ce pas ?

DÉSIRÉE. — Certainement, qu'il me l'a dit.

CAMARET. — Je parierais qu'ils ne se sont pas couchés. Oh ! tu ne les connais pas !

DÉSIRÉE. — Est-ce que vous ne lui aviez pas donné rendez-vous pour sept heures ?

CAMARET. — Si fait !

DÉSIRÉE. — Eh bien ! il en est bientôt onze.

CAMARET. — Et le quart-d'heure de grâce ?

DÉSIRÉE. — Tenez, sur la table, voilà un mot qu'il vous a laissé.

CAMARET. — Donne... Monsieur Adrien, je vous supplie de ne pas toucher à mes rasoirs.

LE PETIT BONHOMME. — Non, papa.

CAMARET. — Il est furieux, ce pauvre Godinot ! Il est certain que nous sommes un peu en retard, onze heures ! Ce n'est pas ma faute, après tout. Ils sont délicieux, sa femme et lui ! ils voudraient que les parties commençassent avant le jour ! ça n'est pas possible ; quand j'ai le malheur de me lever de bonne heure, je suis sûr d'avoir la migraine toute la journée, j'y regarde à deux fois !

DÉSIRÉE. — Dans ce cas-là, il vaudrait mieux dire qu'on ne veut pas y aller.

CAMARET. — C'est que j'y veux aller, ne t'y trompe pas.

MADAME CAMARET, *de sa chambre.* — Désirée !

DÉSIRÉE. — Madame !

MADAME CAMARET. — Pouvez-vous venir m'attacher ma robe ?

DÉSIRÉE. — J'y vas. Vous allez voir que madame va être prête avant vous.

CAMARET. — C'est bien possible.

SCÈNE XV.

M. CAMARET, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME. — Pas vrai, papa, que j'irai avec vous à la campagne !

CAMARET. — Cela ne me regarde pas, demande à ta mère.

LE PETIT BONHOMME. — Tiens, papa, voilà encore qu'on sonne.

CAMARET. — Pourras-tu ouvrir la porte ?

LE PETIT BONHOMME. — Oui, papa.

CAMARET. — Eh bien ! ouvre-la.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS, EUPHÉMIE.

LA MÈRE THOMAS. — M. Camaret, c'étiont-t'y point ici ?

LE PETIT BONHOMME. — Oui, madame.

CAMARET. — Tiens ! c'est madame Thomas ! Ah ! bien, par exemple ! Et M. Thomas, et toute la famille ! mais quel heureux hasard ?

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont point n'ein hasard, mais ben ein fait exprès ; pas vrai, Phémie ?

EUPHÉMIE. — Bé sur.

CAMARET. — Je suis à vous dans la minute ; prenez donc la peine de vous asseoïr.

LA MÈRE THOMAS. — Merci, j'sommes point las ; finissez de vous raser.

CAMARET. — Puisque vous permettez... Savez-vous que c'est charmant de surprendre ainsi son monde ?

LA MÈRE THOMAS. — Ah dame ! oui. C'est vot' petit, monsieur Camaret ?

CAMARET. — C'est mon héritier, oui, madame, un joli sujet, allez !

LA MÈRE THOMAS. — Et vot' demoiselle, où ça qu'alle est ?

CAMARET. — Elle va venir, bien obligé.

LA MÈRE THOMAS. — Vous ne vous attendiez pas à nous voir?

CAMARET. — Non, ma foi! Et depuis quand à Paris, madame Thomas?

LA MÈRE THOMAS. — De vendredi, pas vrai, Phémie?

CAMARET. — Et vous venez nous voir seulement aujourd'hui?

LA MÈRE THOMAS. — Faut pas nous en vouloir, monsieur Camaret; c'est point l'envie qui nous a manqué; pas vrai, Phémie?

EUPHÉMIE. — Bé sûr.

LA MÈRE THOMAS. — C'est le pouvoir de le faire, monsieur Camaret. Pensez donc que, trois heures avant de nous mettre en route, je ne savions rien; monsieur Camaret, je disons trois heures, pas même trois heures, j'étions dans le varger que je faisions de l'herbe à nos lapins, que Phémie nous dit : J'allons à Paris; j'ai dit rien, et nous v'là partis; j'y pensions autant comme de nous aller jeter à l'eau.

CAMARET. — Vous ne devez pas avoir eu froid, en chemin?

LA MÈRE THOMAS. — Vous dire ce que j'ons souffart de la chaleur, monsieur Camaret, c'est point des mensonges.

EUPHÉMIE. — Oh çà! oui.

LA MÈRE THOMAS. — Faut être juste et de bon compte, ça serait la chose de recommencer, que je recommencerions point. Jugez! trois de not' poids dans le cabriolet! Après ça, je vous dirions que j'étions bien aises de montrer Paris à Phémie.

CAMARET. — Je trouve mademoiselle bien grandie.

LA MÈRE THOMAS. — Et bé propre, et bé tout, allez, monsieur Camaret; c'est point pour dire, mais tout ce qu'a fait est bé fait.

CAMARET. — Vous nous restez à déjeuner?

LA MÈRE THOMAS. — D'autant que ça vous incommodera point, monsieur Camaret.

CAMARET. — Vous plaisantez! Tenez, voici ma femme.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET. — Qui donc vient encore de sonner? Tiens! madame Thomas!

LA MÈRE THOMAS. — Comme vous voyez, mame Camaret.

MADAME CAMARET. — Que je vous embrasse, ma bonne madame Thomas.

LA MÈRE THOMAS. — Ben volontiers, mame Camaret.

MADAME CAMARET. — Mais quelle jolie surprise!

LA MÈRE THOMAS. — C'est vot' garçon qu'est bé grandi, mame Camaret. Regarde donc, Phémie, combé qu'il est grand.

EUPHÉMIE. — Ah çà! oui, qu'il est grand, quasiment comme le petit à la Frichotte.

LA MÈRE THOMAS. — Oh! bé plus grand que le petit à la Frichotte.

MADAME CAMARET. — Désirée, vous allez nous faire déjeuner, s'il vous plaît.

DÉSIRÉE. — Mais madame, et M. Godinot et son neveu qu'attend là-bas.

MADAME CAMARET. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

DÉSIRÉE. — Si vous ne le savez pas, monsieur le sait bien.

MADAME CAMARET. — Si vous voulez, madame Thomas, nous allons passer par ici.

SCÈNE XVIII.

DÉSIRÉE *seule.*

Eh ben! en voilà une sévère! oser me dire qu'elle ne sait pas ce que je lui veux avec M. Godinot, et son neveu qui fait sa faction! C'est égal, je serais bien aise de savoir comment tout ça finira.

SCÈNE XIX.

DÉSIRÉE, CAMARET *arrivant à pas de loup.*

CAMARET. — Désirée !

DÉSIRÉE. — Vous m'avez fait peur.

CAMARET. — Où sont mes affaires pour m'habiller.

DÉSIRÉE. — Sur votre lit.

CAMARET. — Que vas-tu nous donner à déjeuner ?

DÉSIRÉE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous donne ? Est-ce que je sais jamais ce que l'on veut faire ici ! Ce matin, vous deviez aller à la campagne ; à présent, c'est autre chose.

CAMARET. — Elle est bonne, dis donc, tout ce monde qui nous tombe là sur les bras ! ma femme est furieuse.

DÉSIRÉE. — Heureusement qu'on vous attend là-bas, sans ça.... Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous donne ? quand on vous dit qu'on n'a rien.

CAMARET. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

DÉSIRÉE. — Mais n'allez donc pas fouillonner partout dans ma cuisine ! Vous savez qu'il n'y a rien que je déteste plus que de voir qu'on fouillonne.

CAMARET. — C'était pour t'aider à sortir d'embarras.

DÉSIRÉE. — J'ai pas besoin qu'on m'aide.... mais descendez donc. Tenez, vous me gênez plus qu'autre chose.

CAMARET. — Mais je vois là des légumes ; si tu les mettais à chauffer ?

DÉSIRÉE. — Non, tenez, si vous voulez être bien gentil, faudrait m'aller acheter un pâté au jambon ; je me charge du reste.

CAMARET. — Tu ris, je pense, fait comme je suis !

DÉSIRÉE. — Ah ! mon Dieu ! quel homme, pour s'embarrasser de tout ! Tenez, j'y vas. Soufflez-moi un peu mon feu, que je le trouve bien en train quand je vas revenir.

CAMARET. — Ne sois pas long-temps.

DÉSIRÉE. — Allez votre train, ne vous inquiétez de rien.

SCÈNE XX.

CAMARET *seul, soufflant le feu.*

Ce pauvre Godinot! quelle mine il doit faire! Et Courtin! Comme si c'était de notre faute, après tout! Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir.

SCÈNE XXI.

CAMARET, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME. — Papa, maman m'envoie te dire que tu viennes tout de suite.

CAMARET. — Dis à ta mère que je m'habille.

LE PETIT BONHOMME. — Non, tu ne t'habilles pas, puisque tu souffles... Ah! laisse-moi souffler, papa, laisse-moi souffler un peu, tu verras que je soufflerai bien.

CAMARET. — Allons, voyons, souffle; attends un instant, que je te mette quelque chose sous tes pieds. Prends donc garde, tu souffles dans les cendres.

SCÈNE XXII.

CAMARET, LE PETIT BONHOMME, MADAME CAMARET.

MADAME CAMARET. — Eh bien! monsieur Camaret, mais où diable es-tu donc fourré? Comment, tu fais des enfantillages pareils, quand je suis à ne savoir où donner de la tête? Vraiment, je ne te conçois pas! tu es plus enfant que ton fils! Où est Désirée?

CAMARET. — Chez le pâtissier; elle va revenir. Je soufflais son feu en l'attendant.

MADAME CAMARET. — Laisse-moi faire; est-ce que vous en-

tendez rien à cela! Voyons, débarrassez-moi le plancher tous deux. Et dire que là-bas, chez M. Courtin, ils sont à se manger les foies, j'en suis sûre.

CAMARET. — Si nous leur envoyions un mot par un commissionnaire ?

MADAME CAMARET. — Ce serait bien pis, ils ne nous croiraient pas.

CAMARET. — Comment faire alors?

MADAME CAMARET. — Celui qui trouverait moyen de me tirer de là me rendrait bien service.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LES THOMAS.

LA MÈRE THOMAS. — Je ne voulons point rester si long-temps sans vous voir, mame Camaret.

MADAME CAMARET. — C'est bien aimable à vous, madame, je vous en remercie. Adrien, je vous en supplie, ne tournez pas ainsi autour de moi, vous me rendrez folle.

LA MÈRE THOMAS. — J'allons vous donner un coup de main, si ça vous plaît, mame Camaret ?

MADAME CAMARET. — Je vous rends mille grâces.

LA MÈRE THOMAS. — J'vous dirons que j'sommes fatiguée d'marcher comme j'ons marché dans Paris; et toi, Phémie?

EUPHÉMIE. — Tout d'même.

CAMARET. — Il n'y a rien de nouveau chez vous, madame Thomas? Le village est-il toujours à la même place?

LA MÈRE THOMAS. — Toujou, monsieur Camaret, vous êtes ben honnête. J'vous ons-t'y dit qu'la femme à défunt père Thibaud, la Thibaude, alle s'avions remariée!

CAMARET. — Non.

LA MÈRE THOMAS. — Alle avions épousé ein Teissier, ein cherron.

CAMARET. — D'où est-il ce charron?

LA MÈRE THOMAS. — De Fouberval, de ces côtés-là.

CAMARET. — Ah ! oui-dà ! Du pays à M. Guizot ?

LA MÈRE THOMAS. — C'est ça, vous y êtes.

MADAME CAMARET. — Et cette Désirée ! vous verrez qu'elle ne viendra pas !

LA MÈRE THOMAS. — Alle s'en aviont mordu les doigts, allez, monsieur Camaret.

CAMARET. — Qui ça, s'il vous plaît ?

LA MÈRE THOMAS. — La Thibaude, de s'avoir remariée.

CAMARET. — En vérité !

LA MÈRE THOMAS. — Li, le Teissier, il avont point mal fé, un gars qui n'aviont point une loque à mette autour d'son doigt ; mais, alle, la Thibaude, queue bêtise ! Pas vrai, Phémie ?

EUPHÉMIE. — Tout d'même.

SCÈNE XXIV.

LES CAMARET, LES THOMAS, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE. — Ne vous impatientez pas, me voilà.

MADAME CAMARET. — C'est bien heureux ! vous y avez mis le temps !

DÉSIRÉE. — Par exemple !

MADAME CAMARET. — Dépêchez-vous, alors, si vous voulez que nous commencions à déjeuner. Si vous voulez, madame Thomas, nous allons passer dans la salle à manger ? Passez donc.

LA MÈRE THOMAS. — Comme y vous plaira, madame Camaret.

SCÈNE XXV.

MADAME CAMARET, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE. — Eh ben ! madame, et votre partie ?

MADAME CAMARET. — Ne m'en parlez pas ! et tout ça par la

faute de mon mari ; parce qu'il est sûr et certain que, s'il eût été prêt, nous aurions eu nos chapeaux sur la tête, et, alors, plus moyen de reculer : nous serions bien loin, à l'heure qu'il est.

DÉSIRÉE. — Dame, à votre place, je dirais tout bonnement qu'il vous est venu des personnes de la campagne.

MADAME CAMARET. — Vous arrangez cela comme vous voulez, ma chère ; tout le monde malheureusement n'est pas d'aussi bonne composition. Vous avez des œufs ?

DÉSIRÉE. — Oui, madame.

MADAME CAMARET. — Vous nous ferez une omelette et du café, avec votre pâté, ce sera tout ce qu'il faut ; du beurre et des radis ; mais le plus tôt possible, je vous en conjure.

DÉSIRÉE. — Faut encore le temps de le faire.

MADAME CAMARET. — Aussi me suis-je expliquée : je vous ai dit le plus tôt possible ; si vous n'entendez pas le français, j'en suis bien fâchée.

DÉSIRÉE. — A la bonne heure, comme ça, je ne dis pas.

MADAME CAMARET. — Enchantée de me rencontrer une fois avec vous. Je n'ose en vérité pas aller voir à la pendule.

SCÈNE XXVI.

DÉSIRÉE, *seule.*

Et c't'autre amoureux là-bas, qui est là, tranquille à les attendre ! En voilà un qui en a de l'agrément ! Bon ! on sonne encore, à présent !

SCÈNE XXVII.

DÉSIRÉE, M. GODINOT.

GODINOT. — Ah çà ! décidément, M. Camaret se moque de nous, n'est il pas vrai ? C'est chez lui un parti pris, n'est-ce pas ?

DÉSIRÉE. — C'est pas non plus tant de leur faute, allez.

GODINOT. — Comment! pas de leur faute! Et voilà cinq heures d'horloge que nous sommes à croquer le marmot! Ne me dites donc pas que ce n'est pas de leur faute, vous me feriez sauter au plafond! Quand rien n'était plus simple, comme je vous le disais ce matin, que de se dégager. Cela se voit tous les jours, et on ne laisse pas ainsi toute une société le bec dans l'eau, c'est de la dernière indécence!

DÉSIRÉE. — Imaginez-vous...

GODINOT. — J'aurais préféré dire : *Je ne puis pas y aller.*

DÉSIRÉE. — Moi aussi.

GODINOT. — Et mon neveu ne serait pas là-bas à se morfondre, sans savoir si jamais on l'ira relever.

DÉSIRÉE. — Pauvre jeune homme!

GODINOT. — Et quelle chance avons-nous, à présent, pour trouver des voitures? Aucune.

DÉSIRÉE. — Imaginez-vous, monsieur Godinot, qu'au moment de partir...

GODINOT. — Ce n'est pas la première fois qu'il nous joue de ces tours-là, M. Camaret, il est coutumier du fait. Donnez-moi, s'il vous plaît, un mauvais torchon.

DÉSIRÉE. — Pourquoi faire?

GODINOT. — J'ai marché dans je ne sais pas quoi, cela m'est désagréable.

DÉSIRÉE. — Tenez.

GODINOT. — Bien obligé. C'est véritablement de leur part un manque de procédés qui m'étonne au dernier point.

SCÈNE XXVIII.

DÉSIRÉE, M. GODINOT, M. CAMARET.

CAMARET. — Eh bien! Désirée, et ce déjeuner? Eh! voilà ce cher Godinot! Ah çà! vous déjeunez avec nous, cher ami?

GODINOT. — Oui, je vous conseille! vous êtes par ma foi un joli garçon!

CAMARET. — Comment cela ?

GODINOT. — Nous faire droguer depuis le matin comme vous faites !

CAMARET. — Je vous promets que ce n'est pas ma faute.

DÉSIRÉE. — C'est ce que je me tue de lui dire, il ne veut rien entendre.

GODINOT. — Vous n'avez pas, je crois, la prétention de me persuader que vous soyez jamais arrivé à l'heure toutes les fois qu'il s'est agi d'un rendez-vous ; mais aujourd'hui j'avoue que c'est passer les bornes.

CAMARET. — Qu'est-ce que vous voulez, des gens qui nous arrivent de la campagne juste au moment où...

GODINOT. — Laissez-moi donc.

CAMARET. — Je vous jure...

GODINOT. — Parce que vous le voulez bien.

CAMARET. — Le moyen de faire autrement ?

GODINOT. — Faites-vous céler ; ces jours-là je me cèle, je n'y suis pour personne. Au surplus arrangez-vous, je me suis engagé à vous emmener mort ou vif, je ne vous perds pas de vue, je m'attache à vous.

CAMARET. — C'est bien ainsi que je l'entends. Vous n'avez pas déjeuné ?

GODINOT. — Il s'agit bien de cela, ma foi ! D'abord il m'est de toute impossibilité de rien prendre quand j'éprouve la moindre contrariété.

CAMARET. — Ça ne fait rien, une fois à table, vous changerez d'avis. Désirée, fais venir ma femme.

DÉSIRÉE. — Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

GODINOT. — C'est inutile. Je vous jure, monsieur Camaret, que je n'accepterai rien.

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET. — Ah ! monsieur Godinot, vous allez déjeuner avec nous ?

GODINOT. — Je vous rends mille grâces, madame, je ne le puis en vérité.

MADAME CAMARET. — Eh bien ! mademoiselle, qu'attendez-vous encore ? Sera-ce aujourd'hui que nous déjeunerons ?

DÉSIRÉE. — Dame ! je fais ce que je peux.

MADAME CAMARET. — Vous ne finissez jamais à rien. Songez qu'il est près d'une heure.

DÉSIRÉE. — Je ne vous dis pas le contraire, mais c'est pas ma faute.

GODINOT. — Nous ne trouverons pas de voitures, il ne faut plus y compter.

CAMARET. — Nous déjeunerons en courant ; voyons, Godinot, pas de cérémonies.

GODINOT. — Après vous, madame, si vous voulez bien. Je vous avertis, monsieur Camaret, que je ne prendrai rien.

SCÈNE XXX.

DÉSIRÉE, *seule.*

Il ne prendra rien ! plus souvent ! La dernière fois qu'il a dîné ici il ne voulait rien prendre non plus, c'est comme sa femme ; une fois à table, ils ont demandé vingt-cinq fois du pain, sans compter le reste. Qu'est-ce qui vient encore frapper à la porte ?

SCÈNE XXXI.

DÉSIRÉE, SOPHIE.

SOPHIE. — Eh bien ! dites donc, ne vous pressez pas, vous avez le temps, nous vous attendons.

DÉSIRÉE. — Tiens, c'est vous, Sophie ?

SOPHIE. — Que le bon Dieu vous bénisse, allez !

DÉSIRÉE. — C'est-t'y de ma faute, à moi ?

SOPHIE. — C'est toujours pas la miénne non plus.

DÉSIRÉE. — D'abord faut toujours les attendre, ici.

SOPHIE. — Chaque fois la même chose.

DÉSIRÉE. — Et puis ce n'est pas le tout.

SOPHIE. — Quoi donc encore ?

DÉSIRÉE. — Vous savez bien, son neveu à M. Godinot ?

SOPHIE. — Je ne connais que ça : un grand blondin qui n'en finit plus.

DÉSIRÉE. — Vous y êtes. Vous savez bien qu'il doit épouser notre demoiselle ?

SOPHIE. — Plus souvent.

DÉSIRÉE. — Enfin ça paraît certain !

SOPHIE. — Est-ce que c'est possible ?

DÉSIRÉE. — Devinez où c'est qu'il est.

SOPHIE. — J'en sais rien, mais je m'en moque.

DÉSIRÉE. — A les attendre, ma chère, ous ce qu'ils doivent aller, à trois lieues d'ici.

SOPHIE. — Eh bien ! en voilà une de constance ! Eh bien ! il ne sera pas fâché de ça, l'autre; comment donc déjà que vous l'appelez ?

DÉSIRÉE. — M. Casimir.

SOPHIE. — A la bonne heure ! au moins en voilà un de gentil.

DÉSIRÉE. — Je crois bien, et honnête avec le monde et tout.

SOPHIE. — A propos, est-ce que vous n'avez pas vu le père Godinot ce matin.

DÉSIRÉE. — Si fait, trois ou quatre fois, d'heure en heure.

SOPHIE. — On m'envoie vous le chercher.

DÉSIRÉE. — Il ne peut pas venir à présent, il est là-dedans qui déjeune.

SOPHIE. — Comment ! mais vous ne savez donc pas qu'ils

sont tout là-bas à la maison qu'attendent après lui pour s'en aller à leur partie ?

DÉSIRÉE. — Je ne vous dis pas, mais c'est comme si que vous chantiez ; vous ne l'aurez pas avant qu'il ait déjeuné ! Voyez un peu à ce que j'ai au feu, sans vous commander, je suis à vous dans un moment (*Elle sort.*)

SCÈNE XXXII.

SOPHIE, *seule.*

Si on les remet d'une partie, les Camaret, il fera chaud ! On n'a jamais vu de tranquillité pareille ! jamais de la vie ! Ils sont là qu'ils déjeunent, *les sans cœurs !* Si ce n'est pas à faire damner les saints !

SCÈNE XXXIII.

SOPHIE, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE. — Vous n'avez, de votre vie, vu rien de mauvais comme madame aujourd'hui !

SOPHIE. — Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

DÉSIRÉE. — Elle s'en garderait bien de me rien faire, je l'aurais bien vite lâchée.

SOPHIE. — Et vous auriez ben raison.

DÉSIRÉE. — Mais c'est après sa fille. Sitôt qu'elle a à s'en prendre à quelqu'un, c'est toujours à elle, jamais à son scélérat de garçon. Et vous croyez que cette jeunesse-là ne ferait pas mieux d'épouser un singe que de rester avec une mère pareille ? ma foi si, qu'elle ferait bien mieux.

SOPHIE. — Je ne savais pas qu'elle fût mauvaise comme ça, votre bourgeoise.

DÉSIRÉE. — Où que vous en avez trouvé de bonnes, des maîtresses ?

SOPHIE. — Pas souvent toujours.

DÉSIRÉE. — Vous voyez donc bien.

SOPHIE. — Et qu'est-ce qu'il vous a dit, le père Godinot ?

DÉSIRÉE. — Qu'il allait déjeuner. Figurez-vous, ma chère, qu'il n'en pouvait plus, le pauvre cher homme ; depuis cinq heures qu'ils sont levés avec sa femme, il n'avait rien pris ; il tombait de besoin.

SOPHIE. — C'est la même chose chez nous.

DÉSIRÉE. — Vous avez déjeuné, vous ?

SOPHIE. — Je crois ben, moi pas bête.

DÉSIRÉE. — Tout comme moi.

SOPHIE. — Tenez, v'là qu'on vous sonne.

DÉSIRÉE. — C'est rien, c'est pour leur z'y monter du vin. Comme ça, chez M. Courtin, ils en disent de belles sur leur compte, pas vrai ?

SOPHIE. — Comme bien vous pensez.

DÉSIRÉE. — C'est toujours ce que je me dis : A quoi ça sert de faire des sottises au monde, comme ils en font toujours.

SOPHIE. — Pourquoi aussi le monde est-il assez bête pour toujours en vouloir dans des parties ? T'nez, v'là encore qu'on vous resonne.

DÉSIRÉE. — C'est rien, que je vous dis, c'est pour aller à la cave. Je vas vous dire, on a l'habitude de sortir ensemble, n'est-ce pas ? et alors...

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES, MADAME CAMARET *faisant irruption dans la cuisine.*

MADAME CAMARET. — Ah çà ! mademoiselle, vous êtes décidément sourde. Il n'y a pas à dire, voilà une grande heure que je vous sonne.

DÉSIRÉE. — J'ai rien entendu.

SOPHIE. — Moi non plus, madame.

MADAME CAMARET. — Ah ! c'est vous, Sophie ? bonjour ; c'était pour nous donner à boire.

DÉSIRÉE. — Voilà que je descends à la cave, ne vous faites pas de mauvais sang. (*Elle sort.*)

MADAME CAMARET. — Vous prendrez garde, s'il vous plaît, à ne pas me casser mes bouteilles. Je suis sûre qu'elle est déjà à la cave. Je vous dirai que je n'ai jamais de grands reproches à lui faire, à Désirée ; c'est une fille très-propre, très-honnête, mais un caractère... terrible !

SOPHIE. — Ah ! dame, je vas vous dire, on ne se fait pas.

MADAME CAMARET. — Cependant je parierais que vous, Sophie, vous n'êtes pas comme ça.

SOPHIE. — J'ai aussi mes défauts ; mais ce que j'ai, c'est de ne pas être malhonnête avec mes maîtres.

MADAME CAMARET. — C'est un grand point.

SOPHIE. — Puisque vous ne pouvez plus vivre avec Désirée, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit, madame !

MADAME CAMARET. — Oui, certainement, j'y ai pensé ; mais je dois aussi vous dire que je n'irai jamais à plus de deux cents francs.

SOPHIE. — Mais, madame, j'ai ça chez madame Courtin.

MADAME CAMARET. — Nous en reparlerons, n'en dites rien toujours à Désirée.

SOPHIE. — Vous non plus, madame.

MADAME CAMARET. — Je vous le promets.

SCÈNE XXXV.

LES MÊMES, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME. — Maman ! maman ! maman !

MADAME CAMARET. — Qu'est-il encore ?

LE PETIT BONHOMME. — Papa dit qu'on lui donne à boire.

MADAME CAMARET. — Un instant ! il nous donnera peut-être bien le temps de remonter de la cave, monsieur votre père. Pour vous en revenir à ce que je vous disais, Sophie, figurez-vous qu'il nous est arrivé ce matin des personnes de la

campagne, nous ne pouvions décemment pas ne les pas recevoir.

SOPHIE. — Dame ! c'est tout simple.

SCÈNE XXXVI.

LES MÊMES, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE. — Le propriétaire ne peut jamais faire arranger les marches de la cave ; j'ai manqué encore une fois de m'y casser le cou.

MADAME CAMARET. — Vous y avez pourtant mis le temps, c'est avoir du malheur.

DÉSIRÉE. — Je voudrais vous voir à la jambe ce que je viens de m'y faire, vous verriez !

MADAME CAMARET. — Je ne vous écoute pas, vous ne dites jamais que des sottises.

DÉSIRÉE. — Dame ! c'est vrai.

MADAME CAMARET. — Vous nous apporterez en même temps de l'eau. Où sont vos carafes?

DÉSIRÉE. — Là, madame, sur mon buffet.

LE PETIT BONHOMME. — Maman, laisse-moi les porter, les carafes ?

MADAME CAMARET. — Je ne le veux pas, vous les ferez tomber.

LE PETIT BONHOMME. — Non, maman, t'en prie, tu verras.

MADAME CAMARET. — Faites-y bien attention.

LE PETIT BONHOMME. — Oui, maman.

MADAME CAMARET. — Maintenant, mademoiselle, occupez-vous de votre omelette.

DÉSIRÉE. — Dans cinq minutes. (*Une des carafes que tenait le petit bonhomme tombe à terre et se brise.*) Quarante-cinq à quinze !

MADAME CAMARET. — Quand je le disais ! Tiens, tiens, tiens ! mauvais sujet ! tu n'en fais jamais d'autres.

LE PETIT BONHOMME. — Oh, la, la, la, la, la, la!

MADAME CAMARET. — Ça t'apprendra une autre fois!

LE PETIT BONHOMME. — Eh ben! voilà alors, puisqu'on me bat. (*Il jette à terre l'autre carafe.*)

MADAME CAMARET. — Ah! monstre! tu viens de casser l'autre, et je ne te donnerai pas le fouet!

SOPHIE. — Il ne l'a pas fait exprès, madame.

MADAME CAMARET. — Il aura le fouet, il le faut absolument. Ah! polisson! (*Le petit bonhomme, poursuivi par sa mère, pousse des cris de paon.*)

SCÈNE XXXVII.

TOUT LE MONDE, *à l'exception de* M. GODINOT *qui déjeune.*

LA MÈRE THOMAS. — Est-ce que le feu il étiont à vot'maison?

CAMARET. — Voyons, ma femme, calme-toi.

MADAME CAMARET. — Il aura le fouet, il aura le fouet.

LA MÈRE THOMAS. — Sauve-toi, mon mignot, sauve-toi bé vite! (*L'enfant se sauve à toutes jambes.*)

CAMARET. — A tout péché miséricorde.

MADAME CAMARET. — Je vous reconnais bien là, monsieur son père! Savez-vous seulement ce qu'il a fait, votre horreur de fils?

CAMARET. — Je m'en doute.

MADAME CAMARET. — Eh bien! alors, pourquoi vous opposer à ce que je lui donne le fouet? C'est ainsi que vous en ferez un mauvais sujet; au surplus, mademoiselle, c'est votre faute.

DÉSIRÉE. — Ma faute! ah ben par exemple!

MADAME CAMARET. — Si vous aviez eu le soin de mettre tout ce qu'il fallait sur la table, ça ne serait pas arrivé.

LA MÈRE THOMAS. — Ça vaut toujou mieux qu'eune jambe cassée.

CAMARET. — Allons, madame Thomas, rentrons dans la salle à manger; finissons de déjeuner.

LA MÈRE THOMAS. — Dame! savez-vous que ça commence à bien faire; et toi, Phémie?

EUPHÉMIE. — Tout de même.

SCÈNE XXXVIII.

DÉSIRÉE, SOPHIE, *puis* M. COURTIN *et* M. LABBÉ.

DÉSIRÉE. — Ce que vous avez vu là, c'est comme ça toute la journée.

SOPHIE. — Eh bien, à la bonne heure! tenez, v'là qu'on sonne.

DÉSIRÉE. — J'y vas.

SOPHIE. — Tiens, M. Courtin!

COURTIN. — Vous ici, Sophie.

SOPHIE. — C'est madame qui m'a envoyé chercher M. Godinot.

COURTIN. — Il ne revient donc plus quand on l'envoie quelque part, M. Godinot? Vous voyez, monsieur Labbé, s'il y a moyen de faire quelque chose aujourd'hui, vous le voyez!

LABBÉ. — C'est incroyable!

DÉSIRÉE. — Puisque c'est comme ça, je vas dire à monsieur que vous êtes là. (*Elle sort.*)

COURTIN. — Je n'ai de ma vie vu une tranquillité semblable!

SOPHIE. — Ils sont à déjeuner là-dedans.

COURTIN. — Et Godinot?

SOPHIE. — Godinot aussi.

LABBÉ. — C'est par trop fort!

COURTIN. — Et nous sommes là, nous autres, à nous morfondre en les attendant.

SCÈNE XXXIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. CAMARET, DÉSIRÉE.

CAMARET. — Tu ne pouvais pas faire entrer M. Courtin par ici. Bonjour, Courtin; vous allez déjeuner avec nous?

COURTIN. — Non pas, bien obligé!

CAMARET. — Eh! bonjour, monsieur Labbé!

COURTIN. — Vraiment, Camaret, je vous admire; vous êtes d'une tranquillité....

CAMARET. — Figurez-vous, comme nous partions chez vous, il nous tombe une nuée de gens de la campagne : qu'auriez-vous fait à notre place, je vous le demande?

COURTIN. — Quand vous dites au moment de partir...

CAMARET. — Ma foi, oui.

LABBÉ. — Dans ce costume-là?

CAMARET. — Quoi? Je n'ai qu'une culotte à passer, je suis chaussé.

COURTIN. — Non, tenez, voyez-vous, Camaret, cette fois c'est par trop fort!

CAMARET. — Je veux, mon cher ami, que vous en jugiez par vous-même; donnez-vous la peine d'entrer là-dedans. Venez avec nous, monsieur Labbé.

LABBÉ. — Je ne prendrai rien, je vous rends grâce.

CAMARET. — Godinot disait la même chose...

COURTIN. — Et ces dames qui nous attendent!

CAMARET. — Ce sera l'affaire d'un moment, venez donc!

COURTIN. — Quels hommes vous faites!

LABBÉ. — Toujours il faut vous céder.

SCÈNE XL.

DÉSIRÉE, SOPHIE.

SOPHIE. — Et on appelle ça des hommes!

DÉSIRÉE. — C'est leurs femmes qui vont leur amuser.

SOPHIE. — Ne m'en parlez pas! Et on viendra dire après ça qu'elles sont méchantes.

DÉSIRÉE. — Comme si qu'il n'y avait pas de quoi!

SOPHIE. — C'est dégoûtant, des hommes pareils!

DÉSIRÉE. — Trouvez-en beaucoup autrement, vous me les ferez voir.

SOPHIE. — Et vous croyez qu'on ne fait pas mieux de rester fille?

DÉSIRÉE. — Ma foi!

SCÈNE XLI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET.

MADAME CAMARET. — Désirée, il faudrait aller à la boucherie pour une douzaine de côtelettes, et ça, le plus tôt possible. M. Camaret vient encore d'inviter deux personnes; je ne sais vraiment pas où il a la tête!

DÉSIRÉE. — Vous verrez que nous allons avoir du monde toute la journée.

MADAME CAMARET. — J'en ai peur. Dépêchez-vous néanmoins, je vous en prie.

DÉSIRÉE. — J'ai bien envie de prendre autre chose avec les côtelettes, à tout hasard.

MADAME CAMARET. — Faites comme vous l'entendrez; surtout ne soyez pas long-temps.

DÉSIRÉE. — Faut-il encore le temps d'y aller!

SCÈNE XLII.

SOPHIE, *seule*.

Je ne trouve déjà pas sa cuisine si propre, elle qui parle tant après les autres! Au reste, c'est toujours comme ça, toujours ceux qui crient le plus, qui en font le moins.

SCÈNE XLIII.

SOPHIE, MADAME CAMARET, *puis* DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET. — Désirée n'est pas revenue ?

SOPHIE. — Non, madame, pas encore.

MADAME CAMARET. — Vous ne vous faites pas d'idée comme je suis tourmentée aujourd'hui.

SOPHIE. — J'en connais d'aucuns qui le sont encore bien autrement que vous, allez !

MADAME CAMARET. — Ces dames, n'est-ce pas?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME CAMARET. — Et cependant, voyez, Sophie, si nous sommes dans notre tort ! J'étais toute prête, j'avais mon chapeau, quand il nous est venu du monde.

SOPHIE. — Je ne vous dis pas, mais les autres qui ne savaient pas tout ça...

MADAME CAMARET. — Après tout, s'ils ne veulent pas s'en rapporter à ce que je leur dirai, j'en suis bien fâchée.

DÉSIRÉE *rentre.* — Il n'y en avait pas de côtelettes, chez M. Cavillon ; j'ai été obligée d'aller jusque dans la rue Christine.

MADAME CAMARET. — L'essentiel est que vous voilà. Maintenant dépêchez-vous, et ne laissez pas encore traîner votre déjeuner deux heures. Je m'en vas. (*Elle sort.*)

SOPHIE. — Il paraît qu'ils sont comme des affamés là-bas.

DÉSIRÉE. — Ne m'en parlez pas. Ils font la petite bouche encore. Vous allez voir s'ils ne vont pas tous nous arriver les uns après les autres.

SOPHIE. — Justement, voilà qu'on sonne.

DÉSIRÉE. — C'est encore quelqu'un, je le parierais.

SCÈNE XLIV.

SOPHIE, DÉSIRÉE, M. PAUL, M. AUGUSTE.

PAUL. — Monsieur Camaret?

SOPHIE. — C'est ici.

PAUL. — Vous voilà, Sophie?

SOPHIE. — Oui, monsieur; M. Courtin est ici et M. Godinot aussi.

AUGUSTE. — Nous venons les chercher.

SOPHIE. — Ah bien! vous ne les tenez pas encore!

AUGUSTE. — Où sont-ils donc passés?

DÉSIRÉE. — Ils sont à table.

AUGUSTE. — Quand nous les attendons! C'est tout à fait sans gêne.

PAUL. — Trouvez-vous, à présent, que nous ayons si mal fait de prendre quelque chose en chemin?

AUGUSTE. — Non, ma foi.

PAUL. — Vous ne vouliez pas encore!

AUGUSTE. — Mademoiselle, voulez-vous dire à ces messieurs que nous les attendons.

DÉSIRÉE. — Est-ce que vous n'entrez point?

AUGUSTE. — Impossible! ces dames nous attendent.

SCÈNE XLV.

LES MÊMES, M. CAMARET.

CAMARET. — Comment, messieurs, vous ne voulez point entrer, m'a-t-on dit?

AUGUSTE. — Nous venons chercher M. Courtin.

CAMARET. — Ces messieurs nous ont fait l'honneur d'accepter un mauvais déjeuner. J'espère que, vous aussi, messieurs, serez assez bons...

AUGUSTE. — Bien obligés, monsieur, nous sommes très-sensibles...

SCÈNE XLVI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, LES THOMAS, DÉSIRÉE, SOPHIE.

CAMARET. — Ces messieurs de chez madame Courtin, chère amie.

MADAME CAMARET. — Messieurs, je vous salue.

CAMARET. — Comment, madame Thomas, vous voulez à toute force nous quitter.

LA MÈRE THOMAS. — Écoutez, monsieur Camaret, faut être raisonnable ; pas vrai, Phémie? Faut d'abord que j'allions cheux ein cousin à mousieu l'curé, qu'étiont prêtre itou ; et pis cheux le gendre d'Ambroise Pichard itou.

CAMARET. — Ah çà! quand reviendrez-vous nous voir?

LA MÈRE THOMAS. — Je n'osons point vous le promettre, monsieur Camaret ; pas vrai, Phémie?

CAMARET. — Si vous aviez voulu être de notre partie de campagne, madame?

MADAME CAMARET. — Nous eussions été enchantés de vous avoir avec nous.

LA MÈRE THOMAS. — Ça, je le pensons ben, mame Camaret ; mais rentrez cheux vous.

MADAME CAMARET. — Laissez donc, madame, vous plaisantez.

SCÈNE XLVII.

M. PAUL, M. AUGUSTE, DÉSIRÉE *et* SOPHIE *allant et venant.*

PAUL. — Que dites-vous du costume du maître de la maison?

AUGUSTE. — Fort commode pour la saison.

PAUL. — Il paraît qu'ici on reçoit dans la cuisine. C'est sans cérémonie.

AUGUSTE. — Allons, décidément, mon cher, nous sommes volés.

DÉSIRÉE. — Ces messieurs mangent-ils?

PAUL. — Non, mademoiselle, nous ne mangeons pas.

SCÈNE XLVIII.*

LES MÊMES, M. CAMARET, MADAME CAMARET.

CAMARET. — Mon Dieu! messieurs, que je m'en veux de vous avoir quittés si brusquement!

MADAME CAMARET. — Comment! on n'a pas eu seulement l'attention de faire entrer ces messieurs! Où donc est Désirée?

SOPHIE. — Elle est allée porter ses côtelettes.

MADAME CAMARET. — Et ces dames, messieurs, et ces dames?

PAUL. — Ces dames ont renoncé à leur partie de campagne.

MADAME CAMARET. — Par votre faute, monsieur Camaret.

CAMARET. — Ce n'est ni ma faute ni la tienne, chère amie, mais celle des circonstances.

MADAME CAMARET. — En attendant, fais entrer ces messieurs dans la salle à manger, monsieur Camaret.

SCÈNE XLIX.

LES MÊMES, M. GODINOT, M. COURTIN, M. LABBÉ.

CAMARET. — Eh bien! messieurs, partiriez-vous déjà?

COURTIN. — Comment, déjà? Il est près de six heures.

MADAME CAMARET. — Tu vois, monsieur Camaret, si tu avais été prêt?

CAMARET. — Je le suis, je n'ai qu'un pantalon à passer.

MADAME CAMARET. — Tu dis cela depuis le matin, et tu ne finis à rien.

GODINOT *à Paul et à Auguste.* — Ah! messieurs, vous avez perdu!

COURTIN. — Nous avons bu des choses excellentes.

GODINOT. — Je ne regrette point ma matinée.

LABBÉ. — Madame Camaret, il est défendu d'être plus gracieuse.

MADAME CAMARET. — Vous voulez rire, monsieur Labbé?

PAUL *à Auguste.* — Je crois ces messieurs fort émus.

AUGUSTE. — M. Godinot, surtout ; il a bien de la peine à retrouver son équilibre.

GODINOT. — Nous aurons bien du mal, messieurs, pour des voitures.

CAMARET. — Vous croyez?

GODINOT. — Oh! ma foi, tant pis, au diable!

MADAME CAMARET. — Voyons si ces messieurs sont toujours dans l'intention d'aller à la campagne.

LABBÉ. — Nous irons partout où vous voudrez, belle dame!

PAUL. — Décidément M. Labbé devient dangereux.

AUGUSTE. — C'est un cheval échappé.

GODINOT. — Je crois la partie fort aventurée. Qu'en dites-vous, messieurs?

COURTIN. — A vous parler franchement je le crois aussi. A six heures du soir, ce n'est guère le moment...

PAUL. — Si nous allions rejoindre ces dames?

LABBÉ. — Au fait, elles sont là à nous attendre.

MADAME CAMARET. — Dites-leur bien que nous n'y sommes pour rien, que cela n'a pas dépendu de nous.

COURTIN. — Venez-vous, Godinot?

GODINOT. — Me voilà. Agréez, madame...

MADAME CAMARET. — Bonjour, messieurs, sans adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE L.

DÉSIRÉE, SOPHIE.

DÉSIRÉE. — Je l'aurais parié. Et ce pauvre jeune homme, le neveu à M. Godinot, qu'est là-bas, depuis le matin, à les attendre, à la campagne, au lieu du rendez-vous, à trois lieues d'ici, avec deux cents pesant de nourriture sur les

bras ! Comme c'est flatteur pour lui ! Avec ça qu'il comptait sur cette partie-là pour faire sa cour à mamselle.

SOPHIE. — Oui, et, pendant qu'il est là-bas, l'autre amoureux est là qu'en profite.

DÉSIRÉE. — Pourquoi qu'il est si bête.

SCÈNE LI.

LES MÊMES, M. CAMARET, MADAME CAMARET.

CAMARET. — Eh bien ! ma femme ?

MADAME CAMARET. — Eh bien ! mon mari ?

CAMARET. — Que dis-tu de tout ça ?

MADAME CAMARET. — Que j'en ai cent pieds par-dessus la tête, de toutes *vos parties de campagne!*

LES

LOISIRS DE PETITE VILLE.

PERSONNAGES

MADAME PATIN.
M. PATIN.
M. DURET.
MADEMOISELLE VERJUS.
MADAME BONNET.
EMMA BONNET.
MADAME CORNU.
PALAMÈDE CORNU.
JOSEPH.
ADÉLAIDE.
AGLAÉ.
JUSTINE.

La scène se passe chez madame Patin, dans un chef-lieu d'arrondissement.

SCÈNE I.

MADAME PATIN, MADEMOISELLE VERJUS, M. DURET.

MADAME PATIN. — Je vous jure qu'en voilà la première nouvelle, jamais je n'avais entendu dire que M. Deschamps allât se marier; et vous, monsieur Duret, le saviez-vous ?

DURET. — Non, madame, pas du tout.

MADAME PATIN. — Et madame Duret ?

DURET. — Madame Duret non plus. Nous étions, elle et moi, dans l'ignorance la plus complète.

MADEMOISELLE VERJUS. — J'aurais cru qu'il régnait une grande intimité entre M. Deschamps et vous ?

DURET. — Mais nous avons toujours été fort liés, oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — Et M. Deschamps ne vous a fait aucune ouverture ?

DURET. — Aucune, non, mademoiselle.

MADAME PATIN. — Ne vous y trompez pas : monsieur Deschamps, malgré son air ouvert, ne dit que la moitié de ce qu'il pense.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous croyez ?

MADAME PATIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue ; M. Deschamps est certainement un très-brave homme...

DURET. — Excellent.

MADAME PATIN. — Un homme tout rond, charmant sous tous les rapports, rempli de bonnes intentions ; ce qui n'empêche que jamais vous ne lui entendrez dire un mot de ses affaires ; les choses mêmes les plus simples, il ne vous les dira pas. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus boutonné que lui, de ce côté-là. Il irait à Paris, ce soir, que personne n'en saurait rien, ce qui est d'autant plus désagréable que vous avez toujours une foule de commissions à donner à celui qui part, de cette manière....

MADEMOISELLE VERJUS. — On s'en dispense. Il n'est pas le seul dans ce genre-là, j'en connais beaucoup qui n'en font pas d'autres.

MADAME PATIN. — Il y a donc long-temps, monsieur Duret, que vous n'avez vu M. Deschamps ?

DURET. — Oui, madame, assez long-temps, cela tient au mauvais état de ma santé. Je vais peu dans le monde, je crains toujours d'être à charge aux personnes assez bonnes pour me recevoir.

MADAME PATIN. — Il m'avait semblé que depuis quelque temps vous vous trouviez...

DURET. — Non, madame, au contraire, comme j'avais l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un moment, je n'ose aller nulle part. Je me suis présenté chez vous ce matin parce

que madame Duret était très-inquiète, vous sachant très-enrhumée...

MADAME PATIN. — J'ai été huit jours qu'on ne m'entendait pas.

DURET. — Elle était bien aise de savoir comment vous vous portiez.

MADAME PATIN. — Madame Duret est vraiment trop bonne, d'autant plus que je ne le mérite pas.

DURET. — Cela vous plaît à dire.

MADAME PATIN. — Non, vraiment, ne cherchez pas à m'excuser, j'ai été indigne avec elle, voilà un siècle que je ne suis allée la voir.

DURET. — Sans cela je ne serais pas sorti, tellement je trouve qu'il fait froid aujourd'hui.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment, monsieur Duret, vous trouvez qu'il fait froid? mais vous n'y pensez pas !

DURET. — Pardonnez-moi, mademoiselle, un vilain froid noir qui vous pénètre.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je trouve, au contraire, qu'il fait une chaleur insupportable, c'est au point que j'étais sortie de la maison pour venir chez madame avec un jupon piqué, je n'avais pas fait vingt pas dans la rue, que je suis vite remontée chez moi pour le quitter, tant j'ai trouvé qu'il faisait une chaleur à ne rien supporter.

DURET. — Parce que vous vous donnez sans doute plus de mouvement que moi, mademoiselle ; je ne puis parvenir à me réchauffer ; j'ai en ce moment les mains comme des glaçons.

MADAME PATIN. — Ne trouvez-vous pas, monsieur Duret, bien singulière, l'idée qu'a M. Deschamps de vouloir se marier ?

DURET. — C'est qu'apparemment, madame, il en éprouve le besoin.

MADAME PATIN. — Tant que ce mariage-là ne sera pas fait, je n'y croirai pas.

MADEMOISELLE VERJUS. — Les choses pourtant, selon certaines personnes, sont très-avancées, on va même jusqu'à dire qu'il n'y a plus à reculer.

DURET. — Il me ressemble, M. Deschamps, je ne le crois pas très-fort.

MADEMOISELLE VERJUS. — Qui ça, M. Deschamps?

DURET. — Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — M. Deschamps ne s'est jamais mieux porté.

MADAME PATIN. — Il a passé ce matin devant la porte, il ne pesait pas une once, il avait vingt ans.

MADEMOISELLE VERJUS. — Enfin, il n'est partout question que de ce mariage, et c'est bien fait pour ça.

DURET. — Et nomme-t-on la personne qu'il doit épouser, M. Deschamps?

MADAME PATIN. — C'est sans doute encore un secret?

MADEMOISELLE VERJUS. — Le secret de Polichinelle...

MADAME PATIN. — Il n'est pas étonnant, après cela, que madame Duret n'en sache rien; depuis quand est-elle de retour?

DURET. — Il y aura demain huit jours.

MADAME PATIN. — J'aurais cru qu'il y avait davantage.

MADEMOISELLE VERJUS. — Non, madame, elle est revenue le 18, le même jour que cette petite dame de Paris, dans la même voiture; vous savez qui je veux dire?

MADAME PATIN. — Non. Ce ne serait pas par hasard madame Barboulon?

MADEMOISELLE VERJUS. — Cette petite dame de Paris qui a toujours des chapeaux extraordinaires... Madame.... comment donc déjà l'appelez-vous? aidez-moi donc... Madame... petite, pas jolie, madame...

MADAME PATIN. — Ce ne serait pas par hasard madame Nageotte ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous ne connaissez que ça.... son mari est un grand blond, qui a fait tant de folies, cet hiver, au bal de madame Dupin.

MADAME PATIN. — C'est bien particulier, je n'y suis pas du tout.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous dis que vous ne connaissez que cela... mon Dieu, un nom bien connu, nous avons ici, à deux pas, un marchand de ce nom-là.... Qui donc déjà ?

MADAME PATIN. — Martin-Fourré?

MADEMOISELLE VERJUS. — Martin-Fourré. C'est madame Martin, vous devez savoir qui je veux dire?

MADAME PATIN. — Je crois bien ; je ne connais que ça.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est ce que je vous disais.

MADAME PATIN. — Elle est très-bien, madame Martin, très-gentille.

MADEMOISELLE VERJUS. — Noire comme un corbeau, cela ne fait rien à la chose; il paraît, au reste, que cette dame aime beaucoup ce pays-ci...

MADAME PATIN. — Beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Car elle y fait continuellement la navette, elle ou son mari; si ce n'est pas l'un, c'est l'autre; on ne rencontre partout que ces gens-là, c'est insupportable.

MADAME PATIN. — Tenez, pas plus tard qu'hier, je l'ai encore rencontrée chez madame Melinet, elle était avec madame Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Ah çà ! mais cette dame Simier connaît donc tout l'univers ?

MADAME PATIN. — Elle connaît beaucoup de monde.

MADEMOISELLE VERJUS. — Savez-vous, madame, qu'il faut

que ces gens-là soient bien à leur aise pour avoir toujours autant de monde ?

MADAME PATIN. — Je ne sais pas ce qu'ils ont ou ce qu'ils n'ont pas, je n'ai pas compté avec eux ; tout ce que j'en sais, c'est que leur maison est on ne peut pas plus agréable.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous trouvez ?

MADAME PATIN. — Je le dis comme je le pense.

MADEMOISELLE VERJUS. — Ce serait fort malheureux s'il en était autrement ; ils se donnent assez de mal pour cela. Au surplus, je n'en parle que d'après les *on dit*, car jamais je n'y suis allée.

MADAME PATIN. — Parce que vous n'avez pas voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — Parce qu'on ne m'a pas fait l'honneur de m'y inviter.

MADAME PATIN. — Ça m'étonne, ce que vous me dites là.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est pourtant, madame, comme j'ai l'honneur de vous le dire. Cette maison-là s'est horriblement conduite avec moi, horriblement ! et certes je ne le méritais pas.

MADAME PATIN. — En êtes-vous bien sûre ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame, je vous prie de le croire. Quant au départ de M. Tabarot, que je regretterai toujours....

MADAME PATIN. — Pas moi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous ne pouvez cependant pas lui contester un ton parfait et des manières excellentes.

MADAME PATIN. — Je ne m'en souviens plus ; tout ce que je sais, c'est que je n'aimais pas cet homme-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous disais donc, madame, pour en revenir à M. Simier, que lorsque après le départ de M. Tabarot il vint prendre la conservation des hypothèques, il alla chez tout le monde, M. Simier.

MADAME PATIN. — Chez tout le monde indistinctement, il faut lui rendre cette justice-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Excepté chez moi.

MADAME PATIN. — Cela m'étonne.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous jure, madame, qu'il n'a pas daigné me faire cet honneur.

MADAME PATIN. — Il y sera venu, c'est qu'on ne vous l'aura pas dit.

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, et je me plais à vous le répéter, que jamais ce monsieur n'a daigné me venir voir; et en admettant même qu'il ne m'eût pas trouvée, ce qui n'est pas probable, il aurait laissé sa carte, et je n'ai rien reçu. Il n'y a pas à dire; depuis bientôt trois mois qu'ils sont ici, ma domestique n'a pas mis une seule fois les pieds dehors quand je suis sortie de chez moi, j'ai moi-même gardé la maison les huit premiers jours de leur arrivée, dans la crainte qu'ils ne vinssent; personne ne s'est présenté. Depuis, j'ai rencontré maintes fois votre monsieur Simier dans le monde, jamais il ne m'a dit un mot.

MADAME PATIN. — C'est assez son genre.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est un triste genre que celui-là.

MADAME PATIN. — Que voulez-vous, un homme toujours préoccupé, sans cesse à son affaire, on ne peut pas lui ôter ça, M. Simier se donne beaucoup de mal.

DURET. — Il n'est pas fort, M. Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Sur les convenances surtout.

DURET. — Il a une vilaine toux.

MADAME PATIN. — Quant à madame Simier, c'est tout autre chose, elle est charmante; j'aime beaucoup madame Simier, beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous me permettrez de ne pas partager votre enthousiasme.

MADAME PATIN. — Vous avez tort, croyez-m'en, vous avez le

plus grand tort, madame Simier m'a toujours parlé de vous avec les plus grands éloges.

MADEMOISELLE VERJUS. — Elle ne me connaît pas.

MADAME PATIN. — Aussi m'a-t-elle toujours témoigné le plus grand désir de faire votre connaissance; j'ai voulu cent fois vous mener chez elle, vous n'avez jamais voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — Parce que je n'ai pas pour habitude d'aller chez les gens que je ne connais pas; mais laissons cela, madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN. — Je ne demande pas mieux, c'est vous qui la première m'en avez parlé.

MADEMOISELLE VERJUS. — Et madame Duret, monsieur, s'est-elle bien trouvée de son voyage à Paris?

MADAME PATIN. — Sans ça, jamais je ne serais venue à vous parler de madame Simier, je n'ignorais pas que vous ne pouviez la souffrir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous avouerai que je n'en ai jamais été folle. Elle était, je crois, allée voir sa sœur à Paris, madame Duret? Dites-moi, monsieur Duret?

DURET. — Pardon, mademoiselle, je ne savais pas que ce fût à moi que vous vous adressiez en premier lieu.

MADAME PATIN. — Mademoiselle vous demandait si madame Duret n'était pas allée à Paris voir votre belle-sœur?

DURET. — Oui, mademoiselle; madame Forestier, qui malheureusement me ressemble.

MADAME PATIN. — Pauvre dame!

DURET. — Elle n'a pas lieu non plus d'être satisfaite de sa santé; elle a, comme moi, des tiraillements d'estomac qui lui font souffrir le martyre. C'est aussi chez elle, comme chez moi, l'estomac le siége de tout ce qu'elle éprouve; il lui semble parfois être tiraillée par quatre forts chevaux. C'est odieux!

MADAME PATIN. — Je n'aurais jamais cru madame Forestier d'une mauvaise santé.

DURET. — Je vas vous dire, ma belle-sœur était très-forte.

MADEMOISELLE VERJUS. — Elle m'a toujours paru énorme, colossale, madame Forestier.

DURET. — Excessivement forte, oui, mademoiselle, excessivement forte encore lorsqu'elle s'est mariée ; mais je crains que depuis elle n'ait un peu joué avec sa santé.

MADAME PATIN. — Ce n'est pas une raison ; quand on n'a pas à être malade, tout ce qu'on fait et rien c'est approchant la même chose : je vous citerai à l'appui de ce que je vous dis là, M. Deschamps ; qui, plus que M. Deschamps, a joué davantage avec sa santé, ça n'empêche qu'il se porte admirablement bien : qu'en dit monsieur Duret ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Une santé magnifique, M. Deschamps, et cependant, à en croire les *on dit*...

MADAME PATIN. — Tandis que vous, monsieur Duret, qui jamais n'avez donné dans aucun excès...

DURET. — Dans aucun.

MADAME PATIN. — Qui toujours avez été réglé comme un papier de musique...

DURET. — Exactement.

MADAME PATIN. — Vous êtes toujours à vous plaindre.

DURET. — Et ce n'est pas pour rien.

MADAME PATIN. — Je suis certainement bien loin de vous en faire un crime...

DURET. — Vous auriez grand tort.

MADAME PATIN. — Mais c'est seulement pour vous dire que ce n'est pas une raison.

DURET. — Il est au su et vu de tout le monde, que j'ai toujours été excessivement délicat.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous devriez bien en céder un peu de votre délicatesse à certaines personnes de ma connaissance.

MADAME PATIN. — Tout cela s'arrangera, mademoiselle Verjus, croyez-le bien.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le pense pas, madame.

DURET. — Mesdames, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà, monsieur Duret?

DURET. — En restant davantage, je craindrais qu'on ne fût inquiet à la maison ; vous savez combien madame Duret est ingénieuse à se tourmenter.

MADAME PATIN. — Dites-lui, je vous prie, à madame Duret, combien je m'en veux de ne pas être allée la voir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Bien des choses aussi de ma part, je vous prie.

DURET. — Ce sera avec grand plaisir, mesdames.

MADAME PATIN. — Bonjour, monsieur Duret ; ménagez-vous bien.

DURET. — Ce n'est pas à moi, madame, qu'il faut recommander cela.

MADAME PATIN. — Mettons alors que je n'ai rien dit. Bonjour, monsieur Duret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Sans adieu, monsieur Duret.

DURET. — De tout mon cœur, mesdames.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, MADEMOISELLE VERJUS.

MADAME PATIN. — Au fond, il est bon homme, ce M. Duret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais ennuyeux comme la pluie, avec toutes ses maladies.

MADAME PATIN. — Du reste, il n'a jamais eu de volontés.

MADEMOISELLE VERJUS. — Madame Duret y a mis bon ordre.

MADAME PATIN. — Croyez-vous?

MADEMOISELLE VERJUS. — Si je le crois! il n'y a pas de femme plus hautaine et plus impérieuse que madame Duret; il faut, dans sa maison, que tout plie devant elle.

MADAME PATIN. — D'où savez-vous ça?

MADEMOISELLE VERJUS. — De Manette, de cette domestique qui sortait de chez elle, que j'ai eue chez moi un instant, et que je n'ai pas gardée ; c'est même en partie cela qui nous a fâchées.

MADAME PATIN. — Vous êtes donc fâchées ?

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est-à-dire, nous sommes en froid depuis cette époque-là ; lorsque nous nous rencontrons nous nous demandons de nos nouvelles, mais nous ne nous voyons plus.

MADAME PATIN. — Dame, écoutez donc, il y a bien de quoi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment l'entendez-vous, madame ?

MADAME PATIN. — C'est tout simple ; si vous allez lui enlever ses bonnes, on se fâcherait à moins.

MADEMOISELLE VERJUS. — D'abord, madame, je n'ai jamais enlevé de bonnes à personne, je vous prie de le croire ; au moment où je me suis trouvée sans domestique, le hasard m'ayant fait rencontrer cette fille, qui était libre, je l'ai arrêtée. Quant au reproche que vous semblez m'adresser...

MADAME PATIN. — Je ne vous fais pas de reproche...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le mérite pas. Je dirai même plus, c'est qu'en admettant que madame Duret ait pu me croire capable d'un aussi mauvais procédé que celui-là, je ne sais pas si la première je n'eusse pas dû m'en formaliser...

MADAME PATIN. — Ah ! bah !

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame, et prendre l'initiative.

MADAME PATIN. — Qui vous dit aussi qu'elle n'a pas cru que vous vous entendiez ensemble ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Il faudrait pour cela, madame, qu'elle eût de moi une bien triste opinion.

MADAME PATIN. — Je n'en sais rien, elle ne me l'a pas dit ;

je ne savais pas même que vous fussiez en froid : toujours est-il qu'il faut bien qu'elle ait eu vent de quelque chose, puisque vous dites vous-même que depuis cette époque, vous ne vous voyez plus, vous me l'avez dit, je n'ai pas été l'inventer. Je sais bien, quant à moi, que je ne serais guère flattée qu'on m'enlevât mes domestiques.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je ne la lui avais pas enlevée, que je l'ai arrêtée, cette domestique, après m'être moralement convaincue qu'elle ne lui appartenait plus.

MADAME PATIN. — Ce qui n'empêche que madame Simier, madame Pavillon, madame Camisard, toutes ces dames enfin se le sont figuré.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je croyais, je vous l'avouerai, être mieux appréciée de toutes ces dames.

MADAME PATIN. — Où diable aussi avez-vous été prendre cette bonne?

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu le grand tort, madame, je le confesse, de ne pas être venue prendre votre avis.

MADAME PATIN. — Si vous le prenez sur ce ton-là, mademoiselle, je ne crois pas que vous eussiez eu déjà si grand tort de le faire.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous suis obligée, madame, de la leçon que vous avez bien voulu me donner.

MADAME PATIN. — Il n'y a vraiment pas de quoi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais, pardon, je m'aperçois qu'il y a déjà trop long-temps que je vous suis importune...

MADAME PATIN. — Comment donc, vous badinez...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà?

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame; il est de certaines personnes qu'il ne faut pas voir trop souvent, vous venez de me le faire sentir de façon à ne pas m'y méprendre

dorénavant : aussi espéré-je, madame, ne pas mériter de sitôt ce reproche.

MADAME PATIN. — Vous avez tort de prendre ainsi la mouche, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est possible, madame, je n'en suis pas moins votre très-humble servante.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, *puis* M. PATIN.

MADAME PATIN. — Elle se trompe fort, mademoiselle Verjus, si elle se figure que je lui céderai jamais.

PATIN, *en dehors.* — Je n'en sais rien encore, si je dînerai ici ; nous verrons ça plus tard. (*Entrant.*) Tiens! te voilà, ma femme? je te croyais sortie.

MADAME PATIN. — J'allais effectivement sortir ; j'avais mon chapeau, quand il m'est venu du monde.

PATIN. — Je viens de rencontrer mademoiselle Verjus ; c'est tout au plus si elle a daigné me regarder.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici furieuse.

PATIN. — Ah ! bah !

MADAME PATIN. — Je crois qu'elle n'y reviendra pas de sitôt.

PATIN. — Conte-moi donc ça.

MADAME PATIN. — Toujours au sujet de madame Simier, qu'elle a en abomination.

PATIN. — Elle est méchante comme un démon.

MADAME PATIN. — Nous avons parlé de la bonne de madame Duret, tu sais, qu'elle lui a prise et qu'elle n'a pas gardée? Je ne sais pas si c'est elle ou moi qui ai commencé à en venir sur ce chapitre-là ; mais je ne lui en ai pas moins dit ma façon de penser.

PATIN. — Et tu as bien fait ; ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive. Tiens, ne me parle pas de toutes ces vieilles filles-là ; la meilleure n'en vaut rien.

MADAME PATIN. — Tu sais que je ne me souciais pas du tout de faire sa connaissance ; c'est madame Pavillon qui m'en a engantée.

PATIN. — Elle s'est encore joliment conduite avec madame Pavillon ; parlons-en.

MADAME PATIN. — Avec madame Pavillon, madame Camisard, madame Froger, avec toutes les personnes qui ont eu la sottise de la recevoir, mais je crois bien qu'entre elle et moi c'est une affaire...

PATIN. — Toisée ? Je n'en répondrais pas.

MADAME PATIN. — Eh bien ! s'il faut recommencer, nous recommencerons ; rien ne me coûtera pour m'en débarrasser.

PATIN. — Et tu feras bien.

MADAME PATIN. — D'où viens-tu ?

PATIN. — De chez Boireau ; j'ai vu son cabriolet.

MADAME PATIN. — Quel cabriolet ?

PATIN. — Est-ce que je ne t'ai pas dit, hier soir en nous couchant, que nous devions déjeuner ce matin avec Boireau ?

MADAME PATIN. — En voilà la première nouvelle.

PATIN. — Et qu'il devait me montrer le cabriolet qu'il venait d'acheter ?

MADAME PATIN. — C'est possible, je ne m'en souviens pas.

PATIN. — Un joli cabriolet, ma foi, pas cher.

MADAME PATIN. — Tu sais bien, après ça, qu'il ne faut jamais s'en rapporter à ce que l'on vous dit dans cette maison-là ; à les entendre, ils ont tout pour rien ; aussi ai-je fini par ne plus rien dire quand il m'arrive d'acheter quelque chose, parce que j'ai toujours l'air d'une sotte qui s'est fait mettre dedans ; mais ce que je te dis là, tu le sais aussi bien que moi.

PATIN. — Non, je crois qu'il lui coûte réellement ce qu'il m'a dit, son cabriolet.

MADAME PATIN. — Et quel grand besoin a-t-il donc d'un cabriolet?

PATIN. — Pour aller et venir, le cheval le fatiguait trop.

MADAME PATIN. — Mais n'avait-il pas déjà une voiture?

PATIN. — Tu veux dire une carriole; c'était affreux.

MADAME PATIN. — Ma foi, à leur place, je m'en serais encore bien long-temps contentée; je ne vois pas qu'ils soient déjà si grands seigneurs pour ne pas aller en carriole; la grand'-mère de M. Boireau était tout uniment femme de charge au château du Coudray; elle, madame Boireau, n'est pas de ce pays-ci, je ne sais d'où elle vient; mais je ne la crois pas non plus sortie de la cuisse de Jupiter, comme dit M. Camel; non, c'est plus fort que soi, on veut toujours sauter plus haut que les jambes, et on finit par faire des sottises. C'est l'affaire de M. Clairon, qui achetait des équipages aussi, et qui à cette heure est bien forcé d'aller à pied, le pauvre cher homme. A propos, est-ce que tu comptes y prendre tous tes repas, chez M. Boireau, que tu as dit en entrant à la bonne que tu ne savais pas si tu dînerais à la maison?

PATIN. — Non, j'avais comme envie d'aller demander à dîner à ton frère; il fait beau, nous serions revenus ce soir au clair de lune, c'est une partie à faire, qu'en dis-tu?

MADAME PATIN. — Bien obligée. Ma sœur est toute la semaine dans sa lessive, je n'irai pas choisir un moment comme celui-là. J'avais une tout autre idée, moi; c'était, ce soir, après le dîner, d'aller voir un peu madame Duret, je lui ai fait dire ce matin par son mari qui est venu nous voir que j'irais bientôt; si tu veux, nous irons.

PATIN. — Depuis quand donc t'amuses-tu chez madame Duret?

MADAME PATIN. — Si on ne voyait jamais que les gens qui vous amusent, on ne risquerait rien de rester souvent chez soi; au surplus, je disais ça pour te faire faire quelque

chose; tu sais bien, quand tu restes après ton dîner à la maison, que tu t'endors et qu'à sept heures tu es dans ton lit, c'est tout ça qui t'engraisses et qui fait que l'on passe sa vie à élargir tes culottes.

PATIN. — Tu vois bien que je n'aime pas plus que toi à rester à la maison; la preuve, c'est que je te proposais d'aller chez ton frère.

MADAME PATIN. — Je t'ai dit le pourquoi, mais que n'y vas-tu? qui t'empêche? Ne fais donc pas l'enfant, comme tu n'irais pas bien sans moi, n'est-ce pas, si ça te faisait plaisir? Oh! que je te connais bien! Tiens, vois-tu, tu ris dans ta barbe, vieux monstre; je parierais que vous avez projeté avec ton M. Boireau de dîner ensemble, puis aller essayer tantôt le nouveau cabriolet. Est-ce la vérité? dis-le?

PATIN. — Eh bien! oui, puisque tu l'as deviné.

MADAME PATIN. — Pourquoi alors me demander si je veux aller chez mon frère, à quoi bon toutes ces petites *cachotteries*-là, tu vois bien que je finis toujours par tout savoir.

PATIN. — Aussi ne te caché-je jamais rien.

MADAME PATIN. — Le beau mérite! quand tu ne peux faire autrement. Ah çà! dis-moi, tu n'as pas vu madame Simier dans tes courses?

PATIN. — Si fait, je l'ai rencontrée tantôt avec la petite madame Martin.

MADAME PATIN. — Nous en parlions il n'y a qu'un instant avec mademoiselle Verjus, de madame Martin, je ne pouvais pas venir à bout de trouver son nom. Est-ce qu'elle serait sur son départ?

PATIN. — Il n'en a pas été question. Ah çà! dis donc, il paraît que le maître clerc de M. Denis lui fait la cour.

MADAME PATIN. — On dit ça de toutes les femmes, quand un jeune homme vous a deux fois donné le bras, il n'en faut pas davantage. Cette petite femme-là est peut-être un peu inconséquente, un peu légère, c'est de son âge; mais je la

crois fort honnête, et c'est très-mal à vous, monsieur Patin, de chercher à vouloir faire penser le contraire.

PATIN. — Je ne dis rien ; je ne fais que répéter ce que dit tout le monde.

MADAME PATIN. — Tout le monde dit des sottises, alors, puisque tu le prends sur le ton-là... Mais que je ne te retienne pas, tu dois être impatient d'aller retrouver ton cher ami, à ton aise, monsieur Patin, ne te gêne pas, ne fais pas de cérémonies avec moi, je t'en prie.

PATIN. — Tu n'as rien à me faire faire ?

MADAME PATIN. — Rien, que de te prier de ne pas bavarder à tort et à travers comme tu fais ordinairement.

PATIN. — Eh bien ! adieu.

MADAME PATIN. — N'allez toujours pas faire de malheurs avec votre cabriolet ; prends-y garde, tu n'es guère adroit, mon pauvre homme.

PATIN. — Sois tranquille, ma pauvre femme.

MADAME PATIN, *rappelant son mari.* — Dis donc ?

PATIN. — Tu m'appelles ?

MADAME PATIN. — Prie donc ton M. Boireau, si toutefois ça ne le gêne pas trop, d'ôter son chapeau quand il passe auprès d'une dame : il l'oublie toujours.

PATIN. — Tu m'étonnes.

MADAME PATIN. — Dis-le lui, dans son intérêt. Adieu, bonne chance, monsieur Patin.

SCÈNE IV.

MADAME PATIN.

Voilà un pauvre homme qui toute sa vie sera comme un enfant ; il est aux anges parce qu'il va essayer un cabriolet ; et dire que si je l'avais écouté nous serions encore à l'heure qu'il est à Paris, à vendre du café et de la cassonnade, au lieu d'être ici à nous goberger, à ne nous inquiéter de rien,

qu'on dise après ça que les femmes n'ont pas parfois de bonnes idées. Adélaïde !

ADÉLAIDE, *dans la pièce voisine.* — Madame !

MADAME PATIN. — Es-tu là ?

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce que vous voulez ?

MADAME PATIN. — Je te demande si tu es là.

ADÉLAIDE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Viens ici, j'ai à te parler.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce que vous voulez? me voilà. Vous êtes toujours à m'appeler quand je fais quet'chose.

MADAME PATIN. — Que faisais-tu ?

ADÉLAIDE. — Je donnais à manger à la fauvette, puisque vous voulez tout savoir.

MADAME PATIN. — Dis donc, je suis brouillée avec mademoiselle Verjus.

ADÉLAIDE. — Que le ciel vous entende!

MADAME PATIN. — C'est au sujet à la bonne à madame Duret.

ADÉLAIDE. — Elle lui a fait un joli sort à cette pauvre Manette; elle lui a fait quitter un joli service, et huit jours après, qu'est-ce que je dis, pas huit jours, elle avait son compte.

MADAME PATIN. — Elle est sortie d'ici furieuse.

ADÉLAIDE. — Elle est si mauvaise! Sans compter qu'elle voulait m'en faire autant comme à Manette.

MADAME PATIN. — Comment! t'aurait-elle fait des propositions ?

ADÉLAIDE. — Et de belles, allez; mais que je ne donne pas là-dedans, pas si bête.

MADAME PATIN. — Et tu as bien raison.

ADÉLAIDE. — Que je ne jette pas comme ça à mes pieds ce que j'ai dans mes mains.

MADAME PATIN. — Et comment s'y est-elle prise avec toi ?

ADÉLAIDE. — Je ne m'en souviens plus, il y a déjà long-temps : que je serais mieux avec elle, que vous étiez ridicules, vous et monsieur...

MADAME PATIN. — Comment a-t-elle osé dire ça ?

ADÉLAIDE. — Que vous n'étiez jamais contents, qu'à Paris vous *sangiez* de domestiques tous les huit jours.

MADAME PATIN. — Elle en a menti, elle ne nous connaît que depuis que nous sommes ici, et Dieu merci...

ADÉLAIDE. — C'est pas une belle connaissance que vous avez *fait* là.

MADAME PATIN. — Non certes, et que t'a-t-elle dit de monsieur ?

ADÉLAIDE. — Je ne m'en souviens plus, mais pas de bien, toujours.

MADAME PATIN. — De lui, je ne dis pas, il ne l'a jamais beaucoup aimée, et quand M. Patin n'aime pas les gens, il ne se gêne pas pour le cacher, mais moi, que lui ai-je fait à cette femme ?

ADÉLAIDE. — Laissez-la donc pour ce qu'elle vaut et ne vous en inquiétez pas.

MADAME PATIN. — Je veux savoir ce qu'elle a pu dire de moi.

ADÉLAIDE. — Tiens, regardez donc, madame, voilà une voiture qui entre dans la cour.

MADAME PATIN. — Quelle est cette voiture ?

ADÉLAIDE. — C'est madame Bonnet avec sa demoiselle et puis encore une autre dame... Que de monde ! regardez donc.

MADAME PATIN. — Madame Bonnet fait donc ses visites en voiture, à présent ?

ADÉLAIDE. — C'est qu'elles auront été en campagne, qu'elles ont leur voiture, tenez, la voilà qu'elle dit à Joseph qu'il s'en retourne avec. Le voyez-vous, qui s'en va.

MADAME PATIN. — Retire-toi de la croisée, je suis censée ne pas les avoir vues.

ADÉLAIDE. — Je vas les faire entrer. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME PATIN.

Je n'ai jamais beaucoup aimé ces visites de femmes qui n'ont rien à faire le matin. Que peut avoir dit cette demoiselle Verjus sur mon compte?

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET, EMMA BONNET, MADAME CORNU, PALAMÈDE CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME BONNET. — Bonjour, madame.

MADAME CORNU. — Bonjour, madame.

PALAMÈDE CORNU. — Bonjour, madame.

MADAME PATIN. — Ah! c'est charmant, mesdames, de penser à moi, M. Patin sort d'ici à l'instant, il sera désolé de ne pas s'être trouvé à la maison.

MADAME BONNET. — Nous venons de le rencontrer sur la route de Fromainville.

MADAME PATIN. — Avec M. Boireau.

MADAME BONNET. — Avec M. Boireau.

MADAME PATIN. — Ils vont essayer un cabriolet que vient d'acheter M. Boireau.

MADAME BONNET. — M. Boireau n'a pas fait là une belle acquisition.

MADAME PATIN. — Vraiment?

MADAME BONNET. — C'est ce vieux cabriolet qu'avait M. Dulegat, un vieux soufflet.

MADAME PATIN. — M. Patin le trouvait superbe.

MADAME BONNET. — On est venu le proposer à mon mari, je n'en ai pas voulu.

MADAME CORNU. — Et tu as bien fait.

MADAME PATIN. — Eh bien ! à entendre M. Boireau, il a tout pour rien.

MADAME BONNET. — Sa femme est de même; elle achète vingt francs des chapeaux que nous payons trente et quarante.

MADAME PATIN. — Mais, à propos de chapeaux, ôtez donc les vôtres.

MADAME CORNU. — Je vous remercie, madame, nous ne venons vous faire qu'une petite visite.

MADAME PATIN. — Mettez-vous dans la bergère, je vous en conjure.

MADAME BONNET. — Nous passions devant la porte, et madame Cornu était bien aise de vous faire ses adieux.

MADAME PATIN. — Madame ne part pas encore?

MADAME CORNU. — Si fait, madame.

MADAME PATIN. — Quoi ! déjà?

MADAME CORNU. — Savez-vous, madame, qu'il y aura mardi sept semaines que je suis hors de chez moi.

MADAME PATIN. — On ne s'en est pas aperçu ici, madame.

MADAME BONNET. — Vous êtes bien bonne, mais il n'en faut pas moins qu'elle s'en aille; mon beau-frère est furieux contre moi de ce que je retiens sa femme si long-temps.

MADAME CORNU. — J'ai grand besoin chez moi.

MADAME PATIN. — Il y avait long-temps, madame, que vous ne vous étiez vues avec madame votre sœur?

MADAME CORNU. — Trois ans, madame.

MADAME PATIN. — Ça ne laisse pas que d'être long. Mettez ceci sous vos pieds. (*Elle lui présente un tabouret.*) Et monsieur votre fils s'est bien amusé, sans doute?

MADAME CORNU. — Il n'a fait absolument que cela ; il doit être fatigué de plaisirs.

MADAME BONNET. — Que veux-tu, madame Cornu , c'est de son âge.

MADAME CORNU. — Il serait temps cependant qu'il commençât à devenir raisonnable ; nous avons bientôt sept ans.

MADAME PATIN. — Vous avez encore de la marge.

MADAME CORNU. — Mais, comme cela, madame.

MADAME PATIN. — Vous êtes allée chez madame Simier depuis peu ?

MADAME BONNET. — Hier nous y avons dîné avec ma sœur. Elle était toute contrariée, madame Simier.

MADAME PATIN. — Elle n'est pas malade ?

MADAME BONNET. — Au contraire, mais elle est très-nerveuse, vous savez, un rien l'indispose.

MADAME PATIN. — Et cette petite dame qui est chez elle ?

MADAME BONNET. — Madame Martin ?

MADAME PATIN. — Oui.

MADAME BONNET. — Emma, va jouer un peu dans le jardin avec ton cousin.

EMMA. — Oui, maman.

MADAME CORNU. — Vous ne toucherez à rien.

PALAMÈDE. — Non, ma tante.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET, MADAME CORNU.

MADAME BONNET. — On dit beaucoup de choses sur le compte de cette petite dame Martin.

MADAME PATIN. — En vérité. Je voudrais vous voir ôter vos chapeaux.

MADAME BONNET. — N'y faites pas attention, je vous prie. Oui, madame, on parle beaucoup de cette dame.

MADAME PATIN. — Ce que mon mari me disait tantôt serait donc vrai ?

MADAME BONNET. — Que vous disait M. Patin ?

MADAME PATIN. — Mais, que le maître clerc de M. Denis lui faisait la cour.

MADAME PATIN. — Ah ! vraiment, dis donc, madame Cornu, c'est bien ce que je te disais.

MADAME PATIN. — Je ne vous l'affirmerai point.

MADAME BONNET. — Je le crois bien, ces choses-là, heureusement, ne sont jamais évidentes. Mais on va plus loin encore.

MADAME PATIN. — Comment ?

MADAME BONNET. — On dit qu'elle vit fort mal avec son mari.

MADAME CORNU. — On va même jusqu'à dire qu'elle plaide en séparation.

MADAME PATIN. — Qui jamais se serait douté...

MADAME BONNET. — Madame Simier est trop bonne.

MADAME PATIN. — Je suis de votre avis, c'est-à-dire qu'elle a le plus grand tort de recevoir chez elle cette dame-là.

MADAME CORNU. — Je sais que je resterais ici davantage que je ne retournerais plus chez madame Simier tant que cette dame y serait, rapport à mon fils.

MADAME BONNET. — Tu pousses les choses trop loin, madame Cornu, permets-moi de te le dire, ton fils n'est encore qu'un morveux.

MADAME CORNU. — Qui en sait déjà beaucoup trop pour son âge.

MADAME PATIN. — Mais elle m'avait paru fort décente, cette petite dame.

MADAME BONNET. — Je ne trouve pas cela. Elle est toujours à sauter, elle s'accroche au bras de tout le monde ; je sais que pour moi, je la trouve horriblement élevée.

MADAME CORNU. — Je vais plus loin, je dirai qu'elle ne l'a pas été du tout.

MADAME PATIN. — J'en suis fâchée, car j'aime beaucoup madame Simier.

MADAME BONNET. — Je suis comme vous, tout en avouant cependant qu'elle se fait énormément du tort. La trouvez-vous jolie ?

MADAME PATIN. — Qui, madame ?

MADAME BONNET. — Cette dame Martin.

MADAME PATIN. — Je ne sais pas, je lui trouve de ces figures dont on ne dit rien.

MADAME BONNET. — Je n'aime pas ces yeux-là.

MADAME CORNU. — De prime abord, je ne dis pas, elle a de l'éclat.

MADAME BONNET. — Ne dis donc pas ça, madame Cornu, tu fais tort à tes connaissances; peux-tu lui trouver de l'éclat.

MADAME CORNU. — Si fait, aux lumières.

MADAME BONNET. — Alors si tu prends par là, tout le monde en a de l'éclat aux lumières.

MADAME PATIN. — Ce n'est pas encore là une jolie femme.

MADAME BONNET. — Que dira-t-on de mademoiselle Mollaire si on trouve madame Martin jolie? Si mademoiselle Grenier n'avait pas le cou dans les épaules, ce serait une femme magnifique.

MADAME PATIN. — Si elle eût été autrement élevée aussi, mademoiselle Mollaire.

MADAME BONNET. — Nous parlons des physiques.

MADAME PATIN. — Je n'aime pas beaucoup sa bouche, à madame Martin.

MADAME BONNET. — Elle a d'assez jolies dents, mais mal rangées.

MADAME CORNU. — A-t-elle de jolies dents? Je ne m'en suis jamais aperçue.

MADAME BONNET. — Horriblement rangées, on n'a jamais voulu les faire voir à un dentiste, disait-elle l'autre jour, tant sa mère la gâtait.

MADAME CORNU. — Ah! que je ne suis pas de ces mères-là.

MADAME BONNET. — Ni moi, à cinq ans j'ai fait travailler la bouche de la mienne. Emma n'avait pas cinq ans, tu te rappelles madame Cornu, quand je l'ai menée au Palais-Royal, chez M. Aussandon.

MADAME CORNU. — Ma foi, c'est tout au plus, elle ne les avait pas.

MADAME BONNET. — Elle avait une peur atroce, elle poussait des cris affreux ; rien ne m'a fait, parce qu'avant tout, je suis bonne mère, j'aime ma fille.

MADAME CORNU. — Vous savez, madame, que Joseph quitte ma sœur ?

MADAME PATIN. — Bah ! vraiment ?

MADAME BONNET. — Oui, madame; il me préfère madame Forget.

MADAME PATIN. — C'est madame Forget qui vous l'enlève ?

MADAME BONNET. — Elle ne nous l'enlève pas précisément.

MADAME CORNU. — Si tu n'appelles pas ça te l'enlever, je ne sais plus ce que parler veut dire, je n'y connais plus rien.

MADAME BONNET. — Voici le fait, vous allez en juger. Joseph, depuis long-temps, me tourmentait pour avoir de l'augmentation.

MADAME PATIN. — Ils sont tous les mêmes. Vous offrirai-je à vous rafraîchir ?

MADAME BONNET. — Bien obligée. Jamais je n'ai voulu entendre parler d'augmentation.

MADAME PATIN. — Et vous avez parfaitement fait. Un verre de limonade, madame Cornu ?

MADAME CORNU. — Sans cérémonie.

MADAME BONNET. — Madame Forget lui donne ce qu'il lui demande ; il me plante là, c'est tout naturel.

MADAME PATIN. — Permettez, ce n'en est pas moins fort vilain ce que vous fait là madame Forget.

MADAME BONNET. — Mais, cela se voit tous les jours, voyez mademoiselle Verjus.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici, mademoiselle Verjus ; nous sommes brouillées à mort.

MADAME CORNU. — Je vous en fais mon compliment.

MADAME BONNET. — Il ne pouvait vous arriver rien de plus heureux.

MADAME PATIN. — Nous en sommes justement venues sur le chapitre des bonnes : je lui ai parlé de l'affaire de Manette, celle de madame Duret, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser.

MADAME BONNET. — Et vous avez bien fait.

MADAME PATIN. — Elle était furieuse.

MADAME CORNU. — Je le crois.

MADAME BONNET. — C'est une peste, que cette demoiselle Verjus; c'est elle qui fait courir le bruit du mariage de M. Deschamps.

MADAME PATIN. — Comment, M. Deschamps ne se marierait pas?

MADAME BONNET. — Il n'en a jamais été question.

MADAME PATIN. — En vérité?

MADAME BONNET. — Lui-même l'ignorait encore ce matin.

MADAME PATIN. — Vous conviendrez, mesdames, qu'il est affreux de faire courir des bruits semblables. C'est donc ça que M. Duret, son ami intime, n'en savait rien. Mais c'est qu'elle avait un air d'assurance en débitant ça... J'en étais persuadée.

MADAME BONNET. — Du reste, il a été le premier à en rire, M. Deschamps.

MADAME CORNU. — C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

MADAME BONNET. — Dis donc, madame Cornu, ce n'est pas que nous nous ennuyions ici, mais tu sais que nous avons donné rendez-vous à la maison à ton mari...

MADAME PATIN. — Comment! est-ce que M. Cornu serait arrivé?

MADAME BONNET. — Il est venu chercher sa femme.

MADAME CORNU. — Il compte venir vous voir tantôt, madame.

MADAME PATIN. — Ah! je serais bien enchantée de le voir;

c'est donc une affaire tout à fait décidée, que votre départ ?

MADAME CORNU. — Oui, madame, il n'y a plus à y revenir.

MADAME BONNET. — Voyons, où sont les enfants ?

MADAME PATIN. — Ne vous dérangez pas, je vais les faire appeler... Adélaïde !... Comment, M. Cornu est ici.... Adélaïde !!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Madame.

MADAME PATIN. — Va chercher mademoiselle Bonnet et M. Cornu, qui sont à jouer au jardin.

ADÉLAIDE. — J'y vas. (*Elle sort.*)

MADAME PATIN. — Je n'en reviens pas, que M. Cornu soit ici.

ADÉLAIDE. — Il n'y a pas long-temps, de ce matin.

MADAME PATIN. — C'est tout nouveau.

SCÈNE X.

LES MÊMES, EMMA BONNET, PALAMÈDE CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME CORNU. — Il paraît, Palamède, que vous vous en êtes joliment donné, et son bel habit... Je vous ferai encore habiller chez Humann ; voyez donc comme il a chaud.

EMMA. — Maman, nous avons joliment couru.

MADAME BONNET. — Je m'en rapporte à toi.

MADAME PATIN. — Il paraît que le cousin et la cousine s'accommodent au mieux.

MADAME BONNET. — Moyennant que le cousin cède à la cousine.

EMMA. — Non, maman, faut pas dire ça.

MADAME BONNET. — Voyons, mets ton chapeau, et faisons nos adieux à madame.

MADAME PATIN. — Comment, déjà, mesdames ?

MADAME BONNET. — Nous sommes restées plus long-temps

que nous ne devions ; voyez, déjà près de deux heures ; voyons, les enfants, dépêchons-nous.

MADAME PATIN. — Promettez-moi de venir ce soir pour me dédommager.

MADAME CORNU. — Nous n'osons rien vous promettre. Quant à mon mari, vous le verrez bien sûr ce soir.

MADAME BONNET. — J'espère, madame, que vous n'allez pas vous déranger ?

MADAME PATIN. — Vous ne comptez pas me priver du plaisir de rester un moment de plus avec vous, ce serait bien mal de votre part.

MADAME CORNU. — Vous êtes trop bonne.

MADAME BONNET. — Vous ne venez jamais nous voir, madame Patin.

MADAME PATIN. — Je sors si peu ; j'ai été si long-temps dans les ouvriers avec ça…

MADAME CORNU. — Effectivement vous avez fait arranger la maison ; je ne m'en étais pas aperçue.

MADAME PATIN. — De fond en comble ; nous avons eu six semaines les ouvriers, et tout n'est pas encore terminé.

MADAME BONNET. — D'abord, avec eux, jamais on n'en finit ; j'en sais quelque chose.

MADAME CORNU. — Voyons, Emma, donnez le bras à votre cousin et ne vous mettez pas sans cesse sous les pieds.

MADAME BONNET. — J'ai toujours bien aimé votre maison, madame Patin.

MADAME PATIN. — Osez-vous dire ça !

MADAME BONNET. — Non, vraiment, tout est ici si propre, si bien entretenu ! On voit bien que vous n'avez qu'une domestique.

MADAME PATIN. — Nous ne sommes que nous deux.

MADAME BONNET. — Cinq à la maison, sans compter le jardinier.

MADAME PATIN. — Je vous plains. Il faut, mesdames, que je vous montre mon bois.

MADAME BONNET. — Pas aujourd'hui ; madame Patin, nous sommes vraiment par trop pressées.

MADAME PATIN, *ouvrant une porte.* — Le voici.

MADAME CORNU. — Ah ! c'est très-bien. Regardez donc, madame Bonnet, comme c'est artistement rangé.

MADAME PATIN. — Madame Bonnet se plaint de ne pas me voir.

MADAME BONNET. — Je ne suis pas seule à m'en plaindre.

MADAME PATIN. — Mais c'est qu'en vérité je suis bien esclave aussi ; il faut que je fasse absolument tout chez moi. Une chose bien commode encore, nous n'avons qu'à ouvrir une porte. Et vous voyez... sans sortir de l'appartement...

MADAME CORNU. — Cela vaut mille fois mieux que traverser des cours.

MADAME CORNU. — Comme chez madame Lemoine, par exemple.

MADAME PATIN. — Comment, dans sa nouvelle maison ?

MADAME BONNET. — Oui, madame, trois cours à traverser ; on ne pense jamais à ces choses-là, que lorsqu'il n'est plus temps.

MADAME PATIN. — Je n'y suis pas encore allée, chez madame Lemoine, on dit que c'est fort bien.

MADAME CORNU. — Je ne trouve pas ; et toi, madame Bonnet ?

MADAME BONNET. — Sans goût, beaucoup de choses, beaucoup trop de choses et rien de comme il faut ; il en est de sa maison comme de ses toilettes.

MADAME PATIN. — Après ça, elle est si forte.

MADAME BONNET. — Maintenant surtout, il y a long-temps que vous ne l'avez vue ?

MADAME PATIN. — Pas depuis cet hiver.

MADAME BONNET. — Vous ne la reconnaîtriez plus.

MADAME CORNU. — C'est un muid.

MADAME BONNET. — Sans forme, sans tournure; c'est hideux, vraiment: je la plains de tout mon cœur.

MADAME PATIN. — C'est une bien bonne personne.

MADAME BONNET. — Excellente. Et tout ce luxe-là, je vous le demande, pour qui recevoir?

MADAME CORNU. — Des marchands de bois.

MADAME PATIN. — N'ont-ils pas reçu cet hiver?

MADAME BONNET. — Ils n'ont pas eu un chat; ils se sont couchés tous les soirs à neuf heures.

MADAME CORNU. — Voyons, les enfants, allons-nous-en.

MADAME PATIN. — Que je vous montre ma nouvelle cuisine. (*Elle ouvre une porte.*)

MADAME CORNU. — Ah! qu'elle est jolie! et claire! c'est ravissant! dis donc, madame Bonnet, quelle délicieuse cuisine!

MADAME BONNET. — C'est joli, joli!

MADAME PATIN. — La pierre à laver, la pompe, nous avons tout sous la main.

MADAME BONNET. — Voilà qui est commode.

MADAME PATIN. — Ici la fontaine, l'endroit où la bonne met son charbon, là toutes les chaussures de M. Patin.

MADAME CORNU. — Il en a une belle collection.

MADAME BONNET. — Et qu'il a bien raison; je fais tous les jours la guerre au mien pour s'en commander de nouvelles : jamais je ne parviendrai à lui faire comprendre qu'il n'y a que ce moyen-là pour ne pas s'enrhumer, c'est de toujours avoir les pieds chauds: aussi il vous a des rhumes!

MADAME CORNU. — C'est comme avec M. Cornu.

MADAME BONNET. — Aussi j'en ai pris mon parti, je t'assure, et quand il tousse à présent, je ne fais seulement pas semblant de m'en apercevoir.

MADAME CORNU, *à sa nièce.* — Que voulez-vous, made-

moiselle... Plaît-il? je n'entends pas, on ne parle jamais bas devant le monde; il n'y a rien de plus malhonnête.

MADAME BONNET. — Il lui tarde d'être partie, n'est-ce pas?

MADAME CORNU. — Nous ne serons pas plus tôt autre part, que ce sera à recommencer.

MADAME PATIN. — Nous allons, mesdames, faire un petit tour de jardin ?

MADAME BONNET. — Impossible aujourd'hui.

MADAME CORNU. — Nous avions promis d'être à deux heures à la maison, il en est trois passées.

MADAME BONNET. — Songez que ma sœur part demain.

MADAME PATIN. — Madame ne peut partir sans voir mes dahlias.

MADAME CORNU. — Vous faites vraiment de nous tout ce que vous voulez.

MADAME BONNET. — Passe donc, madame Cornu.

MADAME CORNU. — Je vous prie, les enfants, de ne toucher à rien.

SCÈNE XI.

ADÉLAIDE, *puis* PATIN.

ADÉLAIDE. — Elles ne risquent rien, elles n'en seront pas quittes de sitôt.

PATIN. — Adélaïde !

ADÉLAIDE. — Qui ça, qui m'appelle ?

PATIN. — C'est moi.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vous, oh ! mon Dieu ! quoi donc qui vous est arrivé ?

PATIN. — Je suis brisé; tout le cabriolet qui s'est renversé sur moi.

ADÉLAIDE. — Mais vous n'êtes pas reconnaissable..... Par où donc que vous êtes entré ?

PATIN. — Je me suis coulé tout le long du mur du jardin, je n'ai été vu de personne.

ADÉLAIDE. — Heureusement encore.

PATIN. — Et j'attendais pour entrer, que ces dames fussent parties. Je suis moulu.

ADÉLAIDE. — Prenez garde de vous asseoir sur les fauteuils; vous allez me les gâter.

PATIN. — Je suis donc bien abîmé.

ADÉLAIDE. — Regardez-vous un peu dans la glace.

PATIN. — C'est à ne pas me reconnaître.

ADÉLAIDE. — Voulez-vous prendre quet' chose?

PATIN. — Non, merci, je vas me jeter sur mon lit.

ADÉLAIDE. — N'avez-vous rien de cassé?

PATIN. — J'espère que non.... Oh! les reins! les reins!

ADÉLAIDE. — Ça vous apprendra une autre fois à aller avec des chevaux que vous ne connaissez pas.

PATIN. — Ce Boireau est un imbécile...

ADÉLAIDE. — Il y a long-temps que je l'ai dit.

PATIN. — Il me soutient qu'il conduit dans la perfection; moi, je le laisse faire.

ADÉLAIDE. — Et patatras! vous voilà bien lotti.

PATIN. — Je m'en vas me mettre au lit; je ne voudrais pas que ma femme me vît dans un état pareil.

ADÉLAÏDE. — C'est dommage; vous êtes pourtant bien gentil comme ça.

PATIN. — Ne lui en dis rien.

ADÉLAIDE. — N'ayez pas peur.

PATIN. — Tu monteras me voir.

ADÉLAIDE. — Je crois bien. Sauvez-vous, j'entends qu'on vient.

PATIN. — Ah! les reins, les reins! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ADÉLAIDE, MADAME PATIN.

MADAME PATIN. — Cette madame Bonnet est toujours si pressée quand elle vient voir les gens, que c'est tout au plus si on a le temps de se dire un mot.

ADÉLAIDE. — Est-ce qu'elle n'est pas allée au jardin avec vous?

MADAME PATIN. — Elle n'a fait absolument qu'entrer et sortir. Je suis plus complaisante, quand elle me fait passer deux heures dans son écurie à voir traire sa vache; si elle croit que c'est amusant: vous avez pendant deux jours une odeur d'étable qui vous suit partout.

ADÉLAIDE. — J'espère que vous en avez eu, des visites?

MADAME PATIN. — C'est toujours comme ça quand on a à sortir. Je n'ai rien fait de ce que je voulais faire aujourd'hui. Et Deschamps qui ne se marie plus, à présent!

ADÉLAIDE. — Est-ce qu'il a jamais dû se marier, M. Deschamps?

MADAME PATIN. — C'est encore mademoiselle Verjus qui a pris ce mariage-là sous son bonnet, car lui, Deschamps, n'en savait rien. Que je suis donc contente de ne plus voir cette demoiselle; on se trouve, avec ces gens-là, compromis à chaque instant; vous répétez ce que vous entendez dire, et vous passez, sans vous en douter, pour mauvaise langue. Je ne déteste rien tant.

ADÉLAIDE. — Vous savez qu'il est arrivé, le beau-frère à madame Bonnet?

MADAME PATIN. — Je viens de l'apprendre; il doit venir ici ce soir. Je ne suis pas folle de madame Cornu; elle a un petit ton sec qui ne me va pas du tout.

ADÉLAIDE. — C'est de famille; madame Bonnet vous a toujours l'air d'avoir mordu dans un citron.

MADAME PATIN. — J'aurais voulu que tu les visses toutes les deux dans le jardin, comme elles avaient l'air comtesses ; il semblait vraiment qu'il était au-dessous d'elles de regarder mes fleurs ; et ce vilain jardinier qui me laisse là et qui ne revient plus ; il commence toutes les allées, puis il est trois semaines sans revenir ; comme c'est agréable !

ADÉLAIDE. — C'est qu'on est venu le chercher de chez madame Mollaire.

MADAME PATIN. — Elle est charmante, madame Mollaire ; elle n'en fait jamais d'autres, celle-là ; enfin je ne sais pas comment ça se fait, mais toujours je suis victime. L'année dernière, c'était madame Priori qui m'envoyait chercher le jardinier que j'avais avant celui-là, à tout bout de champ ; tout ça parce que je suis trop bonne. Tu te rappelles bien, madame Priori ?

ADÉLAIDE. — Que son mari était comme estropié ?

MADAME PATIN. — Il avait une jambe de bois ; un ancien militaire qui sentait la pipe d'une lieue.

ADÉLAIDE. — Oh ! oui, je m'en souviens, de cette petite dame-là.

MADAME PATIN. — Eh bien ! madame Mollaire l'a tellement accaparée, qu'elle ne lui a pas permis de me venir voir quand elle est partie pour Besançon, et c'est cependant ici, chez moi, qu'elle en a fait la connaissance.

ADÉLAIDE. — Moi, à votre place, j'y dirais.

MADAME PATIN. — Si l'on voulait se mettre à relever toutes les sottises qu'on vous fait, on n'en finirait pas. J'ai pris le parti de n'y plus faire attention. Quelle est donc cette ordure que je vois là-bas sous ma bergère ?

ADÉLAIDE. — Je ne sais pas.

MADAME PATIN. — Mais ça m'a l'air d'un chapeau d'homme ; qui a pu m'apporter ça ici ? Prends donc les pincettes, que nous voyions ce que ce peut être.

ADÉLAIDE, *les pincettes à la main.* — C'est bien un chapeau, vous avez raison.

MADAME PATIN. — Vois à l'ouvrir avec ta pincette, regarde un peu dans la coiffe... Mais c'est le chapeau de mon mari! Oh! mon Dieu!

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce qui vous prend, à présent?

MADAME PATIN, *effrayée.* — Qui me l'a apporté ici, son chapeau? Mais où est-il? que lui est-il arrivé? je veux le voir.

ADÉLAIDE. — Mais ne criez donc pas comme ça, ça n'a pas le sens commun.

MADAME PATIN. — Je veux voir mon mari, il me faut mon mari; où est-il? on me cache la vérité... où est-il?

ADÉLAIDE. — Eh bien! il est dans son lit, puisque vous tenez tant à le savoir.

MADAME PATIN. — Il lui est donc arrivé quelque chose? laisse-moi aller le voir, ne me retiens pas; mon mari!...

ADÉLAIDE. — Eh bien! ils sont tombés, avec M. Boireau, de son cabriolet; il n'y a pas autre chose.

MADAME PATIN. — Tombé! mon mari, tombé! tombé, mon mari, tombé! Oh! mon Dieu! mon Dieu! (*Elle sort en poussant des lamentations.*)

SCÈNE XIII.

ADÉLAIDE.

La voilà comme une perdue; elle devrait pourtant y être habituée, à ces souleurs-là avec son mari; il ne touche à rien sans le casser, tant qu'il est adroit.

SCÈNE XIV.

ADÉLAIDE, JOSEPH.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vous, Joseph? est-ce que mame Bonnet a oublié quet' chose ici, que vous voilà?

JOSEPH. — Je n'y suis plus, chez eux.

ADÉLAIDE. — Comment, vous n'y êtes plus ?

JOSEPH. — Je suis du moment chez mame Forget.

ADÉLAIDE. — Et depuis quand ?

JOSEPH. — Y a pas de ça deux heures.

ADÉLAIDE. — Tiens, tiens, tiens.

JOSEPH. — Je devais y entrer la semaine qui vient; nous avons eu des mots, elle m'a dit de m'en aller, et je m'ai en allé.

ADÉLAIDE. — Eh ben! en voilà, des affaires! et monsieur qui vient de manquer de se tuer.

JOSEPH. — Il a bien fait de manquer; c'est pour ça que je viens demander comment qu'il va.

ADÉLAIDE. — Tenez, voilà qu'on me sonne...

JOSEPH. — Vous êtes bien pressée...

ADÉLAIDE. — Attendez un moment, je redescends. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

JOSEPH, *puis* AGLAÉ.

JOSEPH. — Tiens, son chapeau, au père Patin, excusez, il est gentil; il les arrange bien; je lui en donnerai à retaper.

AGLAÉ. — Bonjour, Joseph.

JOSEPH. — Te voilà, toi ?

AGLAÉ. — Adélaïde n'est pas ici ?

JOSEPH. — Pas pour le moment. Elle est en haut, elle va descendre.

AGLAÉ. — Est-ce que c'est vrai que le père Patin est mort ?

JOSEPH. — Pourquoi pas enterré.

AGLAÉ. — Dame ! on le dit.

JOSEPH. — Ils sont allés avec le père Boireau essayer un méchant cabriolet, que M. Dulégat y a vendu. Ils n'ont pas

plus tôt été dehors la ville que voilà mon cabriolet, mes deux hommes et tout le bataclan qui vous prennent un billet de parterre dans la mare aux tilleuls; tant de tués que de blessés personne de mort, heureusement.

AGLAÉ. — Eh ben! partout on dit qu'ils le sont.

JOSEPH. — Pas encore, heureusement pour eux.

AGLAÉ. — Ah çà, c'est-t'y vrai que vous n'êtes plus dans vot' même service?

JOSEPH. — Oui, et toi?

AGLAÉ. — Vous avez donc *évu* des raisons ensemble?

JOSEPH. — Comme tu dis, bouffie.

AGLAÉ. — Et vous êtes rentré chez mame Forget?

JOSEPH. — Un peu, mon neveu.

AGLAÉ. — Eh ben! si vous voulez que je vous dise...

JOSEPH. — Dis toujours.

AGLAÉ. — Je crains, pour vous, que vous *aviez sangé* vot' cheval borgne cont' un aveugle; c'est pas encore la mer à boire que c'te maison-là.

JOSEPH. — Quand je ne m'y conviendrai plus, je ferai là ce que j'ai fait là-bas, pas plus embarrassé que ça; nous ne sommes pas mariés ensemble, après tout...

AGLAÉ. — Mon Dieu, des maîtres au jour d'aujourd'hui...

JOSEPH. — Le meilleur n'en vaut rien, pas vraï?

AGLAÉ. — Ma foi... Eh bien! puisqu'il n'est pas mort, le père Patin, je m'en vas.

JOSEPH. — Qu'est-ce qui te presse?

AGLAÉ. — Vous êtes bon là, vous, qu'est-ce qui me presse, eh ben! mon ouvrage donc qui me presse; on dira encore que je ne reviens plus quand on m'envoie quet'part.

JOSEPH. — Faut contrarier personne, on les laisse dire.

AGLAÉ. — Je tiens à ma place, moi; je suis pas recherchée comme vous.

JOSEPH. — Laisse donc tranquille, tout le monde court après toi, tout le monde.

AGLAÉ. — Qui donc ça, tout le monde?

JOSEPH. — Quand ça ne serait qu'Apollodore, le fils du maréchal.

AGLAÉ. — Laissez donc, est-ce que j'en voudrais!

JOSEPH. — Ne fais pas tant la dégoûtée, il a du foin dans ses bottes, le maréchal; il mariera son fils gentiment.

AGLAÉ. — Ça m'est bien égal.

JOSEPH. — Et le garçon à l'apothicaire qui tire toujours ton seau d'eau quand tu vas à la pompe, il n'a pas l'air non plus de te mépriser, ce petit noirot-là.

AGLAÉ. — Pourquoi pas l'apothicaire aussi, pendant que vous y êtes.

JOSEPH. — J'en mettrais pas ma main au feu.

AGLAÉ. — Tenez, vous n'avez que des bêtises à me dire, je m'en vas.

JOSEPH *la retenant.* — Un instant.

AGLAÉ. — Non, c'est vrai, quand je vous trouve quet' part, c'est jamais que pour me faire enrager. Tenez, justement v'là la bonne à mamzelle Verjus qu'arrive, à son tour à celle-là ; vous ne risquez rien de vous y frotter, elle a de quoi vous répondre.

SCÈNE XVI.

JOSEPH, AGLAÉ, JUSTINE.

JOSEPH. — Eh! bonjour, mamzelle, comment que ça vous va.

JUSTINE. — Vous êtes bien bon, très-bien, Adélaïde n'est point ici?

JOSEPH. — Pas pour le moment, non, mamzelle.

JUSTINE. — Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de M. Patin.

JOSEPH. — Il n'en mourra pas encore de celle-là, soyez paisible. Et mamzelle Verjus, elle se porte bien?

JUSTINE. — Très-bien, je vous remercie pour elle.

JOSEPH. — Elle va toujours à la messe?

JUSTINE. — Toujours, toujours.

JOSEPH. — Vous aussi, mamzelle Justine?

JUSTINE. — Moi aussi.

JOSEPH. — Et M. le curé, mamzelle Justine.

JUSTINE. — M. le curé est un peu indisposé.

JOSEPH. — Ah! tant pis. Qu'est-ce qu'il a donc?

JUSTINE. — Il passe d'assez mauvaises nuits, depuis une quinzaine.

JOSEPH. — Le pauvre cher homme! ça va le faire maigrir.

JUSTINE. — Il a appris que des individus étaient venus la nuit, chez lui, à l'aide d'escalade, forcer les portes de sa cave, depuis lors il n'est plus tranquille.

AGLAÉ *à part.* — Attrape.

JOSEPH. — Vous croyez, mamzelle?

JUSTINE. — Je fais mieux que de le croire, je l'ai vu; j'ai ouvert ma croisée au moment où j'ai entendu le bruit d'une bouteille sur le pavé. Il faisait un clair de lune magnifique, et j'ai aperçu, comme je vous vois, deux hommes, dont l'un était de votre taille, s'enfuir à toutes jambes.

JOSEPH. — Dites donc, mamzelle, vous devriez faire un peu plus d'attention à ce que vous dites.

JUSTINE. — Qu'ai-je dit que je ne puisse redire, s'il vous plaît?

AGLAÉ. — Allons, taisez-vous, n'allez-vous pas faire du bruit ici, à présent?

JOSEPH. — Tenez, si vous n'étiez pas une femme...

AGLAÉ. — Allons, voyons.

JOSEPH. — Je vous ferais aussi bien sauter par une fenêtre.

AGLAÉ. — Joseph.

JUSTINE. — La nuit, à l'aide d'escalade, dans une maison habitée, la loi est précise à cet égard.

JOSEPH. — Tiens, décidément, vieille bigote...

AGLAÉ. — Joseph..., allons, Joseph.

JUSTINE. — Au secours! au secours!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MADAME PATIN, ADÉLAIDE *accourant.*

MADAME PATIN. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Ne laissez pas entrer le cabriolet dans la maison, fermez les portes!

JUSTINE. — Ah! misérable!

MADAME PATIN. — Comment! vous ici, mademoiselle, et vous aussi, Joseph?

JUSTINE. — C'est un guet-apens, mais les lois sont là.

AGLAÉ. — C'est rien, madame.

MADAME PATIN. — Comment! vous aussi, Aglaé?

AGLAÉ. — Nous étions venus savoir des nouvelles de monsieur.

MADAME PATIN. — Bien obligée, ça ne sera rien, je l'espère; le médecin sort d'ici, mais vous, Joseph, qu'avez-vous fait?

JUSTINE. — C'est un guet-apens.

MADAME PATIN. — Comment.

JOSEPH. — Je ne t'en tiens pas quitte, vieille sorcière!

MADAME PATIN. — Je vous en prie, Joseph, sortez de chez moi.

JOSEPH. — Je m'en vas, madame, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous remercierez bien madame Bonnet de ma part.

JOSEPH. — Non, madame, je suis chez madame Forget.

MADAME PATIN. — Vous remercierez madame Forget alors, vous n'avez pas perdu de temps... Sans adieu. (*Joseph sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES.

MADAME PATIN. — Contez-moi donc ce qui vient d'arriver, Aglaé?

AGLAÉ. — Rien, madame, c'est rien.

JUSTINE. — Non, madame, non, une petite discussion dans la suite de laquelle M. Joseph a voulu lever la main sur moi.

MADAME PATIN. — La main sur vous!

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Mais c'est une horreur!

JUSTINE. — Aussi, madame, vais-je déposer ma plainte, et de suite encore.

MADAME PATIN. — Prenez garde, Justine, prenez garde à ce que vous allez faire.

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Vous remercierez bien mademoiselle Verjus de son attention, je vous en prie, remerciez l'en bien.

JUSTINE. — Oui, madame. Bonjour, madame.

MADAME PATIN. — Adieu, Justine.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *excepté* JUSTINE.

MADAME PATIN. — Adélaïde, faudrait voir un peu à monter auprès de monsieur.

ADÉLAIDE. — Oui, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Dites-moi donc, à présent qu'elle est partie, ce qui a eu lieu entre Joseph et Justine?

AGLAÉ. — Rien, madame, ils ont eu des raisons, et ils leur sont disputés, rien que ça.

MADAME PATIN. — Mais Joseph a donc voulu la battre, qu'elle a jeté les hauts cris?

AGLAÉ. — Oui, madame, un petit peu.

MADAME PATIN. — Et chez moi, comme dans la rue! on ne se gêne plus chez le monde, à l'heure qu'il est!

AGLAÉ. — Elle est bien méchante aussi, allez, madame, cette vieille bigote-là.

MADAME PATIN. — Et Joseph n'est pas trop bon non plus; il est grossier comme du pain d'orge. (*On sonne.*) Tiens, voilà monsieur qui sonne après toi. Je t'avais dit de monter, tu ne l'as pas fait; tu es aussi d'une curiosité dont rien n'approche.

ADÉLAIDE. — J'y vas, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Mais de suite, je t'en prie.

SCÈNE XX.

MADAME PATIN, AGLAÉ.

MADAME PATIN. — Non, certes, Joseph n'est pas bon.

AGLAÉ. — L'autre non plus, allez, madame; elle est bien comme sa maîtresse : toutes les deux ne valent pas les quatre fers d'un cheval.

MADAME PATIN. — Eh bien! je ne sais pas, mais ce matin à la suite d'une scène que j'ai eue avec mademoiselle Verjus, je croyais ne plus la revoir.

AGLAÉ. — On m'en a parlé, de c'te scène-là.

MADAME PATIN. — Comment l'a-t-on su?

AGLAÉ. — Je n'en sais rien, mais je sais bien qu'on l'a su, toujours.

MADAME PATIN. — Enfin, n'importe : on sait tout ici; vous auriez le hoquet, que dans cinq minutes toute la ville le saurait.

AGLAÉ. — Et même avant.

MADAME PATIN. — Enfin, pour en revenir à mamzelle Verjus, je vous disais donc que je croyais bien ne plus la revoir; pas du tout, voici qu'elle envoie chercher des nouvelles de M. Patin.

AGLAÉ. — Par curiosité.

MADAME PATIN. — Que ce soit ça ou non, toujours est-il que je dois lui en savoir gré. Et puis moi, s'il faut vous parler franchement, je ne déteste rien tant que d'en vouloir à quelqu'un.

AGLAÉ. — Tout le monde n'est pas comme vous.

MADAME PATIN. — Le monde a tort.

AGLAÉ. — Eh bon! madame, puisque c'est comme ça, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous direz à votre maîtresse que je la remercie bien de son attention.

AGLAÉ. — Oui, madame

MADAME PATIN. — Que le médecin a dit que ça ne serait rien, qu'il fallait du repos.

AGLAÉ. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Bien mes compliments.

AGLAÉ. — Je n'y manquerai pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

MADAME PATIN, *puis* ADÉLAIDE.

MADAME PATIN. — Le fait est qu'on finirait par ne voir personne ici, s'il fallait se fâcher à chaque sottise que l'on vous fait... Tiens, te voilà encore, toi?

ADÉLAIDE. — Certainement, que me voilà; qu'est-ce que vous voulez que je reste là-haut? à le regarder dormir, merci!

MADAME PATIN. — Est-il agité?

ADÉLAIDE. — Pas plus que rien du tout.

MADAME PATIN. — Il ne t'a rien demandé, il ne t'a pas fait de questions?

ADÉLAIDE. — Si fait.

MADAME PATIN. — Que lui as-tu répondu?

ADÉLAIDE. — Que Joseph avait battu Justine.

MADAME PATIN. — Qu'a-t il dit?

ADÉLAIDE. — Il a dit tant mieux, c'est une mauvaise... Je

ne peux pas répéter devant madame les mots qu'il a dit.

MADAME PATIN. — Il est moins malade alors que je croyais. D'abord Joseph n'a pas battu Justine, il ne faut pas dire ce qui n'est pas ; il a levé la main sur elle, mais il ne l'a pas battue. Peut-être bien que si je ne fusse pas venue, il ne l'eût fait, je n'en répondrais pas ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que devant moi il ne s'est rien passé.... Je disais à Aglaé que je trouvais fort bien le procédé de mademoiselle Verjus, d'envoyer savoir des nouvelles de M. Patin, surtout après la scène que nous avons eue ensemble ce matin.

ADÉLAIDE. — Je n'y vois rien de si bien, moi.

MADAME PATIN. — Si fait, c'est fort bien.

ADÉLAIDE. — C'est pour savoir ce qui est arrivé.

MADAME PATIN. — Mais, si tu le prends ainsi, il ne faut savoir gré à personne d'une attention ; il faut vivre comme des chiens.

ADÉLAIDE. — Non, mais vous, dès le moment qu'on vous flatte...

MADAME PATIN. — Laisse-moi tranquille ; tu vois partout le mal. Ce n'est pas l'embarras, je voudrais bien ne pas recevoir toute la ville aujourd'hui.

ADÉLAIDE. — Allez, vous n'en manquerez pas, de visites, à présent; vous n'avez qu'à bien vous tenir.

MADAME PATIN. — Tu diras que je suis auprès de mon mari, que le médecin lui a défendu de voir personne.

ADÉLAIDE. — Tenez, vous aurez beau dire, regardez tout ce monde là-bas à la grille.

MADAME PATIN. — En effet, qu'est-ce que tout ce monde-là? Va voir ce que c'est.

SCÈNE XXII.

MADAME PATIN.

Je ne sais pas; mais j'ai bien envie d'aller faire un petit tour

à Paris quand M. Patin sera rétabli : je ne sais pas, mais je commence à en avoir assez de la province.

SCÈNE XXIII.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Madame, vous ne savez pas?

MADAME PATIN. — Voyons, qu'y a-t-il encore?

ADÉLAIDE. — Joseph est arrêté.

MADAME PATIN. — Joseph, celui qui sort d'ici?

ADÉLAIDE. — Le cocher de madame Bonnet.

MADAME PATIN. — C'est-à-dire de madame Forget, n'importe; eh bien?

ADÉLAIDE. — Eh bien! madame, il est arrêté, je viens de le voir passer avec les gendarmes.

MADAME PATIN. — Avec les gendarmes?

ADÉLAIDE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Nous sommes volés?

ADÉLAIDE. — Mais, non, madame, qui vous fait dire ça?

MADAME PATIN. — Il a voulu assassiner Justine, Aglaé s'entendait avec lui; que faisaient ces gens-là chez moi? nous sommes volés.

ADÉLAIDE. — Mais, madame....

MADAME PATIN. — Nous sommes volés; je ne veux rien entendre, nous sommes volés! Non, c'en est trop, vois-tu, mon enfant; une fois M. Patin rétabli, je m'en vas à Paris. Je déteste les gens qui n'ont rien à faire; ils s'occupent trop des autres. D'une petite ville! je n'en veux plus pour rien.

ADÉLAIDE. — Mais, madame...

MADAME PATIN. — Je n'en veux plus, te dis-je. Bien le bonjour, messieurs, mesdames, au plaisir de vous voir.

LES

VOISINS DE CAMPAGNE.

(*La scène se passe chez M. Tabarot, aux environs de Paris.*)

VALENTIN, *dans la rue;* MÉLANIE, *à sa fenêtre.*

MÉLANIE. — Comme je vous disais, si je m'attendais à trouver ici quelqu'un de connaissance, à coup sûr, c'était pas vous.

VALENTIN. — Moi non plus, par exemple.

MÉLANIE. — Ce qu'il y a de bon, c'est que j'en desuis de la campagne, que je l'ai quittée pour entrer en service à Paris, et que m'y revoilà. En v'là de la chance !

VALENTIN. — Peut-être bien qu' vos maîtres n'y resteront pas, faut voir.

MÉLANIE. — J'y compte pas.

VALENTIN. — V'la les nôtres, ils ont une campagne, c'est pour dire qu'ils en ont, car ils n'y sont pas plutôt qu'ils parlent de s'en aller. Tenez, de demain en quinze, nous v'là partis pour les eaux.

MÉLANIE. — Comment ! sitôt qu' çà ?

VALENTIN. — Ça paraît décidé.

MÉLANIE. — Eh ben ! qui donc que nous allons avoir à voir?

VALENTIN. — Dame, pas grand monde.

MÉLANIE. — Ça va-t-être gentil!

VALENTIN. — D'autant qu'ici c'est un pays perdu ; y a rien, ou ben faut aller au diable, et encore on ne trouve pas.

MÉLANIE. — Eh ben ! je n' risque rien, j' vas ben m'amuser.

VALENTIN. — Après ça, ils ne sont pas chez vous, pas vrai, vos bourgeois ?

MÉLANIE. — Ils ont loué pour la saison, c'est déjà de trop.

VALENTIN. — Ils ont affaire au malin des malins ; s'ils n'y prennent garde, il pourrait bien te leur z'y flanquer sa maison sur l'dos.

MÉLANIE. — Ça les regarde, je ne m'en mêle pas, pourquoi qu'ils sont si bêtes.

VALENTIN. — Eh ben ! sans adieu.

MÉLANIE. — Déjà ?

VALENTIN. — Faut que j'aille en course.

MÉLANIE. — On vous reverra ?

VALENTIN. — Je crois ben, trop content d'vous avoir revue.

MÉLANIE. — D'mon côté aussi.

VALENTIN. — Sans adieu, mamzelle Mélanie.

MÉLANIE. — A r'voir, monsieur Valentin.

MÉLANIE, *puis* TABAROT.

MÉLANIE. — J'vas t'être heureuse, s'il m'faut faire deux lieues tous les jours pour aller chercher à manger, moi qu'on trouve déjà trop longue quand je m'en vas au marché ; ça va t'être aut'chose à présent.

TABAROT, *entrant.*

Et non, non, non, vous n'êtes plus Lisette,
Et non, non, non, ne portez plus ce nom,
Vos pieds dans le satin... .

MÉLANIE. — Vous v'là déjà sur pied ? Eh ben ! à la bonne heure.

TABAROT. — C'est-à-dire que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; et, si j'avais osé, je ne me serais pas couché.

MÉLANIE. — En v'là un tempérament !

TABAROT. — Quand je pense que je suis à la campagne ! Songe donc qu'il y a une éternité que j'aspire à ce bonheur-là ! Moi qui toute ma vie n'ai eu d'autre perspective que la rue Saint-Denis ! Mais je vais m'en dédommager ; ici au moins on rit, on respire, on a de l'air !

MÉLANIE. — Au point que vous avez laissé les croisées de la

petite chambre ouvertes, et que tous vos carreaux l'ont dansé.

TABAROT. — Effectivement, il m'a semblé entendre du bruit au moment où j'entrais dans mon lit.

MÉLANIE. — C'était ça.

TABAROT. — Dis-moi, Mélanie ?

MÉLANIE. — Après ?

TABAROT. — Il n'est venu personne ?

MÉLANIE. — Non, monsieur, pas encore.

TABAROT. — Il est encore de bonne heure; il me tarde de voir mes nouveaux voisins. Ces dames ne sont pas levées, que tu saches ?... Mélanie !... où diable est-elle, Mélanie ?

MÉLANIE. — Monsieur ?

TABAROT. — Eh ben !

MÉLANIE. — C'est à moi que vous parlez ?

TABAROT. — Certainement. Où as-tu la tête, tu as l'air d'arriver de Pontoise.

MÉLANIE. — Dame ! j'en suis pas ben loin, à deux lieues d'cheux nous.

TABAROT. — Serait-ce ce grand gaillard qui causait avec toi quand je suis entré qui te donnerait des distractions

MÉLANIE. — Qui ça, Valentin ? Ah ben ! par exemple.

TABAROT. — Quel est ce Valentin ?

MÉLANIE. — Un Parisien du n° 19, en face notre maison.

TABAROT. — Ah ! oui-dà.

MÉLANIE. — Quoi donc q'vous faites à défaire tous les paquets ? vous savez pourtant que madame vous l'a défendu.

TABAROT. — Je cherche si par hasard je ne trouverais pas ma ligne et mes hameçons, je ne serais pas fâché d'offrir un petit plat de poissons à ces dames.

MÉLANIE. — Vous ne voulez donc pas coucher ici ?

TABAROT. — Comment l'entends-tu ?

MÉLANIE. — C'est Valentin, à qui j'en ai parlé, qui m'a dit

qu'il y avait trois lieues d'ici à la rivière, autant pour revenir, et toujours monter.

TABAROT. — C'est pas possible : dans l'annonce qui a été faite de la propriété, il est dit que la rivière baigne ses murs; il est vrai que pendant deux heures je l'ai cherchée, mais enfin je l'ai vue.

MÉLANIE. — La rivière ?

TABAROT. — Sur le papier. Où l'ai-je fourré, mon papier?... je croyais l'avoir sur moi... Enfin... n'importe... il est de fait que je ne l'ai pas rêvé ; mais dès le moment qu'il y en a une aux environs, nous n'avons trop rien à dire. Et ces dames sont-elles levées ?

MÉLANIE. — Ah ben, oui ! fatiguées comme elles étaient, est-ce que vous plaisantez ?

TABAROT. — De sorte que tu ne sais pas quand nous allons déjeuner ?

MÉLANIE. — J'en sais rien.

TABAROT. — Après ça, à la guerre comme à la guerre. Tu me donneras ce que tu voudras, la première chose venue... As-tu encore de ce pâté que nous avons pris en route.

MÉLANIE. — Je l'ai fini hier en me couchant.

TABAROT. — En te couchant ?

MÉLANIE. — Dame, oui, j'avais faim. Attendez, j'vas voir un peu chez la jardinière si c'est qu'elle n'aurait rien à vous donner... Tiens, v'là vot' demoiselle.

TABAROT, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. — Bonjour, petit père.

TABAROT. — Bonjour, ma minette, je te trouve encore plus gentille aujourd'hui que d'ordinaire.

EUGÉNIE. — Vraiment ?

TABAROT. — Ne t'y trompe pas, c'est l'air de la campagne ; le grand air, rien de meilleur pour la santé.

EUGÉNIE. — Mais, papa, nous n'y sommes que depuis hier.

TABAROT. — Raison de plus, rien au-dessus de la campagne pour les jeunes personnes ; moi, qui ne suis plus une jeune personne, je me sens beaucoup mieux depuis hier ; mon sang circule avec plus de facilité, j'ai mes idées plus claires, je rajeunis, je respire, j'ai vingt ans. As-tu bien dormi, ma minette ?

EUGÉNIE. — Non, petit père.

TABAROT. — Et pourquoi ?

EUGÉNIE. — Il y avait sous nos croisées un vilain chien qui n'a cessé d'aboyer.

TABAROT. — C'est Fox, que nous avons loué avec la maison. On me l'avait bien dit, une délicieuse bête, qui aboie pour un rien. Tu t'y feras.

EUGÉNIE. — J'ai peine à le croire.

TABAROT. — Je l'ai entendu comme toi, je me suis bien gardé de descendre ; il m'aurait dévoré.

EUGÉNIE. — Ah ! grands dieux !

TABAROT. — J'étais prévenu. La nuit il ne connaît personne, il aboie après tout le monde et mord quand il n'aboie pas. C'est un chien excellent.

EUGÉNIE. — Mais c'est affreux.

TABAROT. — On s'y fait, minette, on s'y fait. Nous avons, ta mère et moi, plusieurs visites à faire ce matin, je serais ben aise que tu allasses voir si la maman songe à se lever.

EUGÉNIE. — Oui, papa.

TABAROT, MÉLANIE, DURUFFLÉ.

MÉLANIE. — Monsieur, y a là quelqu'un qui vous demande, faut-il le faire entrer ?

TABAROT. — Oui, sans doute.

MÉLANIE. — Par ici, monsieur, par ici.

DURUFFLÉ. — Monsieur... M. Tabarot, s'il vous plaît.

TABAROT. — Moi-même, monsieur. J'ai cet honneur-là ?...

DURUFFLÉ. — Je vous en fais mon compliment. Pourtant, je vous avouerai, monsieur Tabarot, que je m'étais fait une toute autre idée de vous... Enfin, n'importe.

TABAROT. — Donnez-vous, je vous prie, la peine de vous asseoir.

DURUFFLÉ. — Volontiers.

TABAROT. — Débarrassez-vous de votre chapeau.

DURUFFLÉ. — Non, monsieur, si vous le permettez, je ne m'en dessaisirai pas. Je vous demanderai même à le réintégrer sur ma tête, si toutefois vous le jugez convenable.

TABAROT. — Comment donc, monsieur; mais je vous en prie.

DURUFFLÉ. — Mille fois trop bon. Vous saurez donc, monsieur, que j'ai chez moi la tête constamment couverte, c'est peut-être un tort; mais, que voulez-vous, le pli en est pris, il me serait sinon impossible, du moins difficile de faire autrement. Vous voyez que j'agis sans façon, persuadé que de votre côté vous agiriez de même; vous ne le feriez pas, que je vous en voudrais, tenez-vous-le pour dit.

TABAROT. — Je trouve que vous avez parfaitement raison.

DURUFFLÉ. — J'en suis bien aise. Je vois avec plaisir que nous nous entendrons.

TABAROT. — A merveille.

DURUFFLÉ. — J'en accepte l'augure.

TABAROT. — Monsieur est de nos voisins ?

DURUFFLÉ. — Porte à porte, monsieur Tabarot. C'est au point que vous ne pouvez rien faire chez vous qui ne soit vu ou entendu de chez moi. Je veux dire qu'à moins d'être les uns chez les autres, il est impossible d'être plus près, et je m'en félicite.

TABAROT. — Et moi, de mon côté, monsieur, c'est une bonne chose à la campagne d'avoir autour de soi des personnes...

DURUFFLÉ. — Oui, monsieur, pardon si je vous interromps; vous serait-il indifférent que je prisse un fauteuil ?

TABAROT. — Comment donc, monsieur!... Permettez-moi de vous l'offrir!

DURUFFLÉ. — Voilà ce que je voulais éviter... Des dérangements!

TABAROT. — Vous plaisantez.

DURUFFLÉ. — Bien obligé. Je n'ai pas l'habitude des chaises de paille, chacun son goût, je les trouve d'un froid... Je ne suis réellement bien et à mon aise que dans un fauteuil; mais, pardon, je vous ai interrompu... Vous disiez, autant que je puis me le rappeler, que c'était une bonne chose, à la campagne, d'avoir...

TABAROT. — Des gens à qui parler.

DURUFFLÉ. — Vous trouverez cela facilement ici. Monsieur Tabarot, vous ne devineriez jamais qui m'a fait vous venir voir?

TABAROT. — Non, monsieur; j'avoue que...

DURUFFLÉ. — Une petite dame que vous avez beaucoup connue dans le temps.

TABAROT. — Vraiment, monsieur! Et quelle est cette dame, s'il vous plaît?

DURUFFLÉ. — Je vous demanderai, avant d'aller plus loin, si mademoiselle ne pourrait un peu pousser cette porte?

TABAROT. — Mélanie!

MÉLANIE. — Oui, monsieur.

DURUFFLÉ. — Bien obligé. J'ai horreur des courants d'air. Oui, monsieur, une petite dame que vous avez beaucoup connue autrefois.

TABAROT. — Et que vous appelez?

DURUFFLÉ. — Madame Duruflé.

TABAROT. — Duruflé?

DURUFFLÉ. — Oui, monsieur.

TABAROT. — Je ne me rappelle pas...

DURUFFLÉ. — Et Nicomat?...

TABAROT. — Pas davantage.

DURUFFLÉ. — Et Brouillon ?

TABAROT. — Brouillon ?

DURUFFLÉ. — Madame Brouillon ?

TABAROT. — Parfaitement, une demoiselle Lagirie ?

DURUFFLÉ. — C'est cela même.

TABAROT. — Dont le mari, M. Brouillon, est mort à Tivoli ?

DURUFFLÉ. — Pendant le feu d'artifice.

TABAROT. — D'une fausse attaque d'apoplexie ?

DURUFFLÉ. — Lui-même. Oui, monsieur. M. Brouillon était le premier mari de mademoiselle Lagirie; M. Nicomat le second, et votre très-humble serviteur, M. Duruflé, le troisième.

TABAROT. — Ah ! c'est à monsieur Duruflé que j'ai l'honneur....

DURUFFLÉ. — A vous rendre mes devoirs.

TABAROT. — Ernestine.

DURUFFLÉ. — Ernestine Lagirie ?

TABAROT. — Je serais bien aise de la revoir.

DURUFFLÉ. — Elle aussi, monsieur; elle m'en a souvent témoigné le désir.

TABAROT. — Savez-vous qu'à cette époque elle était bien agréable ?

DURUFFLÉ. — Elle est encore fort bien, je vous jure. Mais, pardon, monsieur, je me vois forcé de vous tourner le dos, j'ai là un soleil qui me donne dans l'œil d'une façon épouvantable.

TABAROT. — Ne vous gênez pas...

DURUFFLÉ. — Je vous vois tout vert.

TABAROT. — Si je tirais le rideau ?

DURUFFLÉ. — Comme vous voudrez, pourvu que... Bien obligé.

TABAROT. — Comment ! c'est vous, monsieur, qui avez épousé madame Brouillon ?

DURUFFLÉ. — Oui, monsieur, et, qui plus est, je ne m'en plains pas.

TABAROT. — Je vous en fais mon compliment.

DURUFFLÉ. — Monsieur, je l'accepte et vous en remercie.

TABAROT. — Et sa mère, à madame Brouillon?

DURUFFLÉ. — Comme ses deux premiers maris, décédée.

TABAROT. — C'est donc ça que je ne la voyais plus.

DURUFFLÉ. — Probablement.

TABAROT. — Mais vous, monsieur Duruffié, vous êtes d'une excellente santé?

DURUFFLÉ. — Non, monsieur, détrompez-vous. J'ai cet air-là, je n'en disconviens pas; mais c'est là tout. Je suis, au contraire, très-délicat, excessivement délicat; la moindre chose me dérange. C'est au point que, si je restais quelque temps encore chez vous, je me trouverais mal.

TABAROT. — Seriez-vous incommodé?

DURUFFLÉ. — Je ne suis pas à mon aise; vous avez ici certaines odeurs...

TABAROT. — Ces fleurs, peut-être?

DURUFFLÉ. — Ça pourrait bien être; autant je les aime dans un jardin, autant dans un appartement elles me sont odieuses.

TABAROT. — Mélanie!

MÉLANIE. — Monsieur?

TABAROT. — Enlevez ces fleurs.

MÉLANIE. — C'est mamzelle qui m'a dit de les apporter ici.

TABAROT. — Faites-moi le plaisir de les enlever.

DURUFFLÉ. — Si cela vous cause le moindre dérangement, je préfère me retirer.

TABAROT. — Non, pas du tout; comment donc...

DURUFFLÉ. — Pour en revenir à ce que je vous disais, je mange bien, je bois bien, je dors passablement, j'ai de bonnes jambes; et, malgré tout cela, je ne suis nullement satisfait de ma santé.

TABAROT. — Peut-être êtes-vous trop difficile ?

DURUFFLÉ. — Non, monsieur, je me rends justice. J'aurai aujourd'hui une grande puissance de moyens, une force, une énergie incroyable ; demain, plus personne : c'est fort triste. Et, sans être trop curieux, monsieur Tabarot, il paraîtrait que vous êtes dans l'intention de vous fixer ici à tout jamais ?

TABAROT. — Nous voulons voir, avant de nous engager autrement, si nous nous y plairons.

DURUFFLÉ. — Vous venez, ce qui s'appelle, sonder le terrain ?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFFLÉ. — Monsieur, ce pays est fort agréable, si vous voulez.

TABAROT. — Je ne demande pas mieux.

DURUFFLÉ. — Mais il n'est pas très-sain, nous sommes entourés de marécages, et nous avons certains vents d'ouest qui, parfois, sont terribles. Tenez, en ce moment, je trouve qu'il fait très-froid.

TABAROT. — Vraiment ! je suis en nage.

DURUFFLÉ. — Parce que vous vous donnez beaucoup de mouvement ; vous allez et venez, vous ne restez pas cinq minutes en place, vous avez fait une lieue depuis que je suis ici ; moi, je suis cloué sur mon fauteuil : aussi ai-je toutes les extrémités froides.

TABAROT. — Je vous plains.

DURUFFLÉ. — Monsieur, je le mérite. Je ne serais pas sorti ce matin, si ma femme n'eût voulu, à toute force, savoir si vous étiez bien le Tabarot qu'elle avait connu jadis.

TABAROT. — C'est bien moi.

DURUFFLÉ. — C'est ce que je vois. Je vous dirai, par exemple, que vous ne ressemblez guère au portrait qu'elle m'a fait de vous.

TABAROT. — Je suis fort engraissé.

DURUFFLÉ. — Non-seulement cela, mais vous étiez plus… je

ne sais pas... plus... comment dirai-je ? Enfin, n'importe... preniez-vous du tabac ?

TABAROT. — Pas alors.

DURUFFLÉ. — Au lieu que maintenant...

TABAROT. — Je ne saurais m'en passer.

DURUFFLÉ. — C'est peut-être bien un peu votre tabac qui a été cause de mon indisposition.

TABAROT. — Vous croyez ?

DURUFFLÉ. — Je n'en serais pas étonné. Vous avez une demoiselle ?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFFLÉ. — Jolie ?

TABAROT. — Mais, oui.

DURUFFLÉ. — Tant mieux, c'est plus de défaite ; car, il ne faut pas se le dissimuler, à l'époque où nous vivons, il n'y a que ceux qui ont du foin dans leurs bottes qui peuvent se tirer d'affaire ; et, si vous ne donnez pas grand'chose à la vôtre, elle court grand risque de vous rester sur les bras.

TABAROT. — Mais, monsieur...

DURUFFLÉ. — Écoutez, je sais ce qu'il en retourne. Madame Durufllé connaissait parfaitement l'état de vos affaires ; vous n'étiez pas fort avancé, quand vous vous êtes perdus de vue ; et, à moins que madame Tabarot ne vous ait apporté quelque chose, ce qui ne m'est pas prouvé, vous n'en êtes pas encore à rouler carrosse, mon cher voisin.

TABAROT. — Monsieur Durufllé !

DURUFFLÉ. — Ne nous fâchons pas. Vous voyez que je sais de vos nouvelles. Vous étiez un gaillard, monsieur Tabarot, vous avez fait des vôtres, vous n'étiez pas rude à la besogne : ce n'est pas comme ça qu'on peut mettre beaucoup de côté. Après tout,. que vous ayiez fait vos affaires ou non, peu m'importe, ça ne me regarde pas ; ce que je vous en dis, c'est par intérêt pour vous, et pas autre chose.

Mariez votre demoiselle, ne la mariez pas, il n'en sera ni plus ni moins; ce que nous désirons, ma femme et moi, c'est de vous voir le plus souvent possible. Quant à ça, j'y tiens, je ne vous le dissimule pas, et beaucoup.

TABAROT. — Trop honnête, en vérité.

DURUFFLÉ. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ah çà! quand viendrez-vous nous voir?

TABAROT. — Mais, bientôt.

DURUFFLÉ. — Donnez-moi un jour.

TABAROT. — Je ne sais encore.

DURUFFLÉ. — Lundi?

TABAROT. — J'ai besoin de consulter ma femme.

DURUFFLÉ. — Mardi?

TABAROT. — Je ne sais pas encore.

DURUFFLÉ. — Mercredi?

TABAROT. — Je vous le ferai savoir.

DURUFFLÉ. — Décidez-vous; pouvez-vous jeudi?

TABAROT. — Je vous promets de vous le faire savoir.

DURUFFLÉ. — Nous y comptons. Adieu, cher voisin, mes hommages à vos dames... Ah çà! ne vous dérangez pas, ou je ne reviens plus. Pas de cérémonie.

TABAROT. — Vous plaisantez.

MÉLANIE, *puis* EUGÉNIE.

MÉLANIE. — Bon voyage! j'ai cru qu'il resterait toute sa vie sur nos épaules. Ah! vous voilà, mamzelle? vous l'avez échappé belle.

EUGÉNIE. — Qu'est-il donc arrivé?

MÉLANIE. — Faut que vot'père en ait, de la patience, pour avoir écouté l'original qui sort d'ici y a rabâché.

EUGÉNIE. — Et quel est ce monsieur?

MÉLANIE. — Le voisin d'à côté. Dites donc, mamzelle, vous l'aimez guère, la campagne, pas vrai?

EUGÉNIE. — De temps en temps, pas toujours.

MÉLANIE. — Si vous pouviez la prendre en grippe, comme ça m'irait, nous serions ben vite à Paris; car avec vot' petit air de n'y pas toucher, vous leur z'y faites faire approchant tout ce que vous voulez, à vos père et mère; c'est pas d'hier que je m'en ai aperçu.

EUGÉNIE. — Tu crois?

MÉLANIE. — Oui, mamzelle, je suis pas si bête que j'en ai l'air.

EUGÉNIE. — Tu ne m'as jamais fait cet effet-là.

MÉLANIE. — Mamzelle est ben bonne.

EUGÉNIE. — Mon père ne revient pas.

MÉLANIE. — Il n'en est pas quitte encore; en v'là un, qu'est ben aut' chose, qu'vot'oncle Maniquet, pour l'ennui. Et pis le v'là pincé d'un aut' côté, vot' papa.

EUGÉNIE. — Comment?

MÉLANIE. — Y a pas d'eau ici, mamzelle, pas la moindre; faudra qu'il s'en aille à tous les diables, l'pauv' cher homme, s'il veut aller pêcher.

EUGÉNIE. — Pauvre père !

MÉLANIE. — Après tout, elle n'est pas à vous, la maison; vous la lâcherez quand vous voudrez.

EUGÉNIE. — Oui, mais elle convient à maman, elle veut l'avoir.

MÉLANIE. — Elle, possible; mais vous, ça fait deux.

EUGÉNIE. — Je dois faire ses volontés.

MÉLANIE. — Laissez donc. T'nez, v'là vot' papa qui r'vient, l'entendez-vous comme il tape les portes ? il n'est pas content.

LES MÊMES, TABAROT.

TABAROT. — Dieu merci, c'est fini, m'en voilà débarrassé. Ouf! Ah! te voilà, minette ?

EUGÉNIE. — Qu'avez-vous, petit père ?

TABAROT. — Non, de ma vie je n'ai rencontré pareil original. Si tous les autres voisins lui ressemblent, c'est à déserter le pays. Il était temps qu'il levât la séance, j'étais à bout, je mettais les pieds dans le plat, la moutarde me montait, j'allais me fâcher. Dis-moi, ta mère est-elle levée ?

MÉLANIE. — Je l'entends qui descend.

MADAME TABAROT, *en dehors.* — Mélanie !

MÉLANIE. — Oui, madame.

MADAME TABAROT. — Où êtes-vous ?

MÉLANIE. — Par ici.

LES MÊMES, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Ah ! vous voilà tous ensemble, j'en suis bien aise. Eh bien ! monsieur Tabarot ?

TABAROT. — Eh bien ! chère amie ?

MADAME TABAROT. — Nous voilà à la campagne, vous l'avez voulu.

TABAROT. — Je ne l'ai pas fait sans te consulter, ma minette.

MADAME TABAROT. — Mon Dieu ! mon pauvre homme, je ne m'en plains pas. Seulement je ne suis pas fâchée de te dire en passant que, si parfois tu fais mes volontés, je sais aussi faire les tiennes. Mais, vois-tu, l'idée de savoir que nous sommes chez les autres, que je ne suis pas chez moi, ça me produit un singulier effet. A Paris ça me serait parfaitement égal ; mais ici, où tout le monde se connaît, où tous les yeux sont fixés sur le dernier venu, j'avoue que ça m'humilie.

TABAROT. — Tu es bien bonne !

MADAME TABAROT. — C'est plus fort que moi. Tu as bien fait, Eugénie, de faire un peu de toilette, comme disait mon beau-père, le papa Tabarot : *Vaut mieux faire envie que pitié, mon enfant ;* et il avait raison, je suis

bien de son avis. Fais-nous déjeuner, Mélanie, je tombe d'inanition.

MÉLANIE. — Oui, madame, j'y vas.

MADAME TABAROT, EUGÉNIE, TABAROT.

MADAME TABAROT. — Eugénie, viens un peu t'asseoir par ici ; tu vas m'aider à finir mes rideaux ; on nous voit dans cette chambre là-haut comme dans une lanterne.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME TABAROT. — Tu sauras, monsieur Tabarot, que j'ai fort mal dormi, et ta fille aussi ; nous avons eu un horrible chien qui nous a tenues éveillées toute la nuit.

TABAROT. — Ça ne peut guère être autrement.

MADAME TABAROT. — Écoute, cher ami, tu t'arrangeras comme tu voudras, mais il me faut mon compte de sommeil. Qu'est-ce qu'un grand diable de chien comme ça fait ici ; il est haut comme un âne et laid comme le péché, il ne cesse d'aboyer toute la nuit; je n'en veux pas pour rien.

TABAROT. — Ne m'as-tu pas dit cent fois : Si jamais nous nous retirons à la campagne, mon petit homme, je veux avoir un chien?

MADAME TABAROT. — Je ne dis pas non; mais, puisque nous faisons tant d'en avoir un, ayons-le présentable, et celui-là est atroce; il ressemble à M. Papin avec ses grands poils qui lui cachent toute la figure. Tu ne trouves pas, Eugénie, qu'il ressemble à M. Papin.

EUGÉNIE. — Un peu, oui, maman.

MADAME TABAROT. — Un peu, tu es bien honnête. Et toi, monsieur Tabarot?

TABAROT. — Quelle idée!

MADAME TABAROT. — Ça ne m'étonne pas de ta part; tu te pendras le jour où tu seras de l'avis de tout le monde. Il faudra voir à nous défaire de cette vilaine bête-là, entends-

tu ? D'ailleurs nous ne sommes pas ici dans un pays perdu, nous avons des voisins.

TABAROT. — Oui, oui, j'en ai vu un échantillon ce matin.

MADAME TABAROT. — Comment, déjà ? dans un fouillis pareil ! Il a dû avoir une belle opinion de nous. Lui as-tu dit au moins que nous avions l'intention d'acheter la propriété, que nous étions venus voir si le pays nous conviendrait. Je crois au reste qu'il nous conviendra. Qu'en dis-tu, Eugénie ?

EUGÉNIE. — Mais, maman, je ferai ce que vous voudrez.

MADAME TABAROT. — Ne te pose donc pas toujours en victime ; tu sais bien que nous ne faisons jamais que tes volontés au bout du compte.

TABAROT. — Voyons, ne vas-tu pas encore lui faire de la peine !

MADAME TABAROT. — Je peux bien, je crois, lui faire une observation.

TABAROT. — Il y a moyen de la lui faire autrement. Tiens, la voilà qui pleure. Voyons, ma minette, et toi aussi à présent.

MADAME TABAROT. — Non, je trouve qu'il est triste de ne plus pouvoir se parler sans se faire de la peine.

EUGÉNIE. — Maman !

MADAME TABAROT. — Maudite maison ! c'est elle qui depuis trois mois est cause de tous nos maux, de tous nos chagrins ; je finirai par la détester.

TABAROT. — Minette, embrasse ta mère.

EUGÉNIE. — Oui, papa.

TABAROT. — Et que ça finisse. Mon Dieu, il n'y a pas dans tout ça de quoi fouetter un chat.

MADAME TABAROT. — Embrasse ton père.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

TABAROT. — Pauvre minette chérie !

MADAME TABAROT. — On sonne, qui nous arrive encore ? Va

voir un peu ce qui nous arrive, je t'en prie, monsieur Tabarot.

MADAME TABAROT, EUGÉNIE.

MADAME TABAROT. — Qu'a donc ton père aujourd'hui; il est d'une humeur de dogue, tu ne sais pas pourquoi ?

EUGÉNIE. — Non, maman.

MADAME TABAROT. — Si nous sommes à la campagne, c'est bien parce qu'il l'a voulu ; s'il en est fâché, je m'en lave les mains, ce n'est pas moi qui l'y ai forcé.

LES MÊMES, M. TABAROT, LES ÉPOUX POTIQUET.

TABAROT. — Donnez-vous la peine d'entrer, ma voisine.

LA MÈRE POTIQUET. — Vot'servante, la compagnie.

TABAROT. — M. et madame Potiquet, chère amie, des voisins qui viennent nous voir.

MADAME TABAROT. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame Potiquet.

POTIQUET. — Ben obligé. J'sommes point fatigués.

LA MÈRE POTIQUET. — Allons, voyons, pis qu'on t'dit d't'assister... Excusais, voisine, c'est qui n'équions point fichu d'se teni sus ses jambes.

TABAROT. — Serait-t-il incommodé ?

LA MÈRE POTIQUET. — N'm'en parlais point. J'sommes outrée cont'li, v'là comme j'sorquions d'cheux nous, que j'rencontrons un homme d'cheux li, l'maréchal d'Boubiers ; y leux sont allés boire un coup padant que j'équions arrêtée avec eune voisine ; quand y s'en r'veniont il équiont bu, sauf vot'respect, mon voisin ; avec li, c'équiont toujou n'a r'commençais.

TABAROT. — C'est fort triste.

LA MÈRE POTIQUET. — Ah ben ! oui, qu'ça l'équiont ; vu qu'y n'équiont point bon quand eune fois il équiont bu.

MADAME TABAROT. — Eugénie !

LA MÈRE POTIQUET. — N'ayez point peur, tant que j'serons là, à côté d'li, y n'f'ra point de sottises ; faut tant seulement prendre garde à n'point l'contrarier.

POTIQUET. — Cont'leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire ; n'y faites point n'attention, y va s'endormir, nous allons t'être tranquilles. J'sommes venus, voisine, pour enne affaire.

MADAME TABAROT. — Vraiment, voisine ?

LA MÈRE POTIQUET. — Oh ! mais, oui.

POTIQUET. — Cont'leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — D'abord j'm'en r'tournons si tu ne veux pas m'laisser faire ; par ainsi, tiens-toi ben. V'là donc ce que c'est, voisin.

TABAROT. — Voyons, voisine.

LA MÈRE POTIQUET. — J'ons enne pièce d'tarre tout cont'-vout'varger que j'voulons vous cédais pour peu qu'ça vous aille ; mais c'équiont d'la fine tarre, d'la tarre à filasse, qui n'y aviont point sa meilleure.

MADAME TABAROT. — Je vous remercie, voisine, d'avoir bien voulu penser à nous.

LA MÈRE POTIQUET. — Ah ! mais, oui, d'autant que j'comptons qu'ça pourrions vous allais.

TABAROT. — Dans l'incertitude où nous sommes encore de nous fixer ici, je vous avoue que nous n'osons prendre encore aucun engagement ; sans cela...

LA MÈRE POTIQUET. — Écoutais, mettons qu'y n'y aviont rien d'fait.

TABAROT. — Je ne dis pas que plus tard...

LA MÈRE POTIQUET. — Suffi, dès l'moment qu'la chose n'vous convenont point...

POTIQUET. — J'sommes point n'embarrassais.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire. Faut pas y répondre, ça va y passer.

POTIQUET. — J'vous disons point d'sottises.

LA MÈRE POTIQUET. — N'y répondais point... On n't'dit point d'sottises, vieux sac à vin, vieux pardu ! Laisse-le parler c't'homme, pis qu'y ne te dit rien, il équiont cheux li. Si ça lui convenont point, y a point à l'y forcer ; c'équiont eune bêtise à li de n'point prendre nout'pièce, ça n'te regardons point, pas vrai, voisine ?

MADAME TABAROT. — Va voir, Eugénie, si Mélanie s'occupe du déjeuner, je ne tiens plus sur mes jambes.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

LES MÊMES, *à l'exception d'*EUGÉNIE.

LA MÈRE POTIQUET. — Pourquoi qu'a s'en va, vout' demoizalle ?

MADAME TABAROT. — Pour une petite commission que je l'ai priée de me faire.

TABAROT. — Je crois, voisine, qu'il serait mieux de remettre cette affaire à un autre jour.

LA MÈRE POTIQUET. — Y a point à en r'parlais, dès l'moment qu'ça ne vous convenont point. Faut point craire, voyais-vous, pasce que j'sommes de la campagne, qu'vous allais nous en r'montrais; j'sommes point pus bêtes qu'd'aut'es, mon voisin, j'savons de quoi qui r'tourne, et ma voisine itou.

TABAROT. — Vous nous supposez des intentions...

LA MÈRE POTIQUET. — Suffit, qu'on vous dit.

TABAROT. — Je crois qu'en vous proposant de remettre cette affaire à un autre jour, c'est se montrer très-raisonnable.

LA MÈRE POTIQUET. — Accoutais, j'savons c'que c'équiont, qu'vout' remise, c'équiont dire aux gens allais-vous-en. J'ons pas besoin qu'vous me l'disiais deux fois, j'allons nous en allais. Viens-nous-en, n'out'homme, j'sommes d'trop n'ici. Allais, marchais, j'vous connaissons que d'reste.

(*A son mari.*) Allons, voyons, t'en viens-tu, faut point restais nadormi cheux des gens pareils.

TABAROT. — Voisine !

POTIQUET. — Conte-leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — J'leux-z'y ai contais, pas moyen d'leux-z'y faire entendre raison; p't'être ben que si j'leux-z'y donnions nout'pièce pour rien, qui la prendriont.

TABAROT. — Je crois, voisine, que vous vous méprenez.

LA MÈRE POTIQUET. — N'à revoir, voisin; sans adieu, la voisine.

TABAROT. — Votre très-humble.

LA MÈRE POTIQUET. — N'vous dérangeais point; j'connaissons la maison n'avant vous, j'la connaîtrons core après. Vous y équions déjà point sitant ben établis, dans vout' *propiétais*, aveuc ça qu'alle équiont bé prope, et d'ein joli rapport, eune pauvreté d'maison pareille !

TABAROT. — Madame Potiquet !

LA MÈRE POTIQUET. — J'ons peur ni d'vous ni d'parsonne.

MADAME TABAROT. — Laissez madame, monsieur Tabarot, ne vous commettez pas avec elle davantage.

LA MÈRE POTIQUET. — Quoi qu'vous voulez dire ?

POTIQUET. — J'sommes autant tout comme eux, dis leux-z'y.

MADAME TABAROT. — C'est intolérable.

LA MÈRE POTIQUET. — J'nous en allons, n'vous fesez point d'bile. N'a revoir, la voisine.

MADAME TABAROT. — Votre servante.

POTIQUET. — Pas plus mal asemble, voisin.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire... Laissez-nous nous en allais, j'connaissons l'chemin. (*Ils sortent.*)

M. ET MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Monsieur Tabarot, je m'en retourne ce soir à Paris; de ma vie je ne me suis trouvée dans une position comme celle-là.

TABAROT. — Veux-tu encore acheter la propriété ?

MADAME TABAROT. — Grands dieux ! je me jetterais à l'eau si j'avais jamais fait une sottise pareille ! Regarde bien s'ils sont partis ; j'ai une frayeur mortelle de les voir revenir.

TABAROT. — Ils sont partis !

MADAME TABAROT. — Dieu merci ! les horribles gens ! Et ce sont là ces bons villageois ! que l'on nous a faits si bons !

TABAROT. — Oui, nous les croyons tels à Paris ; mais chez eux...

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables... et Eugénie qui ne vient pas... Je vais me trouver mal... nous faire déjeuner à pareille heure ; ça n'a pas de nom.

LES PRÉCÉDENTS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. — Sont-ils partis ?

TABAROT. — Heureusement.

MADAME TABAROT. — Et mon déjeuner ?

EUGÉNIE. — Mélanie s'en occupe.

MADAME TABAROT. — Mais voilà quatre heures qu'elle s'en occupe, et je ne vois rien venir.

EUGÉNIE. — A moins de s'y prendre d'avance, on ne trouve rien ici.

MADAME TABAROT. — C'est cela, elle aura été de porte en porte...

EUGÉNIE. — Oui, mâman.

MADAME TABAROT. — Ce qu'au monde je déteste le plus. Nous voilà bien... Chère amie, nous retournons ce soir à Paris.

EUGÉNIE. — Ah ! maman, quel bonheur !

MADAME TABAROT. — Tu n'aimais donc pas la campagne ?

EUGÉNIE. — Non, maman.

TABAROT. — Et tu y venais, ma minette ?

EUGÉNIE. — Oui, papa.

TABAROT. — Viens m'embrasser.

MADAME TABAROT. — Pauvre cher ange !

LES MÊMES, M. ET MADAME PEZÉ.

MADAME PEZÉ. — Je veux les surprendre.

MADAME TABAROT. — Encore des visites !

MADAME PEZÉ. — Ah ! je vous trouve enfin ! ne vous dérangez pas. Permettez, chère voisine, que je vous embrasse.

MADAME TABAROT. — Madame...

MADAME PEZÉ. — Et vous aussi, ma belle demoiselle. Quand nous nous connaîtrons davantage, vous saurez que j'ai les cérémonies en horreur. D'ailleurs, ne sommes-nous pas à la campagne ? s'il fallait y faire des façons, autant vaudrait n'y pas venir. N'est-ce pas votre avis ?

MADAME TABAROT. — Certainement.

MADAME PEZÉ. — Vous êtes arrivés d'hier ?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — Bien fatigués, bien mal à votre aise, n'est-ce pas ?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — J'avais d'abord l'intention de vous proposer de descendre à la maison ; puis j'ai réfléchi, et pourtant j'aurais mieux fait peut-être de suivre ma première idée, c'est souvent la meilleure ; mais la crainte que vous eussiez pu croire que ce fût chez moi un motif de curiosité m'a retenue. D'un autre côté, il est bien triste d'arriver dans un pays où l'on ne connaît âme qui vive, où l'on ne sait à qui parler. Nous étions dans ce cas-là quand nous arrivâmes ici pour la première fois avec M. Pezé. Il est vrai qu'il y avait moins de monde qu'à présent ; nous n'avions guère alors que la maison de M. Blanchet, M. Renault, M. Longchamp, madame Marc, M. Gauthier.

PEZÉ. — M. Camelet.

MADAME PEZÉ. — Et M. Desverets. Voilà à peu près tout ce que nous avions à voir, car madame Lami n'est venue que

long-temps après. C'est elle, si tu t'en souviens, monsieur Pezé, qui a fait bâtir dans l'ancien clos des Cordeliers.

PEZÉ. — Crois-tu que ce soit bien madame Lami? Ne serait-ce pas plutôt M. Juteau?

MADAME PEZÉ. — Oui, tu as raison, c'est M. Juteau; madame Lami avait acheté de M. Carbottié; il y a de cela une douzaine d'années.

PEZÉ. — C'est ce même M. Carbottié qui s'en est allé mourir à la Martinique.

MADAME PEZÉ. — Le fait est qu'il n'y avait guère à cette époque que ces maisons-là, car le château de Morbideau n'existait pas.

PEZÉ. — Tu es bien bonne d'appeler ça un château.

MADAME PEZÉ. — Ce n'est pas moi, c'est tout le monde. D'ailleurs, ce n'est plus chez nous Morbideau, c'est encore à une bonne lieue d'ici.

PEZÉ. — Pas tout à fait.

MADAME PEZÉ. — Il n'en est pas bien loin. Petite voisine, il faut venir dîner aujourd'hui à la maison; nous y comptons.

MADAME TABAROT. — Vous êtes bien bonne.

MADAME PEZÉ. — Ce sera sans façon.

MADAME TABAROT. — Je n'ose vous promettre.

MADAME PEZÉ. — Arrivés d'hier, il est impossible que vous ayez d'autres invitations.

PEZÉ. — Nous nous inscrivons les premiers.

MADAME TABAROT. — Vraiment trop aimables; mais c'est impossible.

MADAME PEZÉ. — Et pourquoi?

MADAME TABAROT. — Nous avons tant à faire!

MADAME PEZÉ. — Je vous donnerai un coup de main; je ne serai pas empruntée. Dieu merci, je connais la maison, c'est moi qui ai installé ici cette pauvre madame Lamelle, qui n'y est pas restée long-temps; elle n'a jamais pu s'y faire. Dites-moi, êtes-vous contente de votre bonne?

MADAME TABAROT. — Oui, madame. Elle n'est pas parfaite, mais enfin...

MADAME PEZÉ. — J'en ai une excellente à vous proposer; une fille qui a été élevée à la maison, un sujet précieux; vous la verrez tantôt. Et votre demoiselle, elle est de l'âge de la mienne, elles se conviendront parfaitement, j'en suis sûre. Vous avez l'intention d'acheter la maison, m'a-t-on dit?

MADAME TABAROT. — Nous ne sommes pas encore décidés.

MADAME PEZÉ. — Écoutez, ne faites rien encore, nous en avons une à vous proposer qui l'emporte de beaucoup sur celle-ci, et que vous aurez à des conditions bien meilleures; un jardin charmant, une vue délicieuse, des fruits magnifiques, entre cour et jardin, c'est charmant et en bon air. Nous l'irons voir, la vue n'en coûte rien. Vous n'avez encore vu personne?

TABAROT. — Pardonnez-moi.

MADAME PEZÉ. — Et qui donc?

TABAROT. — Un petit monsieur d'un certain âge...

MADAME PEZÉ. — Vous ne savez pas son nom?

TABAROT. — Il me l'a dit; ce monsieur se plaint beaucoup de sa santé.

MADAME PEZÉ. — C'est M. Durufflé.

PEZÉ. — Précisément.

MADAME PEZÉ. — Qu'en dites-vous?... Vous en avez eu assez tout de suite, je vois cela. Ce ne sont pas, entre nous, des gens à voir. Lors de leur arrivée, nous les avons beaucoup vus; nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'ils étaient continuellement sur nos épaules à fourrer leur nez dans nos affaires. Je vous avouerai qu'à moins d'être parfaitement liés, je déteste la manie qu'ont certaines gens de se mêler continuellement de ce qui ne les regarde pas.

MADAME TABAROT. — Je pense bien comme vous.

MADAME PEZÉ. — Autant j'aime à voir les personnes que j'estime, autant je déteste les autres; je ne sais rien faire à

demi. Nous avons eu ici, il y a de cela deux ans, une famille anglaise pour laquelle j'eus mille bontés, mille prévenances; nous étions continuellement les uns chez les autres. Un beau jour, nos visites leur sont devenues importunes; ils nous ont fait des sottises. Jamais je ne le leur ai pardonné; il leur a fallu quitter le pays. Ainsi, c'est convenu, bonne voisine, vous dînez aujourd'hui à la maison, nous y comptons; je viendrai tantôt vous prendre. Surtout pas de façons, n'est-ce pas? pas de cérémonies entre nous, je vous en prie. Monsieur Pezé, nous partons?

PEZÉ. — Oui, ma mie.

MADAME PEZÉ. — Je crois que nous nous comprendrons parfaitement; on a beau dire, on voit de suite à qui l'on a affaire. Tels que vous nous voyez aujourd'hui, vous nous verrez demain, toujours les mêmes. Nous pouvons avoir nos défauts; qui n'a pas les siens? Il faut qu'on s'y fasse, nous ne sommes plus assez jeunes pour nous corriger. Que je vous embrasse, bonne voisine; je suis ravie, enchantée, d'avoir fait votre connaissance... Et cette chère enfant, veut-elle aussi m'embrasser? Elle est grande comme père et mère... Sans adieu, restez.

TABAROT. — Comment donc...

MADAME PEZÉ. — Voilà que vous allez faire des cérémonies, je les abhorre.

TABAROT. — C'est pour rester plus long-temps avec vous.

MADAME PEZÉ. — Pas moyen de s'y refuser.

EUGÉNIE, MÉLANIE.

MÉLANIE. — Tiens, v'là vot' maman qui s'en va, mamzelle, et vot' père aussi.

EUGÉNIE. — Ils vont reconduire de nouveaux voisins.

MÉLANIE. — Et, décidément, vont-ils rester ici?

EUGÉNIE. — Je ne crois pas.

MÉLANIE. — Tâchez que non, mademoiselle, tâchez que non.

EUGÉNIE. — Je ferai mon possible.

MÉLANIE. — Les v'là qui reviennent.

LES MÊMES, TABAROT, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Et mon déjeuner ?

MÉLANIE. — Vous allez l'avoir.

MADAME TABAROT. — Enfin ! vous ne déferez pas les paquets, Mélanie ; nous repartons ce soir.

MÉLANIE. — Vraiment, madame ?

MADAME TABAROT. — Avant, si nous pouvons. Vous sentez qu'il est impossible de rester ici davantage.

TABAROT. — Impossible.

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables, les gens de la campagne.

TABAROT. — Bien gentils.

MADAME TABAROT. — Il m'en souviendra, de la campagne et de ses voisins.

L'ESPRIT DES CAMPAGNES.

(1838.)

I.

LA MÈRE GILLES, MADAME GERMAIN, *un petit garçon à la main, la tête enveloppée dans un mouchoir.*

LA MÈRE GILLES. — Hé! la Germaine, vous v'là donc par ici.

MADAME GERMAIN. — Comme vous voyais, la Gillote, que v'là mon p'tit qu'avont toujou bé mal à ses paur' z'yeux.

LA MÈRE GILLES. — Hé! mais oui; paur' afant, qu'il en équiont quasiment tout défiguré. Et vous v'nais ed' voire el' médecin, c'est sûr?

MADAME GERMAIN. — J'venons censément de l'consulter; qui m'dit dit-y comme cha, d'y posais ein vésicatoire derrièr' el' zoreilles.

LA MÈRE GILLES. — Qu'est qu'y disiont qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN. — Y disiont qu' c'équiont les gourmes.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont point les gourmes, y n'y connaissont ren, si vous n'allais vous mette comme cha dans leux mains, à cès gens-là, vous n'risquais ren d'y mager el' pu clair ed' vout bien.

MADAME GERMAIN. — Je l' croirais ben.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont tou des bêtes, avec leux science et des mageux d'argent; que c'équiont eux qui m'aviont rendue toute crochue ed' ma jambe.

MADAME GERMAIN. — Allais, marchais, la Gillotte, c' n'est point pour dire, mais on n'est core bé n'embarrassais quand n'on souffre.

LA MÈRE GILLES. — Ah ! mais oui, qu'on l'est bé ; mais si j'avions tout aussi bé n'un conseil à vous donnais, vout afant seriont bétôt guéri.

MADAME GERMAIN. — Qué qu' c'est vous z'y voulais faire ?

LA MÈRE GILLES. — Vous l'allais voire..... c'équiont n'ein s'grais qu'étiont aussi sûr, qui n'y aviont point son pus sûr.

MADAME GERMAIN. — Qué qu'c'est qu'vous z'y voulais faire ?

LA MÈRE GILLES. — Faut qu'vous m' proméquiais de l'garder pour vous.

MADAME GERMAIN. — J'vous l'promettions.

LA MÈRE GILLES. — Vout' foi d'honnaîte fâme.

MADAME GERMAIN. — J'vous la donnons.

LA MÈRE GILLES. — Que l'cordognier d'cheux nous, y l'avons fé, que d'puis qu'il l'aviont fé, y ne se r'sentons pas pu que d'sus la main qu'il aviont été sourd.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc qu'vous z'y voulais faire à c't'afant ?

LA MÈRE GILLES. — Qu'la fille à la Poupel, alle s'équiont guérie, en l'faisant ed' son mal qu'alle aviont à ses seins.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc ?

LA MÈRE GILLES. — Faudrait pour cha qu'vous auriais étais mariais n'à l'église.

MADAME GERMAIN. — J'l'ons été, mon homme itou.

LA MÈRE GILLES. — Faurait qu'vous remplissisiez ben tous vos d'voirs ed' réligion.

MADAME GERMAIN. — J'avons communié sept fois d'puis n'un an.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer qu'vous n'en dirais ren n'à parsonne.

MADAME GERMAIN. — J'vous l'jurons.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer vout' foi d'honnête fâme.

MADAME GERMAIN. — J'vous la jurons.... Mon Dieu ! quoi donc qu'c'est ed' si tarrible ?

LA MÈRE GILLES. — Vous l'allais voire... vous allais trouvais la mère Moizy... vous savais bé, la mère Moizy ?

MADAME GERMAIN. — Si j'la connaissons, la Moizy ? J'crais ben que j'la connaissons, je n'la connaissons que d'trop, pisque j'vous dis que j'la connaissons, qu'alle demeuriont core à Hérouval.

LA MÈRE GILLES. — Alle en n'équiont d'Hérouval.

MADAME GERMAIN. — Qu'défunt son homme, à la Moizy, el' père Taupin qu'il l'appelliont, il équiont garde cheux l'général à Trémicourt, au châtiau ed' Trémicourt.

LA MÈRE GILLES. — Il aviont étais tuais dans les temps, son homme, par ein bracognier qui bracognions.

MADAME GERMAIN. — Qu'alle aviont sa fille, la mère Moizy, sa cadette, Séraphine, qu'il l'appelliont, qu'aviont été faire ed' ses farces à Paris.

LA MÈRE GILLES. — Eh ! bé oui, c'qui ne l'avont tout d'même point n'empêché ed' se mariais, et bé mariais, au garçon du maire ed' Pourchival.

MADAME GERMAIN. — Qu' ses père et mère y n'vouliont tout d'même point de c'mariage ilà.

LA MÈRE GILLES. — Qui n'avont évu lieu qu' pascequi z'aviont graissé la patte au curé... vous savez bé n'ous qu'alle resse, la mère Moizy ?

MADAME GERMAIN. — Alle restons tout contr' l'mur ed' la farme à mosieu Marchais.

LA MÈRE GILLES. — C'équ'ont pu, à c'te heure, mosieu Marchais, c'équiont mosieu Langlois.

MADAME GERMAIN. — Eh ! ben, pour lors qu'est qu'y faut que j'fassions à c' t'afant ?

LA MÈRE GILLES. — Vous allais trouvais la mère Moizy, avec vout' petit, alle vous dit deux prières à jeun, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Florent, vous f'sais cha padant quarante jours sans décessais ; des prières ed' quarante

jours, sans n'y maquer, l'matin n'à jeun. Vout afant y n'a-viont n'après l'œil aussi sain comme si qui n'y aviont évu ren du tout.

MADAME GERMAIN. — Comment qu'vous dites, la Gillotte ?

LA MÈRE GILLES. — Quarante jours ed' prières, l'matin n'a jeun, qu'on vous dit, l'eune à sainte Procope, l'aut' à saint Florent.

MADAME GERMAIN. — Qu'est qu' chà coûte ?

LA MÈRE GILLES. — Vous z'y donnais c'que vous voulais, quant l'afant il équiont guéri.

MADAME GERMAIN. — Chà m'arangeont.

LA MÈRE GILLES. — Y en a d'aucuns qui vous diront qu'c'é-quiont des bêtises... vous vous z'en fichais.

MADAME GERMAIN. — Combien qu'vous dites ed' jours ed' prières, la Gillotte ?

LA MÈRE GILLES. — Quarante, el' matin n'à jeun, l'eune à saint Procope, l'aut' à saint Florent, et vout' afant il équiont guéri comme aveucq la main.

MADAME GERMAIN. — N'y a t'y qu' chà à faire ?

LA MÈRE GILLES. — Pis qu'on vous dit qu'y n'y a ren d'meil-leur... J'nons point fait n'aut' er' mède quand mon paur' homme il aviont n'été malade.

MADAME GERMAIN. — N'équiont t'y point maure, vout'homme ?

LA MÈRE GILLES. — Pasceque l'méd'cin il l'aviont commen-chais ... l' z'officiais ed' santais, voyais-vous, la Germaine, c'équiont tous des bêtes et des mageux d'argent.

MADAME GERMAIN. — C'est qu'en v'là n'aussi de c't' argent que j'leux z'y donnons.

LA MÈRE GILLES. — Sans compter çui qu'vous leux z'y don-nerai core.

MADAME GERMAIN. — Et des bouteilles equ' j'allions sarcher à Gisors, qu' c'équiont, ed' dans, comme des infections ; dam ! c'est qu' vous n'avais point bé gros ed' marchandise

pour eune piesse ed' six francs, cheux l'z'apothicaires, et pis core des bêtes noires qui l'y disiont ed' prendre.

LA MÈRE GILLES. — Queux bêtes noires qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN. — C'équiont quasiment comme un var.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont-t'y approchant comme eun var noir ?

MADAME GERMAIN. — Ne pus ne moins ; c'équiont tout d'même bé laid.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont des *censures*.

MADAME GERMAIN. — Y les z'avont fait prendre à c'te paur' afant, y n'en n'avont pas plutôt magé eune demi douzaine qu' son paur' cœur y avions tournais y'n'n'a été au lit dix-neuf jours.

LA MÈRE GILLES. — Des guerdins !

MADAME GERMAIN. — Y n'y a point jusqu'à des bains qui z'y ordognions ed' prendre.

LA MÈRE GILLES. — Y z'y ordognions ed' prendre des bains, el' scélérats ! y vouliont donc el' massacrer, l'paur' innocent ! C'équiont avec leurs sales bains qui m'l'avions tuais, mon cher ami.

MADAME GERMAIN. — Aussi j'nous z'ont ben gardé ed' lui en donnais.

LA MÈRE GILLES. — Sans comptais equ' vous avais tout d' même bé fait... mon paur chéri ! en plein cœur ed' l'hiver, ma chère amie, aux Rois, y nous disons de l'baigner, el' scélérats ed' voleux ! je l'sortons toute seule equ' j'équions ed' son lit, l'paur' cher ami, je l'descendons comme ej' pouvons dans nout' fourni, je l'mettons comme un var, qu'ches dents claquiont, qu'châ faisait piquié de l'voire, et j'y j'tons sus l'dos, à c'paur' chérubin, des pleines potées d'eau chaude, qu'son paur' corps il en équiont tout violais... je l'portons dans son lit, le l'r'len r'demain pu parsonne.

MADAME GERMAIN. — Paur' cher homme !

LA MÈRE GILLES. — Chait pourtant comme chà... Aussi vrai comme y n'y a qu'ein Dieu... Des scélérats! ma chère amie! des massacreux ed' monde! des francs filoux, qui m'ont envoyé leux quittances aprais eq' mon homme il aviont étais enterrais, comme si qu'ils l'aviont sauvais, les guerdins! (*Elle sanglote.*)

MADAME GERMAIN. — Faut point s'désolais, la Gillotte, c'qu'est fé est bé fé.

LA MÈRE GILLES. — L'bon Dieu n'équiont tout d'même point jusse ed' laissais existais des gueux pareils! (*Un silence qui donne le temps à la Gillotte de passer à plusieurs reprises le dos de ses mains sur ses yeux.*)

MADAME GERMAIN. — N'à r'voire, la Gillotte... J'irons ed' main cheux la Moizy.

LA MÈRE GILLES. — Avec vout' petit?

MADAME GERMAIN. — Pardine, oui.

LA MÈRE GILLES. — El' matin n'a jeun..... vous v'là donc partie? vous n'entrais donc point bouere un var ed' cidre?

MADAME GERMAIN. — Faites honneur, la Gillotte, j'avons encore six quarts ed' lieue d'ici cheux nous, et pis m'n'homme qu'y faut qu' j'allions voire qui travaillont au Roquet.

LA MÈRE GILLES. — Cheux qui qui travaille?

MADAME GERMAIN. — Y f'sons n'ein mur à la farme ed' Vertbois.

LA MÈRE GILLES. — S'il en équiont payé, cha n's'ra que d'mi mal.

MADAME GERMAIN. — C'est c'que j'y avons toujou dit..... Qu' voulais-vous, l'z'hommes?

LA MÈRE GILLES. — C'est sûr.

MADAME GERMAIN. — N'à r'voire, la Gillotte.

LA MÈRE GILLES. — N'à r'voire, la Germaine.

MADAME GERMAIN *à son petit garçon.* — Accours, ma canne, accours, ma p'tite fille, viens nous z'en. (*Elle s'éloigne; la Gillotte entre chez sa voisine.*)

II.

PERSONNAGES.

LE PÈRE PIGOCHET.
M. BOUJU.
LA MÈRE THOMAS.
PHILOGÈNE, garçon maréchal.

La scène se passe dans un village devant la maison du maréchal et dans un chemin creux aboutissant à une route de traverse.

LE PÈRE PIGOCHET, PHILOGÈNE *à la croisée de sa boutique*, LA MÈRE THOMAS *causant à la porte d'une voisine.*

PHILOGÈNE. — Et vout' fâme, quoiqu'a dit, père Pigochet?

LE PÈRE PIGOCHET. — A n'va point rude annui *. Quoiqu'tu veux, a m'f'ra enrager jusqu'au bout, j'm'y attadons.

LA MÈRE THOMAS, *arrivant au beau milieu de la conversation.* — Vous l'avais n'assez fé n'enrager, la paur' fâme; chacun son tour : a pouvont ben vous faire enrager itou.

PHILOGÈNE. — Ah! dam! c'est qu'y disiont tout comme ça, l'z'anciens, qu'vous étiont niton ein rude chien dans les temps... Vous vous a point mal amusais, père Pigochet.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'avons amusais...; oui, j'm'avons amusais... j'n'allons point n'à l'enconte, mais j'm'avons toujou amusais honnêtement..., j'ons jamais fé d'tort à parsonne.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont toujou point el' dire du charron.

LE PÈRE PIGOCHET. — El' charron? il étiont n'ein menteux.

LA MÈRE THOMAS. — Point déjà si menteux, el' charron...; y

* Aujourd'hui.

disiont pas moins qu'vous aviais antichipais sus ses prés à la Roche.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pourquoi equ' défunt son grand-père il aviont t'y antichipais sus l'naute…

PHILOGÈNE. — N'en v'là au moins neune ed' raison.

LE PÈRE PIGOCHET. — Allais, marchais, si j'voulions n'aussi ben er'lever les fautes d'un chacun, y en aurions core d'aucuns d'cheux nous qui mériteriont ben d'être pendus aux grands peuples * ed' l'abreuvoir…; aussi vrai comme el' bon Dieu il étiont mon maître.

LA MÈRE THOMAS. — Hé dites donc, vous, là-bas, vous pouvez parler pour vous, hé! père Pigochet!

PHILOGÈNE. — Ça, c'est vrai.

LA MÈRE THOMAS. — Vous pouvais ben parler sus vout compte, tant que vous vourez; mais quant à çui des autes vous f'rez ben ed' vous taire.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'vous sommes de rien.

LA MÈRE THOMAS. — Dieu marci, car si vous m'équiez n'aussi ben d'queucq chôse, j'vous aurerions bêtôt planté là, marchais…; c'étiont t'y point n'honteux, aveucque c'que vous z'avez d'bien n'au soleil, de n'point n'avoir fé pou vos afants pus qu'vous n'avez fé.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons fé c'que j'ons dû.

LA MÈRE THOMAS. — Vous avez fé grand chose itou.

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'les z'avons point laissés mouri d'faim.

LA MÈRE THOMAS. — Y sont genti vos afans…, des grands sottins d'afans qui n'ont d'leu vie mis leux pieds dans l'école.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'nons jamais appris n'à lire, j'n'en sommes pas pus pauv' pour çà.

* Peupliers.

LA MÈRE THOMAS. — Comben qui z'ont brûlé d'ciarges à leu première communion, vos afans?

LE PÈRE PIGOCHET. — Tout autant qu' j'en n'avons brûlais.

LA MÈRE THOMAS. — Aveucqu' ça qui j'tont un joli coton n'à Paris.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous qu'a la langue si ben appendentée, quoiqu' vous z'avez fé pour les vautes?

LA MÈRE THOMAS. — J'ons point de r'proches à m'faire de c' côté-là.

LE PÈRE PIGOCHET. — On n'voyait qu'eux ramasser du crottin sus les ch'mins.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont t'y nout faute si défunt mon pauvre homme, quand il étiont décédais, y m'aviont laissé neuf afans tout grouillants..., j'm'en sommes tirée comme j'ons pu.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont bé vout' faute s'il étiont mort el' paur' cher homme.

LA MÈRE THOMAS *se montrant.* — Mais comben faut-y qu' vous seyez core ein menteux fini pour dire d'z'infamies pareilles, c'étiont des menteries affreuses, d'z'abominations...

PHILOGÈNE. — V'là qu' ça va s'gâter.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dam! y vous fallait à vous un n'afant tous z'ans pour faire des nourrissons, çà vous arrageait bé mieux d'avoir un afant toute la sainte journée sus vos bras que d'faire vout' ouvrage; vous pas bête.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont bé putôt té, vieux chien, qui f'ront mouri ta pauv' fâme ed' chagrin, ed' misère.

PHILOGÈNE. — Allons, faut être raisonnable...; vous n'êtes point n'ein brin n'assemble c'qu' c'étiont pour leux disputer.

LA MÈRE THOMAS. — Pourquoi qui v'n'ont m'sarcher, pourquoi qui m'attaquont, el' vieux brigand!

LE PÈRE PIGOCHET. — Moi, j'vous attaquont...; c'est t'y pas

plutôt vous qui m'attaquont, laissais mé passais mon ch'-min, je n'vous disons rin.

LA MÈRE THOMAS. — Vous f'riez bé mieux d'être auprès d' vout' fâme que d'vous mette en ribotte tous les jou comme vous vous z'y mettais.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont t'y aveucq vout' argent?

LA MÈRE THOMAS. — Il étiont toujou à dire sus tout l'monde, c'vieux guerdin-là.

LE PÈRE PIGOCHET. — Allais, marchais, si j'avions n'aussi ben voulu vous épousais dans les temps...

LA MÈRE THOMAS. — Mé! t'épousais, vieux sarpent! seigneur ed' Dieu!

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous n'seriais point toujou après mé.

LA MÈRE THOMAS. — Mais qu' j'ferions d'té, vieux sac à vin, qu'est qu' j'en aurions fé?

LE PÈRE PIGOCHET. — Si tu n'as jamais voulu d'mé, j'ons jamais voulu d'té, j'sommes à deux de jeu. N'à revoire, Philogène, sans ranqueune, mère Thomas.

LA MÈRE THOMAS. — Veux-tu ben r'tirer ta main, vilain singe...; je r'prendrons ça, vieux filou. (*Le père Pigochet sort.*)

LA MÈRE THOMAS, PHILOGÈNE.

PHILOGÈNE. — Faut tout d'même qu' vous ayez core ben du temps n'à vous, mère Thomas, laissez-lui passer son chemin à c't'homme.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont el' pus grand scélérat qui y aviont..., un sujet fini; y m'paiera c'qui vient d'me dire el' grand gueux.

PHILOGÈNE. — Qu'est qu' vous voulez l'y faire?

LA MÈRE THOMAS. — Tu le verras ce que j'y f'rons..... Ein guerdin qu'avont acheté, dans les temps, tout l'prébytère et le vicariat pour rien..., qu'il l'avont payé en papier...,

ein vieux sans foi, ni loi, qu'avont été piller à trois lieues d'ici dans les châtiaux et dans l'z'églises, à la première révolution ; qu'avont fé les cent dix-neuf coups..., ein vieux sans-culotte, ein vieux chouan qu'étiont sus pied toute la nuit, qu'avont volé pus d'gerbées à li tout seul qui n'en n'entrereriont padant vingt années dans nout' grange.

PHILOGÈNE. — C'est sûr que j'y donnerions point mon argent n'à gardais.

LA MÈRE THOMAS. — Sans comptais qu' tu ferais ben.

PHILOGÈNE. — Sa fâmme alle étions bé près d'sa fin.

LA MÈRE THOMAS. — Il l'avont assassinée d'coups, el' vieux voleux d'feumier.

PHILOGÈNE. — En véritais?

LA MÈRE THOMAS. — Et d'pis qui la saviont aux trois quarts morte y n'débuviont point.

PHILOGÈNE. — El' méd'cin y étiont core du moment; j'ons vu en passant son bidet à leux porte; il étiont ben tranquille, el' père Pigochet.

LA MÈRE THOMAS. — Y s'en fichiont, li, il aimiont bé mieux, el' vieux sagouin qu'il étiont, s'maite en ribotte, que d' dépensais deux sous pour la faire administrais.

PHILOGÈNE. — Pauv' fâme !

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont point l'embarras, a n'valont guère mieux qu'li... eune fine mouche, marchais, eune point grand'chose itou.

PHILOGÈNE. — T'nâis le v'là justement qui revient n'aveucq el' médecin.

LA MÈRE THOMAS. — J'm'en allons n'ein brin cheux la Mesline, car si j'le r'voyons core de c'te remontée *, j'ferions ein malheur, bé sûr. (*Elle sort.*)

PHILOGÈNE. — A r'voir, mère Thomas.

* L'après-midi.

PHILOGÈNE, LE DOCTEUR, *le bras passé dans la bride de son cheval,* LE PÈRE PIGOCHET.

PHILOGÈNE. — Bonjour, m'sieur Bouju.

LE DOCTEUR. — Donne-moi un peu de feu que j'allume ma pipe... Merci, mon garçon.

PHILOGÈNE. — A vout' service, m'sieu Bouju ; j'avons toujou c'te douleur dans mon hanche, qu' pour peu que j'marchions, je n'pouvons quasiment pu marcher.

LE DOCTEUR. — Bien, bien, c'n'est rien qu'çà.

PHILOGÈNE. — Et pis dans les bras, ça m'prend tout l'long d'ilà, m'sieu Bouju, que je n'pouvons pu l'ver le bras.

LE DOCTEUR. — Sois tranquille, va, ce n'est pas encore çà qui te fera mourir.

PHILOGÈNE. — Oh ! pour ça, j'crois ben, m'sieu Bouju, j'crois ben qu' je n'mourrons point pour ça, et pis j'toussons, mais j'toussons toujou.

LE DOCTEUR. — Il n'y pas grand mal.

PHILOGÈNE. — Quand j'venons comme çà à tousser... j'toussons, mais j'toussons qu'on m'entendrait tousser du fin fond du chœur ed' l'église.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que tu fais pour çà ?

PHILOGÈNE. — Dame ! j'fommes la trempette el' soir, avec du pain dans du cidre.

LE DOCTEUR. — Continue, mon garçon, continue ; çà ne peut pas te faire de mal.

PHILOGÈNE. — Merci, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — N'y a pas de quoi ! bien le bonjour. (*Philogène rentre dans sa boutique.*)

LE DOCTEUR ET LE PÈRE PIGOCHET.

LE DOCTEUR. — Ah ! çà, voyons, père Pigochet, à nous deux : je vous ai dit ce qu'il en était, il faut maintenant vous ar-

mer de patience; que diable! après tout, votre femme ne va pas plus mal.

LE PÈRE PIGOCHET. — A n'va pas pu mieux non pu.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous? ne faut-il pas que chaque chose ait son cours?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour çà, oui; mais pis qu'vous ne r'montais point tout à l'heure à cheval, j'allons montais la cavée à quand vous.

LE DOCTEUR. — Comme vous voudrez; mais je vous préviens qu'avant deux heures il faut que je sois à Bétancourt, au château.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont point bé loin, l'châtiau d'Bétancourt.

LE DOCTEUR. — Merci... allez toujours.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est que j'serions ben aise de d'visais * ein moment aveucq vous, m'sieu Bouju, au sujais d'nout' fâme.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous que je vous dise que vous ne sachiez déjà?

LE PÈRE PIGOCHET. — M'sieu Bouju, vous voyais ed'vant vous ein pauv' homme qu'étiont ben à plaindre, ed' pis si long-temps qu' nout' fâme il étiont n'au lit.

LE DOCTEUR. — Ce n'est certes pas pour son plaisir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Combien que c'te maladie-là il alliont m' coûter? l'z'yeux d'la taite, bé sûr.

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'un homme comme vous devrait regarder à çà?

LE PÈRE PIGOCHET. — Et pourquoi que j'n' regarderions point? Je n'sommes point riche, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Laissez donc, vous avez de vieux écus qui ont de la barbe.

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qui vous l'a dit?

LE DOCTEUR. — Tout le monde.

* Deviser, causer.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'en avons évu d'zécus, j'en ons pu, allais, sans connaître vout' forteine, j'sancherions bé core aveucq vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Si je vous prenais au mot, vous seriez bien embarrassé.

LE PÈRE PIGOCHET. — Point déjà si tant, marchais... Mais t'nais, voyais-vous, j'en dirions point core grand' chose, si c'n'étiont ces gueuses ed' potions qu'vous z'y ordonnais.

LE DOCTEUR. — Je viens précisément de lui recommander d'en prendre plus que jamais.

LE PÈRE PIGOCHET. — Mais vous voulais donc me ruinais.... vous n'savais donc point c'que ça coûtiont.

LE DOCTEUR. — Pas grand'chose.

LE PÈRE PIGOCHET. — Point grand' chose? ne dites point çà... Qu' là pauv' malheureuse, alle aviont évu la nuit passée une vingtaine ed' quintes pour le moins; qu'à toussait à vous faire trembler.... J'y en avons donné d'sa potion eune huitaine ed' fois approchant, et ben! comptais, à vuit sous la fois, comben qu' ça fait?

LE DOCTEUR. — Il n'est pas question de ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — Trois livres quatre sous, sans boire ni mangeais.

LE DOCTEUR. — Mais quand il le faut absolument, quand cela est nécessaire, indispensable...

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah! dame! alors, je n'disons pu rien, si alle aviont à en r'veni, m'est avis qu' c'étiont ben d' l'argent d' plaçais dans c'te maladie-là... au fait bé mieux qu' parsonne, vous d'vais el' savoir, vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Vous ai-je jamais dit qu'elle n'en reviendrait pas?

LE PÈRE PIGOCHET. — Non! vous n' me l'avais point dit, mais vous, vous êtes ein bon homme, vous z'avais évu peur de m' faire ed' la peine... c' qui n'empêche qu'dans vout' âme et conscience, vous savais ben qu'en pensais.

LE DOCTEUR. — Je vous répéterai cent fois la même chose, il n'y a rien encore de désespéré.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous n'me disais point l'fin mot, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Je vous ai toujours dit la vérité.

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh! ben, j'allons vous contais eune chose mé.

LE DOCTEUR. — Dépêchez-vous, je vas bientôt remonter à cheval.

LE PÈRE PIGOCHET. — En deux mots j'ons fait, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons vos deux mots?

LE PÈRE PIGOCHET. — Il est bon ed' vous dire, m'sieu Bouju, que j'n'ons jamais désirais la mort ed' parsonne.

LE DOCTEUR. — Je veux bien le croire... mais, si cependant, ce qui n'est pas probable, je vous le répète encore, s'il arrivait que la pauvre maman Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. — A la grâce de Dieu! m'sieu Bouju, pasce qu'a souffront trop. J'sommes loin de d'sirais qui m'là repreniont, el' bon Dieu, j'en sommes bé loin, m'sieu Bouju, pauv' chérie! je l'jurons sus ce que j'avons ed' pu sacrais...

LE DOCTEUR. — Pas de serment, papa Pigochet, c'est inutile...

LE PÈRE PIGOCHET, *d'un ton piteux.* — Ed' voire souffri eune pauv' créature, comme j'la voyons souffri, ça m' déchiront l'z'entrailles, quoi!

LE DOCTEUR. — Quand viennent ses quintes, n'est-ce pas?

LE PÈRE PIGOÇHET. — Que j'me pernons n'à pleurer comme ein afant... paur' chère fâme! ed' pis trente-sept années que j'sommes asambe, c'étiont point nein jour, m'sieu Bouju, trente-sept ans... J'sommes ben n'a même ed' l'appréciais, marchais, (*Il passe le dos de sa main sur ses yeux.*) Non, bé sûr, m'sieu Bouju, qu' vou' n' pouvais point el' savoir.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi donc tranquille ; vous venez ici faire le bon apôtre, il n'y a pas de ça deux mois que vous vouliez aller chacun de votre côté.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dam ! soyons justes et d' bon compte, on n'est point trente-sept ans n'asambe sans avoir des disputes ; comme vous-même, m'sieu Bouju, vous n'êtes point sans en avoir évu aveucq mame Bouju.

LE DOCTEUR. — Il n'y a pas de beaux jours sans nuages, vous avez raison ; et si ce n'eût été chez vous que des nuages...

LE PÈRE PIGOCHET. — A part ça, j'pouvons bé dire à la face ed' la tarre qu' j'ons toujou été ben hureux et j'vous d'sirons d'être aussi hureux, comme j'lons été padant trente-sept ans.

LE DOCTEUR. — Bien obligé... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas voulu un beau jour la jeter dans votre puits ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Mé, m'sieu Bouju ?

LE DOCTEUR. — Et sans un voisin, qui, heureusement pour elle, s'est trouvé là....

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est-t'y Dieu possible !... mais vous plaisantais ?

LE DOCTEUR. — Pas le moins du monde.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'en r'venons point.... fallait donc que j'soyons bé fort en ribotte ; mais c'est que je n'men souv'nons point n'eune miette.

LE DOCTEUR. — Et cette autre fois par la fenêtre ?

LE PÈRE PIGOCHET. — J' m'en souv'nons de c'te fois ilà, j'étions n'en pleine ribotte.... je r'venions ed maite en tarre la fâme à Martin Cottard, j' l'ons dit que j'la j'terions par la croisée, je n'l'ons point fait, j'n'aurions pas pu l'exécutais.

LE DOCTEUR. — Et ce certain soufflet le dimanche des Rameaux, dans le cimetière, au sortir de la grand' messe ?

LE PÈRE PIGOCHET. — N' m'en parlais point, j'en avons étais

assais chagrinais, marchais; et si j'avions aussi ben pu le r'prendre...

LE DOCTEUR. — Allez, allez, papa Pigochet, vous n'êtes pas sans avoir quelques petits reproches à vous faire.

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qu' vous voulais, l'homme n'est point nais parfait.

LE DOCTEUR. — Sans pour ça être parfait, on pourrait encore ce me semble...

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons toujou étais trop vif, m'sieu Bouju, v'là la chose, la v'là.... et dire que j'avions la pus belle fâme ed' tout l'pays.... car comben qu'alle étiont belle, m'sieu Bouju! vous vous en souv'nais, pas vrai?

LE DOCTEUR. — *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.*

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'aureriais fendu sa piau sous vout'ongle, tant qu'alle étiont grasse,... et dire qu'à c't' heure, tout son paur' corps il étiont quasiment comme ein vieux saule, tout tortu.

LE DOCTEUR. — Le temps est un grand maître... Allons, bonjour, au plaisir de vous revoir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous êtes ben pressais!

LE DOCTEUR. — Je vous ai prévenu.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais mé n'ein brin, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons, dépêchez-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'qui m'faisont el'pu d'mal, voyais-vous, c'étiont ces bigres ed' quintes.

LE DOCTEUR. — Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont là la cause ed' mon mal, ed' la voir souffri comme a souffre, la v'là.

LE DOCTEUR. — Je n'aurais jamais cru çà.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'êtes p'têtre homme à craire que j'dormons.

LE DOCTEUR. — Je ne crois rien, vous dis-je.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est que je n'dormons point du tout... je n'dormons point plus ed' toute la nuit que je n'dormons ilà, je n'dormons point du tout, mais du tout, du tout, du tout, pique j'vous dis que j'n' dormons point.

LE DOCTEUR. — J'entends parfaitement.

LE PÈRE PIGOCHET. — Tout ça c'étiont el' chagrin.

LE DOCTEUR. — Il faut se faire une raison... Bon ! voilà ma pipe éteinte, à présent... Vous n'avez pas, par hasard, un briquet sur vous ?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'en avons point ; parce que pour peu qu'ça duriont core queucq' temps, j'tumberions malade.

LE DOCTEUR. — Je l'avais en sortant de la maison... je ne le retrouve plus.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce que j'sommes trop malheureux.

LE DOCTEUR. — Que diable en ai-je fait ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous varrez que j'tumberons malade.

LE DOCTEUR. — La belle avance, quand vous tomberez malade !... Vous devez bien voir que je ne vous parle pas là dans mes intérêts.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame ! au fait vous n'désirais qu'plaies et bosses, vous aut'es, pique c'étiont vout' état.

LE DOCTEUR. — C'est qu'aussi il faut être raisonnable.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous allais p'têtre craire que j'mageons.

LE DOCTEUR. — Je me suis déjà fait l'honneur de vous dire que je ne croyais rien.

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'mageons pas du tout... je n'mageons point par jour c'qu'il entreriont dans n'ein dé.

LE DOCTEUR. — C'est bien peu ; mais vous buvez ?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'buvons pour m'étourdir.

LE DOCTEUR. — Et vous vous étourdissez ?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons ben du mal.

LE DOCTEUR. — Pas possible.

LE PÈRE PIGOCHET. — D'boire, ça va core, mais mager...

rien du tout... je n'pouvons point mager... je r'butons su les poumes ed' tarre, je r'butons su la viande, je r'butons su tout... j'aurions là d'vant mé nein plein saladier ed' fricot, que j'passerions tout conte sans tant seulement désirais d'en approchais ;... tout ça l'chagrin... aussi j'desséchons.

LE DOCTEUR. — Je vous trouve cependant la mine assez bonne.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce que vous n'voulais point m'tourmentais.

LE DOCTEUR. — Laissez donc, vous êtes frais comme une rose.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous voulais vous z'amusais... mais t'nais, voyais-vous, m'sieu Bouju, si la paur' fâme y duriont core seulement tois s'maines...

LE DOCTEUR. — Soyez tranquille, elle durera plus que çà.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'allons dev'ni à rien, qui pourriont voir l'heure au cadran d'l'église au travers ed' mon corps.

LE DOCTEUR. — Vous n'en êtes pas encore là.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'me proum'nons tout seul el' long des ch'mins, les mains derrière el' dos, et pis j'pleurons, v'là mon plaisi.

LE DOCTEUR. — Chacun le prend où il le trouve.

LE PÈRE PIGOCHET. — Quand je v'non' à rencontrais des vaches, sauf vout'respait, des moutons, toute sorte ed' bétail, m'sieu Bouju, j'passons n'au travers sans prouferais la moindre parole... tout ça el' chagrin... Et dire que j'savons neune chose qu'si la paur' fâme alle en preniont seulement neune tasse, an' souffririont pu du tout.

LE DOCTEUR. — Encore quelque remède de bonne femme, n'est-ce pas ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Rien d'pu bon, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Que n'en faites-vous usage ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'voudrions point, sans vous avoir consultais.

LE DOCTEUR. — C'est inutile, puisqu'il n'y a rien de meilleur, dites-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais, m'sieu Bouju ?

LE DOCTEUR. — Décidément, mon cher ami, c'est à ne plus y tenir, voilà deux heures que je suis là sur mes jambes...

LE PÈRE PIGOCHET. — J'serions désolais d'vous causais ed' la peine, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Eh bien ! alors, laissez-moi.

LE PÈRE PIGOCHET. — Ça n'vous f'ra-t'y point d'chagrin si je l'faisons.

LE DOCTEUR. — Le plus grand plaisir, au contraire; vous voyez que je vous mets parfaitement à votre aise.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'voyons ben qu'ça vous chagreine.

LE DOCTEUR. — Pas le moins du monde; mais de grâce finissons-en.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pique vous n'voulais point m'laisser faire, mettons que j'n'ons rien dit.

LE DOCTEUR. — Je vous ai dit que je vous laissais maître de faire ce que bon vous semblera.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'entendons que d'reste, mais j'voulons savoir auparavant c'que c'étiont que ce r'mède ilà.

LE DOCTEUR. — De qui le tenez-vous ?

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont nein s'grais, j'ons l'vé la main qu'je n'dirions point qu'est qui me l'avons donné.

LE DOCTEUR. — Alors, ne me demandez pas mon avis.

LE PÈRE PIGOCHET. — Si j'en avions pas de besoin je n'vous l'demanderions point, mais j'en avons d'besoin.

LE DOCTEUR. — Je ne vois pas trop pourquoi.

LE PÈRE PIGOCHET. — Y faut qu'ce soyons nein méd'cin qui siniont l'ordonnance, sans çà ces guerdins d'apouthicaires y n'donnerions rien.

LE DOCTEUR. — Et où est-elle, votre recette ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'l'ons point, mais j'pouvons ben tantôt vous la dire cheux vous... Voyais-vous, m'sieu Bouju,

c'étiont à celle fin d'l'empêcher d'souffri comme a souffre, ma paur' fâme, que j'faisons ce remède ilà;... c'étiont point la chose enfin... vous sentais... par avarice... car çà coûtiont bé cher à faire, ce r'mède ilà, ça coûtiont eune pièce ed' dix francs, pas ein yard ed' moins. Dam! dix francs, m'sieu Bouju, c'étiont point neune donnée non pu, y disiont qu'c'étiont bé bon n'à prendre, qu'çà laissiont ein joli goût dans vout' bouche, c'étiont comme sucrais.

LE DOCTEUR. — Achevez, achevez...

LE PÈRE PIGOCHET. — N'y avions rien ed' pus bon à prendre, qui disiont.

LE DOCTEUR. — Et comment l'administre-t-on, ce remède?

LE PÈRE PIGOCHET. — Un afant l'ferions;... vous f'sais prendre ça l'soir à vout' malade, dans neune tasse.... et le r'lenr'demain...

LE DOCTEUR. — Eh bien! le lendemain?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pu personne;... mais quoiqu' vous z'avais, m'sieu Bouju, vous m'semblais tout boul'versais?

LE DOCTEUR. — Père Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qu'c'étions, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR. — Vous êtes un coquin.

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah çà! mais...

LE DOCTEUR. — Un infâme...

LE PÈRE PIGOCHET. — Mais qu'est qu'c'étions? qu'est qui vous prenons à c't'heure?... je n'vous disons point d'sottises, mé.

LE DOCTEUR. — Il faut me donner votre recette sur-le-champ.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour me faire avoir ed' la paine?... Nenni, vous ne l'saurais point.

LE DOCTEUR. — Je trouverai bien le moyen de me la procurer.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ne l'ons point. Vous sercheriais cheux nous bé long-temps que vous n'y trouveriais rien... Ah! dame! c'est que j'n'ons point peur ni d'vous, ni d'bé d'autes, ni d'parsonne itou...

LE DOCTEUR. — Vous ne serez pas toujours aussi insolent.

LE PÈRE PIGOCHET. — Y a point d'preuves, j'nons point ed' témoins.

LE DOCTEUR. — C'est ce que nous verrons.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étions bé tout vu, marchais;... ah çà! écoutais, vous n'voulais pu v'ni cheux nous, bé sûr?

LE DOCTEUR. — Je n'ai plus rien à vous dire.

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh ben! pique qu'c'étiont comme ça, tamieux, j'm'en fichons.

LE DOCTEUR. — Heureusement que votre réputation est bien établie.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'en fichons, d'ma réputation, et d'vous itou, je n'craignons ren, j'ons cent vingt-sept arpents d'tarre à mager, sans comptais les bois et les prés; si vous ne r'venais point cheux nous, j'ni retournons pu non pu.

LE DOCTEUR. — Je vous le conseille dans votre intérêt.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'enfarmons dans nout' guernier, aveucq à boire et à mager, j'fichons ein coup d'pied sus l'échelle, et je n'descendons pu que quand toût sera terminais, et vous n'aurais point n'un deniais.

LE DOCTEUR. — Pensez à ce que vous ferez. (*Il remonte à cheval.*)

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous voulais me ruinais, vous n'pourrais l'exécutais, marchais. (*Il s'éloigne.*)

LE

PEINTRE ET LES BOURGEOIS *.

PREMIÈRE PARTIE.

Une salle à manger donnant sur le jardin.

SCÈNE I.

HENRIETTE, LAURENT.

(Henriette est occupée à renouveler l'eau des carafes, contenant des fleurs; Laurent promène son plumeau sur les meubles.)

HENRIETTE. — Voilà bien encore des idées comme madame en a toujours; est-ce qu'elle ne va pas faire faire son portrait à présent ?

LAURENT. — Pas possible ?

HENRIETTE. — Mon Dieu, si.

LAURENT. — Elle ne s'est donc jamais regardée dans un miroir, la pauvre femme ?

HENRIETTE. — Vous savez bien qu'elle fait un mystère de tout; ça n'empêche pas que nous finissons toujours par tout savoir. Hier encore elle m'a envoyé à trois fois chez sa couturière, et tout çà dans la matinée, que je ne sais en vérité pas comment que madame Pinson ne l'envoie pas promener trente-six fois par jour.

LAURENT. — Allez, si elle ne le fait pas, c'est qu'elle y trouve son compte.

HENRIETTE. — Çà n'empêche pas qu'elle est tout de même bien heureuse que son homme gagne autant d'argent

* *Bourgeois*, *Épicier* dans le langage artistique, les gens étrangers aux arts. (*Nouveau dictionnaire de l'Académie*, 1846.)

comme il en gagne, pour lui satisfaire comme çà toutes ses lubies.

LAURENT. — Le fait est qu'il est aussi par trop bon enfant.

HENRIETTE. — Ce n'est pas encore qui soye trop bon enfant; c'est seulement parce qu'on sait bien le prendre, voilà tout.

LAURENT. — Aussi je m'entends quand je dis qu'il est par trop bon enfant; je ne prétends pas dire par là qu'il le soye trop avec les domestiques, bien du contraire; n'y a qu'à voir avec Dominique, qu'il est toujours fourré dans son écurie : aussi çà vous l'amuse Dominique, çà fait peur.

HENRIETTE. — Pourquoi aussi que c't'imbécile de Dominique souffre çà? Pendant un temps, madame avait aussi la belle habitude de descendre à la cuisine; qu'est-ce qu'a fait Françoise (elle s'appelait Françoise cette cuisinière-là), qu'est-ce qu'elle te lui a fait? Un beau matin elle te lui a renversé toute une cafetière d'eau bouillante sur les jambes. Elle n'a pas demandé son reste; aussi, depuis ce jour-là, elle ne s'est plus souciée d'y descendre, à la cuisine.

LAURENT. — Moi, ce que je n'aime pas, c'est qu'elle veut toujours commander; dans tous les services que je suis été, madame n'a jamais commandé aux domestiques, toujours monsieur.

HENRIETTE. — Moi, je ne tiens à y rester que parce qu'il y a déja long-temps que j'y suis; sans çà... Tenez, par exemple, quelqu'un ici qui n'est pas tourmentant, c'est M. Arthur, son fils aîné.

LAURENT. — Vous, vous avez peut-être vos raisons pour ne pas le trouver tourmentant; je le trouve fièrement tourmentant, moi.

HENRIETTE. — Je ne sais pas ce que vous prétendez dire par là, vous, que j'ai peut-être mes raisons; il n'y a pas de raisons à çà.

LAURENT. — C'que j'vous en dis moi, c'est seulement pour dire.

HENRIETTE. — Oui, je sais bien que c'est seulement pour dire... Je vous connais, allez. Si je disais aussi, pour dire, que la nièce au portier avait aussi ses raisons pour ne pas vous trouver tourmentant, quand vous restez des pleines soirées dans la loge, vos jours de sortie et que vous avez bien soin de vous cacher quand on demande le cordon. Faut être un peu pour les autres ce qu'on veut qu'on *soye* pour soi.

LAURENT. — D'abord, il est à la connaissance de tout le monde que si je la fréquente, c'est pour le bon motif.

HENRIETTE. — Laissez-moi donc avec votre bon motif, avec çà que je n'sais peut-être pas que vous êtes marié dans votre pays?

LAURENT. — Moi marié? si on peut dire...

HENRIETTE. — Il ne faudrait pas rougir comme vous rougissez jusque dans le blanc des yeux, pour me faire croire le contraire.

LAURENT. — Est-ce que je rougis?

HENRIETTE. — Non, c'est moi qui s'trompe.

LAURENT. — Vous, vous n'êtes qu'une mauvaise langue.

HENRIETTE. — La vôtre est peut-être bonne aussi. Si vous croyez que je vous céderai jamais, vous attendrez longtemps. (*On entend la voix de M. Bidard.*) Tenez, remerciez le bon Dieu, voilà le bourgeois qui vous appelle; c'est une bonne occasion pour vous en aller. (*Laurent la toise, hausse les épaules et sort.*)

SCÈNE II.

HENRIETTE.

A-t-on jamais vu? je vous demande un peu qu'est-ce que çà lui fait à ce grand échalas-là qu'Arthur soit comme il est avec moi? Il n'a qu'à bien se tenir, j'vas joliment te le

soigner auprès de la bourgeoise ; j'y dirai qu'il l'appelle la grosse Tour : n'y a rien qui la mette plus en colère. Avec çà que je me suis gênée pour faire renvoyer d'ici tous ceux qu'ont voulu avoir un air avec moi. Je l'entends justement qui m'appelle.

SCÈNE III.

HENRIETTE, MADAME BIDARD *en peignoir.*

MADAME BIDARD. — Vous ne m'entendez donc pas vous appeler depuis un temps infini ?

HENRIETTE. — Non, madame.

MADAME BIDARD. — Je veux bien le croire ; mais tout cela n'arriverait pas si vous vous étiez donné la peine de passer chez le serrurier qui doit arranger les sonnettes... Il n'y a plus à dire, aucune ne va dans la maison ; il n'y avait que celles du salon qui allaient encore un peu ; depuis deux jours elles sont comme les autres. C'est à n'y plus rien comprendre.

HENRIETTE. — Madame sait bien que ce n'est pas ma faute.

MADAME BIDARD. — La mienne non plus ; d'abord ce n'est jamais la faute de personne ici, les sonnettes se brisent d'elles-mêmes. C'est comme la jolie petite tasse de mon cabaret, elle s'est cassée toute seule, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. — La petite tasse bleue du cabaret de madame ?

MADAME BIDARD. — Il n'y a pas de doute, la petite tasse bleue de mon cabaret. Que prétendez-vous dire par là ?

HENRIETTE. — Il y a bien long-temps qu'elle est cassée, la petite tasse bleue.

MADAME BIDARD. — C'est là votre grand cheval de bataille ; il y a toujours long-temps que les choses sont cassées quand par hasard on s'en aperçoit. Vous me ferez l'amitié en attendant d'envoyer chez le serrurier, si vous ne voulez y

aller vous-même, car je n'existe pas sans sonnettes; m'avez-vous entendue?

HENRIETTE. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — C'est bien; parlons d'autre chose.

HENRIETTE. — Madame me demandait, c'est-il pour que je l'habille?

MADAME BIDARD. — Je n'en sais rien. Je ne sais même pas si je dois déjeuner à présent ou plus tard; je déjeunerais bien actuellement, c'est pas l'embarras, mais si je déjeune le sang me monte si tellement à la figure quand j'ai pris quelque chose..., que je ne sais ce que je dois faire. Que me conseillez-vous!

HENRIETTE. — Je conseille à madame de faire ce que madame voudra.

MADAME BIDARD. — C'était bien aussi mon intention. Je suis enrhumée comme un loup.

HENRIETTE. — Quelle robe mettra madame aujourd'hui?

MADAME BIDARD. — Pourquoi cette question?

HENRIETTE. — C'est pour savoir quelle robe mettra madame.

MADAME BIDARD. — Je l'ignore, je ne suis pas encore bien décidée. (*Elle circule dans la salle.*) Je vous avais priée de me dire si les rideaux de la salle à manger étaient encore mettables, vous ne m'en avez rien dit: ils sont noirs comme de l'encre. Faudra voir à les changer.

HENRIETTE. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Vous aurez soin aussi de dire au serrurier, si toutefois vous vous en souvenez, qu'il me rapproche les tringles d'en bas, parce qu'elles sont trop éloignées; sans cela on sera tout étonné de voir les rideaux se déchirer comme ils se déchirent; ils se déchirent, c'est tout simple, çà les tire d'une manière atroce.

HENRIETTE. — Monsieur va-t-il déjeuner en même temps?

MADAME BIDARD. — Il est sorti, il ne m'a pas fait dire quand

il rentrerait ; au surplus, je ne l'ai pas vu et ne m'en inquiète pas. Où est mon fils ?

HENRIETTE. — Il est sorti, madame.

MADAME BIDARD. — Il est à son manége. Vous, descendez dire à Élisabeth qu'elle me monte mon chocolat dans ma chambre. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour le moment. (*Elle revient sur ses pas.*) Je savais bien que j'avais encore quelque chose à demander. Je n'entends plus que vous m'ameniez ce vilain rouge de serrurier, je le déteste.

HENRIETTE. — M. Guépin ?

MADAME BIDARD. — Je ne sais pas si c'est M. Guépin, mais tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas le voir.

HENRIETTE. — Çà suffit ; dès que madame n'en veut pas.

MADAME BIDARD. — Allez-vous encore faire des commentaires? Il me semble que je n'ai pas besoin d'entrer avec vous dans d'autres explications : cet homme me fait peur. Vous avez bien compris ce que je vous ai demandé, l'avez-vous compris ?

HENRIETTE. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Que vous ai-je demandé ?

HENRIETTE. — Votre chocolat.

MADAME BIDARD. — Mon chocolat seulement et une rôtie, pas davantage. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE.

La drôle de femme, pour ne jamais savoir ce qu'elle va faire ! Elle va vous essayer toutes ses robes l'une après l'autre. Aujourd'hui que ses rideaux sont sales, à présent ils ne le sont pas plus aujourd'hui qu'hier. C'est çà, je m'en vas passer deux heures à te mettre tes rideaux, prends garde de le perdre, j'ai bien autre chose à faire. Tiens, à propos, j'ai oublié de lui parler de Laurent, j'y en parlerai plus

tard; il ne perdra rien pour attendre. (*On entend madame Bidard appeler Henriette.*) La voilà qui m'appelle pour son déjeuner qui m'est sorti de la tête? Ah! bah! tant pis, pourquoi qu'elle est si pressée! Je vais faire celle qu'arrange les rideaux. (*Elle monte sur une chaise et défait la tringle d'un rideau.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE *sur une chaise*, MADAME BIDARD *toujours en peignoir.*

MADAME BIDARD. — Eh bien! et ce déjeuner? sera-ce pour aujourd'hui? Qu'est-ce que vous faites là perchée comme un corbeau sur votre chaise?

HENRIETTE. — Je suis déjà descendue deux fois à la cuisine, Elisabeth était sortie.

MADAME BIDARD. — C'est charmant, je déjeunerai demain. Je vous ai déjà demandé ce que vous faisiez sur votre chaise?

HENRIETTE. — Je change les rideaux; madame m'a dit qu'ils étaient tout noirs. (*Elle descend de sa chaise.*)

MADAME BIDARD. — Ce n'est peut-être pas vrai? ces rideaux ne sont peut-être pas tout noirs? Ils sont affreux; mais ils pourront encore bien rester pour aujourd'hui sans inconvénient; nous n'attendons personne. Redescendez à la cuisine pour voir à mon déjeuner, je tombe d'inanition.

HENRIETTE. — J'y vas, madame.

MADAME BIDARD, *la rappelant.* — Dites-moi?

HENRIETTE. — Madame?

MADAME BIDARD. — Vous m'apporterez un mouchoir de batiste.

HENRIETTE. — Oui, madame.

MADAME BIDARD, *la rappelant.* — Écoutez-moi, vous partez comme une écervelée... Vous m'apporterez un mouchoir de batiste de la grande pile, des derniers lavés.

HENRIETTE. — Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME BIDARD.

Où donc ai-je pu m'enrhumer comme ça ? je suis tout enchiffrenée. Où diable mon mari sera-t-il allé ce matin ? Pourvu qu'il n'ait pas été dire aux enfants que je faisais faire mon portrait, moi qui veux les surprendre... Comme je suis enrhumée. Arrivera-t-elle à présent avec mon mouchoir !

SCÈNE VII.

MADAME BIDARD, HENRIETTE.

HENRIETTE, *lui remettant un mouchoir.*—Élisabeth n'est pas à la cuisine, elle est allée au bain.

MADAME BIDARD. — J'en suis bien fâchée. Je ne garderai certainement pas chez moi une fille qui passe sa vie dans l'eau.

HENRIETTE. — Elle dit comme ça qu'elle est malade.

MADAME BIDARD. — Elle est malade comme moi, ce sont des giries. Au reste, si elle est malade, qu'elle se fasse soigner; ma maison n'est pas non plus un hôpital, quand le diable y serait ! Vous avez choisi le plus petit de mes mouchoirs.

HENRIETTE. — Si madame veut déjeuner, je vais voir à l'office?

MADAME BIDARD. — Oui, sans doute, je veux déjeuner; je ne peux pas vivre de l'air du temps. Apportez-moi deux tranches de ce pâté qui a été entamé hier au déjeuner.

HENRIETTE. — Le pâté de foies ?

MADAME BIDARD. — Certainement le pâté; est-ce que je ne parle pas ma langue ? vous me regardez là comme une hébétée.

HENRIETTE. — Mais madame sait bien que M. Ernest et

M. Edmond sont partis hier au soir pour aller chez leur oncle, M. Pichot, à la campagne.

MADAME BIDARD. — En voilà d'une autre à présent! moi, mère, je ne le saurais pas! Eh bien! après?

HENRIETTE. — Eh bien! madame, monsieur a fait mettre le restant du pâté dans le cabriolet.

MADAME BIDARD. — Pour leur donner une indigestion. Mon mari n'en fait jamais d'autres. (*Elle s'assied, croise ses jambes en agitant convulsivement le pied qu'elle tient en l'air.*) Il me faut actuellement attendre le retour d'Élisabeth, et je passe ainsi ma vie, dans des tourments perpétuels, à me manger le sang. (*Elle se lève dans la plus grande agitation, parcourant la salle à grands pas.*)

HENRIETTE, *la suivant.* — Madame veut-elle que j'aille à l'office.

MADAME BIDARD, *arpentant le terrain.* — Laissez-moi, j'ai déjà bien assez de mon rhume. Bien! voici une grande rayure sur le marbre de mon buffet : on va me dire encore que c'est fait depuis long-temps. Il faudrait avoir des meubles en fer ici, et encore on en verrait bientôt la fin... Suivez-moi dans ma chambre, mademoiselle, j'ai besoin de vous. (*Elles sortent toutes deux.*)

SCÈNE VIII.

LAURENT, *puis* CHARLES, *suivi d'un commissionnaire portant un chevalet, une toile et une boîte à couleurs.*)

CHARLES, *au commissionnaire.* — Vous reviendrez prendre tout cela tantôt. (*Le commissionnaire sort.*) Vous direz à madame que je suis à ses ordres.

LAURENT. — Oui, monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

CHARLES.

Que de lumière ici ! des reflets partout ! Si encore les persiennes étaient fermées ! (*Il pose sa toile sur son chevalet.*) Je vais toujours ébaucher, si je peux, ma tête aujourd'hui. Mon Dieu ! que ce jour est incommode !

SCÈNE X.

CHARLES, LAURENT.

LAURENT. — Madame va venir.

CHARLES. — Pouvez-vous fermer la persienne de ce côté?

LAURENT. — Fermer la persienne ?

CHARLES. — Oui, de ce côté.

LAURENT. — Vous n'y verrez pas clair si je ferme la persienne.

CHARLES. — De ce côté seulement.

LAURENT. — Je veux bien ; mais vous n'y verrez pas. (*Laurent ouvre la fenêtre et ferme la persienne, puis il vient se poser devant Charles, dont il suit tous les mouvements.*)

LAURENT. — Est-ce que monsieur va faire le portrait de madame? (*Charles ne répond pas, il met un morceau de blanc dans son porte-crayon et commence à le tailler.*) Mais vous allez tout salir avec votre blanc d'Espagne.

CHARLES. — Mettez-moi quelque chose sous les pieds.

LAURENT. — Qu'est-ce que monsieur veut sous ses pieds ?

CHARLES. — La première chose venue. (*Laurent sort.*)

SCÈNE XI.

CHARLES.

Il est charmant, ce monsieur ; il vous mange dans la main avec une facilité extraordinaire.

SCÈNE XII.

CHARLES, HENRIETTE.

HENRIETTE. — Monsieur a demandé un tapis?

CHARLES. — J'ai demandé quelque chose pour mettre sous mes pieds.

HENRIETTE. — Quel tapis faut-il à monsieur?

CHARLES. — Ce que vous aurez sous la main. La première chose venue.

HENRIETTE. — Je vais voir à la cuisine. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

CHARLES.

Elle est gentille, cette petite; une jolie tête. Et cette dame qui ne vient pas! Si je ne craignais de désobliger ce pauvre Nicolet, qui m'a procuré ce portrait, comme j'aurais déjà filé!

SCÈNE XIV.

CHARLES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *apportant un tapis.* — Monsieur, sera-t-il bon celui-là?

CHARLES. — Non, certainement; donnez-m'en un moins beau, je crains de le gâter.

HENRIETTE. — Mais qu'est-ce que monsieur veut donc faire sur un tapis?

CHARLES. — C'est pour ne pas gâter le parquet avec mon crayon.

HENRIETTE. — Est-ce qu'un torchon ne ferait pas la même chose?

CHARLES. — Si fait.

HENRIETTE. — Je vais en demander un à la cuisine. (*Elle sort par la porte latérale.*)

CHARLES. — Elle est vraiment très-gentille, d'une jolie couleur.

SCÈNE XV.

CHARLES, *puis* MADAME BIDARD.

(Madame Bidard entre par la porte du fond, elle est coiffée en bandeau, un bouquet de coquelicots sur la tête, parure en corail; vêtue d'une robe Haïti, en gros d'été, très-décolletée, très-ample, se tenant raide et figurant une sonnette de table. Quatre broches en pierres le long du corsage; bottines puce, bagues de prix à tous les doigts.)

MADAME BIDARD. — Ah! mon Dieu! comme il fait noir! On n'aura pas assujetti les persiennes, le vent les aura poussées. Bien le bonjour.

CHARLES, *faisant une inclination.* — Madame...

MADAME BIDARD. — Je vous m'étais figuré moins jeune. Vous n'y verrez pas.

CHARLES. — Pardonnez-moi.

MADAME BIDARD. — C'est comme vous voudrez. Vous a-t-on apporté ce que vous avez demandé?

CHARLES. — On va me l'apporter.

MADAME BIDARD, *s'asseyant le dos tourné à la porte du fond.* — Je ne sais pas si vous me trouverez à votre goût; je me suis tellement pressée, j'avais si tellement peur de me faire attendre, que je suis venue comme me voilà : c'est la première fois que je mets cette robe-là; vous va-t-elle?

CHARLES. — Elle est très-harmonieuse. (*A part.*) C'est ignoble!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ÉLISABETH *entrant par la porte du fond, un torchon à la main.*

MADAME BIDARD. — Qui est-ce qui se permet d'entrer ici sans frapper?

ÉLISABETH. — C'est moi, madame.

MADAME BIDARD. — Ah ! c'est vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

ÉLISABETH. — Je ne veux rien, j'apporte seulement un torchon qu'Henriette m'a dit d'apporter.

MADAME BIDARD. — J'avais dit, moi, à Henriette d'apporter un tapis : pourquoi ne fait-on jamais ce que je dis ? Je n'entends pas qu'il entre jamais de torchon ici, et cela sous aucun prétexte. Si j'ai fait mettre monsieur ici, c'est qu'apparemment j'avais mes raisons. Je sais ce que c'est que les peintres, ce n'est pas la première fois que j'en vois ; Dieu merci ! c'est un état qui salit beaucoup. Emportez votre torchon : m'avez-vous entendu ?

ÉLISABETH. — Oui, madame. (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

MADAME BIDARD, *la rappelant.* — Dites donc, dites donc, qu'est-ce que c'est donc que ce nouveau genre d'aller au bain tous les jours à présent ?

ÉLISABETH. — Moi, madame ?

MADAME BIDARD. — Ne me répondez pas ; oui, il m'a fallu envoyer cent fois en bas pour une malheureuse tasse de chocolat.

ÉLISABETH. — Si on peut dire une chose pareille !

MADAME BIDARD. — Ce n'est peut-être pas vrai ? Vous n'êtes peut-être pas allée prendre un bain ce matin ?

ÉLISABETH. — Si, madame.

MADAME BIDARD. — Quelle est la maison où il sera permis à une domestique de prendre des bains tous les jours ?

ÉLISABETH. — Les domestiques ne peuvent donc plus prendre de bains, à présent ?

MADAME BIDARD. — Si fait, lorsque cela leur est indispensablement nécessaire.

ÉLISABETH. — Puisque le médecin me les a ordonnés.

MADAME BIDARD. — Pourquoi lui parler, au médecin, sans participation ?

ÉLISABETH. — Pourquoi que le sang me tourmentait ?

MADAME BIDARD. — Ah! le sang vous tourmente aussi, vous!

ÉLISABETH. — Oui. madame.

MADAME BIDARD. — Tout ça ne peut pas durer, ça ne me convient pas du tout. Descendez dans votre cuisine voir si j'y suis. Si la maison ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire, entendez-vous? répondeuse!

ÉLISABETH. — Avec ça que je réponds beaucoup.

(Élisabeth reste un moment en place, puis elle sort, fermant la porte avec violence, en articulant le mot *baraque*. Madame Bidard se lève et se précipite sur la porte, qu'elle ouvre toute grande.)

MADAME BIDARD. — Insolente! vous me monterez votre compte, grossière que vous êtes.

SCÈNE XVII.

CHARLES, MADAME BIDARD.

MADAME BIDARD, *toute rouge d'indignation.* — Vous voyez, monsieur, si j'ai de la patience; je suis tous les jours à envier le sort de ceux qui n'en ont pas. Heureusement que dans votre partie vous ne savez pas ce que c'est. Et dire qu'il n'y a pas de maison dans Paris où ils soient mieux qu'ici, les domestiques; vous le voyez.

CHARLES. — Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, madame, je vais commencer.

MADAME BIDARD. — On n'a de la vie été enrhumée comme je la suis! comment faut-il me mettre?

CHARLES. — Il faudrait prendre une pose qui vous fût habituelle.

MADAME BIDARD. — Je vais me mettre comme quand je parle à quelqu'un. (*Madame Bidard lève les bras en l'air, dans l'attitude d'une personne suppliante.*)

CHARLES. — Ne craignez-vous pas, madame, que cette pose ne devienne bien fatigante?

MADAME BIDARD. — Oh! non, j'ai l'air délicate, je ne la suis

pas. J'ai nourri tous mes enfants, trois garçons et trois demoiselles; j'ai perdu mes filles de la petite vérole ; ce qui n'a pu cependant me déterminer à faire vacciner les garçons, ça les rend bossus; je les pleure néanmoins tous les jours, mes pauvres filles! (*Elle verse d'abondantes larmes.*) Mon aînée aurait à présent dix-sept ans, la seconde en aurait treize et demi, et la troisième neuf : les hommes ne sauront jamais ce que c'est que d'être mère. J'ai avec ça un mari si original; sortez-le de son cabinet, il n'y est plus.

CHARLES. — Je crois avoir eu l'honneur de le rencontrer souvent chez M. Véron.

MADAME BIDARD. — Ce sont ses galeries; c'est très-possible. Mon mari est un petit homme trapu, noir comme une taupe, très-agissant; il a toujours un habit bleu ou bien une redingote, avec des lunettes pour ses yeux. Ce n'est pas qu'il soit méchant; non, monsieur, il n'est pas méchant, mais c'est un homme, voyez-vous, un homme tout à ses affaires, un homme, comment vous dirai-je? un homme...

CHARLES. — Positif.

MADAME BIDARD. — Peut-être bien... Je crois que vous avez raison; je ne pourrai pas rester long-temps dans cette position-là, j'ai les bras que je ne les sens plus. (*Elle abandonne l'attitude d'une personne suppliante.*) Là surtout, à la saignée; un enfant en pleurerait.

CHARLES. — Voulez-vous vous reposer?

MADAME BIDARD. — Ce n'est pas de refus. (*Elle se lève et va voir sur la toile.*) Tiens! comme vous m'avez fait la tête forte! Est-ce que j'ai la tête aussi forte que ça?

CHARLES. — Non, madame, ce n'est qu'une préparation.

MADAME BIDARD. — A la bonne heure, je me disais bien aussi que je n'avais pas la tête aussi forte. Voulez-vous prendre quelque chose?

CHARLES. — Je vous remercie, madame.

MADAME BIDARD. — Est-ce merci oui, ou merci non ? car, à votre âge, on a toujours faim ; je connais cela, moi, une mère de famille. Allons, puisque c'est comme ça, je vais me remettre. (*Elle s'assied.*) M'avez-vous bien mise dans le milieu de votre machine ?

CHARLES. — Pas tout à fait, madame.

MADAME BIDARD. — Ah ! mais c'est qu'il faudra tout recommencer, d'abord ; si je ne suis pas bien dans le beau milieu, faudra recommencer. Il est bon que vous sachiez que c'est une surprise que je ménage à mes enfants pour ma fête ; je veux placer mon portrait, s'il est ressemblant, bien entendu, dans leur chambre ; et comme, Dieu merci ! je n'ai jamais établi de différence entre eux, je ne veux pas être tournée plutôt d'un côté que d'un autre. Vous comprenez ?

CHARLES. — Parfaitement.

MADAME BIDARD. — Tenez, il y a à Versailles un tableau sur un plafond ; c'est, je crois, une tête de déesse ; ce n'est pas bien peint, mais de quel côté que vous vous tourniez, cette diable de tête vous suit toujours ; c'est précisément comme ça que je voudrais être faite.

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — J'aime bien Versailles ; mais pour y aller une fois par an, pas davantage. Vous n'êtes pas sans y avoir été, à Versailles ?

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Vous avez pris, pour aller là, les petites voitures qui sont sur la place de la Révolution ?

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — C'est très-bon marché ; je n'y suis jamais allée, mais je sais que c'est très-bon marché. Nous avions une domestique qui en était, de Versailles ; elle prenait

toujours ces petites voitures-là : on les appelle des *coucous*. Je vous préviens que je suis très-difficile à peindre.

CHARLES. — Vous vous êtes fait peindre plusieurs fois ?

MADAME BIDARD. — Bien des fois. J'ai un portrait de moi dans la chambre de mon mari ; c'est assez bien peint, mais pas ressemblant du tout. C'était un pauvre jeune homme qui m'a fait ce portrait-là il y a des années, je n'avais pas encore épousé mon mari, j'étais demoiselle. Il s'appelait, ce peintre-là… comment diable s'appelait-il ? J'ai son nom sur le bout de la langue, un singulier nom, un nom en *er ;* il demeurait à la Croix-Rouge, de ces côtés-là… Un élève de David… très-laid de figure… Si M. Bidard était là ! Un nom bien connu, aidez-moi donc ; un nom en *er*.

CHARLES. — Je ne sais, madame…

MADAME BIDARD. — J'y suis, Genovéfin. C'était M. Genovéfin. Avez-vous entendu parler de ce peintre-là ?

CHARLES. — Jamais, madame.

MADAME BIDARD. — Genovéfin ? Il a pourtant exposé ; il était à peu près de votre âge : il est mort de la poitrine. Il peut toujours se vanter d'avoir fait bien du chagrin à sa famille, qui ne voulait pas de cet état-là et qui, au fond, avait bien raison, convenez-en.

CHARLES. — Vous me permettrez de ne pas être de votre avis.

MADAME BIDARD. — Allons, je vois que vous ne valez pas mieux que les autres ; vous avez aussi votre petite tête. Du reste, j'ai toujours ouï dire que dans votre partie, si on n'avait pas le premier talent, on mourait de faim ; et puis vos couleurs, c'est, dit-on, très-mauvais pour la santé. J'ai trois enfants, mais j'aimerais mieux les voir tous les trois prêtres, que de prendre cet état-là. Plus je vais, et plus je m'enrhume. Je ne saurais rester si long-temps en place. (*Elle se lève.*) N'ayez pas peur, je ne regarderai que quand ça sera fini. J'ai des crampes plein les jambes, je ne reste jamais si long-temps en place ; quand il fait beau, je

suis toujours dehors, j'aime à trotter. Nous avons une voiture, mon mari a son cabriolet, je ne m'en sers jamais; quelquefois le soir, et encore : c'est quand je ne puis pas faire autrement. Je suis la femme la plus malheureuse, aucune des sonnettes de la maison ne va; je suis obligée d'appeler tous mes domestiques : comme c'est agréable. Henriette!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE. — Madame?

MADAME BIDARD. — Vous étiez donc à la porte, mademoiselle, pour être arrivée aussitôt que la parole?

HENRIETTE. — Non, madame.

MADAME BIDARD. — Si fait; vous trouviez sans doute fort extraordinaire que je fisse faire quelque chose sans vous en avoir donné avis, n'est-ce pas? Je fais faire mon portrait, vous voilà au courant; êtes-vous contente, à présent?

HENRIETTE. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — C'est fort heureux. A-t-on monté du vin pour le déjeuner de monsieur?

HENRIETTE. — Je n'en sais rien.

MADAME BIDARD. — Vous n'en savez rien? Je n'en sais rien non plus. Vous y descendrez, à la cave, ou plutôt vous direz à Laurent qu'il y descende avec un commis, et qu'il monte du vin pour le déjeuner.

HENRIETTE. — Moi, madame?

MADAME BIDARD. — Sans doute, vous; voulez-vous que ce soit moi?

HENRIETTE. — Non, madame.

MADAME BIDARD. — Vous tenez peut-être à ce que ce soit monsieur?

HENRIETTE. — Monsieur non plus.

MADAME BIDARD. — Eh bien ! qui donc, alors ?

HENRIETTE. — Je ne sais pas, madame... mais...

MADAME BIDARD. — Mais quoi ?

HENRIETTE, *dans ses dents, le dos tourné à sa maîtresse.* — Pour casser les bouteilles, je les casserai aussi bien comme Laurent.

MADAME BIDARD. — Qu'est-ce que c'est encore que ça ! Vous voilà encore une fois en colère avec celui-là ?

HENRIETTE. — Non, madame.

MADAME BIDARD. — Ce ne serait pas la première fois. Non, mais ce n'est pas assez d'être tourmentée comme je la suis depuis quelques jours par mon rhume de cerveau, il faut encore que vous y ajoutiez.

HENRIETTE, *toujours entre ses dents.* — Faut pas tant de malice pour casser des bouteilles.

MADAME BIDARD. — Mais qu'avez-vous donc à rabâcher comme ça dans vos dents ; qu'est-ce que vous dites ?

HENRIETTE. — Je dis que pour casser des bouteilles, je les casserai aussi bien comme Laurent.

MADAME BIDARD. — Ce n'est pas cela que vous avez dit d'abord.

HENRIETTE. — Pardonnez-moi, madame.

MADAME BIDARD. — Qu'avez-vous dit avant ?

HENRIETTE. — Avant ? je n'ai rien dit avant.

MADAME BIDARD. — Tant mieux pour vous si vous dites la vérité. Au reste, il me convient que mes bouteilles soient cassées, ou fussent cassées, pour parler français. Je veux un jour dans l'année être maîtresse chez moi. Ce n'est pas, je crois, par trop exiger.

HENRIETTE. — Madame est bien la maîtresse de faire ce qu'elle veut.

MADAME BIDARD. — Je l'espère bien aussi ; et de plus, je n'entends pas, mademoiselle, que l'on piétine chez moi comme vous piétinez.

HENRIETTE. — Je ne piétine pas.

MADAME BIDARD. — Vous piétinez. Tenez, j'entends quelqu'un qui monte dans l'escalier, on va me tomber sur les épaules, et ça encore grâce à vous. Allez voir qui c'est.

HENRIETTE, *allant à la porte du fond.* — C'est madame Legros.

MADAME BIDARD. — Que le ciel la bénisse, celle-là : nous allons en avoir pour une éternité; moi qui ne voulais recevoir personne aujourd'hui !... Faites entrer.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME LEGROS.

MADAME LEGROS. — Bonjour, madame.

MADAME BIDARD. — Comment, madame Legros, c'est vous, par quel hasard ? Permettez donc... (*Elle l'embrasse*). Comment vous portez-vous, et M. Legros ? Henriette, débarrassez madame Legros de son manteau. Vous dînez avec nous ?

MADAME LEGROS. — Je ne puis avoir ce plaisir aujourd'hui.

MADAME BIDARD. — Pourquoi ça ?

MADAME LEGROS. — Parce que je n'ai pas prévenu à la maison ; on serait inquiet. J'étais sortie ce matin pour faire un tour ; et quand j'ai vu le beau temps, je me suis dit : Je vais en profiter pour aller rendre une petite visite à madame Bidard.

MADAME BIDARD. — Et vous voilà. Faut avoir souvent des idées pareilles, madame Legros.

MADAME LEGROS. — Mais vous étiez occupée, je vous demande pardon si je suis indiscrète.

MADAME BIDARD. — Pas du tout, c'est moi au contraire qui vous demande bien pardon de vous recevoir ici; nous allons passer dans le salon si vous permettez...

MADAME LEGROS, *retenant madame Bidard.* — Non pas,

madame, nous sommes ici au parfait; je me retire si vous faites la moindre cérémonie, je vous en préviens.

MADAME BIDARD. — Donnez-vous au moins la peine de vous asseoir.

MADAME LEGROS. — Je suis persuadée que je vous dérange.

MADAME BIDARD. — Vous plaisantez. Henriette?

HENRIETTE. — Madame?

MADAME BIDARD. — Descendez en bas dire que je n'y suis pour personne.

HENRIETTE. — Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

MADAME BIDARD, MADAME LEGROS, CHARLES.

MADAME BIDARD. — Il ne faut pas vous demander de vos nouvelles, vous avez des couleurs superbes.

MADAME LEGROS. — Je me porte assez bien.

MADAME BIDARD. — Et M. Legros? à lui, non plus, il ne faut rien demander, il a une santé de fer.

MADAME LEGROS. — Mais je vous remercie.

MADAME BIDARD. — Et la maman?

MADAME LEGROS. — Vous êtes trop bonne; maman a eu tout l'hiver un rhume qui l'a beaucoup fatiguée.

MADAME BIDARD. — Il ne l'a pas plus fatiguée que celui que j'ai depuis deux jours, que j'en pleure comme une Madeleine: il a fait si tellement humide depuis six mois.

MADAME LEGROS. — Le temps est mieux depuis quelques jours.

MADAME BIDARD. — Il ne faut pas encore chanter victoire, je ne crois pas le mauvais temps parti.

MADAME LEGROS. — M. Bidard se porte bien, ces messieurs aussi?

MADAME BIDARD. — Tout mon monde va bien, Dieu merci! c'est moi qui suis la plus malade. Ernest et Edmond sont

à la campagne chez leur oncle. J'attends Arthur d'un moment à l'autre, je ne l'ai pas vu aujourd'hui, il est sorti de bonne heure. Mais c'est votre petite demoiselle qui doit être une petite femme à présent ?

MADAME LEGROS. — Elle grandit beaucoup ; on est très-content à sa pension.

MADAME BIDARD. — Comment ! elle est donc en pension ?

MADAME LEGROS. — Depuis le commencement de l'hiver.

MADAME BIDARD. — Depuis le commencement de l'hiver ? Vous l'y avez mise de bien bonne heure.

MADAME LEGROS. — Mais Zoé a six ans ; et quand je l'avais à la maison, je ne me souciais pas de la laisser seule, je l'emmenais avec moi quand nous dînions en ville, au spectacle, partout, ma fille ne me quittait pas, elle se couchait tard, cela me fatiguait horriblement.

MADAME BIDARD. — Alors je conçois que c'est bien plus commode pour vous de l'avoir en pension. Elle a toujours ses beaux yeux ?

MADAME LEGROS. — Toujours.

MADAME BIDARD. — Combien de fois n'avons-nous pas fait la partie de vous aller voir ! mais toujours au moment de sortir, crac, quelqu'un nous tombait sur le dos ; c'était vraiment comme un fait exprès. D'un autre côté, je ne sors pas beaucoup, je ne sors même pas assez ; aussi quand je marche je suis tout de suite à souffler comme un bœuf ; et puis dans une maison aussi conséquente comme la nôtre, c'est une chose, c'est une autre, ce qui fait que l'on est des siècles sans se voir : avec ça que vous demeurez si tellement loin, au bout du monde.

MADAME LEGROS. — Nous avons l'espoir de nous rapprocher cet hiver.

MADAME BIDARD. — Voilà qui serait bien aimable. Toutes les fois que nous venons à parler de vous avec mon mari, et ça

nous arrive souvent, nous nous disons toujours : Où diable les Legros ont-ils été se nicher, ça n'a pas le sens commun !

MADAME LEGROS. — Vous savez qu'à Paris on ne se loge pas toujours comme l'on veut.

MADAME BIDARD. — On se loge comme on peut, c'est une vérité. A propos, nous avons eu hier à dîner quelqu'un de vos connaissances : M. et madame Bruandet.

MADAME LEGROS. — Comment se porte-t-elle?

MADAME BIDARD. — Assez bien pour son état. Quant à lui, il toussotte toujours; ce n'est pas étonnant, je l'ai toujours connu toussottant.

MADAME LEGROS. — Nous ne les voyons plus, je ne sais pas pourquoi.

MADAME BIDARD. — A propos, que faites-vous donc de madame Dufey ? donnez-m'en donc des nouvelles, on la dit bien engraissée.

MADAME LEGROS. — Nous l'avons vue tout l'hiver chez sa cousine, madame Rochon.

MADAME BIDARD. — J'ai été indigne avec madame Rochon. Elle est venue me voir à son retour des eaux, je n'ai pas encore pu trouver un moment pour aller lui rendre sa visite. Je la trouve bien aimable, madame Rochon, je ne sais pas si vous êtes comme moi.

MADAME LEGROS. — Elle est fort bien, elle reçoit à merveille, c'est une charmante maison que la leur. Elle est surtout excellente musicienne.

MADAME BIDARD. — Quel est son instrument?

MADAME LEGROS. — Elle joue du piano.

MADAME BIDARD. — Ah ! oui-dà, je ne lui connaissais pas ce talent là ; je savais qu'elle dessinait très-bien, mais aujourd'hui ce n'est plus un mérite, tout le monde dessine.

(Charles témoigne, par la contraction de ses lèvres, du plaisir que produit sur lui cette observation de madame Bidard.)

MADAME LEGROS. — Je suis bien étonnée, madame, que vous

n'ayez jamais entendue madame Rochon ; elle a peu de voix, mais elle chante avec beaucoup de goût, elle est surtout parfaitement organisée.

MADAME BIDARD. — Au surplus vous devez en parler savamment, car je me suis laissé dire que vous étiez bien bonne musicienne aussi.

MADAME LEGROS. — J'aime beaucoup la musique, mais j'ai si peu de temps à lui donner.

MADAME BIDARD. — Le fait est que tous ces talents d'agrément-là ne servent pas à grand'chose, c'est bien du temps perdu *. Je l'attends, madame Rochon, quand elle aura trois ou quatre enfants ; et ça ne tardera pas, car il va bien, M. Rochon ; nous verrons si c'est qu'elle ne plantera pas là toutes ses musiques.

MADAME LEGROS. — Madame Milleret vous a-t-elle donné de ses nouvelles depuis long-temps ?

MADAME BIDARD. — Madame Milleret est venue passer six semaines avec nous à la mort de sa belle-sœur, madame Pardessus, je crois qu'elle ne serait pas très-éloignée de nous revenir l'année prochaine ; et, bien que madame Milleret ne soit plus la fleur des pois, elle n'est pas encore si tellement vieille qu'elle aille comme ça s'enterrer toute vive au fond d'une campagne.

MADAME LEGROS. — Quel âge peut bien avoir madame Milleret ?

MADAME BIDARD. — Madame Milleret ? Je vais vous dire ça. Madame Milleret a pris notre logement rue de Provence ; nous sommes restés neuf ans rue Croix-des-Petits-Champs. Voyons, neuf et dix font dix-neuf, dix-neuf et six font vingt-cinq... Madame Milleret est de nos âges, c'est une femme de quarante-cinq à quarante-six ans tout au plus.

* Madame Bidard n'est pas musicienne.

MADAME LEGROS. — J'ai, madame, la prétention de croire madame Milleret mon aînée de beaucoup.

MADAME BIDARD. — Mon Dieu ! pour cinq ou six ans de plus ou de moins, ce n'est guère la peine d'en parler.

MADAME LEGROS. — J'étais cependant encore en pension lorsque madame Milleret épousa M. Joubert, son premier mari.

MADAME BIDARD. — C'est bien possible ; mais, comme je vous disais, je crois bien qu'elle nous reviendra cet hiver.

MADAME LEGROS. — Cela ne m'étonnerait pas. Je ne suis jamais allée chez madame Milleret, à la campagne, nous ne nous voyons plus, et cela sans avoir jamais su pourquoi ; mais je connais sa propriété.

MADAME BIDARD. — On dit qu'il n'y a rien de joli comme ça. Nous avons toujours projeté avec M. Bidard d'aller la voir, nous n'y avons jamais été.

MADAME LEGROS. — La personne qui habitait cette propriété, et à laquelle a succédé madame Milleret, était une ancienne amie de ma mère, nous y allâmes souvent, j'étais fort jeune alors ; rien au monde de plus triste, plus maussade que cette habitation. Figurez-vous une grande maison toute seule au milieu des bois, c'était atroce.

MADAME BIDARD. — Elle n'en veut pas convenir ; mais sa cousine, mademoiselle Jolivard, qui est plus franche qu'elle, m'a avoué qu'elle commençait déjà à s'en mordre les doigts.

MADAME LEGROS. — Elle ne se marie donc pas, mademoiselle Jolivard ?

MADAME BIDARD. — Il n'en est pas question ; mais je m'en vas vous dire, mademoiselle Jolivard a été élevée dans les grandes manières, elle a vu le monde de bonne heure : chez sa cousine on recevait beaucoup ; elle n'a pas de fortune, mademoiselle Jolivard : sa mère, qu'elle a perdue fort jeune, avait bien apporté une assez belle dot ; mais le papa était un gaillard qui aimait la bonne chère et qui allait

grand train. — Ce qui lui restait, il en a perdu les trois quarts je ne sais comment; c'est même, dit-on, ce qui l'a fait mourir; et sans sa cousine, la jeune personne eût été fort embarrassée. Avec ça elle n'épouserait pas le premier venu, vous voyez qu'elle n'est pas encore aussi facile à marier qu'on pourrait le croire. On a bien parlé dans les temps d'un mariage avec M. Nicolet...

MADAME LEGROS, *l'interrompant.* — Est-ce qu'il n'a pas lieu?

(Dès que le nom de Nicolet a été prononcé, madame Legros piétine, s'agite sur sa chaise et ne tient plus en place.)

MADAME BIDARD. — C'est tombé dans l'eau. Il est bon de vous dire, madame Legros, que je n'ai jamais ajouté foi à ce mariage-là. Mademoiselle Jolivard est trop jeune pour Nicolet; et puis tous ces vieux garçons-là, voyez-vous, ça aime bien trop sa liberté pour se confiner dans un ménage, ça préfère courailler jusqu'à ce qu'ils soient retenus chez eux une bonne fois pour n'en plus sortir.

MADAME LEGROS. — M. Nicolet a de la fortune.

MADAME BIDARD. — Je ne sais pas ce qu'a Nicolet, je n'ai jamais compté avec lui; mais on le croit plus riche qu'il ne l'est réellement. Nicolet est à son aise, il n'y a pas de doute, mais Nicolet est très-généreux. Du reste, il est toujours le même. C'est bien le plus drôle de corps qui ait jamais existé. L'été dernier, à la campagne, chez sa nièce, madame Paré, il nous a fait mourir de rire.

MADAME LEGROS. — Ses plaisanteries ne sont pas toujours de fort bon goût.

MADAME BIDARD. — Ah! bah! à la campagne faut pas être bégueule.

MADAME LEGROS. — Sa nièce a fait, dit-on, un mauvais mariage; M. Paré passe généralement pour un homme assez commun, assez épais, assez laid.

MADAME BIDARD. — Mais non, Paré n'est pas laid; c'est de

ces bonnes figures qui ne disent rien. Comment vous dirai-je? vous ne l'avez jamais vu?

MADAME LEGROS. — Je n'ai jamais eu ce bonheur.

MADAME BIDARD. — Je vais vous trouver sa ressemblance, attendez un peu.

MADAME LEGROS. — Je n'y tiens pas le moins du monde, je vous jure.

MADAME BIDARD. — A qui donc ressemble-t-il, ce diable de Paré? Ah! j'y suis. Je vais là chercher midi à quatorze heures : tenez, il a un faux air de votre beau-frère; c'est un gros papa comme lui.

MADAME LEGROS, *souriant, les lèvres très-pincées.* — Je vous remercie pour mon beau-frère.

MADAME BIDARD. — Je suis franche, votre beau-frère serait là que je lui dirais la même chose.

MADAME LEGROS. — Oui, madame, je vous crois beaucoup de franchise.

MADAME BIDARD. — Après ça, Paré n'est pas un aigle; mais c'est bien le meilleur enfant de la terre; ils ont donné tout l'hiver des soirées jolies, jolies, jolies; tout Paris y était. Ils sont à leur aise, les Paré; leur maison a fait beaucoup d'affaires depuis la révolution.

MADAME LEGROS, *d'un ton très-sec.* — J'en suis enchantée pour sa petite femme, à laquelle je ne suppose pas la moindre méchanceté.

MADAME BIDARD. — Est-ce que vous ne vous voyez pas.

MADAME LEGROS. — Non, madame. Quand M. Nicolet maria sa nièce, il envoya des billets de faire part à tout le monde; il en inonda Paris : nous fûmes peut-être les seuls auxquels il crut pouvoir se dispenser d'en adresser.

MADAME BIDARD. — Vous savez aussi bien que moi comme il est, il n'y aura plus pensé.

MADAME LEGROS. — Aussi, madame, ne lui en ai-je pas voulu, je vous prie de le croire. Depuis il a souvent ren-

contré mon mari sans jamais lui demander une seule fois de mes nouvelles : j'eus lieu d'en être étonnée, d'après tout ce que nous avions fait pour lui, mon mari et moi.

MADAME BIDARD. — Que voulez-vous? un hurluberlu!

(Pendant toute sa période, madame Legros retire sa respiration à chaque mot pour lui donner plus de valeur.)

MADAME LEGROS. — Nous sommes bien éloignés de nous reprocher ce que nous avons fait pour lui; mais toujours est-il vrai qu'il eut constamment, et cela pendant des années, son couvert à la maison, qu'il y était comme chez lui, toujours, le premier, à toutes nos fêtes, à toutes nos parties, à toutes nos réunions; et comment a-t-il reconnu toutes ces marques d'affection? En rompant avec nous sans qu'il lui fût possible d'articuler un seul reproche, en évitant toute espèce d'explication, en oubliant à la fois les soins et les attentions dont mon mari l'avait entouré, sans égard pour ma mère, pour moi, pour ma position, j'étais enceinte de Zoé : aussi ai-je bien juré de ne plus professer désormais pour lui que le plus souverain mépris. Je lui fais trop d'honneur encore, je voulais dire la plus parfaite indifférence.

(Charles, les bras croisés, les yeux fixés au plafond, assis devant son chevalet, attend l'issue de la conversation; madame Bidard est devenue rêveuse, toujours sous l'empire de son rhume de cerveau. Madame Legros est dans une grande agitation.)

MADAME BIDARD, *sortant de sa rêverie.* — Écoutez une chose : bien souvent, dans la société, on se fâche faute de s'entendre. Je vous promets, moi, qu'il vous rencontrerait, qu'il ne vous en voudrait pas du tout.

MADAME LEGROS, *avec un sourire ironique.* — Vous croyez, madame?

MADAME BIDARD. — Il n'y a pas de doute : il vous lâcherait une calembredaine, et tout serait fini par là.

MADAME LEGROS. — Je ne le crois pas, madame, qu'une calembredaine pût me faire revenir sur son compte.

MADAME BIDARD. — Ah! bah! laissez-moi donc tranquille, vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air.

MADAME LEGROS. — Vous ne me connaissez pas encore.

(Charles tousse de temps en temps pour donner signe d'existence.)

MADAME BIDARD. — Soyons justes et de bon compte. Vous prétendez avoir à vous plaindre de lui : qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, vous savez.

MADAME LEGROS, *l'interrompant.* — Ne viens-je pas de vous dire…

MADAME BIDARD, *l'interrompant à son tour.* — Mon Dieu! qui sait si Nicolet n'a pas aussi ses griefs? Dans les temps qu'il allait chez vous, vous ne le ménagiez guère; je me rappelle bien cette époque-là, c'était quand M. Molard arriva de La Flèche. Eh bien! c'est à partir de ce moment-là qu'il ne fut plus bon à jeter aux chiens.

MADAME LEGROS. — Je vois avec peine que l'on est parvenu à surprendre votre bonne foi. M. Molard n'a jamais pu porter ombrage à personne chez moi; il était très-aimable, je dois en convenir; il avait d'excellentes manières; il m'avait d'ailleurs été recommandé par une sœur de mon mari qui habite la Flèche; un de ses oncles était en relation d'affaires avec nous; je n'avais donc, ce me semble, aucun motif pour ne pas bien le recevoir.

MADAME BIDARD. — Après ça, ce que je vous en dis…

MADAME LEGROS. — Non, madame; mais il est si facile, quand on adore les gens, d'ajouter foi à toutes leurs paroles, et je commence à croire que l'on ne m'avait pas trompée en m'assurant que M. Nicolet était au mieux ici, madame, qu'il avait toute votre confiance.

(La physionomie de madame Bidard, naturellement colorée, est devenue pourpre depuis la dernière sortie de madame Legros.)

MADAME BIDARD. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame, avec ma confiance. Au reste, si M. Nicolet

est au mieux avec moi, c'est qu'il me convient qu'il y soit. Voilà tout ce que j'ai à vous répondre.

MADAME LEGROS, *affectant un grand calme.* — Mais je trouve cela tout simple.

MADAME BIDARD. — On a pu dire dans les temps tout ce qu'on a voulu ; je m'en moque, je suis au-dessus de tout ; et si j'ai eu des bontés pour quelqu'un, ça n'a jamais été au point de lui faire passer avec moi des six semaines à la campagne quand mon mari était bien tranquille à Paris.

(La physionomie de madame Legros, naturellement blafarde, prend une teinte verdâtre.)

MADAME LEGROS. — Je ne suis pas, madame, dans l'usage de répondre à des impertinences.

MADAME BIDARD. — Moi non plus. Au surplus, on peut se tromper, personne n'est infaillible, il n'y a que le pape. .

. . . .

. . . .

(Grand silence après la réplique de madame Bidard. Madame Legros voudrait être à cent lieues de son amie ; Charles ricane dans sa moustache ; la maîtresse de la maison fait un usage très-fréquent de son mouchoir.)

MADAME BIDARD, *rompant le silence.* — Si vous voulez, monsieur, je vais reprendre ma position. (*Se tournant du côté de madame Legros.*) Vous permettez, madame.

MADAME LEGROS. — Vous faites faire votre portrait ?

(Elle se lève et gagne tout doucement la porte de la salle à manger en prenant le chemin le plus long.)

MADAME BIDARD. — Je fais faire mon portrait, oui, madame ; c'est pour mettre dans la chambre de mes enfants (*avec intention marquée*), car j'ai le défaut d'être bonne mère. (*Après avoir cherché quelque temps.*) Jusqu'à présent on n'a jamais pu bien m'attraper.

MADAME LEGROS, *lui renvoyant la balle.* — Cela doit être très-difficile.

MADAME BIDARD. — Il faut croire que oui.

MADAME LEGROS, *d'un ton léger, s'acheminant toujours du côté de la porte.* — Mais on ne s'aperçoit pas de l'heure, chez vous; il doit commencer à se faire tard : je vais vous faire mes adieux.

MADAME BIDARD, *sans pour cela détourner la tête.* — Comment! sitôt?

MADAME LEGROS. — Je crains que l'on ne soit inquiet à la maison.

MADAME BIDARD. — Comment! vraiment, vous ne voulez pas nous rester à dîner?

MADAME LEGROS, *tenant enfin le bouton de la serrure.* Impossible aujourd'hui d'avoir ce plaisir.

MADAME BIDARD, *se levant.* — C'est en vérité rester trop peu. M. Bidard sera désespéré de ne pas s'être trouvé à la maison.

MADAME LEGROS. — Je vous en conjure, madame, ne vous dérangez pas, je vous en prie en grâce. (*Elles se disputent toutes deux le bouton de la porte.*) Vous êtes enrhumée, je craindrais que vous ne vous refroidissiez.

MADAME BIDARD. — Je ne veux pas vous laisser aller seule.

MADAME LEGROS. — Vous faites des cérémonies.

MADAME BIDARD, *la reconduisant.* — Ne m'oubliez pas auprès de madame votre mère, je vous en prie. Vous avez toujours des chapeaux divins.

MADAME LEGROS. — J'ai porté celui-ci tout l'hiver. (*Les deux dames sortent en se faisant mille politesses.*)

SCÈNE XXI.

CHARLES, *seul.*

J'ai vu le moment où la discussion allait devenir plus orageuse encore; ces dames, au reste, m'avaient totalement oublié. J'entends la maman Bidard, elle va me mettre au courant de l'histoire de l'autre.

MADAME BIDARD, *en dehors.* — Oui, tout ça c'est de votre faute; si vous ne l'aviez pas laissée monter, ça ne serait-pas arrivé.

CHARLES. — Continuation des discussions avec la femme de chambre.

SCÈNE XXII.

CHARLES, MADAME BIDARD.

MADAME BIDARD. — Me voici tout à fait à vous. (*Elle s'étend sur une chaise, elle est très-oppressée.*)

CHARLES. — Très-bien. J'aurai l'honneur de vous faire observer, madame, que dans le principe vous étiez placée à gauche.

MADAME BIDARD. — Je n'en sais rien, c'est bien possible; cette visite m'a toute bouleversée.

CHARLES. — Le corps un peu plus tourné de mon côté.... bien... c'est cela...

MADAME BIDARD. — Je vais me lever un peu. (*Elle se lève.*) Non, je crois que je serai mieux assise. (*Elle s'assied.*)

CHARLES. — Comme vous voudrez.

MADAME BIDARD. — Je ne conçois pas qu'il y ait des gens assez indiscrets pour voir que l'on est occupé; elle a bien dû voir en entrant que je faisais faire mon portrait, je ne me suis pas cachée.

CHARLES. — Elle n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

MADAME BIDARD. — C'est qu'imaginez-vous bien qu'elle attaque un homme qui est la délicatesse même. Il a cessé d'aller chez eux; je le crois bien, il n'est sorte d'avanies qu'ils ne lui aient faites, elle et son mari : aussi, quand il a vu ça, il te les a plantés là, et il a bien fait; il n'a pas besoin d'eux. Dieu merci, il n'a besoin de personne; et si pendant un temps il y a mangé, je puis vous assurer qu'il n'est pas de retour avec eux. C'était tous les jours des cadeaux; aujourd'hui c'était une chose, demain une

autre ; enfin, je vous dis, il lui fourrait de tous les côtés. C'est bien ce qui fait qu'on lui en veut tant depuis qu'il ne fourre plus. D'abord, je ne connais rien de plus égoïste qu'elle et dissimulée ! Je lui conseille de venir faire la bonne avec moi ; ça lui va bien, elle qui met sa fille en pension au commencement de l'hiver, pauvre enfant ! à cinq ans et demi ! je suis sûre qu'elle en est déjà jalouse, de sa petite. Elle est si coquette ! oui, monsieur, elle en est jalouse. Il est vrai qu'elle est belle comme les amours, sa petite. Il y avait un temps infini qu'elle n'était venue, je me serais bien passée de sa visite... Vous m'avertirez quand vous en serez à ma bouche, n'est-ce pas?... Vous ne m'avez pas entendue ?

CHARLES. — Pardon, madame, vous me demandiez, je crois, si cette dame...

MADAME BIDARD. — Vous n'êtes pas du tout à ce que je vous dis;... je ne parle plus de cette dame, il y a long-temps ; il paraît que vous la trouvez à votre goût.

CHARLES. — Je lui trouve l'air assez distingué.

MADAME BIDARD. — Ne venez donc pas me dire ça, elle a l'air d'une folle, je n'oserais pas sortir avec elle; au surplus, si vous tenez à faire sa connaissance, il ne tient qu'à vous, vous lui ferez grand plaisir : c'est une maison où l'on reçoit tout le monde. J'ai toujours défendu à mon fils d'y mettre les pieds, en attendant. Je vous disais donc, monsieur, que je vous serais obligée de m'avertir quand vous en serez à ma bouche, parce que j'ai une manière de la tenir, qui n'est pas celle de tout le monde... Vous m'avez entendue ?

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Où en étais-je restée?... j'y suis, il y avait donc un temps infini qu'elle n'était venue, m'y voilà. Elle prit un logement que nous avions rue de Provence, et qui nous devenait trop petit quand je fus enceinte d'Ar-

thur : elle me rendit une visite, je fus la voir. Bref, de fil en aiguille, nous nous sommes vues ; son mari était avocat comme il l'est encore, M. Bidard eut besoin de le consulter, ce qui fit que nous nous vîmes plus souvent. Ces relations-là ne durèrent pas long-temps, grâce à moi : non pas que M. Legros ne fût un parfait honnête homme, mais il était fort adroit, bien plus adroit que mon mari, et ça ne me convenait pas ; ça jeta bien, si vous voulez, un peu de froid entre nos deux maisons, cependant nous ne fûmes pas brouillées pour ça, nous nous tînmes sur la réserve. (*On frappe.*) Qui est-ce qui frappe ?

SCÈNE XXIII.

CHARLES, MADAME BIDARD, HENRIETTE.

HENRIETTE, *entr'ouvrant la porte.* — C'est moi.

MADAME BIDARD. — Qu'est-ce que c'est encore ?

HENRIETTE. — Ce n'est rien, madame, c'est seulement que j'avais oublié de dire à madame que M. Nicolet était venu pendant que madame Legros était ici.

MADAME BIDARD. — Que lui avez-vous dit ?

HENRIETTE. — Je lui ai dit que madame n'était pas habillée.

MADAME BIDARD. — Vous avez bien fait. Il n'a pas insisté ?

HENRIETTE. — Non, madame.

MADAME BIDARD. — Qu'est-ce qu'il vous a dit.

HENRIETTE. — Il ne m'a rien dit.

MADAME BIDARD. — Il ne vous a pas dit si c'est qu'il dînait aujourd'hui à la maison ?

HENRIETTE. — Non, madame, mais je pense bien que oui, puisqu'il ne m'a rien dit.

MADAME BIDARD. — Est-il parti de suite après vous avoir parlé ?

HENRIETTE. — Non, madame, il est allé écrire une lettre dans le cabinet de monsieur, et puis il est parti quand il l'a eu finie.

MADAME BIDARD. — Plus j'y pense, plus je trouve cette madame Legros méchante.

HENRIETTE. — Je l'ai trouvée bien changée, je ne la reconnaissais plus.

MADAME BIDARD. — C'est-à-dire qu'aujourd'hui elle était hideuse. Si cette femme-là n'avait pas toujours beaucoup de toilette...

HENRIETTE. — Elle a toujours de bien drôles de mises, en attendant.

MADAME BIDARD. — Je suis bien aise qu'ils ne se soient pas rencontrés avec Nicolet; car ils ne se voient plus avec lui! Je crois bien, comme je disais encore tout à l'heure, ils lui ont fait mille et une avanies.

HENRIETTE. — C'est cependant un bien bon enfant, M. Nicolet.

MADAME BIDARD. — Qui n'a que ce défaut d'être trop bon; il vaut mieux, dans son petit doigt, que tous les Legros ensemble.

HENRIETTE. — C'est offenser le bon Dieu que de dire quet' chose sur son compte, à M. Nicolet. Comme je trouve que la robe de madame est jolie!

MADAME BIDARD. — Je crois bien qu'elle est jolie, ce n'était pas là l'avis de madame Milleret; nous étions ensemble quand je l'ai achetée, elle n'aimait pas du tout cette nuance-là.

HENRIETTE. — Elle est cependant bien distinguée, bien comme il faut.

MADAME BIDARD, *se regardant avec complaisance.* — Oui, ce n'est pas la robe de tout le monde. Madame Legros s'est bien gardée de m'en ouvrir la bouche, c'est ce qui me confirme dans mon opinion.

HENRIETTE. — Votre fils ne revient pas pour déjeuner.

MADAME BIDARD. — Il sera allé au bois de Boulogne avec son manége. Vous me préviendrez quand il rentrera, parce

que je ne veux pas lui faire savoir que je me fais peindre.

HENRIETTE. — Oui, madame, puisque c'est une surprise.

MADAME BIDARD. — Laurent est-il en bas?

HENRIETTE. — Non, madame, il est sorti avec un militaire qui est venu le voir.

MADAME BIDARD. — M. Laurent reçoit donc beaucoup de visites?

HENRIETTE. — Non, madame; c'est un de ses pays, à ce qu'il dit.

MADAME BIDARD. — Ça ne peut pas durer long-temps comme ça; c'est aussi par trop fort de café. Tantôt encore mademoiselle Élisabeth, qui s'est avisée d'avoir des tons avec moi : j'espère bien qu'elle me montera son compte ce soir; c'est une grossière et une impertinente; et quant à M. Laurent, qu'il se tienne bien, je ne l'ai jamais beaucoup aimé, ce vilain Picard-là.

HENRIETTE. — Il dit comme ça qu'il a toujours été dans des services qu'il y avait quinze à vingt domestiques.

MADAME BIDARD. — Ah! il a dit cela. Eh bien! qu'il y retourne, il me fera plaisir.

HENRIETTE. — Madame, voilà M. Arthur qui rentre avec un de ses amis, il monte à sa chambre.

MADAME BIDARD. — Que me dites-vous là? Arthur est rentré? Je ne veux pas qu'il vienne à savoir que je me suis fait peindre; non, certainement, je ne le veux pas. (*Elle rôde dans la salle.*) Où me mettre à présent? Monsieur, je vous reverrai, n'est-ce pas?

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Henriette, vous cacherez toutes les bucoliques de monsieur, je ne sais où, n'importe! où vous voudrez. Vous viendrez dîner un jour avec nous, n'est-ce pas, monsieur?...

CHARLES. — Madame, vous êtes trop bonne.

MADAME BIDARD. — Oui, oui, il faudra venir, nous ne serons

qu'entre nous, j'enverrai chez vous, adieu, au plaisir. (*Elle se sauve à toutes jambes suivie d'Henriette.*)

SCÈNE XXIV.

CHARLES.

Voilà une jolie séance! il ne me reste plus qu'à prendre ma canne et mon chapeau. Peignez donc le portrait!!! (*Il sort.*)

SECONDE PARTIE.

(UN MOIS D'INTERVALLE ENTRE LA PREMIÈRE ET LA SECONDE PARTIE.)

PERSONNAGES.

M. BIDARD.
MADAME BIDARD.
ARTHUR BIDARD.
EDMOND BIDARD.
ERNEST BIDARD.
M. VASSAL.
MADAME VASSAL.
MÉLANIE VASSAL.
M. BRULÉ.
MADAME BRULÉ.
MADAME MILLERET.
MADEMOISELLE JOLIVARD.
MADAME CHAROL.
CHARLES.
NICOLET.
M. TURAIN.
M. PERET.
HENRIETTE.

SCÈNE I.

M. BRULÉ. MADAME BRULÉ, *suivis d'*HENRIETTE.

MADAME BRULÉ. — C'était bien la peine, monsieur Brulé, de nous faire dîner en poste! Et pourquoi, je vous le de-

mande, pour trouver les gens à table. (*A Henriette*) Avez-vous beaucoup de monde à dîner ?

HENRIETTE. — Non, madame, c'est tout des personnes d'habitude.

MADAME BRULÉ. — Monsieur Brulé, si tu veux nous allons faire un petit tour de jardin.

M. BRULÉ. — Volontiers. Dites-moi, mademoiselle, est-on bien avancé ?

HENRIETTE. — Oui, monsieur, on est bientôt au dessert. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. BRULÉ, MADAME BRULÉ.

MADAME BRULÉ. — Je ne sais ce que je donnerais pour ne pas avoir fait cette visite ; pour un rien je m'en irais.

M. BRULÉ. — Que veux-tu, ce qui est fait est fait, et puisque nous sommes ici, autant vaut...

MADAME BRULÉ. — Vous direz tout ce que vous voudrez, mais c'est toujours bien désagréable d'arriver dans une maison quand les gens sont à table.

M. BRULÉ. — N'est-ce pas toi qui m'as exprimé le désir de venir.

MADAME BRULÉ. — N'en parlons plus, mais regarde donc.

M. BRULÉ. — Où veux-tu que je regarde ?

MADAME BRULÉ. — De mon côté, c'est frappant !

M. BRULÉ. — Quoi donc, de ton côté ?

MADAME BRULÉ. — Là sur le canapé, mais je ne me trompe pas, c'est madame Bidard.

M. BRULÉ. — Tu crois ?

MADAME BRULÉ. — Il n'y a pas à s'y tromper, c'est hideux de ressemblance. Je n'ai, de ma vie, rien vu de si grotesque.

M. BRULÉ. — Ça me paraît bien chargé en couleur.

MADAME BRULÉ. — Ne dites donc pas cela, je vous dis que c'est frappant. N'est-elle pas toujours d'un rouge à faire peur ?

M. BRULÉ. — Tu as raison, c'est quand le sang la tourmente. (*Il lit l'inscription placée au bas du portrait.*) A MES ENFANTS, LEUR BONNE MÈRE, LE JOUR DE MA FÊTE. — C'est donc aujourd'hui sa fête ?

MADAME BRULÉ. — Apparemment. Je ne suis plus étonnée alors de ce luxe inusité de fleurs et de bouquets.

M. BRULÉ. — Je n'en savais rien.

MADAME BRULÉ. — Je l'ignorais aussi.

M. BRULÉ. — Notre visite aura le mérite de l'à-propos.

MADAME BRULÉ. — Je ne connais pas de maison où il y ait plus de réunions de famille ; voilà la dixième fois au moins que nous tombons un jour de fête.

M. BRULÉ. — Les Bidard sont très-unis.

MADAME BRULÉ. — Je ne dis pas le contraire ; mais ce genre de réunion n'en est pas moins fort ennuyeux pour les étrangers.

M. BRULÉ. — Pourquoi ?

MADAME BRULÉ. — Pourquoi, pourquoi, parce que nous ne pouvons partager des sentiments que nous n'éprouvons pas.

M. BRULÉ. — Et pourquoi ne les éprouverions-nous pas ?

MADAME BRULÉ. — Tu es ridicule : parce que tu fais des affaires avec cette maison, te voilà de la famille ; il te prend comme ça pour certaines gens des passions à faire mourir de rire.

M. BRULÉ. — Ce sera comme tu voudras, mais avec ton système on ne verrait personne. Ce portrait n'est pas ressemblant ; je crois bien que c'est madame Bidard que l'on a voulu faire, mais ce n'est pas ça.

MADAME BRULÉ. — Quel costume aussi a-t-elle été endosser-là. Je ne connais rien au monde de plus ridicule que ces gen

qui, par la seule raison qu'ils se font peindre, se croient obligés d'avoir une mise extraordinaire : et l'on est tout étonné après cela qu'un portrait ne ressemble pas. Je crois bien, c'est tout simple ; c'est comme toi, monsieur Brulé, si tu te faisais faire en habit à la française, l'épée au côté, parce qu'une fois nous sommes allés au bal de la cour.

M. BRULÉ. — Tu me l'as assez reproché.

MADAME BRULÉ. — Parce qu'un mari qui aime bien sa femme ne va jamais au bal sans elle. Et ce bouquet de coquelicots sur sa tête, quel joli effet ! Une coiffure semblable serait tout au plus bonne dans un comptoir.

M. BRULÉ. — Je n'aime pas beaucoup non plus les coquelicots dans les cheveux.

MADAME BRULÉ. — Rien n'y manque : tout, jusqu'à sa couronne d'immortelles ! des immortelles à madame Bidard ! Pauvre femme ! pourquoi ne pas s'être fait faire tout bonnement dans son costume de tous les jours.

M. BRULÉ. — Je suis assez de ton avis.

MADAME BRULÉ. — Je crois au reste avoir deviné son intention, elle destine sans doute son portrait à l'exposition, pour se faire rire au nez, comme l'ont fait vingt femmes de ma connaissance.

M. BRULÉ. — Quand bien même elle le ferait, que t'importe? Tu te montes toujours comme ça pour des choses qui ne te regardent pas.

MADAME BRULÉ. — Qu'est-ce que tu veux, je ne peux voir de sang-froid des gens qui, de gaieté de cœur, courent ainsi au-devant du ridicule, c'est plus fort que moi.

M. BRULÉ. — Je ne t'en fais pas un crime, cela prouve en ta faveur. Je crois que l'on sort de table.

SCÈNE III.

M. BRULÉ, MADAME BRULÉ, MADAME BIDARD *dans le costume du portrait.*

MADAME BIDARD, *embrassant madame Brulé.* — Vous étiez ici, madame Brulé, et je n'en savais rien, ce sont les enfants qui viennent de le dire, combien je vous sais gré d'être venue aujourd'hui, et M. Brulé que je ne voyais pas. (*Elle lui tend la joue, M. Brulé se rend à cet appel.*) Madame Brulé, vous allez venir de l'autre côté avec nous.

MADAME BRULÉ. — Non, du tout, vous êtes à table, nous ne voulons pas vous déranger.

MADAME BIDARD. — Vous ne nous dérangez pas, au contraire, figurez-vous que nous ne sommes qu'entre nous, venez donc ?

MADAME BRULÉ. — Je vous en prie en grâce, dispensez-m'en.

MADAME BIDARD. — Je vous en voudrai toute ma vie ! Monsieur Brulé, engagez-la donc à venir de l'autre côté.

MADAME BRULÉ. — M. Brulé sait bien que j'ai besoin de prendre un peu l'air, nous sortons de table ; nous n'avons pas trouvé de voiture, nous sommes venus très-vite et un petit tour de jardin me fera du bien, j'en suis sûre.

MADAME BIDARD. — Vous ferez ce que vous voudrez ; mais vraiment, ça me fait de la peine que vous ne veniez pas un moment avec nous... Eh bien ! et mon portrait qui est encore sur ce canapé. J'avais cependant bien recommandé qu'on me l'accrochât. Comment me trouvez-vous, madame Brulé ?

(Au moment où elle demande à madame Brulé son avis, madame Bidard jette deux ou trois coussins du canapé sur son portrait.)

MADAME BRULÉ. — Je vous trouve très-ressemblante, madame ; je vous ai reconnue en entrant

M. BRULÉ. — Je vous trouve trop montée en couleurs.

MADAME BIDARD. — Je crains que mes enfants ne le voient avant que nous ne sortions de table, c'est une surprise que je leur fais.

MADAME BRULÉ. — Dont ils seront très-reconnaissants, je n'en doute pas.

M. BRULÉ — Certainement.

MADAME BIDARD. — Oui, je crois que ça leur fera plaisir, c'est Nicolet qui m'a donné cette idée-là. Décidément vous ne voulez pas venir avec moi ?

MADAME BRULÉ. — Sans cérémonie, non, vraiment.

MADAME BIDARD. — Eh bien ! je vous laisse, car je suis sur *le qui vive*, je crains qu'on ne vienne me chercher, je ne vous dis pas adieu ; au revoir, madame Brulé ; nous allons venir prendre le café ici, dans un moment ; sans adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

M. BRULÉ, MADAME BRULÉ.

MADAME BRULÉ. — Tu l'as vue, elle a tenu à mettre le costume de son portrait, quand je te le disais.

M. BRULÉ. — Oui, oui, c'est vrai.

MADAME BRULÉ. — Elle a beau dire qu'ils ne sont qu'entre eux, je ne donne pas là-dedans. Toutes les fois que nous avons été invités, nous devions nous trouver avec des personnes de connaissance, toujours des figures nouvelles ; et si tu m'en crois, nous irons au jardin de peur d'être relancés encore une fois.

M. BRULÉ. — Tu as raison; allons! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

NICOLET, HENRIETTE *entrant du côté opposé.*

NICOLET, *un marteau à la main, poursuivant Henriette.* — Va te promener, j'y renonce. (*Il se jette dans*

un fauteuil.) Je suis tout hors de moi. Ça ne vaut rien de courir après dîner, je n'ai plus de jambes.

HENRIETTE. — N'êtes-vous pas honteux, à votre âge, de faire comme ça le jeune homme?

NICOLET. — Ah! çà, voyons, ta maîtresse veut absolument que je l'accroche : où l'as-tu mise?

HENRIETTE. — Là, sur le canapé.

NICOLET. — Je ne l'aurais jamais devinée là; elle est enterrée sous un tas de coussins. (*Il monte sur un fauteuil.*) Il s'agit maintenant de trouver le milieu de mon papier... J'ai une chaleur atroce; tiens mon habit un instant. (*Il retire son habit.*) Dépêchons-nous, le temps presse. (*Il fredonne en enfonçant un clou dans la muraille.*)

Pour le mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
Pour le mirliton, don don.

HENRIETTE. — Dites-la moi donc, cette chanson qui les a tant fait rire à dîner?

NICOLET. — Ça ne se chante pas devant les demoiselles.

HENRIETTE. — Qu'est-ce que ça fait, je vous en prie.

NICOLET. — Plus tard nous verrons ça.

HENRIETTE. — Vous seriez si gentil!

NICOLET.

Le berger aux trois déesses
Mirliton, mirlitaine,
Fit ôter trois cotillons,
Mirliton, don don.

Mon clou est-il droit comme ça?

HENRIETTE. — Oui, il est bien droit.

NICOLET. — Passe-moi madame Bidard à présent?

HENRIETTE, *prenant le portrait.* — C'est plus lourd que moi; je n'atteindrai jamais là.

NICOLET. — Attends, attends, je vole à ton secours. (*Il descend de son fauteuil et profite du moment où Henriette a le bras en l'air pour lui prendre la taille.*)

Nous voilà, chère amie, entièrement à ma disposition. (*Il l'embrasse.*)

HENRIETTE. — Voulez-vous me laisser tranquille, voulez-vous me laisser tranquille, ou je laisse tout tomber : finissez avec vos bêtises.

NICOLET. — Tu appelles ça des bêtises, toi? (*Il l'embrasse de rechef.*)

HENRIETTE. — Approchez encore, et je lâche madame Bidard, gros vilain polisson! voilà qu'on monte.

NICOLET. — Donne-moi ta maîtresse. (*Il monte sur son fauteuil et pend le tableau.*)

Mirliton, don don.

Tu avais raison, la copie pèse autant que l'original.

HENRIETTE. — Vous en savez quelque chose.

NICOLET. — Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? Ah! vous aussi? Eh bien! c'est joli! ne vous gênez pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME BIDARD, *très-agitée.*

MADAME BIDARD. — Enfin me voilà! Et les Brûlé? Ils seront au jardin. Si je n'avais prétexté une petite indisposition, je n'aurais jamais pu sortir de table. M'avez-vous bien accrochée, Nicolet?

NICOLET. — Mais, oui, de mon mieux.

MADAME BIDARD. — Il fait une chaleur étouffante dans cette salle à manger. Tenez, Henriette, vous savez si j'étais bien coiffée tantôt? Me voilà toute défrisée : j'ai eu chaud, n'ai-je pas l'air de sortir de l'eau? Dépêchons-nous, qu'on ne s'aperçoive pas trop de mon absence. Où est la machine qui doit me couvrir?

HENRIETTE. — Quelle machine?

MADAME BIDARD. — Il faut toujours mettre les points sur les *i*

avec vous. Eh ! pardié ! la chose, la gaze que je vous ai donnée ce matin.

NICOLET. — J'attends le résultat des délibérations.

MADAME BIDARD. — Un instant. C'est cette petite; elle est là comme une grue.

HENRIETTE. — La voilà, madame, votre gaze.

MADAME BIDARD. — Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Donnez-la à monsieur, qui attend après. Puis-je m'en aller ?

NICOLET. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

MADAME BIDARD. — Je m'en vas. (*Revenant.*) A propos, et ma couronne d'immortelles? je ne la vois pas, où l'avez-vous fourrée ?

HENRIETTE. — Votre couronne d'immortelles ? j'y ai pas touché.

MADAME BIDARD. — Vous n'y avez pas touché ? pouvez-vous mentir aussi effrontément !

HENRIETTE. — Je ne l'ai pas vue, je vous promets.

MADAME BIDARD. — Tenez, je la vois ici, derrière le canapé; vite, vite, ramassez-la : vous savez bien que je ne peux jamais me baisser quand j'ai dîné.

HENRIETTE. — La voilà.

MADAME BIDARD. — Remettez-la à monsieur? Puis-je m'en aller ?

NICOLET. — Très-bien.

MADAME BIDARD. — Alors, je m'en vas. Ne soyez pas trop long-temps à venir, Nicolet, nous ne pouvons pas nous passer de vous là-dedans.

NICOLET. — Je vous suis.

MADAME BIDARD. — Henriette, vous viendrez me prévenir quand tout sera disposé. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, NICOLET, *toujours monté sur son fauteuil, puis* CHARLES.

HENRIETTE. — Depuis ce matin elle n'a pas arrêté un moment : je ne sais pas comment une grosse femme comme elle peut encore se tenir sur ses jambes.

NICOLET. — Aussi sont-elles solides. Vois donc un peu ce qui nous vient là encore ?

HENRIETTE. — C'est M. Charles.

NICOLET, *sans se déranger.* — Tiens ! c'est vous? comment ça va-t-il ?

CHARLES. — Bien, et vous ? Que faites-vous donc là ?

NICOLET. — Eh ! parbleu ! je vous accroche. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner ?

CHARLES. — Je n'ai pas pu.

NICOLET. — C'est-à-dire que vous n'avez pas voulu ; vous avez craint de vous ennuyer : vous avez eu tort, parole, nous avons ri ! Petite, donne-moi un peu mon habit. Le dîner a été très-gai.

HENRIETTE. — Tenez, le voilà votre habit, vieux monstre !

CHARLES. — Il paraît que vous êtes bien ensemble?

NICOLET. — Oui, elle a pour moi un grand fond de respect. Pas vrai, Henriette ?

HENRIETTE. — Si vous saviez les chansons qu'il leur y a chantées ! des horreurs !

CHARLES. — Vous avez chanté ?

NICOLET. — Est-ce que je ne chante pas toujours ? J'ai exhibé une partie de mon répertoire, *le Voyage à Cythère, les Mirlitons,* etc.

CHARLES. — Vous étiez beaucoup de monde ?

NICOLET. — Une trentaine de personnes. (*Il prend le menton d'Henriette.*) Tenez, une jolie petite boule à peindre.

HENRIETTE, *se débattant.* — Voulez-vous bien me laisser!

NICOLET. — Pourquoi ne pas l'avoir déjà croquée?

CHARLES. — Je le lui ai proposé, elle ne le veut pas.

HENRIETTE. — Je crois bien, vous voulez que j'aille poser dans votre atelier.

NICOLET, *d'un ton solennel.* — N'y va jamais, malheureuse enfant! ce serait courir à ta perte.

HENRIETTE. — Comme ça vous va de faire le bon apôtre. (*Elle sort.*)

NICOLET. — Eh bien! c'est donc ce soir que vous allez comparaître devant vos juges?

CHARLES. — J'en suis tout mal à mon aise.

NICOLET. — Et pourquoi? votre portrait est très-ressemblant. Que vous importe, d'ailleurs, les jugements de ces gens-là?

CHARLES. — Mais ce sont précisément ceux-là que nous redoutons le plus.

NICOLET. — Cela se passera mieux que vous ne pensez. A revoir, je vous laisse, j'entends du monde qui nous arrive.

SCÈNE VIII.

CHARLES, M. VASSAL, MADAME VASSAL, MÉLANIE, *leur fille; tous trois chargés d'énormes bouquets.*

MADAME VASSAL. — Il paraît que l'on est encore à table, Mélanie; tiens-toi donc droite, on ne croirait jamais que tu apprends à danser depuis six mois.

M. VASSAL, *répondant à une salutation de Charles.* — Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. (*Après l'avoir long-temps examiné.*) Dis donc, ma femme, ne trouves-tu pas que monsieur à un faux air de M. Mairan, le cousin de madame Perdraux.

MADAME VASSAL. — Oui, monsieur a quelque chose de lui,

tu as raison ; cependant je trouve M. Mairan moins élancé que monsieur.

M. VASSAL. — Vous connaissez sans doute madame Perdraux, monsieur ?

CHARLES. — Non, monsieur.

M. VASSAL. — Madame Perdraux est la sœur de madame Bidard, sa propre sœur.

MADAME VASSAL. — Voilà encore, Mélanie, que tu te laisses aller : tiens-toi donc droite ; que veux-tu que monsieur pense de toi. Vous ne croiriez pas, monsieur, que ma fille ne peut pas se tenir droite, c'est plus fort qu'elle.

M. VASSAL. — Sois tranquille, l'amour-propre la fera bien se tenir plus tard, je t'en réponds. Monsieur, cette dame Perdraux, dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir, ne se trouve pas à Paris pour le moment, elle est du côté de Nevers, dans le Nivernais ; où donc déjà madame Perdraux a-t-elle sa propriété ?

MADAME VASSAL. — A la Charité.

M. VASSAL. — Ah ! oui, effectivement, c'est à la Charité. Elle a, cette madame Perdraux, une demoiselle bien remarquable.

MADAME VASSAL. — C'est-à-dire, elle est remarquable parce que l'on veut absolument qu'elle soit remarquable ; elle n'est pas plus remarquable qu'une autre.

M. VASSAL. — Elle est musicienne, excellente musicienne ; tu ne peux pas lui refuser cela, chère amie.

MADAME VASSAL. — Si Mélanie, depuis deux ans, n'avait pas toujours été malade, elle serait tout aussi bonne musicienne qu'elle, je ne vois rien là-dedans de bien merveilleux.

M. VASSAL. — Elle a surtout des dispositions extraordinaires pour la peinture ; elle n'a jamais eu de maîtres, jamais de la vie, elle fait des choses vraiment miraculeuses.

CHARLES. — Quel âge a cette demoiselle ?

I. VASSAL. — Elle est de l'âge de Mélanie, elle peut être dans sa onzième année.

IADAME VASSAL. — C'est-à-dire qu'elle a un an de plus que Mélanie ; je n'étais pas enceinte quand madame Perdraux est accouchée de sa demoiselle, j'en sais quelque chose, je me le rappelle comme si c'était hier : elle eut une couche très-laborieuse, madame Perdraux, avec les ferrements, si bien que lorsque j'en fus là, je ne voulais pas entendre parler d'accoucheur, tu te rappelles, monsieur Vassal ?

I. VASSAL. — Et cependant...

IADAME VASSAL. — Il a bien fallu en passer par là ; mais j'avais bien peur, et cependant j'ai eu une couche magnifique.

I. VASSAL. — Cette jeune personne fait exactement tout ce qui lui passe par la tête. Dernièrement encore elle fit le portrait de sa grand'maman, en couleur ; il n'y avait rien de joli comme ce portrait.

ADAME VASSAL. — Je ne sais pas comment on a pu trouver ce portrait ressemblant ; c'était une horreur.

. VASSAL. — Il y avait des lunettes ; elle porte des lunettes, sa bonne maman : c'était à les prendre, tant elles étaient en relief.

ÉLANIE. — Bon père, parle donc à monsieur du petit pommier.

. VASSAL. — Ah ! oui, encore, tu me mets sur la voie ; figurez-vous, monsieur, qu'elles nous firent, sa maman et elle, l'amitié de nous venir voir à la campagne.

ÉLANIE. — C'était l'année dernière.

. VASSAL. — Tu as raison, c'était l'année dernière, nous avions encore M. Dumont à la maison. Je lui manifestais le désir...

ÉLANIE. — D'avoir le petit pommier.

. VASSAL. — Oui, monsieur, un petit pommier nain, que j'ai greffé moi-même, et que nous avons en entrant à droite

dans le potager. Il forme un rond parfait. A peine avais-je le dos tourné, qu'elle prit son album, crac, en deux coups de crayon elle avait saisi mon pommier.

MÉLANIE. — Bon père, et ce joli paysage qu'elle a peint sur la boîte à ouvrage de sa marraine ?

M. VASSAL. — Ah ! oui, encore...

MADAME VASSAL. — Vous ne voyez donc pas que vous ennuyez monsieur, avec la série de toutes les perfections de cette petite fille-là.

MÉLANIE. — Son mérite principal, à Delphine...

M. VASSAL. — C'est le nom de baptême de la jeune personne.

MÉLANIE. — Son mérite principal, c'est le paysage ; quand je me porterai bien et que j'aurai un maître de dessin, je ferai toujours des paysages, n'est-ce pas, bon père ?

M. VASSAL. — Oui, petite chérie. Viens me baiser.

MADAME VASSAL. — Nous verrons cela. Tenez-vous droite.

CHARLES. — Vous aimez la peinture, mademoiselle ?

MÉLANIE. — Oh ! oui, monsieur, tous les arts en général ; mais c'est surtout à la peinture que j'accorde la préférence.

MADAME VASSAL. — Parce que tu apprends la musique tu veux apprendre le dessin ; aujourd'hui pour demain tu aurais un maître de dessin, que ce serait autre chose. (*Mélanie devient rouge de colère et lance sur sa mère des regards furieux.*)

M. VASSAL. — Tu es singulière pour toujours vouloir la contrarier, tu es plus enfant qu'elle ; viens me baiser, bonne chérie à son papa. (*L'enfant embrasse son bon père.*)

MADAME VASSAL. — Il n'est pas étonnant qu'elle vous donne la préférence, vous la gâtez à la journée.

MÉLANIE. — Bon père !

MADAME VASSAL. — Vous voyez, monsieur, c'est toujours comme ça à la maison.

SCÈNE IX.

M. VASSAL, MÉLANIE, MADAME VASSAL, CHARLES.

(Arrivée de la société, madame Bidard entourée de ses enfants ferme la marche. Les dames viennent s'asseoir près de la cheminée ; les hommes continuent dans les coins du salon les conversations commencées à table, d'autres personnes des deux sexes se répandent dans les pièces voisines. La famille Vassal présente ses bouquets.)

MADAME BIDARD. — Comment, madame Vassal, vous êtes ici, et je n'en savais rien? C'est bien aimable à vous! *(Elle embrasse madame Vassal)*, et cette chère enfant? *(elle embrasse Mélanie et M. Vassal)*. Fallait venir dîner avec nous.

MADAME VASSAL. — Vous étiez déjà beaucoup de monde, ça vous aurait gêné.

MADAME BIDARD. — Comment donc, pas du tout. Ce n'est pas parce que je suis leur mère, mais vous m'avouerez, mesdames, que j'ai des enfants qui m'aiment bien.

MADAME MILLERET. — Ce sont de vrais trésors, tous les trois.

MADAME BRULÉ. — Ils sont charmants.

MADAME BIDARD. — Je ne conçois pas comment, vous, madame Milleret, qui aimez si tellement les enfants, vous n'en ayez jamais eu.

MADAME MILLERET. — Ça n'a pas été faute d'envie d'en vouloir, je vous jure bien. Vous allez toujours bien, madame Vassal?

MADAME VASSAL. — Mais, oui, assez bien, vous êtes trop bonne, et vous?

MADAME MILLERET. — Si ce n'était le sang, assez bien aussi, qu'est-ce que vous voulez? Il faut bien souffrir ce que l'on ne peut empêcher. Tu ne me dis rien, Mélanie?

MADAME VASSAL. — Comment, mademoiselle, vous ne dites rien à madame, qui a toujours été si bonne pour vous?

MÉLANIE. — Pardonnez-moi, maman, j'ai salué madame en entrant.

MADAME MILLERET. — Je la trouve bien grandie.

MADAME VASSAL. — Oui, si elle se tenait droite.

(Madame Bidard va et vient, elle adresse un mot à chacun, et reçoit les hommages et les bouquets des personnes arrivées depuis le commencement de la scène.)

NICOLET, *à son voisin.* — Eh bien! monsieur Turpin, vous ne nous avez rien dit à table?

M. TURPIN. — Je suis arrivé ce matin de la campagne, je suis abîmé.

NICOLET. — C'est égal, il fallait toujours nous dire quelque chose, c'est comme M. Féret.

M. FÉRET. — Moi? je vous ai chanté deux chansons.

NICOLET. — Qu'est-ce que c'est que ça, deux chansons?

MADAME BIDARD. — Nicolet! vous aurez la complaisance, n'est-ce pas, de donner un petit coup d'œil.

NICOLET. — Soyez tranquille. (*Il sort.*)

MADAME BIDARD. — C'est toujours lui que je charge de tout; mon mari est si tellement emprunté...

MADAME MILLERET. — Il est toujours bien drôle, avec toutes ses chansons; vous avez là un oncle bien original.

MADAME PARÉ. — Il est jeune de caractère, un rien l'amuse.

MADAME MILLERET. — C'est fort heureux! Je ne sais en vérité pas où il va chercher tout ce qu'il débite.

MADAME CHEVROL. — Je vous assure que ça me fait mal de rire comme ça après avoir dîné.

SCÈNE X.

(Un orchestre placé dans une pièce voisine exécute l'air *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.* Nicolet entre dans le salon à la tête de plusieurs jeunes gens chargés de bouquets, et les fait placer au-dessous du portrait de la maîtresse de la maison, qu'il découvre aux acclamations unanimes de l'assemblée.)

MADAME BIDARD, *d'une voix émue.* — Mes enfants! c'est la surprise de votre mère.

LES ENFANTS. — Ah! maman, comme c'est toi.

(Ils sautent au cou de leur mère qui les arrose de ses larmes; quelques dames mêlent les leurs aux siennes.)

MADAME BIDARD, *s'essuyant les yeux.* — Madame Milleret, dites-moi donc pourquoi je pleure toujours le jour de ma fête?

MADAME MILLERET. — C'est la nature qui le veut.

MADAME BIDARD. — Vous êtes donc contents du portrait de votre mère?

LES ENFANTS. — Ah! oui, maman.

MADAME BIDARD. — Embrassez-la encore, cette pauvre mère! (*Elle est embrassée.*) Suis-je enfant de pleurer comme ça.

MADAME MILLERET. — Je me mets bien à votre place. (*Elle essuie ses yeux.*)

(Charles, placé près du tableau, écoute attentivement les éloges et les critiques de la société.)

MADAME BIDARD. — Nous allons prendre le café, mesdames. Madame Brûlé, vous prenez du café?

MADAME BRULÉ. — Très-peu, madame, je vous remercie. Je vous demanderai de la crème.

MADAME MILLERET. — Je n'ai de ma vie vu de ressemblance comme celle-là.

MADAME BIDARD. — Henriette! donnez de la crème à madame Brulé. Vous trouvez de la ressemblance, madame Milleret?

MADAME MILLERET. — Oh ! certainement oui, j'en trouve, c'est bien vous.

MADAME VASSAL. — C'est on ne peut plus ressemblant.

MÉLANIE. — Comment, maman, vous trouvez ce portrait ressemblant ? J'en suis fâchée pour vous.

MADAME MILLERET. — Veux-tu bien te taire, morveuse. Est-ce que l'on a des opinions, à ton âge ?

MADAME VASSAL. — Pourquoi n'en aurait-elle pas, madame ? ma fille est pleine de dispositions pour le dessin.

MADAME MILLERET. — Je ne dis pas non, mais j'aurais une petite demoiselle comme elle, qui parle à tort et à travers, que je l'enverrais coucher, et bien vite.

MADAME VASSAL. — Chacun fait comme il l'entend, madame.

MADAME MILLERET. — Je l'entendrais ainsi.

MADAME BIDARD. — Du café, madame Milleret ?

MADAME MILLERET. — Volontiers ; on n'est pas plus ressemblante que vous l'êtes ; merci, bien obligée. Je ne devrais jamais prendre de café ; j'en prends toujours : tenez, madame Bidard, c'est surtout en se mettant un peu de côté que vous êtes plus ressemblante encore ; avec un peu de sucre, bien, c'est ça.

MADAME BIDARD. — De la crème ?

MADAME MILLERET. — Non, jamais.

MADAME BIDARD. — Madame Chevrol, du café ?

MADAME CHEVROL. — Non, madame, je vous remercie.

MADAME BIDARD. — Une idée ?

MADAME CHEVROL. — Je n'en prendrai pas, madame, je vous suis obligée.

MADAME BIDARD. — Vous ne me dites rien de mon portrait ?

MADAME CHEVROL. — Je vois bien que c'est vous que l'on a voulu faire.

M. FÉRET. — C'est une mystification.

M. TURPIN. — Une mauvaise plaisanterie, une charge.

MADAME BIDARD. — Mademoiselle Jolivard, un peu de café ?

MADEMOISELLE JOLIVARD. — Je vous remercie, madame, je n'en prends jamais.

MADAME BIDARD. — Bien vrai ? Sa cousine, est-il vrai que mademoiselle ne prend pas de café ?

M. MILLERET. — Elle n'en prend jamais, à la maison.

MADAME BIDARD. — Henriette, offrez du café à ces messieurs, vous prendrez les tasses de ces dames.

M. FÉRET. — Je ne m'y connais pas, mais de la vie je n'ai vu d'horreur comme ce portrait.

M. TURPIN. — C'est une gageure.

MADEMOISELLE JOLIVARD. — Ah ! messieurs, un peu d'indulgence.

MADAME CHEVROL. — Vous qui dessinez, mademoiselle, est-ce que vous ne trouvez pas ce portrait hideux ?

MADEMOISELLE JOLIVARD. — Non, madame ; je le trouve très-ressemblant, ce qui est, je crois, la première condition dans un portrait ; puis, il me semble bien dessiné, bien modelé, d'une belle couleur.

MADAME CHEVROL. — Comment, vous ne trouvez pas que madame Bidard est beaucoup trop forte sur son portrait ? c'est d'un commun atroce, un vrai paquet.

M. BRULÉ. — C'est ce que j'ai toujours dit, c'est trop monté en couleur.

MADAME BRULÉ. — Je trouve ce portrait frappant.

MADAME BIDARD. — Vous avez, après ça, des personnes plus faciles à attraper les unes que les autres. Madame Milleret, un peu de liqueur ?

MADAME MILLERET. — Qu'est-ce que c'est ?

MADAME BIDARD. — De l'anisette.

MADAME MILLERET. — Je veux bien, une larme. Je ne devrais pas en prendre. (*Elle hausse son verre plein.*) Merci, merci, vous m'en avez beaucoup trop donné. Elle est excellente !

MADAME BIDARD. — Elle nous vient directement.

MADAME CHEVROL. — J'ai vu des portraits si ressemblants, quand j'y pense!

M. TURPIN. — La ressemblance? mais c'est l'A B C du métier.

M. FÉRET. — Tout le monde fait ressemblant.

MADEMOISELLE JOLIVARD. — Vous croyez, messieurs?

M. TURPIN. — Il n'y a pas de doute.

MADAME CHEVROL. — A la place de madame Bidard, je ne prendrais jamais une horreur de portrait comme celui-là.

M. FÉRET. — Et vous auriez grandement raison; j'accepterai du curaçao.

M. TURPIN. — Je profiterai de la même occasion. Comment trouvez-vous madame, M. Bidard?

M. BIDARD. — Je ne sais pas, je n'ai pas encore pu en approcher. Voyons donc un peu.

MADAME CHEVROL. — C'est une horreur, n'est-ce pas?

M. BIDARD. — C'est toi que l'on a voulu faire, madame Bidard?

MADAME BIDARD. — Certainement que c'est moi; qui donc veux-tu que ce soit? le roi de Prusse?

M. BIDARD. — Tu as des fleurs sur la tête?... c'est ta robe bleue?

ERNEST. — N'est-ce pas, papa, que maman est bien ressemblante?

M. BIDARD. — Oui, c'est bien elle; je reconnais bien là ta maman.

MADAME CHEVROL. — Vous ne trouvez pas deux placards de rouge sur les joues qui font le plus mauvais effet?

M. BIDARD. — Je ne les avais pas remarqués d'abord; oui, je les vois maintenant, je commence à les apercevoir.

MADAME CHEVROL. — Cela seul me ferait refuser le portrait.

MADAME VASSAL. — A la place de madame Bidard, je me serais fait faire en petit bonnet, tout bonnement.

M. BIDARD. — Comme elle est toujours. Oui, je penserais assez comme vous, madame.

M. BRULÉ. — C'eût été mon avis.

MADAME MILLERET. — Vous avez raison, madame; cependant un bonnet ce n'est guère habillé; j'aimerais mieux un chapeau. Faites-vous mettre un chapeau, croyez-m'en; cela ne vous coûtera pas plus, et au moins vous aurez quelque chose de joli.

MADAME BIDARD. — Eh bien! je me ferai mettre un chapeau, madame Milleret, vous avez raison, j'aime mieux mettre quelque chose de plus et être bien, d'autant que c'est pour aller à l'Exposition.

MADAME BRULÉ, *bas à son mari.* — Quand je te le disais!

MADAME CHEVROL. — Si j'étais à votre place, moi, madame, je ferais aussi changer cette vilaine robe; c'est un bleu terne, un bleu passé; c'était si facile à faire, votre robe est d'un bleu magnifique.

MADAME BIDARD. — Je vais vous dire, madame Chevrol, j'étais si tellement enrhumée quand je me le suis fait faire.

MADAME CHEVROL. — Ce n'est pas une raison pour que votre robe soit d'un bleu passé, d'un horrible bleu.

M. TURPIN, *les deux mains dans les échancrures de son gilet.* — Je ne crois pas non plus qu'un rhume puisse exercer pareille influence. (*La plaisanterie de M. Turpin est accueillie par les ricanements de quelques dames.*)

NICOLET. — Il paraîtrait que les opinions sont partagées sur le mérite du portrait?

MADAME CHEVROL. — Fi donc! c'est une infamie.

NICOLET. — Nous avons ici, mesdames, un excellent juge en fait d'art, qui, j'en suis sûr, concilierait toutes les parties, je vais vous l'amener. (*Il s'éloigne.*)

MADAME MILLERET. — Il va encore nous donner quelque plat de sa façon.

MADAME BIDARD. — Il y a cent à parier.

MADAME CHEVROL. — C'est un bien drôle de corps.

MADAME MILLERET. — J'en suis toujours pour ce que j'ai dit : en se mettant un peu de côté, le portrait y gagne considérablement ; mais pour cela il faut être dans la porte.

NICOLET, *amenant un gros monsieur qu'il tient sous le bras.* — Voici, mesdames, un amateur qui doit juger en dernier ressort.

MADAME BIDARD. — Nous allons savoir au moins à quoi nous en tenir.

M. PRUDHOMME, *s'arrachant du bras de Nicolet.* — Il fallait un motif comme celui-ci, belle dame, pour m'arracher à mon obscurité, et sans les instances réitérées de monsieur...

MADAME BIDARD *l'interrompt, lui prend le bras et le campe devant son portrait.* — Que dites-vous de ça ?

M. PRUDHOMME. — Ceci, belle dame, m'a tout l'air d'une fort jolie chose.

MADAME BIDARD. — A qui cela ressemble-t-il?

M. PRUDHOMME. — Ne serait-ce pas un portrait ?

MADAME BIDARD. — Oui, sans doute ; eh bien ?

M. PRUDHOMME. — Je vois, ce me semble, quelque chose de rouge.

MADAME MILLERET. — Ce sont des fleurs dans les cheveux.

M. PRUDHOMME. — Il n'y a pas de mal à ça ; j'ai de si mauvais yeux. Ah ! ce sont des fleurs... des fleurs rouges... C'est fort gracieux... c'est, je crois, une dame.

MADAME MILLERET. — Une dame que vous connaissez.

M. PRUDHOMME. — Que je connais? Je suis très-honoré d'être connu d'une aussi charmante personne ; cependant, pour rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû, j'ajouterai que je ne me la rappelle pas le moins du monde.

MADAME BIDARD. — Regardez-moi bien. (*Elle se pose dans l'attitude qu'elle avait prise en se faisant peindre.*)

M. PRUDHOMME. — Ne serait-ce pas, par hasard, la maman de madame Legros?

MADAME BIDARD. — Qui ça, madame Canivet?

M. PRUDHOMME. — Madame Canivet.

MADAME BIDARD. — Pas du tout, c'est moi que l'on a voulu faire.

M. PRUDHOMME. — Je n'osais le dire; il est frappant!

NICOLET, *battant des mains.* — Bravo! bravo! c'est sans appel.

M. PRUDHOMME, *à Nicolet.* — J'étais loin de m'attendre, monsieur, à semblable ovation.

MADAME BIDARD. — Ah çà! nous avons un petit compte à régler ensemble, M. Prudhomme.

M. PRUDHOMME. — Avec moi, belle dame, le plus humble de vos valets?

MADAME BIDARD. — Oui, avec vous. C'est la première fois, aujourd'hui, que vous laissez passer ma fête sans me dire quelque chose.

M. PRUDHOMME. — Au milieu de tant de personnes réunies pour chanter vos louanges, je n'osais, belle dame, y mêler la mienne.

MADAME BIDARD. — Osez, osez, et moquez-vous du qu'en dira-t-on.

NICOLET. — Il n'y a plus à reculer; l'instant, c'est le moment.

M. PRUDHOMME. — Je ne dois, monsieur, ce me semble, n'obéir qu'aux ordres émanés de madame?

NICOLET. — Aussi, monsieur, ne suis-je que l'interprète du désir exprimé par elle.

M. PRUDHOMME. — J'ai cru répondre à madame comme je devais le faire, en motivant les causes de ma non-participation.

NICOLET. — Je parierais que vous avez en poche quelque joli bouquet.

M. PRUDHOMME. — Vous pourriez bien ne pas gagner, monsieur, car *je ne fais point de bouquets, je n'envoie point d'énigmes aux journaux, il ne court point de madrigaux de ma façon.*

NICOLET. — Pourquoi vous taire, quand les échos de cette salle retentissent encore de vos chants de l'an passé?

M. PRUDHOMME. — Mais, de par tous les saints, monsieur, brisons là, je vous en conjure.

MADAME BIDARD. — Vous nous direz quelque chose.

(M. Prudhomme exécute une pirouette sur lui-même, aussi lestement toutefois que lui permet son obésité; il cherche à fendre la foule qui l'environne, quand Nicolet, volant sur ses traces, lui barre le passage en le retenant dans ses bras.)

NICOLET. — Vous ne nous échapperez pas, vous ne priverez pas ces dames d'un espoir dont vous les avez bercées.

M. PRUDHOMME, *exaspéré et rajustant de son mieux le désordre de sa toilette.* — Mais c'est me traquer comme une bête fauve, monsieur, avec moins d'égards peut-être.

MADAME BIDARD. — On n'a pas eu du tout l'intention de vous traquer, vous avez tort de vous emporter ainsi.

M. PRUDHOMME. — Daignez m'excuser, belle dame, si je donne ici l'exemple d'un scandale inouï dans les fastes de votre maison; il faudrait être un dieu pour se contenir en certaines occasions, et je ne suis qu'un homme.

MADAME BIDARD. — Pourquoi ne rien vouloir nous dire?

NICOLET. — Vous avez quelque chose, je le sais.

M. PRUDHOMME. — Et quel est ce témoin que vous pourriez produire à l'appui de votre assertion, monsieur?

NICOLET. — Ce petit papier que pendant une grande partie du dîner je vous ai vu chiffonner dans les mains.

(La déposition de Nicolet produit une grande altération sur les traits du professeur d'écriture, de l'élève de Brard et Saint-Omer, de l'expert assermenté près les Cours et Tribunaux.)

M. PRUDHOMME. — J'ai beau évoquer mes souvenirs.... je ne me rappelle rien.

TOUTES LES DAMES. — Lé petit papier! le petit papier! le petit papier!

M. PRUDHOMME, *les yeux fixés sur Nicolet, rassemblant toutes les forces de ses poumons.* — Eh bien! oui, mesdames, je la ferai, cette communication, afin de me rendre digne de la haute confiance dont vous daignez m'honorer.

(Les moyens de l'orateur perdent ici un peu de leur force; il lance un dernier regard d'amertume sur Nicolet, et se tourne du côté de madame Bidard.)

Je dois l'avouer, je n'avais, en venant ici, prétention aucune, simplement le désir de mêler quelques fleurs à la couronne qu'on avait tressée pour la meilleure, la plus tendre et la plus adorée des épouses et des mères.

TOUT LE MONDE. — Bravo!

(M. Prudhomme répond par de profondes salutations, puis il tire de la poche de son gilet un petit papier assez malpropre et l'approche de ses yeux, après avoir préalablement relevé ses lunettes sur son front. — Mouvement de curiosité.)

MADAME BIDARD. — Nous vous écoutons.

NICOLET, *imitant la voix glapissante d'un huissier.* — Silence, messieurs!

M. PRUDHOMME.

A JUSTINE, LE JOUR DE SA FÊTE.

Paris, ce samedi 13 avril, etc.

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Recueillant à la fois le prix des soins, des peines,
Que ton cœur maternel prit à leurs jeunes ans,
Tu t'écries : « Venez, mes enfants,
« Oui, de bonheur mon âme est pleine. »

Arthur avec noblesse,
Des larmes dans les yeux,
Le cœur plein d'allégresse,
Se dit : « O roi des cieux!

» Veillez sur son destin, que son sort soit prospère!
« Et toujours en faisant bien,
« Mes actions tendant au bien,
« Je serai digne de ma mère. »

C'est un beau jour pour vous,

NICOLET.

Trop aimable Justine,

M. PRUDHOMME. — Ce ne sont point des couplets, monsieur, partant point de refrain.

Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

NICOLET. — Bravo! bravo! bravo!

(Tout le monde suit l'impulsion donnée par Nicolet; Arthur seul ne paraît pas flatté. Madame Bidard sanglote, l'auteur se tourne de son côté avec modestie et lui fait un profond salut.)

Edmond vient prendre place
Apportant son bouquet
(Ce n'est point au Parnasse
Pauvre enfant qu'il l'a fait).

Puis d'un air gracieux à sa maman le donne;
La mère lui répond :
« Si je reçois ce don,
« C'est afin, mon ami, d'orner un jour ton front,
« D'une double couronne. »

C'est un beau jour pour vous,

MADAME BIDARD. — Oui, certes, c'est un beau jour pour moi.

(Elle presse son fils cadet dans ses bras et le couvre de baisers et de larmes, et dans son ivresse elle embrasse indistinctement ses voisins et ses voisines.)

M. PRUDHOMME, *augmentant le volume de sa voix.*

Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Ernest plein de grâce,
Au maintien doux et bon,
A ses côtés prend place,
On dirait un Caton.

« Maman, je te promets que je serai bien sage,
« Que j'apprendrai bien ma leçon,
« Et que parmi ceux de mon âge
« Je serai toujours en renom. »

(Applaudissements prolongés. M. Prudhomme termine sa pièce au milieu des trépignements, des cris et des bravos de l'assemblée. Nicolet, et plusieurs jeunes gens à son imitation, malgré les représentations de l'auteur, répètent en chœur les quatre derniers vers adressés à Justine.)

CHOEUR.

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

MADAME MILLERET. — On dira tout ce que l'on voudra, je trouve cela charmant.

MADAME VASSAL. — C'est joli, joli, joli.

MADAME BIDARD. — Il n'y a pas là à dire, M. Prudhomme, il faut absolument que je vous embrasse.

M. PRUDHOMME. — Vous me rendez confus, belle dame.

J'étais loin de m'attendre à semblable salaire,
Et n'avais d'autre but que celui de vous plaire.

(Il cueille deux baisers sur les joues humides de madame Bidard.)

NICOLET. — De plus fort en plus fort. (*Bas à Arthur.*) Eh bien ! tu es content de ton portrait, j'espère ?

ARTHUR. — Laisse-moi donc tranquille.

MADAME BIDARD. — Je serais cependant la plus heureuse des femmes, si la surprise que je ménageais à mes enfants avait réussi.

ARTHUR. — Je t'assure, maman, que nous sommes enchantés de ton portrait.

MADAME BIDARD. — Parce que tu es bon, tu dis ça ; baise ta pauvre mère (*elle l'embrasse*). Tiens, justement vous voilà, monsieur... Je ne peux jamais me rappeler votre nom. Je ne vais jamais par quatre chemins, je vous dirai que je ne suis pas ressemblante.

MADAME CHEVROL. — Comment, monsieur est l'auteur du portrait?

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME CHEVROL. — Mais c'est fort mal de ne pas nous avoir prévenues.

MADAME BIDARD. — Bah! qu'est-ce que ça fait, il est habitué à ça, est-ce que ça ne leur arrive pas journellement.

CHARLES. — Vous croyez, madame?

MADAME BIDARD. — Constamment. Ah! çà, il s'agit d'une chose, je n'entends pas que vous ayez travaillé pour rien, vous me referez ma robe et vous me mettrez un chapeau, ce n'est pas la mer à boire; vous sentez bien que sans ça je n'en ai que faire de mon portrait.

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Vous viendrez dîner la semaine prochaine, et nous arrangerons ça.

CHARLES. — Oui, madame.

MADAME BIDARD. — Oui, madame, oui, madame, vous dites toujours oui, et vous n'en faites jamais qu'à votre tête; enfin, nous verrons. (*Elle lui tourne le dos.*) Quand je vous disais, ma bonne madame Brulé, que nous n'étions qu'entre nous.

CHARLES, *bas à Nicolet.* — Je vous souhaite le bonsoir.

NICOLET. — Comment, vous partez? mais vous n'y pensez pas; nous allons avoir bal, concert, illuminations en verres de couleurs, souper magnifique, feu d'artifice, etc., etc., ça sera charmant?

CHARLES. — J'en ai assez, je vous assure; ma modestie se refuse à entendre de nouveaux éloges.

NICOLET. — Devez-vous faire attention à ce que diront de bonnes gens qui n'y connaissent rien; ayez un nom, tout ce que vous ferez ils le trouveront superbe. Il ne faut pas, mon cher, jeter le manche après la coignée; dans toutes les carrières les commencements sont tristes.

CHARLES. — Dans les arts surtout, avec les *bourgeois*.

LES PETITS PRODIGES.

BIOGRAPHIES.

DESHERBIERS. — Trente-six à quarante ans, ancien mauvais sujet, marié à son corps défendant et voici comment. Les clercs d'avoué et de notaire s'enrichissent rarement chez leurs patrons, tôt ou tard il faut en finir; il en finit, celui-ci, en faisant l'acquisition de l'une des meilleures études de la capitale, que solda, comme cela se pratique, la dot de madame Desherbiers. Jamais peut-être femme au monde ne fut moins adorée de son époux, jamais aussi aucun mari n'eut-il pour sa tendre moitié plus de respect, d'égards, d'estime et de considération.

Garçon, Desherbiers était ce qu'on appelle un boute-en-train, l'âme de toutes les parties, la cheville ouvrière de toutes les réunions de bons enfants. Marié, il est devenu rangé comme une demoiselle, sérieux et gourmand. Si parfois il s'échappe quelques lueurs, quelques étincelles de sa belle humeur d'autrefois, ce ne sera que loin de madame qui de tout temps a manifesté une aversion insurmontable pour tout ce qu'elle appelle la grosse joie.

MADAME DESHERBIERS. — Vingt-six à vingt-huit ans, enfant gâtée dans toute l'acception du mot, petite, pas jolie, remplie de goût et d'élégance. Elevee avec tout ce qu'il y a de mieux, dans un des premiers pensionnats de Paris. Mangeant bien, dormant de même, se plaignant sans cesse, se mettant au lit à la moindre contrariété. Méchante comme un démon, disant pis que pendre de toutes ses connaissances, comme toutes les femmes sur le compte desquelles la médisance peut le plus largement s'exercer.

Elle professe toujours le plus souverain mépris pour la famille de son mari, pour ses père et mère, qu'elle voit le plus rarement possible et qui n'ont d'autre tort, les bonnes gens, envers la plus aimée des filles, que celui de traiter un peu trop cavalièrement peut-être la langue française, et s'être enrichis dans un modeste comptoir de la rue Saint-Denis.

Madame Desherbiers est encore une de ces mères qui s'occupent de leurs enfants devant le monde seulement. Quant à celui qui lui a été donné pour époux, elle ne s'en inquiète nullement, il est bien le cadet de ses soucis; ils ont ensemble fort peu de relations et ne se voient guère qu'aux heures des repas. C'est, dit-elle, en parlant de son mari, un pauvre homme qui de sa vie ne l'a comprise, et le pau-

vre homme, sans être précisément un aigle, n'est cependant pas non plus une bête si l'on en croit les *on dit*.

(*M. et madame Desherbiers font lit à part.*)

NAPOLINE. — Petite fille de quatre ans, pâle, chétive, étiolée ; mangeant des bonbons ; toujours sur les genoux de tout le monde ; ennuyeuse à l'excès.

OSCAR. — Petit bonhomme de quatre à cinq ans, devant lequel il n'y a pas de conversation possible, partageant déjà à l'égard de son petit papa les opinions de sa petite maman. Deux enfants, les petits Desherbiers, qu'il faut, à table, s'empresser de griser, afin que leur bonne les enlève au plus vite.

M. PLUMET. — Cinquante à cinquante-cinq ans, célibataire, affligé de trente à quarante mille livres de rente ; pas d'état ; de ces individus dont l'espèce est assez commune. Installés dans un ménage on ne sait trop pourquoi ni comment. Gens dont on ne parle jamais. Quand la dame du logis est jeune, ces messieurs sont d'un âge raisonnable ; adolescents lorsqu'elle est sur le retour. Ils prennent le titre d'ami du mari qui souvent ne les aime guère, et sont le parrain du deuxième enfant.

Ils font les honneurs de la maison, remplissent à table les fonctions d'écuyer tranchant, se rappellent parfaitement le nom des personnes, ont toujours le sourire sur les lèvres, d'une politesse extrême, suivant à la ville, à la campagne, partout enfin, la famille à laquelle ils se sont voués corps et biens.

ALFRED DE MEULAN. — Vingt-quatre ans, sous-lieutenant dans un régiment d'artillerie en garnison à Vincennes, ce qui lui permet d'être toujours à Paris. Élève de l'École polytechnique, titre qui déjà vous pose un jeune homme fort joliment dans le monde. Ajoutez à cela de beaux traits, une jolie tournure, des cheveux noirs magnifiques et des moustaches à l'unisson.

Tous ces avantages n'ont pu faire broncher de l'épaisseur d'une ligne la vertu de madame Patrat, à laquelle il avait tenté de faire agréer ses hommages ; ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'il tenta de les présenter de nouveau à la femme de l'avoué qui ne le voit pas d'un œil indifférent.

PATRAT. — Assez bon diable, ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, pas méchant, tournant un tant soit peu à l'obésité. Bon type de mari, très-humble et très-obéissant serviteur des volontés de sa femme, se privant depuis dix ans de fromage, qu'il adore, pour complaire à madame qui ne peut le sentir *.

MADAME PATRAT. — Belle personne de l'âge à peu près de madame Desherbiers, dont elle fut la camarade de pension. Grande et bien faite, madame Patrat n'a aucune espèce de tournure ; elle se

* Le fromage bien entendu. (*Note de l'Éditeur.*)

met en dépit du sens commun et ne peut rester un instant en place. Toujours par voie et par chemin, employant tout son temps en courses, en visites, en promenades. De ces gens que vous voyez partout, que vous connaissez depuis une éternité, que vous avez vus enfants, auxquels pourtant vous n'avez jamais parlé et dont la plupart du temps vous ignorez le nom.

Bonne femme au fond, l'oracle de son mari, quoique pas bien forte. Victime des méchancetés de son amie à laquelle elle rend bien la justice qui lui est due, qu'elle n'aime pas, mais qu'elle voit, comme on se voit souvent, par habitude. Ce qui n'empêche pas ces dames de se combler de caresses toutes les fois qu'elles se trouvent ensemble.

(*M. et madame Patrat n'ont pas d'appartement à part*).

MADAME TARDIF. — Cinquante-cinq à soixante ans, bonne grosse maman, fort à son aise, ce qui la met à même d'avoir son franc-parler avec madame Desherbiers, sa nièce, qu'elle ne ménage pas toujours. L'excellente femme n'a pas été élevée chez madame Campan; son éducation, au contraire, a été des plus négligées : aussi a-t-elle souvent des tournures de phrases à faire mourir de rire; au demeurant, fort amusante et fort spirituelle. Elle tutoie indistinctement tout ce qui se présente sans que jamais qui que ce fût s'en soit scandalisé.

Gabrielle-Sophie Topinard, femme Tardif, est d'un tempérament éminemment spongieux. Le moindre mouvement la met en nage, une simple lecture des petites-affiches suffira pour la faire fondre en larmes. Jamais elle n'a aimé voir souffrir personne, disaient dans le temps les mauvaises langues du quartier.

Il y a bien long-temps que la chère petite nièce eût fait sauter la chère tante en l'air, mais elle a de bons revenus, la bonne dame, de bons biens au soleil, pas d'enfants; le bon petit oncle n'est pas fort, il est tous les soirs à deux doigts de sa perte; son épouse a déjà ressenti deux petits avertissements àpoplectiques, le sang la travaille jour et nuit : ces considérations font passer sur bien des choses.

M. TARDIF. — Soixante à soixante-cinq ans, petit homme, fluet et propret, le teint très-animé, l'oreille en feu, ne disant jamais rien devant le monde, et pour cela, n'en pensant pas davantage. Sournois et vicieux, surpris plusieurs fois en *criminelle conversation* avec la cuisinière.

Marguillier de Saint-Eustache, sa paroisse; légitimiste effréné.

SCÈNE I.

MADAME DESHERBIERS, ALFRED, *puis* M. PLUMET.

ALFRED. — Et votre charmante petite demoiselle, madame?

MADAME DESHERBIERS. — Elle se porte à merveille. Mais comment se fait-il que vous la connaissez?

ALFRED. — J'ai eu le plaisir de la voir chez madame Dufrénais. (*Arrivée de M. Plumet.*)

MADAME DESHERBIERS. — M. Plumet, un ami de la maison.

M. PLUMET. — Monsieur...

MADAME DESHERBIERS. — M. Alfred de Meulan.

ALFRED. — Monsieur...

MADAME DESHERBIERS. — Nous parlions avec monsieur de Napoline, monsieur Plumet, de votre filleule; monsieur l'a vue chez madame Dufrénais.

M. PLUMET. — Adorable petite fille, que j'aime de tout mon cœur, bonne petite créature tout à fait.

MADAME DESHERBIERS. — Vous la gâtez, monsieur Plumet.

M. PLUMET. — Pas du tout, je suis en cela de l'avis de tout le monde.

MADAME DESHERBIERS. — C'est-à-dire que tout le monde est beaucoup trop bon, elle est loin de mériter les éloges que l'on veut bien lui donner.

ALFRED. — Elle a cette petite fable qu'elle dit à ravir.

M. PLUMET. — N'est-ce pas? *La Laitière et le pot au lait.* Elle y met des intentions uniques..

MADAME DESHERBIERS. — Son plus grand mérite, à mes yeux, est de tout apprendre en jouant, sans y penser; jamais son père et moi ne nous en occupons. Une mère a toujours mauvaise grâce à faire l'éloge de ses enfants, je dois avouer cependant que souvent elle m'étonne; elle a des réparties qui vraiment ne sont pas de son âge.

M. PLUMET. — Ce qui fait que la plupart du temps on ne croit point avoir affaire à un enfant.

MADAME DESHERBIERS. — La semaine dernière nous l'emmenâmes dîner chez la sœur de mon mari, madame Lefranc : toute la journée elle avait été assez mal disposée. Le lendemain, à son réveil, son père lui dit : « Je ne sais, mademoiselle, si je dois vous embrasser ce matin, vous n'avez pas été gentille, hier, chez votre tante, vous avez beaucoup pleuré quand votre bonne est venue vous chercher; cela n'est pas bien, je suis très-mécontent. »

M. PLUMET. — Desherbiers est souvent sévère avec sa fille, je l'ai déjà remarqué.

MADAME DESHERBIERS. — « Oui, papa, a répondu l'enfant, les yeux baignés de larmes, je le sais, mais cela ne m'arrivera plus, plus jamais, j'en prends le ciel à témoin. »

M. PLUMET. — Admettez, monsieur, qu'elle n'a pas encore quatre ans.

MADAME DESHERBIERS. — Elle a deux mois de moins que Zoé, la fille de madame Dufrénais.

ALFRED. — Ah ! vraiment !

MADAME DESHERBIERS. — A la fête de son père, elle a absolument voulu lui ourler un linge à barbe.

M. PLUMET. — C'était parfait, je vous jure.

ALFRED. — Et monsieur votre fils, madame?

M. PLUMET. — Savez-vous, monsieur, que nous avons bientôt cinq ans.

MADAME DESHERBIERS. — C'est un caractère tout à fait opposé à celui de sa sœur. Napoline est douée d'une sensibilité exquise, Oscar, avec un cœur excellent, est d'une franchise, d'une témérité dont rien n'approche.

M. PLUMET. — Ajoutez à cela beaucoup d'oreille, musicien-né.

MADAME DESHERBIERS. — Surtout beaucoup de mémoire, il se rappelle tout parfaitement. Je ne sais encore quel parti nous lui ferons prendre; M. Desherbiers a de tout temps

manifesté le désir de faire de son fils un avocat, je ne sais encore si l'enfant se rangera de l'avis de son père.

M. PLUMET. — Je l'y pousse tant que je peux; figurez-vous, monsieur, que le petit bonhomme n'est jamais plus heureux qu'au milieu des dossiers et des paperasses; il a du reste pour son âge, chose extraordinaire, une force de volonté unique.

MADAME DESHERBIERS. — C'est précisément cette grande force de volonté-là, qui me fait frémir quand j'y pense.

M. PLUMET. — Et pourquoi cela?

MADAME DESHERBIERS. — Je ne sais, mais je crains que plus tard il ne se porte à quelque fâcheuse extrémité.

M. PLUMET. — D'ici là nous avons de la marge. Jamais Oscar ne voudra vous causer de chagrin; c'est un caractère à la fois noble, grand et généreux...

MADAME DESHERBIERS. — Il est bon, monsieur, de vous tenir en garde contre les éloges de monsieur Plumet, qui toujours a eu pour mes enfants une prédilection toute particulière.

M. PLUMET. — Lorsqu'ils sont aimables comme les vôtres, madame, il est bien difficile de faire autrement.

MADAME DESHERBIERS. — Je vous l'ai déjà dit, monsieur Plumet, vous finirez par me donner de l'amour-propre. Mais je ne m'aperçois pas que je tombe dans le ridicule si commun aux mamans, qui, dans chacun de leurs enfants, veulent voir un prodige... Parlons de votre tante, M. Alfred, de madame des Étangs.

M. PLUMET. — Comment, monsieur serait le neveu?... (*se levant de son siége.*) Monsieur...

ALFRED, *rendant à M. Plumet son inclination.* — Monsieur...

MADAME DESHERBIERS. — Oui, monsieur Plumet, une femme de beaucoup d'esprit, la tante de monsieur.

M. PLUMET. — Comment donc, mais j'ai l'honneur de connaî-

tre madame des Étangs, beaucoup, beaucoup, beaucoup, je l'ai beaucoup vue autrefois, chez la belle-mère de madame Pasquier! Je vous fais, monsieur, mon compliment bien sincère, de lui toucher d'aussi près.

ALFRED. — Monsieur...

M. PLUMET. — On n'est pas plus aimable, plus gracieux que ne l'était madame votre tante à cette époque.

MADAME DESHERBIERS. — Est-elle toujours folle de la campagne?

ALFRED. — Toujours, oui, madame,

M. PLUMET. — C'était, je crois, autant que je puis me le rappeler, une demoiselle Beaufumet?

ALFRED. — Oui, monsieur, une sœur de ma mère.

MADAME DESHERBIERS. — Je vous demandais, monsieur Alfred, si madame votre tante était toujours folle de la campagne?

ALFRED. — Oui, madame.

MADAME DESHERBIERS. — Je conçois que lorsque l'on a une aussi jolie propriété que la sienne, l'on puisse s'y plaire; mais la campagne chez les autres est, selon moi, chose fort maussade. Peu de temps après mon mariage, j'étais fatiguée de fêtes, de plaisirs, de Paris surtout; une dame de la connaissance de ma mère, qui, tous les hivers, nous faisait lui promettre de l'aller voir l'été suivant, eut pitié de moi, elle m'emmena avec elle, j'y passai huit jours. Vous savez, vous savez, monsieur Plumet, qui je veux dire.

M. PLUMET. — Oui, madame, parfaitement.

MADAME DESHERBIERS. — J'avoue que je n'eus pas lieu d'en être enchantée, j'étais partie sur la foi des traités; cette dame, jusqu'alors, m'avait toujours semblé très-aimable; il est vrai qu'à Paris tout le monde est aimable, rien n'est plus facile, on ne se voit jamais qu'en courant : à la campagne, c'est bien différent. Non pas que je sache mauvais gré à cette dame de la réception qu'elle m'a faite, je lui en

ai au contraire la plus grande obligation ; il n'est sorte de soins, d'attentions, de prévenances, qu'elle eut tout le temps de mon séjour ; mais ces prévenances, ces attentions continuelles me devinrent insupportables, j'eusse cent fois préféré qu'elle m'eût laissé plus de liberté, car sans cela pas de campagne possible.

ALFRED. — Je suis intimement convaincu que cette dame eût cru mal vous recevoir, en faisant autrement.

MADAME DESHERBIERS. — Je ne vous dis pas non , mais croyez-vous, puisque nous en sommes sur ce chapitre, que toutes ces personnes de notre connaissance, qui aujourd'hui achètent des propriétés, aient réellement pour la campagne un goût bien prononcé ? Quant à moi, je ne le pense pas, de la gloriole toute pure, et pas autre chose.

M. PLUMET. — Je suis parfaitement de l'avis de madame.

MADAME DESHERBIERS. — Jamais on ne me fera croire que madame de Tomilly, la femme la plus élégante que je connaisse , ait parlé bien sérieusement lorsqu'elle m'annonça l'autre jour que, chez elle, venait de se révéler la passion des poules et des canards? Une petite maîtresse s'il en fut jamais, madame de Tomilly, qui n'a commencé à aimer ses enfants qu'à sept ou huit ans. Que madame Patrat, qui n'a pu passer deux jours sans aller chez sa marchande de modes, ait pu former le projet d'aller s'enterrer toute vive au fond des bois, comme si les motifs de cette belle détermination n'étaient pas sus de tout le monde.

M. PLUMET. — Ceci est l'exacte vérité.

MADAME DESHERBIERS. — Il n'y a pas jusqu'à madame des Garcins, qui, toutes les fois qu'il était question de campagne, changeait de couleur, a juré en faisant ses adieux à M. Marchais, son oncle, qu'elle ne remettrait plus les pieds à Paris, qu'elle en prenait l'engagement, qu'elle allait vivre et mourir au milieu des villageois. Quand elle saura,

cette bonne Émilie, ce que sont les villageois, que M. le chevalier de Florian, avec ses Galathée, ses Estelle et ses Némorin, est bien le plus grand des imposteurs, que ses bords de la Durance qu'il m'a fait aller chercher si loin, ne sont rien moins qu'enchanteurs, que ses bergers sont de vilains messieurs tout noirs, grossiers comme le pain dont ils se nourrissent, et ses bergères de lourdes filles, plus malpropres et plus dégoûtantes que ne le fut jamais la Dulcinée du Toboso.

ALFRED. — Décidément, madame, je vois que vous avez la campagne en horreur.

MADAME DESHERBIERS. — Je l'aurai tant que rien ne sera changé à la manière d'y vivre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME PATRAT, *suivie d'une nourrice portant un enfant dans ses bras, un* DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* — Madame Patrat.

MADAME PATRAT. — Bonjour, ma bonne Isaure. (*Elles s'embrassent.*)

MADAME DESHERBIERS. — Mais quel heureux hasard ! moi qui te croyais à cent lieues de Paris.

MADAME PATRAT. — C'est une longue histoire que ce voyage ; je te conterai cela. Bonjour, monsieur Plumet.

M. PLUMET. — Madame...

MADAME DESHERBIERS. — Et ce bon petit Totole, sais-tu bien, Corinne, qu'il est on ne peut pas plus beau, ton fils? Laissez-le-moi, nourrice, que je puisse l'admirer à mon aise. Mais quels beaux yeux! quelle santé!

MADAME PATRAT. — Et tes beaux enfants, à toi?

MADAME DESHERBIERS. — Ils sont à la promenade. Pourquoi ne pas être venue nous demander à dîner?

MADAME PATRAT. — J'en avais formé le projet; j'ai eu des visites toute la journée.

MADAME DESHERBIERS. — Tu as là un joli châle, je ne te le connaissais pas.

MADAME PATRAT. — Vraiment! c'est un cadeau de M. Patrat.

MADAME DESHERBIERS. — Il ne t'a pas accompagnée?

MADAME PATRAT. — Si fait, il est allé trouver ton mari dans son cabinet, tu sais, toujours pour cette affaire. Et M. Alfred, que je ne voyais pas!

MADAME DESHERBIERS. — Tu connais monsieur?

MADAME PATRAT. — Comment! M. Alfred, le meilleur ami de mon frère Auguste.

ALFRED. — Oui, madame, de la même promotion.

M. PLUMET. — Ah! monsieur est militaire?

ALFRED. — Oui, monsieur.

M. PLUMET. — Dans quelle arme, monsieur, s'il vous plaît?

ALFRED. — L'artillerie, monsieur.

M. PLUMET. — Ah! oui-dà.

MADAME DESHERBIERS. — Mais comme il est fort! le bel enfant! Commence-t-il un peu à connaître son monde?

MADAME PATRAT. — Oh! très-bien. Anatole, où est papa? où est petit papa? Vois comme il a l'air inquiet de ne pas le voir.

M. PLUMET. — C'est prodigieux, en vérité. Et quel âge avons-nous, madame?

MADAME DESHERBIERS. — Sept mois, n'est-ce pas?

MADAME PATRAT. — Dans quinze jours. Où est la nourrice? Totole, où est nourrice?

LA NOURRICE. — Où qu'elle est, *noullice,* Totole? où qu'elle est?

MADAME PATRAT. — Je vous ai défendu, nourrice, de lui parler votre langage. Demandez-lui, comme tout le monde, où est sa nourrice : je ne veux pas en faire un paysan, de mon fils, je vous l'ai déjà dit.

MADAME DESHERBIERS. — Je suis bien de ton avis; Oscar aussi avait contracté cette mauvaise habitude-là...

M. PLUMET. — On eut toutes les peines du monde à la lui faire perdre.

LA NOURRICE. — Dam ! ej' parlons el' parler ed' cheux nous.

MADAME DESHERBIERS. — Il paraît très-gai, ce beau trésor.

MADAME PATRAT. — Jamais d'humeur, toujours comme tu le vois. Mais rends-le donc à sa nourrice, il va te fatiguer, il est d'un lourd...

MADAME DESHERBIERS. — Mais pas du tout, le bel enfant!

M. PLUMET. — Il a eu le bon esprit de ressembler à sa mère.

MADAME DESHERBIERS. — Tu vois que M. Plumet est toujours galant.

MADAME PATRAT. — Toujours le même.

M. PLUMET. — Ah ! madame...

MADAME DESHERBIERS. — Ce sont tes yeux, sais-tu bien?

MADAME PATRAT. — Tu trouves?

M. PLUMET. — Permettez-moi, madame, de vérifier le fait. (*Il s'approche de l'enfant, qui fait sauter ses lunettes en poussant des cris affreux.*)

MADAME DESHERBIERS. — Vous lui avez fait peur, monsieur Plumet.

M. PLUMET. — Mon Dieu, madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT. — Nourrice, ramassez les lunettes de monsieur.

M. PLUMET. — Ne vous occupez pas de moi, madame, je ne le mérite pas.

LA NOURRICE. — N'en v'là déjà ein morciau. (*Continuation des cris du petit bonhomme.*)

MADAME DESHERBIERS. — Mais que faire pour le calmer? Si nous lui faisions prendre quelque chose?

MADAME PATRAT. — C'est singulier! jamais il ne pleure à la maison.

MADAME DESHERBIERS. — Je crains vraiment qu'il n'ait des convulsions.

M. PLUMET. — Mon Dieu ! madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT. — Nourrice, allez lui préparer un verre d'eau. Donne-le-moi, je te prie. (*Au départ de la nourrice les cris de l'enfant redoublent.*)

MADAME DESHERBIERS. — Pauvre petit ami !

MADAME PATRAT. — Jamais il n'a fait cela; il est toujours, au contraire, d'une humeur charmante. Tiens, Totole, oh ! le beau tableau ! vois donc *bobo tabo* *.

MADAME DESHERBIERS. — Tiens, je crois qu'en le faisant boire un peu, nous finirons par le calmer. Vous avez mis de la fleur d'orange, n'est-ce pas, nourrice ?

LA NOURRICE. — Oui, madame, ed' dans neine bouteille.

MADAME PATRAT. — *Budez ta, anons budons, budons donc, toyez nésonnable, moieu n'a pas vouhu faite bobo à titi gaçon, dites te vous te felez plus* **.

MADAME DESHERBIERS. — Comme il a le cœur gros, ce pauvre bijou !

MADAME PATRAT. — C'est fini, il ne boira pas. Emmenez-le, nourrice.

MADAME DESHERBIERS. — Priez Zéphirine de le mettre sur le berceau de Napoline.

SCÈNE III.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, M. PLUMET, ALFRED, *personnage muet depuis l'arrivée de l'enfant.*

MADAME DESHERBIERS. — J'espère que cela ne sera rien.

* Beau tableau.

** Buvez cela, allons, buvons, buvons donc, soyez raisonnable, monsieur n'a pas voulu faire bobo à petit garçon ; dites que vous ne le ferez plus.

M. PLUMET. — Mon Dieu ! madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT. — Cela n'est rien, je vous jure, un caprice, une misère. Je ne puis m'en occuper autant que je le voudrais; ce sont ces vilaines bonnes qui nous les gâtent à la journée.

MADAME DESHERBIERS. — C'est aussi ce dont je me plains continuellement.

MADAME PATRAT. — Je suis d'autant plus fâchée de cela que tu ne peux te faire une idée de son amabilité quand nous sommes entre nous. Il imite d'abord tout ce qu'il voit, il a un talent d'observation extraordinaire : c'est au point qu'il singe, mais à le reconnaître, l'oncle de mon mari, son oncle Tobie.

M. PLUMET. — Le receveur de l'enregistrement ?

MADAME PATRAT. — C'est son air, sa démarche, tout, jusqu'à la prise de tabac, qu'il presse long-temps entre ses doigts avant de la prendre, et jamais, comme tu peux croire, nous ne l'avons stylé à cela; le soir il reconnaîtra le pas de son père à ne pas s'y tromper.

M. PLUMET. — Mon Dieu ! madame, combien je me reproche...

MADAME DESHERBIERS. — Je trouve effectivement qu'il a fait des progrès étonnants; il est d'une force...

MADAME PATRAT. — Jamais il n'a été malade; je suis désespérée de n'avoir pu te le montrer ce qu'il est. Tu dois connaître à la maison un portrait de l'Empereur, dans le cabinet de M. Patrat, près de celui de sa mère ?

MADAME DESHERBIERS. — Très-bien, en face de la cheminée, je le vois d'ici.

MADAME PATRAT. — Tu dois aussi te rappeler que l'Empereur est représenté en pied, les mains derrière le dos, se promenant dans le parc de la Malmaison ?

M. PLUMET. — Jamais Bonaparte ne s'est promené autrement.

MADAME DESHERBIERS. — Je me le rappelle parfaitement. Ton fils le reconnaîtrait peut-être?

MADAME PATRAT. — Non-seulement il le reconnaît, mais il l'imite; et toutes les fois que nous lui présentons ce tableau, il met de lui-même ses mains derrière le dos sans qu'on le lui dise.

M. PLUMET. — C'est merveilleux.

MADAME PATRAT. — Lorsqu'on tira le canon pour la naissance du dernier prince, c'était la première fois qu'il l'entendait tirer, le lendemain il l'imitait on ne peut mieux; son oncle, votre ami, M. Alfred, qui, comme vous, est militaire, n'en revenait pas, tant c'était cela : il lui semblait voir les soldats à leur pièce, et tout cela avec sa bouche, sans aucune autre préparation.

M. PLUMET. — Et pas encore sept mois! c'est à ne pas croire.

MADAME PATRAT. — Je suis persuadée qu'il adorera l'état militaire. Auguste m'est venu voir mardi dernier, il était en grande tenue...

ALFRED. — Nous venions de rendre une visite au nouveau colonel.

MADAME PATRAT. — C'est cela même. Du plus loin qu'Anatole aperçut son oncle, il était comme un fou, ses yeux étincelaient, il faisait avec ses petites mains comme s'il eût voulu tirer son sabre, et jamais il n'en avait vu, c'était la première fois de sa vie qu'il en voyait un : on aurait dit, en vérité, qu'il en avait deviné l'usage.

M. PLUMET. — On a vu de ces choses-là. Jeanne d'Arc, qui plus tard, sur les remparts d'Orléans....

MADAME DESHERBIERS. —Oscar n'a pas autant d'ambition, lui; il veut être tout bonnement avocat, et sa sœur religieuse; elle préfère le noir à toute autre couleur. Mais je veux savoir, avant tout, s'il pleure toujours, ce pauvre bijou. Corinne, tu as là, près de toi, le cordon de la sonnette.

M. PLUMET. — Pardon, madame, je vais vous éviter.

MADAME PATRAT. — Du tout, monsieur Plumet, je vous en conjure... (*Elle tire le cordon de la sonnette.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MADAME DESHERBIERS. — Dites-moi, Charles, le petit est-il toujours chagrin ?

LE DOMESTIQUE. — Ils sont allés aux Tuileries, madame, avec Clémence.

MADAME DESHERBIERS. — Ce n'est pas cela que je vous demande.

M. PLUMET. — C'est du fils de madame, dont votre maîtresse veut savoir des nouvelles.

LE DOMESTIQUE. — Excusez, je croyais... Il est en bas, madame.

MADAME DESHERBIERS. — Est-il toujours en larmes ?

LE DOMESTIQUE. — Je ne sais pas, madame ; il est dans la salle à manger qui joue devant la volière avec sa nourrice.

M. PLUMET. — C'est bien.

SCÈNE V.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, ALFRED, M. PLUMET.

MADAME DESHERBIERS. — Je ne sais, ma bonne Corine, si tu es plus heureuse, nous avons des gens stupides !

MADAME PATRAT. — Nous ne sommes pas mieux partagés, je t'assure.

MADAME DESHERBIERS. — As-tu vu madame Chassant, depuis peu ?

MADAME PATRAT. — Oui, quelque temps avant son départ pour la campagne.

MADAME DESHERBIERS. — C'est maintenant une véritable épi-

démie, que cet amour des champs! nous en parlions il n'y a qu'un instant avec ces messieurs?

MADAME PATRAT. — J'en suis bien revenue, je t'assure, je la déteste. M. Patrat a cependant l'intention d'acheter une propriété aux environs de Paris.

MADAME DESHERBIERS. — Je lui en fais mon compliment, il a là une jolie idée; aux environs de Paris! il ne sait donc pas que chez toi se donneront rendez-vous tous les désœuvrés de la capitale. Enfin, j'avais cru jusqu'à présent pouvoir résister à l'engouement général, mais je commence à croire que le courant finira par m'entraîner aussi, je le crains.

SCÈNE VI.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, ALFRED, M. PLUMET, PATRAT, DESHERBIERS.

PATRAT. — Permettez, madame...

MADAME DESHERBIERS. — Je ne veux rien entendre, monsieur Patrat, je suis furieuse contre vous.

PATRAT. — Contre moi, madame?

MADAME DESHERBIERS. — Comment, depuis si long-temps, dans le cabinet de M. Desherbiers, c'est bien mal à vous, c'est montrer bien peu d'empressement; ne cherchez pas à vous justifier, je n'admets aucune excuse, c'est une horreur.

DESHERBIERS. — Imite l'exemple de madame, chère amie, qui pour moi est pleine d'indulgence.

MADAME PATRAT. — Ne me faites pas parler, j'ai aussi contre vous de grands griefs.

DESHERBIERS. — Vraiment?

MADAME PATRAT. — D'immenses.

DESHERBIERS. — Et lesquels, madame, s'il vous plaît?

MADAME PATRAT. — Ce serait trop long, je ne veux entrer, aujourd'hui, dans aucune explication.

PATRAT. — Où est donc Anatole ?

MADAME PATRAT. — Il était ici il n'y a qu'un instant.

MADAME DESHERBIERS. — M. Plumet a voulu s'en approcher, le pauvre enfant a jeté les hauts cris.

M. PLUMET. — Mon Dieu ! madame, combien je me reproche...

PATRAT. — C'est singulier, à la maison, jamais cela ne lui est arrivé.

MADAME PATRAT. — Moi, je trouve cela tout simple ; M. Plumet ne vient jamais nous voir, il lui est tout à fait étranger : jamais Anatole n'a peur des personnes qu'il voit habituellement.

M. PLUMET. — Combien je suis sensible à cet aimable reproche ! bien des gens voudraient être coupables à ce prix.

PATRAT. — Il a pourtant la réputation d'aimer les enfants, M. Plumet.

MADAME PATRAT. — Encore une réputation usurpée.

PATRAT. — Tu es bien sûre, n'est-ce pas, bonne amie, qu'il n'est pas malade ?

MADAME DESHERBIERS. — Pas le moins du monde.

MADAME PATRAT. — Il est à jouer dans la salle à manger avec sa nourrice.

PATRAT. — Vous savez que nous avons trouvé qu'il imitait l'Empereur ?

DESHERBIERS. — En vérité ?

MADAME PATRAT. — Pourquoi vouloir trouver ridicule, devant le monde, une chose que tu trouves sublime à la maison ?

MADAME DESHERBIERS. — Nous sommes bien toutes les mêmes avec nos enfants ; nous ne pouvons résister à la tentation de raconter leurs exploits.

M. PLUMET. — C'est bien naturel, mesdames, c'est bien naturel.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NAPOLINE, OSCAR.

M. PLUMET. — Les voici.

LES ENFANTS. — Bonjour, petite maman, bonjour, petit papa, bonjour, petite maman, bonjour, petit papa.

MADAME DESHERBIERS. — Mais nous ne sommes pas seuls; vous qui devez donner l'exemple, monsieur Oscar, est-ce ainsi que l'on doit se présenter? Comme il a chaud!

OSCAR. — Madame et messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

MADAME DESHERBIERS. — Et vous, mademoiselle?

NAPOLINE. — L'honneur de vous saluer.

MADAME PATRAT. — Jolie comme un petit cœur, viens donc me voir, chère amie. (*Elle l'embrasse.*) Mais comme elle est grande!

MADAME DESHERBIERS. — Tu trouves?

MADAME PATRAT. — Mais certainement.

PATRAT. — Bonjour, capitaine.

OSCAR. — Veux pas être capitaine, moi, veux être avocat, comme petit papa.

M. PLUMET. — Toujours son idée fixe.

ADAME DESHERBIERS. — Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'un petit garçon ne devait pas avoir de volontés, jamais il ne doit dire je veux.

M. PLUMET. — Le Roi dit nous voulons.

OSCAR, *le contrefaisant.* — Ghen, ghen, ghen, ghen.

MADAME DESHERBIERS. — Monsieur Oscar, sortez.

OSCAR, *suppliant.* — Maman, ma petite maman.

DESHERBIERS. — C'est fort vilain, monsieur, ce que vous venez de faire.

MADAME DESHERBIERS. — Ne nous mettons donc jamais deux à le gronder.

DESHERBIERS. — Pardon, chère amie, pardon.

M. PLUMET. — Cela ne lui arrivera plus.

MADAME DESHERBIERS. — Monsieur Plumet, ce sont de ces choses que je ne dois ni ne veux tolérer. Il vous manque à la journée, et cela, parce que vous êtes toujours trop bon.

M. PLUMET. — Je n'y attache pas d'importance.

MADAME DESHERBIERS. — Vous avez tort, moi, j'en attache, et beaucoup, c'est pour cela que je tiens à ce qu'il se retire sur-le-champ.

OSCAR, *les yeux baignés de larmes.* — Petite maman, je t'en prie, je te demande pardon.

MADAME DESHERBIERS. — Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander.

M. PLUMET. — Je lui pardonne de tout mon cœur.

MADAME PATRAT. — Pauvre enfant, il a tant de chagrin.

MADAME DESHERBIERS. — Je t'en prie, Corine, tu ne connais pas ce caractère-là.

DESHERBIERS. — Mon Dieu, chère amie, tu aurais mieux fait cent fois de suivre ta première idée en le mettant à la porte.

MADAME DESHERBIERS. — S'il promet cependant qu'il ne le fera plus?

M. PLUMET. — Je suis persuadé que ceci lui servira de leçon.

MADAME DESHERBIERS. — J'en doute, mais puisque vous le voulez absolument, monsieur Plumet.

MADAME PATRAT. — Sais-tu bien, Isaure, que je ne te croyais pas si sévère ?

MADAME DESHERBIERS. — Non, mais j'ai remarqué qu'il choisit toujours le moment où nous avons du monde. Venez, monsieur, que j'essuie vos larmes, pourquoi toujours être méchant ?

OSCAR. — C'est bon ami qui me gronde toujours.

M. PLUMET. — Ce que tu dis là n'est pas, mon petit homme, je t'en demande bien pardon, c'était tout bonnement une simple observation que je me permettais, et pas autre chose.

MADAME DESHERBIERS. — Mais vous êtes mille fois trop bon, monsieur Plumet, d'entrer avec lui dans des explications.

M. PLUMET. — Je ne me permettrai plus rien à l'avenir, madame, je vous en donne ici l'assurance.

MADAME DESHERBIERS. — Napoline, descendez, vous fatiguez monsieur.

ALFRED. — Pas le moins du monde, madame, je vous jure.

MADAME DESHERBIERS. — Napoline... Napoline.

NAPOLINE. — Plaît-il, maman ?

MADAME DESHERBIERS. — Laissez le piano, je vous prie, vous faites un bruit à nous étourdir. Eh bien ! mademoiselle?

NAPOLINE. — Je vais aller tout doucement, tout doucement, petite maman.

MADAME DESHERBIERS. — Lorsque je vous dis une chose, vous devez m'obéir, sur-le-champ. Allez-vous renouveler la scène de monsieur votre frère ?

MADAME PATRAT. — Tu vas la faire pleurer, cette pauvre petite chère amie.

M. PLUMET. — Dis donc, Napoline ?

NAPOLINE. — Plaît-il, parrain ?

M. PLUMET. — Tu sais bien ce que je veux dire.

NAPOLINE. — Non, parrain.

M. PLUMET. — Si tu nous disais ta petite fable.

DESHERBIERS. — Si vous m'en croyez, monsieur Plumet, nous remettrons cela à un autre moment.

MADAME PATRAT. — Mais pourquoi donc cela ?

MADAME DESHERBIERS. — Laissez dire M. Desherbiers, il est plus jaloux que moi des dispositions de sa fille. Voyons, mademoiselle, ne vous faites pas prier, ouvrez bien la bouche, prononcez bien distinctement, et surtout ne parlez pas aussi vite que vous avez coutume de le faire.

NAPOLINE. — Oui, petite maman.

Perrette sur sa tête ..

. .

MADAME DESHERBIERS. — D'abord le titre de la fable, si vous voulez bien.

NAPOLINE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

MADAME DESHERBIERS. — Tenez-vous droite.

NAPOLINE.

Pierrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,

M. PLUMET. — Il me semble la voir.

NAPOLINE.

Prétendait arriver sans encombre à la ville,

M. PLUMET. — La pauvrette.

NAPOLINE.

... sans encombre à la ville,
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Elle allait à grands pas, elle allait à grands pas,...

MADAME DESHERBIERS. — Eh bien ?

NAPOLINE.

Elle allait à grands pas, elle allait à grands pas,

M. PLUMET.

Ayant mis ce jour-là,

NAPOLINE.

Pour être plus agile,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Pour être plus agile, ayant mis ce jour-là,

M. PLUMET.

Cotillon simple et souliers plats.

NAPOLINE.

Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée,
Dans sa pensée, comptait déjà
Dans sa pensée.

M. PLUMET.

Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée.

NAPOLINE.

La chose allait à bien par son soin diligent,
Par son soin diligent,

M. PLUMET.

Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile,

NAPOLINE.

S'il ne me laisse assez pour avoir un cochon,
Un cochon, un cochon,
Pour avoir un cochon.

M. PLUMET.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son,
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable,
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon,
Ce qui n'empêchera de mettre en notre étable,

NAPOLINE.

Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ;

M. PLUMET.

Adieu veau,

NAPOLINE.

Vache, cochon, couvée.
Vache, cochon, couvée.
Vache, cochon, couvée.

M. PLUMET.

La dame de ces biens,

NAPOLINE.

Quittant d'un œil marri

M. PLUMET.

Sa fortune ainsi répandue,

NAPOLINE.

Va s'excuser à son mari,
A son mari, en grand danger,

M. PLUMET.

En grand danger d'être battue.

NAPOLINE.

Le récit, le récit,

M. PLUMET.

Le récit en farce fut fait,

NAPOLINE.

On l'appela : Le Pot au Lait.

MADAME DESHERBIERS. — C'est bien, c'est bien, vous ne savez plus un mot de votre fable, mademoiselle, ne pleurez pas, sinon Clémence va venir vous prendre.

DESHERBIERS. — Napoline, viens m'embrasser.

MADAME DESHERBIERS. — C'est ainsi qu'en la caressant toutes les fois que je la gronde, elle ne prête plus maintenant la moindre attention lorsque je lui dis quelque chose.

DESHERBIERS. — Pourquoi aussi toujours vouloir lui faire dire sa fable devant le monde.

MADAME DESHERBIERS. — Parce que devant le monde, je ne veux pas que ma fille soit comme une petite sotte.

NAPOLINE. — Je te demande bien pardon, petite maman.

MADAME PATRAT. — Comme elle est gentille !

M. PLUMET. — C'est un ange, pas plus de fiel...

MADAME DESHERBIERS. — Je te dis qu'elle a le caractère le plus heureux, et si son père me laissait l'élever comme je l'entends...

DESHERBIERS. — Nous avons toujours tort, nous autres pauvres maris.

PATRAT. — Toujours.

MADAME PATRAT. — A-t-elle commencé le piano ?

MADAME DESHERBIERS. — Depuis six semaines tout au plus, et je t'assure que lorsqu'elle veut s'en donner la peine... Napoline, voulez-vous montrer à madame ce que vous savez au piano ?

NAPOLINE. — Oui, petite maman, je le veux bien.

DESHERBIERS. — Je vous demande mille pardons, monsieur de Meulan.

ALFRED. — Comment donc !

MADAME DESHERBIERS. — Monsieur vient de m'avouer qu'il adorait les enfants... Voyons donc, mademoiselle, il s'agit ici de prendre une revanche éclatante... Tenez-vous bien droite et écoutez bien ce que je vais vous dire.

NAPOLINE. — Oui, petite maman.

MADAME DESHERBIERS. — Do, do, sol, sol, la, la, sol. Vous ne faites nulle attention à ce que je vous dis.

NAPOLINE. — Pardonnez-moi, petite maman.

MADAME DESHERBIERS. — Recommençons. Do, do, sol, sol, la, la. — La, la... ce n'est pas cela, la, là. — La, la. — J'en suis désolée, nous recommencerons jusqu'à ce que cela soit bien. — La, la, sol. — Sol. — Ce n'est pas cela. — Sol. — A la bonne heure. Fa, fa, mi, mi, ré, ré, do. — Mi, mi. — Eh bien ! — Mi, mi. — Ré, ré, do. — Sol, sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré. — Sol, sol, fa, fa. — Fa, fa. — Recommençons cela. — Fa, fa, mi, mi, ré. — Mi, mi, ré. — Do, do. — Sol, sol. — La, la. — Sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré, do, do. — Fa, fa. — Mi, mi. — Mi, mi. — Ré, ré. — Do.

TOUTE LA SOCIÉTÉ. — Bravo ! bravo ! à merveille, comme un petit ange !

MADAME DESHERBIERS. — Vous voyez bien, mademoiselle, que lorsque vous voulez faire attention...

M. PLUMET. — Eh bien ! Oscar ?

OSCAR. — Plaît-il, bon ami ?

M. PLUMET. — Est-ce que tu ne nous donneras pas un petit plat de ta façon ?

OSCAR. — Je veux bien, bon ami.

M. PLUMET. — C'est déjà fort bien de ne pas te faire prier... Place-toi là, bien au milieu, que tout le monde puisse bien t'entendre.

(L'enfant se place au milieu du salon, se recueille, puis commence son récit.)

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pourquoi ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord d'un tombeau!

(Le petit bonhomme saisit un mouchoir que lui tend M. Plumet et le passe sur ses yeux.)

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable, habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes :
Déposer le fardeau des misères humaines.
Est-ce donc là mourir?

TOUTE LA SOCIÉTÉ. — Très-bien, très-bien, à merveille!

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

TOUTE LA SOCIÉTÉ. — Admirable, admirable, fort joli.

PATRAT. — C'est de?...

MADAME PATRAT. — Comment, monsieur Patrat, peux-tu faire une semblable question, quand nous avons ses ouvrages à la maison.

PATRAT. — Je n'y pensais plus, tu as raison.

M. PLUMET. — Vous connaissez sans doute l'auteur?

PATRAT. — Je connais ses ouvrages : quant à lui, je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu.

M. PLUMET. — J'ai eu ce bonheur une seule fois, sur le boulevard Montmartre. Quelqu'un me dit : Voici l'auteur des *Harmonies*. C'est un Bourguignon, il est de la Bourgogne, je lui en fais mon compliment.

PATRAT. — Ah! oui-dà!

M. PLUMET. — Vous voyez, monsieur, que ce pays-là ne produit pas seulement de bon vin.

OSCAR.

Mais qu'entends-je? au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots, ont frappé mon oreille,
Compagnons de....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. ET MADAME TARDIF, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur et madame Tardif.

MADAME DESHERBIERS. — Bonjour, ma tante.

NAPOLINE. — Bonjour, tonton.

MADAME TARDIF. — Bonjour, mes enfants, je ne devais pas venir vous voir aujourd'hui, ça s'est trouvé comme ça. (*A Oscar.*) Tiens, te voilà, toi, je ne te voyais pas, qu'est-ce que tu fais donc là-bas?

M. PLUMET. — Il nous disait quelque chose.

MADAME TARDIF. — Est-ce que je suis de trop?

MADAME DESHERBIERS. — Oh! ma tante, pouvez-vous dire cela!

MADAME TARDIF. — C'est que je le ferais comme je te le dis, d'abord. Je n'aime à déranger personne, tu le sais. Je m'en irais. Commence par embrasser ta tante, mon garçon, tu feras après cela tout ce que tu voudras. Allez trouver M. Tardif, mes petits enfants, il doit avoir quelque chose pour vous dans ses poches.

LES ENFANTS. — Merci, tonton, merci, tonton.

MADAME TARDIF. — Ah! çà, mame Patrat, sais-tu que je te croyais bien loin d'ici, te voilà donc revenue?

MADAME PATRAT. — Oui, madame, depuis deux jours seulement.

MADAME TARDIF.—C'est donc ça, car j'ai vu ta mère, l'autre jour, elle ne m'a parlé de rien. Ah! çà, mon petit homme, continue ta machine, ou je m'en retourne à la maison, n'y a pas là à dire, c'est oui ou non, voilà comme je suis.

OSCAR.

Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort.

M. PLUMET. — Reprends du commencement pour ta tante, mon petit homme.

OSCAR. — Oui, bon ami.

M. PLUMET. — Ta tante que tu aimes bien.

MADAME TARDIF. — Sans compter que je lui rends bien, pauvre chou. (*Elle essuie une larme.*)

OSCAR.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pourquoi ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord d'un tombeau.

MADAME TARDIF. — Ah! çà, un instant. C'est à porter le diable en terre, ce que tu nous dis là. Je ne sais pas, mais ça me fait pleurer comme une Madeleine, n'y a pas long-temps avec ça que nous avons dîné, nous sortons de table, j'aimerais mieux quelque chose de plus gai.

MADAME DESHERBIERS. — Dis-nous ta fable, Napoline.

NAPOLINE. — Oui, petite maman.

NAPOLINE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

MADAME DESHERBIERS. — Tâche de te la rappeler mieux que tantôt.

NAPOLINE. — Oui, petite maman.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville,
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà, dans sa pensée,
Tout le prix de son lait : en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée;
La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m'est, disait elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Ce qui n'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce fut fait ;
On l'appela : LE POT AU LAIT.

TOUTE LA SOCIÉTÉ. — Très-bien, très-bien, très-bien.

MADAME DESHERBIERS. — Mais beaucoup trop vite.

MADAME TARDIF. — A la bonne heure, au moins c'est plus gai cette fois-ci. Pauvre enfant ! elle est tout en dehors de son haleine, tout comme si qu'elle eut couru. Monsieur Tardif, vois donc un peu dans ta culotte si ma bourse n'y serait pas.

MADAME DESHERBIERS. — Ma tante, je vous en prie....

MADAME TARDIF. — Laisse-moi donc tranquille, mêle-toi un peu de tes affaires..... Tenez, mes petits anges, pour vous acheter du bonbon.

LES ENFANTS. — Merci, tonton, merci, tonton.

MADAME TARDIF. — Je ne sais pas comment ça se fait, à présent, tout me fait pleurer. Donne-moi un peu mon mouchoir, monsieur Tardif, que je m'essuie les yeux.

MADAME DESHERBIERS. — Comment, Élisa, tu nous quittes ?

MADAME PATRAT. — C'est pour le petit, dont nous ne voulons pas changer les heures.

MADAME TARDIF. — Tiens, mais c'est vrai ; à propos, comment va-t-il, ton pauvre chat ?

MADAME PATRAT. — Vous êtes trop bonne, à merveille.

MADAME TARDIF. — Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le voir, ce chou là ?

MADAME PATRAT. — Mais si fait, la nourrice va vous le monter.

MADAME TARDIF. — Pas du tout, je veux l'aller voir avec vous, ça me promènera, j'ai mon dîner qui ne passe pas.

MADAME DESHERBIERS. — Restez, mademoiselle, nous avons encore à jouer du piano devant ma tante.

LES COMPATRIOTES.

PERSONNAGES.

LAVENAZE.
FANNY, sa fille.
JULES,
DESTOUJAC,
MADAME DE LA BASTIDE,
MERMÈS,
THÉRÈSON, gouvernante,

(JULES, DESTOUJAC, MADAME DE LA BASTIDE, MERMÈS, THÉRÈSON : compatriotes.)

Tous les compatriotes doivent avoir un accent méridional très-prononcé.

(La scène est à Paris dans la maison de Lavenaze.)

UN CABINET.

SCÈNE I.

JULES, THÉRÈSON.

THÉRÈSON. — Il faut convenir que vous êtes tous, à l'heure qu'il est, de bien drôles de corps; je ne sais en vérité quelle mouche vous pique; mais, à la moindre contrariété, au plus petit déboire, voilà la pauvre tête qui déménage; il ne s'agit plus que de se faire sauter la cervelle. Singulier moyen de se tirer d'affaire!

JULES. — Vous êtes étonnante, Thérèson, comme si jamais je vous avais parlé de ça.

THÉRÈSON. — Eh! bon Dieu! parce que vous ne m'en avez rien dit, est-ce une raison, mon bon, pour vous croire plus qu'un autre? Je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit. Travaillez du matin au soir, prenez de la peine, allez doucement votre petit bonhomme de chemin, vous finirez

par percer, vos affaires s'arrangeront, vous ferez votre petite pelote, et vous vous direz un jour : La pauvre Thérèson, elle avait bien raison.

JULES. — Je dirai que vous avez toujours été bien désespérante, voilà ce que je dirai.

THÉRÈSON. — Voyons, raisonnons un peu, si c'est possible. Quel est le père un peu propre qui jettera sa fille à la tête du premier venu. Ça ne se fait pas, ça ne s'est jamais fait, ça ne se fera jamais; et d'ailleurs, pour faire votre demande, ne pourriez-vous pas bien attendre un peu que la petite fût au moins sortie de pension !

JULES. — Je suis bien malheureux !

THÉRÈSON. — Et pourquoi? Parce que l'on ne veut pas faire vos volontés ? On n'est pas toujours au monde pour les faire; un peu de patience, *tout vient à point, à qui sait attendre;* quant à vos papiers, soyez paisible; ils sont en bonnes mains.

JULES. — Je viendrai tantôt les reprendre.

THÉRÈSON. — Très-bien.

JULES. — Vous direz à son père que mon oncle m'a chargé de lui recommander d'en prendre connaissance.

THÉRÈSON. — Je n'y manquerai pas.

JULES, *revenant sur ses pas.* — Je m'en vais.

THÉRÈSON. — Bien le bonjour.

JULES, *revenant encore sur ses pas.* — Adieu, Thérèson.

THÉRÈSON. — De tout mon cœur.

SCÈNE II.

THÉRÈSON.

Je n'aime pas de le voir rôder ici, ce petit homme, je le trouve bien trop avancé pour son âge. Comment ! c'est hier au soir que la petite est sortie de pension, et le voilà ce matin ! ce n'est point perdre de temps, il abat la besogne. Avec

toutes ces allées et venues-là, la mienne ne se fait pas, et Dieu seul sait si j'en manque; hier encore, douze personnes qui nous tombent, juste au moment de se mettre à table, sous prétexte qu'ils sont du pays. Que le diable t'emmène? Nous ne les connaissons ni d'Ève, ni d'Adam. Ah! si la pauvre femme était encore de ce monde, comme elle y mettrait bon ordre, que les choses ne se passeraient point de la sorte, et qu'elle aurait raison!

SCÈNE III.

THÉRÈSON, FANNY.

THÉRÈSON. — Eh! vous voilà de bien bon matin?

FANNY. — Je suis si contente, quand je viens à la maison, et le temps me paraît si court! Papa est levé?

THÉRÈSON. — Pas encore; il s'est couché bien tard, le pauvre cher homme

FANNY. — Je croyais cependant t'avoir entendue lui parler. Tu parlais à quelqu'un.

THÉRÈSON. — A quelqu'un qui sortait.

FANNY. — C'est singulier; j'avais cru reconnaître la voix de mon père.

THÉRÈSON. — En vérité!

FANNY. — Je t'assure. Mais qu'as-tu donc, Thérèson, toi ordinairement si heureuse quand je viens ici; tu es triste, ce matin?

THÉRÈSON. — J'ai des raisons pour agir ainsi; de grandes raisons.

FANNY. — Oh! alors, dès que tu as des raisons, je ne dis plus rien : si cela te fait plaisir d'être de mauvaise humeur, je ne veux pas te contrarier; j'en serais désolée.

THÉRÈSON. — Si vous saviez, chère enfant, tout ce que j'ai

à souffrir, quand je vois un brave homme de père comme le vôtre, se brûler le sang comme il le fait; et tout cela, pour une poignée de vivants qui le grugent et le dilapident à qui mieux mieux; ça me donne de l'humeur, et vingt autres à ma place en seraient mortes de dépit.

FANNY. — Tu sais combien il aime à rendre service.

THÉRÈSON. — Et ce sont ces gens auxquels il fourre tout le long de l'année, qui lui faisant perdre le plus beau et le meilleur de son temps, le forcent à travailler jour et nuit.

FANNY. — Thérèson?

THÉRÈSON. — Eh bien!

FANNY. — N'as-tu rien à me dire?

THÉRÈSON. — Rien.

FANNY. — Tu me fais de la peine.

THÉRÈSON. — C'est possible, je n'en sais rien.

FANNY. — Tu le sais, mais tu ne veux pas en convenir.

THÉRÈSON. — Voulez-vous parler de ce petit bonhomme qui veut de vous pour femme, et qui venait vous demander.

FANNY. — Comment! Thérèson, il aurait osé...

THÉRÈSON. — Oh! je vous promets que le gaillard n'est point embarrassé, qu'il ne doute de rien; mais le cher père, qui n'entend pas raison sur ce chapitre, aurait pu lui faire un mauvais parti : c'est pourquoi je l'ai prié de rengaîner son compliment, et bien vite, il ne se l'est pas fait redire.

FANNY. — Pauvre Jules!

THÉRÈSON. — Il paraît que ce n'est pas d'hier que cette affaire se trame, car chaque fois que l'oncle l'envoyait à la maison, chaque fois qu'il pouvait m'attraper, vous étiez sur le tapis.

FANNY. — Jules est le frère de ma meilleure amie; il venait souvent la voir; c'est à la pension que je l'ai vu. N'est-ce pas, qu'il a l'air d'un bien bon jeune homme?

THÉRÈSON. — Comment donc, il est charmant; mais nous n'en voulons pas. Voilà précisément l'heure où le papa a cou-

tume de descendre, ne lui disons rien, il a bien d'autres choses en tête.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENAZE.

LAVENAZE, *appelant.* — Ah! te voilà, Fanny; bonjour, mon enfant. (*Il l'embrasse.*)

FANNY. — Bonjour, papa.

LAVENAZE. — Thérèson, je n'y suis pour personne. Tu entends?

THÉRÈSON. — Je comprends : vous n'y voulez pas être. Et bien vous faites!

LAVENAZE. — Tous les jours de la semaine, distrait de mes occupations, je veux avoir mon dimanche.

THÉRÈSON. — Le fait est qu'il n'y a pas d'auberge, pas de ministère ou de boutique, où l'on reçoive autant.

LAVENAZE. — Vous irez toutes deux chez ma sœur, chez ta tante, Fanny; j'irai vous y rejoindre.

THÉRÈSON. — En sortant de la messe.

LAVENAZE. — Ainsi, c'est convenu, la porte fermée à tout le monde.

THÉRÈSON. — Eh! bon Dieu! qui plus que moi le demande!

LAVENAZE. — Mes journaux?

THÉRÈSON. — Sur votre bureau.

FANNY. — Adieu, papa, je te laisse. (*Elle sort.*)

LAVENAZE. — Adieu, chère amie.

SCÈNE V.

THÉRÈSON, LAVENAZE, *assis à son bureau, parcourant ses lettres et ses journaux.*

THÉRÈSON. — Je ne serai jamais plus contente que si je vous vois persévérer dans cette résolution de ne plus vous montrer

de fainéants et de vauriens, qui, se disant du pays, vous tombent de toutes parts. Que d'ennuis et de déboires pour ce qu'ils vous ont rapporté! Tantôt c'est un appartement qu'il leur faut arrêter, puis ils ne viennent pas; tantôt des avances qu'on ne rembourse pas. Comptez, et au bout de l'an, vous m'en direz des nouvelles.

LAVENAZE. — On ne peut guère faire autrement.

THÉRÈSON. —Ah! qu'à votre place je le saurais bien faire! Pour ce Mermès, faut-il des mitaines? Et que je ferais décamper au plus vite cette série de viveurs qui nous encombrent, nous harassent et nous fatiguent. De ce Mermès, en avons-nous besoin? Et ce Destoujac, que de petits écus vous a-t-il coûté?

LAVENAZE. — Quant à celui-là, je ne regrette pas ce que j'ai pu faire; il est amusant. Personne n'est plus fertile pour arriver au but qu'il se propose.

THÉRÈSON. — Ah! qu'ils connaissent bien tous le défaut de la cuirasse, et qu'ils vous savent bien prendre où le bas vous blesse! et qu'en leur fermant la porte, ils la sauront bien ouvrir! Du reste, pour ce que j'en retire, je ferais bien mieux de tout laisser aller, il n'en sera jamais que ce que vous voudrez.

LAVENAZE. — Je joue de malheur; il faut précisément que ce soit aujourd'hui, où j'ai le plus grand besoin de tranquillité, que tu prennes à tâche de me tourmenter plus encore que de coutume. Je te sais bon gré de toutes tes attentions; mais, une bonne foi pour toutes, je t'en conjure, qu'elles ne dégénèrent point en persécutions.

THÉRÈSON. — Ah! qu'on a bien raison de dire qu'on apprend à tout âge! Si je n'avais jamais pris de part à ce qui vous regarde, que je me serais épargné de peines et de soucis! Vous êtes bien tous les mêmes! Qu'on se sacrifie, qu'on en meure à la peine, on n'en fait jamais assez.

LAVENAZE. — Tu en fais trop.

THÉRÈSON. — Il fallait plus tôt me le dire, je me serais pourvue ; ce n'est pas à présent que je me puis pourvoir.

LAVENAZE. — Mais où me vas-tu chercher tout cela ?

THÉRÈSON. — Vous en trouverez beaucoup, qui vous élèveront vos enfants et soigneront votre maison comme j'ai soigné la vôtre. On a bien raison de le dire, il n'y a point de bonheur pour les honnêtes gens !

LAVENAZE. — Va te promener !

(Il se lève et se promène à grands pas dans son cabinet, Thérèson le poursuit dans sa promenade.)

THÉRÈSON. — Je m'en vas, monsieur, je m'en vas; vous me permettrez néanmoins d'en penser ce que je voudrai.

LAVENAZE. — Penses-en ce que tu voudras, et va-t'en au diable!

THÉRÈSON. — Vous seriez le premier puni si je vous prenais au mot. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LAVEVAZE.

Parce qu'il y a trente ans que cette femme est ici, je dois lui passer toutes ses humeurs et ne me permettre aucune observation. C'est par trop fort ! mais le ciel est juste, et la malheureuse devra rendre compte, un jour, des dix bonnes années qu'elle aura retranchées de mon existence. (*Il s'assied à son bureau.*) J'ai vingt fois commencé la lecture de cette lettre... Je n'ai pu encore en venir à bout. (*Il lit à voix basse le commencement de sa lettre.*) « Mon cher monsieur... nous avons reçu votre dernière... en date du 7 courant..... nous avons sur-le-champ expédié. » (*On frappe doucement à la porte.*)

SCÈNE VII.

LAVENAZE, DESTOUJAC.

DESTOUJAC, *il entr'ouvre la porte et laisse seulement apercevoir l'extrémité de son nez. Il est mal vêtu.* — Êtes-vous seul ?

LAVENAZE. — Qui est là ? Est-ce toi, Thérèson ?

DESTOUJAC, *d'une petite voix douce.* — Eh ! non, ce n'est point Thérèson.

LAVENAZE. — Qui donc alors ? je ne vous connais pas.

DESTOUJAC. — Comment ! on ne me connaît pas ?

LAVENAZE. — Je ne puis voir d'où je suis... Qui donc est là ? C'est insoutenable !

DESTOUJAC. — Eh ! parbleu ! c'est moi !

LAVENAZE. — Qui, vous ?

DESTOUJAC. — Destoujac.

LAVENAZE. — J'aurais dû m'en douter. Entrez, voyons, ne restez pas à la porte.

DESTOUJAC. — Dois-je le faire ?

LAVENAZE. — Fermez la porte, vous me laissez entre deux airs, c'est à n'y pas tenir.

(Destoujac entr'ouvre la porte, la referme aussitôt, il se glisse dans le cabinet et va se placer debout, derrière la première chaise qu'il rencontre près de la porte, à une grande distance de Lavenaze.)

DESTOUJAC. — Bonjour, mon bon.

LAVENAZE. — Votre serviteur.

DESTOUJAC. — Je crains que vous ne soyez occupé, mon pauvre ami.

LAVENAZE. — Pardon. (*Il reprend la lecture de sa lettre*).

DESTOUJAC. — Ne vous dérangez pas ; je sais, mieux que personne, combien vos instants sont précieux. Ce serait commettre un larcin que de vous en dérober une parcelle,

aussi ne poserai-je ici qu'un moment. (*Il s'assied sur la chaise derrière laquelle il s'est tenu depuis son arrivée, à une grande distance de Lavenaze.*) Et cette chère santé?

LAVENAZE, *toujours occupé de sa lecture.* — Très-bien! et vous?

DESTOUJAC. — Je me porte à ravir; Dieu merci, un tempérament de fer. Je n'avais, cher ami, d'autre but, en venant vous voir, que celui de m'informer de l'état de votre santé, qui, du reste, me paraît parfaite, je n'ai point voulu qu'il fût dit que je serais passé à deux cents pas de vous, sans en acquérir la certitude.

LAVENAZE. — Jamais, je crois, je ne me suis mieux porté.

DESTOUJAC. — J'en suis bien aise. Je crains ces changements subits de température, ces passages continuels du chaud au froid, qui peuvent vous être contraires.

LAVENAZE, *ouvrant une seconde lettre.* — Vous êtes bien bon. Avez-vous déjeuné?

DESTOUJAC. — Je vous rends grâces. Je déjeune en sortant. J'ai toujours beaucoup à courir, et c'est le matin que je fais mes affaires. D'ailleurs, mon bon, vous êtes occupé, je n'aurais que peu de temps à vous consacrer; je préfère revenir, je reviendrai.

(Il se lève, fait quelques pas dans le cabinet, se dirigeant du côté opposé à Lavenaze, et regardant machinalement le papier, les tableaux et les boiseries.)

Je ne hais rien tant au monde que ces gens qui vous viennent prendre d'assaut, s'installent chez vous des heures entières et vous accaparent à tout jamais; comme je ne veux point être rangé dans cette catégorie, je vous quitte, mon bon, je préfère revenir.

LAVENAZE. — Au plaisir.

DESTOUJAC. — Vous vous portez bien, c'est le principal, c'est tout ce que je tenais à savoir, allons, adieu. Pardon! je

vous vois parcourir une correspondance, ne serait-ce point par hasard une lettre de la sœur ?

LAVENAZE. — Non, j'ai reçu hier de ses nouvelles.

DESTOUJAC. — Elle va bien ?

LAVENAZE. — Très-bien.

(Destoujac vient s'asseoir à une certaine distance de Lavenaze, mais plus rapprochée de lui que la première fois.)

DESTOUJAC. — Tant mieux ! charmante femme ! tant mieux ! Quel ange ! quelle égalité de caractère ! quelle femme enivrante, cette sœur ! C'est chez elle, dans cette délicieuse bastide qu'elle avait alors, que je puis dire avoir passé mes plus belles années. Cette chère sœur ! Bonne mère, bonne amie, indulgente, sincère, dévouée...

(Lavenaze, après s'être agité long-temps sur son fauteuil, cherche sur son bureau s'il ne trouverait pas moyen d'occuper son compatriote.)

LAVENAZE. — Voulez-vous un journal ? (*Il se met à écrire.*)

DESTOUJAC. — Je vous rends grâce, je les ai parcourus ce matin ; ils ne disent rien.... Pauvre chère sœur !... Je vais donc vous quitter, vous laisser à vos occupations. Je ne veux nullement vous déranger. Adieu, mon bon.

LAVENAZE. — A revoir.

DESTOUJAC. — Vous êtes plus heureux que moi, pauvre ami, vous recevez de temps en temps des nouvelles des vôtres, il y a une éternité que je n'ai reçu une ligne des miens. Ils s'inquiètent non plus de moi que si j'étais mort. J'ai cependant, Dieu merci ! assez fait ; s'ils sont quelque chose, c'est bien à moi qu'ils le doivent. Que voulez-vous ! j'ai toujours été dupe de ma trop grande bonté, cela me devrait corriger ; au contraire je trouverais demain l'occasion de me mettre au feu pour n'importe qui, je m'y mettrais, c'est comme je vous le dis. (*Il se mouche*)... Pardon... Savez-vous, mon bon, si M. des Aigualades ne nous viendra pas bientôt à Paris... Lavenaze ?... cher ami ?... vous ne me voulez pas répondre ?

LAVENAZE. — Que voulez-vous ?

DESTOUJAC. — Je vous demandais si vous pensiez qu'il nous vînt bientôt à Paris ?

LAVENAZE. — Qui ?

DESTOUJAC. — M. des Aigualades, je vous demandais si vous présumiez qu'il nous vînt bientôt à Paris.

LAVENAZE. — Je n'en sais rien ; il avait, je crois, l'intention de passer l'hiver à Nice.

DESTOUJAC. — Ne dites-vous pas qu'il avait l'intention de passer l'hiver à Nice ?

LAVENAZE, *écrivant toujours.* — Il me le manda, il y a de ça environ trois mois.

DESTOUJAC. — Ah ! il y a de cela trois mois. Eh, bien ! tant mieux ! c'est, je crois, une excellente idée qu'il a eue là. S'il m'eût consulté, je le lui aurais conseillé. Nice, ville charmante, délicieux séjour ! climat enchanteur ! je n'y suis point allé, mais quantité de mes connaissances l'ont visitée, et toutes m'en ont parlé comme d'une ville ravissante... Vous n'êtes pas sans y être allé ?

LAVENAZE. — Jamais !

DESTOUJAC. — Jamais à Nice ?

LAVENAZE. — Jamais.

DESTOUJAC. — En êtes vous bien sûr ? Il me semblait vous en avoir entendu parler.

LAVENAZE. — Jamais.

DESTOUJAC. — Je me serai trompé. C'est un homme très-distingué, d'un commerce bien sûr, savez-vous ?

LAVENAZE. — Qui ?

DESTOUJAC. — Des Aigualades. Un homme d'un grand esprit, d'une rare capacité, d'une haute intelligence ! Une chose m'étonne, pourquoi ne pas avoir pensé à le nommer ? Vous me direz à cela : Il est peu remuant, peu intrigant, le pauvre cher homme ! Et cependant, il est de ces gens

rares, de conviction, comme il nous en faudrait beaucoup à la Chambre.

Il serait même à désirer pour notre département que l'on s'en occupât, mais très-sérieusement : n'êtes-vous pas de mon avis? (*Lavenaze continue sa correspondance.*) Du reste, il est d'une santé précaire, ce cher des Aigualades, très-précaire, et c'est pour cela que je ne serais nullement étonné qu'un voyage à Nice ne lui fît grand bien. Vous ne savez pas si sa charmante demoiselle est toujours avec lui ? (*Pas de réponse.*) Vous n'avez point ouï dire, mon bon, qu'il ait établi sa charmante fille ?

LAVENAZE. — Je vous demande bien pardon si je ne suis pas davantage à la conversation; j'ai tellement à faire aujourd'hui, qu'il m'est de toute impossibilité d'être un instant à vous.

DESTOUJAC. — Eh ! mon bon ! que ne le disiez vous ! Que diable ! je vous quittais, j'en avais manifesté l'intention, vous me laissez là vous causer des heures entières; vous faites des façons avec moi, vous avez grand tort : il fallait tout bonnement me dire : *Je vous remercie, je me porte bien, et vous?* je n'en demandais pas davantage. (*Il se lève.*) Je reviendrai vous voir. Sans adieu, pauvre ami ! à bientôt. (*Il vient serrer la main de Lavenaze et se dirige vers la porte.*)

LAVENAZE, *haut.* — Destoujac !

DESTOUJAC, *faisant une pirouette sur lui-même.* — Cher ami ?

LAVENAZE. — Dites-moi, n'aviez-vous rien autre à me demander ?

DESTOUJAC. — Je voudrais vous le taire. Eh ! bien ! oui, mon bon ! j'ai quelque chose à vous demander, quelque chose même, pour moi, de la dernière importance; mais je vous avoue que, vous voyant tellement occupé, je n'ose aborder la question.

LAVENAZE. — Allez toujours.

DESTOUJAC. —Je préfère, quoi qu'il en soit, sacrifier mes intérêts aux vôtres et revenir. Toute réflexion faite, je reviendrai, laissez-moi partir. (*Il se dirige vers la porte.*)

LAVENAZE. — Non, du tout. Voyons, qu'avez-vous à me demander?

DESTOUJAC. — Non, mon bon, non, décidément.

LAVENAZE. — Pourquoi ne pas me conter votre affaire ?

DESTOUJAC. — Non, franchement, un autre jour. Je serais désolé de passer à vos yeux pour un importun.

LAVENAZE. — Je suis sûr que, depuis que vous êtes ici, vous auriez pu me conter dix fois votre affaire.

DESTOUJAC. — Plus de vingt au moins. Au surplus, vous allez, en deux mots, la connaître.

LAVENAZE. — Je vous écoute.

(Destoujac dépose son chapeau sur le bureau et vient prendre place entre les jambes de son compatriote. Il tire un mouchoir de la poche de son portefeuille, le promène sur sa figure et le remet à la place qu'il occupait.)

DESTOUJAC. — J'ai besoin, mon bon, dans l'affaire qui m'amène auprès de vous, d'une franchise à toute épreuve; vous êtes prudent, de bon conseil ; toutes les fois que vous avez bien voulu m'aider de vos bons avis, je m'en suis toujours admirablement trouvé ; au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, usez-en toujours de même à mon égard, dites-moi franchement ce que vous en pensez, je vous en conjure, je vous en supplie !

LAVENAZE. — Je vous le promets.

DESTOUJAC. — Voici, en deux mots, mon affaire.

LAVENAZE. — Voyons.

DESTOUJAC. — Il est à votre connaissance, mon pauvre ami, à celle de tous nos compatriotes, que depuis long-temps, depuis près de quinze ans environ, j'ai abandonné mes affections, ma famille, mes amis d'enfance, bref, j'ai quitté notre ville, pour m'en venir à Paris, afin de recouvrer le montant d'une créance de *cent soixante et treize mille*

francs et des centimes sur Saint-Domingue. Je crois même vous en avoir parlé.

LAVENAZE. — Plus de cent fois.

DESTOUJAC. — Autant que cela ! c'est bien possible.... Enfin, je me trouve donc, par suite des longs retards que l'on m'a fait éprouver, dans une position des plus critiques, je ne vous le cèle pas. Depuis mon arrivée dans la capitale, logé chez de braves gens de notre pays, pleins de cœur et d'abandon, je suis l'objet de la plus tendre sollicitude, des soins les plus assidus, c'est fort bien, mais l'honneur me fait un devoir de m'acquitter un jour. D'un autre côté, je vous dois encore cet aveu, ma garde-robe a le plus grand besoin d'être renouvelée, cette capote que vous connaissez, ces bottes qui ne sortaient pas des mains de l'ouvrier, quand vous vous en séparâtes, toutes ces circonstances sont là, pour prouver au besoin, celui dans lequel je me trouve de récupérer le montant de ma créance.

LAVENAZE. — Vous me répétez ce que je sais déjà, vous voltigez de branche en branche ; allons au fait.

DESTOUJAC. — M'y voici en deux mots ; il fallait vous mettre au courant : vous y êtes. Je crois vous avoir dit que je suis dans l'usage, et cela pour me distraire, de passer toutes mes soirées à l'estaminet.

LAVENAZE. — Je l'ignorais.

DESTOUJAC. — Il me semblait vous l'avoir dit.

LAVENAZE. — Jamais vous ne m'en avez ouvert la bouche.

DESTOUJAC. — C'est donc là que je passe la majeure partie de mes soirées. Je pourrais aller dans le monde, je n'y vais pas, et cependant ce ne sont point, Dieu merci ! les invitations qui me manquent, elles me pleuvent au contraire, surtout maintenant que ce sont tous gens de notre pays à la tête des affaires; mais je ne me soucie point de les voir, chacun son idée. Je veux conserver mon franc-parler, et nullement ramper devant le pouvoir. Jamais il n'entrera

dans mes principes, dans ma manière d'être et de voir, d'agir différemment. Je suis pour cela d'un rigorisme..... d'un puritanisme... très-grands; ai-je tort, ai-je raison?... je n'en sais rien, mais toujours est-il que voilà mon opinion.

LAVENAZE. — Au fait, mon cher, au fait.

DESTOUJAC. — J'étais donc, comme je vous le disais, l'autre soir à l'estaminet, lorsqu'Aubertot vint à moi...

LAVENAZE, *l'interrompant.* — Quel est cet Aubertot?

DESTOUJAC. — Vous ne connaissez que lui.

LAVENAZE. — Moi! je ne le connais pas...

DESTOUJAC. — Mieux que moi, peut-être.

LAVENAZE. — Je veux mourir si, de ma vie, je me rappelle avoir entendu son nom.

DESTOUJAC. — Vous ne connaissez pas Aubertot?

LAVENAZE, *impatienté.* — Combien de fois faut-il vous le répéter, et quelle raison aurais-je, je vous le demande, de vous le cacher, si, réellement, je le connaissais?

DESTOUJAC. — Vous me surprenez étrangement. Eh bien! lui, Aubertot, vous connaît, et particulièrement encore; il ne s'en cache pas. Vous n'avez peut-être pas au monde d'admirateur plus sincère, plus attaché à votre personne, plus dévoué à votre famille qu'Aubertot.

LAVENAZE. — Il est bien bon, et puisqu'il en est ainsi, j'en suis bien aise.

DESTOUJAC. — Voulez-vous que j'en revienne à mon histoire?

LAVENAZE. — Je vous en prie.

DESTOUJAC. — J'étais donc l'autre soir à l'estaminet, lorsque Aubertot m'aborde...

LAVENAZE. — Quelle est sa profession, à ce monsieur, que fait-il?

DESTOUJAC. — Rien. C'est un de nos principaux capitalistes.

LAVENAZE. — Il va donc aussi à l'estaminet, votre capitaliste?

DESTOUJAC. — C'est-à-dire qu'il y passe sa vie. Aubertot est garçon, du moins j'aime à le croire, et mène la vie la plus indépendante. Dès son lever vous le voyez à l'estaminet, il

y déjeune, il y dîne, le soir il s'en retourne, et le lendemain recommence.

LAVENAZE. — C'est fort bien. Mais quel rapport ont ces détails avec votre créance?

DESTOUJAC. — Vous le sauriez déjà si vous ne m'aviez interrompu. Ne m'interrompez pas, mon bon; de grâce, ne m'interrompez pas.

LAVENAZE. — Allez votre train.

DESTOUJAC. — L'autre soir donc, Aubertot m'aborde; sa figure, assez ordinairement grave et réfléchie, semblait épanouie, et, après les compliments d'usage : J'ai, me dit-il en me tirant à l'écart, j'ai quelque chose à vous proposer. Ici, mon cher Lavenaze, prêtez-moi toute votre attention.

LAVENAZE. — Allez, allez.

DESTOUJAC. — Vous êtes un homme que j'aime, c'est toujours Aubertot qui parle...

LAVENAZE. — Allez toujours.

DESTOUJAC. — Que j'aime, que j'estime; je serais flatté de vous voir de notre bord. Nous avons besoin de gens qui tiennent à quelque chose, soyez des nôtres. Vous attendez après votre liquidation de Saint-Domingue, je le sais, vous pouvez être gêné, toujours Aubertot, ma bourse et mon crédit sont à vous, disposez-en; et comme ce ne sont pas des paroles en l'air, voici trois napoléons que je mets à votre disposition.

LAVENAZE. — Vous les prîtes?

DESTOUJAC. — Je ne les pris pas; je ne voulus pas même les regarder, tant il me tardait d'avoir votre opinion à cet égard.

LAVENAZE. — S'agissait-il de vous mettre en avant, de vous engager dans quelque opération où votre honneur ou vos intérêts eussent été compromis?

DESTOUJAC. — Nullement. Il lui importait seulement, toujours à Aubertot, de pouvoir se dire : Destoujac est avec nous, Destoujac est des nôtres, il est de notre bord.

LAVENAZE. — Et quel est votre bord?

DESTOUJAC. — Je n'en ai pas.

LAVENAZE. — Les opinions que vous professez?

DESTOUJAC. — Aucune.

LAVENAZE. — Et ce monsieur vous offrait ainsi trois napoléons, sans rien exiger de vous, sans rime ni raison?

DESTOUJAC. — C'est comme j'ai l'honneur de vous dire.

LAVENAZE. — De toutes les histoires que vous m'avez contées, celle-ci, je l'avoue, me paraît la plus extraordinaire.

DESTOUJAC. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

LAVENAZE. — Parce qu'on ne va pas offrir, de but en blanc, trois napoléons au premier venu.

DESTOUJAC. — Au premier venu?

LAVENAZE. — Sans doute, au premier venu; car, en définitive, pour ce monsieur, vous n'étiez autre chose qu'un premier venu, qu'une connaissance d'estaminet, ce qui me fait craindre que votre Aubertot n'ait eu l'intention de vous compromettre. Quels sont ses antécédents, à ce monsieur, qui vous dit que son intention n'était pas de vous affilier à quelque complot, à quelque société secrète en opposition avec l'ordre de choses.

DESTOUJAC. — Il n'est nullement question de cela, mon pauvre ami; Aubertot est le plus galant des hommes.

LAVENAZE. — Je ne dis pas non, je ne le connais pas; mais sa proposition ne me paraît pas moins étrange.

DESTOUJAC. — Du tout.

LAVENAZE. — Si fait.

DESTOUJAC. — Permettez, mon bon, permettez; vous devez assez me connaître pour être persuadé d'avance que, de ma vie, je ne tremperai dans telle affaire que ce soit, n'est-il pas vrai? J'ai trop d'estime et de respect pour l'ordre de choses, j'adore bien trop mon indépendance, vous le savez, pour la sacrifier ainsi de gaieté de cœur. Aussi n'ai-je rien voulu entamer avec Aubertot sans vous avoir

préalablement consulté... Dites-moi, qu'en pensez-vous? Faut-il prendre ces trois napoléons?

LAVENAZE. — Prenez-les si vous ne pouvez faire autrement, mais rendez-les-lui aussitôt que vous pourrez.

DESTOUJAC. — Immédiatement après ma liquidation de Saint-Domingue? C'était mon intention. Encore un mot, mon pauvre ami; vous m'avez fait faire des réflexions. Cet Aubertot a peut-être bien aussi l'idée de me mettre en avant, de me faire attacher le grelot: on ne sait pas; et une fois compromis, va te promener. Le voilà, lui, bien paisible, moi dans le bourbier. Qu'en dites-vous?

LAVENAZE. — Ma foi! on a vu des choses plus extraordinaires.

DESTOUJAC. — S'il faut vous le dire, ceci est entre nous, Lavenaze...

LAVENAZE. — Soyez tranquille.

DESTOUJAC. — S'il faut vous le dire, je me crois assez fort pour refuser net ses propositions, bien décidé à attendre un jour ou deux encore l'issue de mon affaire.

LAVENAZE. — C'est peut-être ce que vous feriez de mieux.

DESTOUJAC. — Je le crois aussi. Décidément, je refuse les offres qu'il m'a faites; je serais bien bon d'aller contracter des obligations envers un homme que je connais à peine, comme vous me l'avez fort bien fait observer, quand j'ai sous la main d'excellents amis, de braves compatriotes, qui jamais ne me laisseront tendre la main, qui jamais ne m'abandonneront. (*Il serre Lavenaze dans ses bras.*) N'est-ce pas vrai, mon bon?

LAVENAZE. — Je commence à comprendre.

DESTOUJAC. — Au reste, ce n'est point; cet Aubertot n'est nullement de chez nous, c'est un Flamand; il est de Lille, des environs. Ce n'est, après tout, qu'une connaissance d'estaminet, un pilier de tabagie, un individu sans état, sans consistance, peut-être de la police, cela ne m'étonnerait pas.

LAVENAZE. — Cela s'est vu.

DESTOUJAC. — Vous venez de m'ouvrir les yeux, cher ami; du reste à quoi bon m'inquiéter? Je trouverai toujours d'ici à demain tout ce dont j'ai besoin. Ne suis-je point fait aux privations? ne dîne-t-on pas fort bien au Palais-Royal pour deux francs, deux francs cinquante, tout au plus:

Potage.
Entrées.
Entremets de douceurs.
Carafon de vin.
Pain à discrétion.
Dessert.
Demi-tasse.
Et petit verre.

Le tout pour cinquante sous.

LAVENAZE. — Au Palais-Royal?

DESTOUJAC. — Galerie de Pierre, 123. Au premier, au-dessus de l'entresol. Vous n'avez d'obligation à personne.

LAVENAZE. — Eh! mon cher, que n'abordiez-vous plus tôt la question. Vous me tenez des heures entières à entendre des histoires que cent fois vous m'avez contées : que ne le disiez-vous plus tôt?

(Il ouvre le tiroir de son bureau et remet de l'argent à Destoujac.)

DESTOUJAC, *prenant l'argent.* — Vous m'avez deviné, mon pauvre ami; vous êtes de ces êtres privilégiés qu'on estime, qu'on apprécie en entendant parler, qu'on adore et qu'on idolâtre quand on a le bonheur de les connaître. Vous êtes de ces hommes, de ces hommes rares et précieux, de ces météores qui apparaissent à de longs intervalles, de ces hommes enfin comme il serait à désirer que nous en eussions beaucoup à la Chambre.

LAVENAZE. — Vous êtes fou.

DESTOUJAC, *saisissant les mains de son compatriote.* — Si fait, tu les mérites, homme généreux! tu les mérites, ces éloges.

LAVENAZE. — Sans adieu.

DESTOUJAC. — Oui, je pars, je me vois forcé de vous quitter.

LAVENAZE. — Bien le bonjour.

DESTOUJAC. — A bientôt, généreux ami, à bientôt. (*Lavenaze recule son fauteuil.*) J'espère que vous n'allez nullement vous déranger?

(A chaque mouvement que fait Lavenaze pour se lever, Destoujac le renverse sur son fauteuil.)

LAVENAZE. — J'ai besoin de sortir.

DESTOUJAC. — Vous n'en ferez rien, je m'y oppose formellement.

LAVENAZE. — Je dois me lever.

DESTOUJAC. — Vous n'en ferez rien, je ne le souffrirai pas, ce sont des enfantillages.

LAVENAZE, *s'échauffant par degrés.* — Je dois sortir, vous dis-je.

DESTOUJAC. — Et pourquoi?

LAVENAZE. — Vous ne voulez pas m'entendre; je vous dis qu'il faut que je sorte, j'ai besoin de dire un mot au portier.

DESTOUJAC. — Si ce n'est que cela, je m'en charge.

(Lavenaze, furieux, parvient à se lever de son fauteuil.)

LAVENAZE. — Mais, au nom du ciel, laissez-moi! quand je vous dis qu'il faut absolument que je sorte.

DESTOUJAC. — Dès l'instant que vous éprouvez le besoin de sortir, je n'ai garde de m'y opposer. Passez, mon bon.

LAVENAZE. — Après vous.

DESTOUJAC. — Je vous en prie. C'est bien pour vous obéir si je passe le premier. (*Il sort et revient sur ses pas.*) Venez-vous? (*Il sort.*)

LAVENAZE. — Je vous suis. Où ai-je fourré mon chapeau, à présent? je vais m'enrhumer sans chapeau.

DESTOUJAC, *en dehors.* — Eh bien! donc?

LAVENAZE. — Je cherche mon chapeau, je ne sais ce que j'en ai fait.

DESTOUJAC, *en dehors.* — Voulez-vous le mien?

LAVENAZE. — Il me semblait pourtant l'avoir vu ce matin.

DESTOUJAC, *toujours en dehors.* — Je vous attends.

LAVENAZE, *à part.* — Va-t'en au diable!

DESTOUJAC, *la tête seulement à la porte.* — Le trouvez-vous, enfin?

LAVENAZE. — Le voilà. Je ne savais vraiment pas où je l'avais mis. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MERMÈS, THÉRÈSON.

MERMÈS, *un cigare à la bouche.* — Les paresseux! Pas encore levés! (*Il frappe avec la cravache qu'il tient à la main à coups redoublés sur le bureau.*) Personne! (*Il appelle.*) Thérèson! comme si je ne faisais rien. Thérèson! Voyons un peu avec la sonnette si je parviendrai à les faire venir. (*Il tire le cordon de la sonnette.*)

THÉRÈSON, *en dehors.* — Un moment, un moment, on y va.

MERMÈS. — Je savais bien que je les ferais venir. Il fait un froid de loup ce matin.

(Il saisit le soufflet, la pelle et les pincettes, s'assied sur les talons devant la cheminée, se mettant en devoir de rallumer le feu.)

SCÈNE IX.

MERMÈS, THÉRÈSON.

THÉRÈSON. — Que veut monsieur?

MERMÈS. — Du feu.

THÉRÈSON. — Comment, du feu?

MERMÈS. — Sans doute.

THÉRÈSON. — Qui êtes-vous?

MERMÈS, *se retournant.* — Tu ne veux pas me reconnaître?

THÉRÈSON. — C'est vous.

MERMÈS. — Eh! parbleu oui, c'est moi.

THÉRÈSON. — D'où venez-vous ?

MERMÈS. — Et d'où diantre veux-tu que je vienne, si ce n'est par la porte ? Suis-je donc assez fluet pour m'être glissé par le trou de la serrure.

THÉRÈSON. — Monsieur veut absolument qu'aujourd'hui je n'ouvre à personne.

MERMÈS. — C'est donc pour ça que toutes les portes sont ouvertes, il y entrerait tout l'escadron.

THÉRÈSON. — Est-ce ma faute à moi s'il les a ouvertes ? Je le croyais ici, je m'étonne même de ne pas l'y voir.

MERMÈS. — N'importe, j'ai tout le temps, j'attendrai son retour.

(Il ouvre plusieurs flacons et verse de l'eau de Cologne sur son foulard.)

THÉRÈSON. — Vous serez donc toujours dans la belle habitude de rendre vos visites la pipe au bec ?

MERMÈS. — Toujours.

THÉRÈSON. — Je vous demande si c'est là le fait d'un homme un peu propre.

MERMÈS. — Je vais me gêner ici, n'est-ce pas ? chez un compatriote, je vais mettre des mitaines, tu me prends pour un autre.

(Il met le pied sur une chaise en arrangeant le bas de son pantalon.)

THÉRÈSON. — Il est sûr et certain que vous ne seriez pas chez vous, plus à votre aise qu'ici.

MERMÈS, *toujours le pied sur la chaise.* — Thérèson ?

THÉRÈSON. — Qu'est-ce encore ?

MERMÈS. — Ne pourrais-tu me faire un point ?

THÉRÈSON. — Par exemple ! faites raccommoder vos culottes par qui vous voudrez, ce ne sont point mes affaires.

MERMÈS. — Tu es mal montée ce matin, ma charmante, tu as mis ton bonnet de travers. (*Il se campe sur le fauteuil qu'occupait Lavenaze.*) Non, tu n'es plus cette bonne Thérèson, cette fille si riante, si pimpante et si divertis-

sante, ce n'est plus cela ; ah ! ma chère, te voilà bien changée, tu vieillis.

THÉRÈSON. — Avec ça que c'est bien régalant, n'est-ce pas, de recevoir comme nous recevons ici des malotrus tant que le jour dure. Je voudrais vous voir un instant à ma place.

MERMÈS. — J'y serais que cela me serait parfaitement égal. Je suis, Dieu merci ! bon cheval de trompette, le bruit ne m'effraie point. (*Il pose ses deux jambes sur le bureau et se renverse sur son fauteuil.*) Je suis abîmé.

THÉRÈSON. — Je m'en vas vous chercher des oreillers.

MERMÈS. — Bien obligé. Songe donc, ma fille, que je suis de semaine, depuis le matin sur mes jambes; juge un peu.

THÉRÈSON. — Le fait est que vous voilà bien malheureux. Je vous plaindrais si j'en avais le temps.

MERMÈS. — Les chagrins n'ont guère de prise sur toi, ma charmante... Diable m'emporte, tu ne t'es jamais mieux portée.

THÉRÈSON. — C'est bon, c'est bon, gardez vos compliments pour d'autres; pour ma part, je vous en remercie. Tenez-vous à rester ?

MERMÈS. — Oui, certes, j'y tiens.

THÉRÈSON. — Bien le bon jour ; c'est pour le coup que je ne risquerais rien si monsieur rentrait ; quelle bourrasque !

MERMÈS. — Tu m'abandonnes.

THÉRÈSON. — Que le ciel vous conduise ! (*Elle sort.*)

MERMÈS. — Adieu, belle amie.

SCÈNE X.

MERMÈS, LAVENAZE.

LAVENAZE. — Maudit homme ! me faire perdre ainsi deux

grandes heures à écouter ses balivernes! (*Il pousse le verrou de la porte par laquelle il vient d'entrer.*) Je suis sûr, au moins, que de ce côté, on n'entrera point sans ma permission.

MERMÈS, *toujours dans le fauteuil, fumant son cigare, les deux jambes en l'air.* — Et adieu donc!

LAVENAZE, *stupéfait.* — Qu'est-ce encore? (*Il se retourne.*) C'est toi?

MERMÈS. — Comment va?

LAVENAZE. — Par où es-tu venu?

MERMÈS. — Et toi?

LAVENAZE. — Cette fille me fait mourir à petit feu, c'est intolérable!

MERMÈS. — La pauvre fille n'y est pour rien.

LAVENAZE. — Comment, elle n'y est pour rien?

MERMÈS. — Exactement.

LAVENAZE. — Mais ne dis donc pas cela. Comment, elle n'y est pour rien? mais elle est pour tout, dans les persécutions que j'endure. Tu ne sais donc pas qu'elle se fait un jeu de me tourmenter, la malheureuse! que je ne suis plus le maître chez moi, que c'est à n'y plus tenir! Mais patience, j'aurai un jour ma revanche, je l'espère, et alors nous verrons.

MERMÈS. — Je répéterai toujours que ce n'est pas sa faute, à la pauvre fille, si je suis entré.

LAVENAZE. — Elle ne t'a donc pas dit, la malheureuse, de la défense que je lui ai faite de ne laisser entrer âme qui vive?

MERMÈS. — Je ne l'ai seulement pas vue, ce n'est que longtemps après qu'elle est venue.

LAVENAZE. — Mais quel moyen as-tu donc employé pour arriver? Qui t'a ouvert?

MERMÈS. — Ce n'est pas elle.

LAVENAZE. — Qui, alors ?

MERMÈS. — Le porteur d'ea , je l'ai suivi et me voilà.

LAVENAZE. — Tu m'avoueras qu'il est cependant bien cruel de ne pouvoir faire chez soi une seule de ses volontés... tu permets...

(Il continue sa correspondance sur un des cartons placés sur le bureau.)

MERMÈS. — Ne t'inquiète nullement de moi. Va ton train.

LAVENAZE. — Et qui me procure ta visite de si bonne heure ?

MERMÈS. — Je suis de semaine, je m'embête à périr, et comme tu es à deux pas du quartier, je viens passer mon temps ici.

LAVENAZE. — Grand merci de la préférence.

MERMÈS. — S'ils ont besoin de moi, rien de plus facile, le planton est prévenu, en deux temps, deux mouvements me voilà au poste.

LAVENAZE. — Peux-tu me passer cette lettre que tu as là ?

MERMÈS. — Où cela, dis-tu ?

LAVENAZE. — Sur le bureau, sous ta jambe droite.

MERMÈS. — Ce chiffon de papier ?

LAVENAZE. — Précisément. Bien obligé, je te remercie.

MERMÈS. — A ton service ; mais dis-moi, je te vois là perché sur ce carton, que ne te mets-tu à ton bureau ? Ne serais-tu pas mieux pour écrire ?

LAVENAZE. — Beaucoup mieux, cent fois, mais pour cela il faudrait que tu consentisses à me rendre mon fauteuil.

MERMÈS, *se levant.* — Qu'à cela ne tienne, cher ami, reprends ta place, je n'y pensais pas ; j'étais là, tranquille comme Baptiste, à me goberger, je n'y pensais vraiment pas.

(Il se lève et vient dans l'appartement. Lavenaze a repris son fauteuil et continue son travail.)

MERMÈS. — Tiens ! la singulière forme de chapeau ! (*Il prend le chapeau placé sur un meuble.*) A qui ce chapeau ?

(*Il le met sur sa tête.*) La drôle de forme ! comment me trouves-tu avec ? (*Lavenaze ne répond pas.*) Il est bien trop petit pour moi, il me gêne horriblement.

LAVENAZE. — Laisse donc mon chapeau.

MERMÈS. — Comment, c'est là ton chapeau ? Tu as une forme pareille ? il est bien trop petit pour moi, ton chapeau. Tu as la tête plus étroite, je ne l'aurais jamais cru ; par exemple. Heureusement qu'il y a moyen d'arranger les affaires.

(Il pose le chapeau sur son genou et se dispose à l'agrandir.)

LAVENAZE, *se levant.* — Mais que fais-tu ? tu vas briser mon chapeau.

MERMÈS. — Laisse-moi faire, cela me connaît, je vais pouvoir l'entrer.

LAVENAZE. — Je n'en vois pas la nécessité, l'essentiel est qu'il m'aille, rends-le-moi

MERMÈS. — Attends un peu.

(Lavenaze veut avoir son chapeau, Mermès ne veut pas le lui donner, et pendant le débat le chapeau tombe à terre.)

LAVENAZE, *ramassant son chapeau.* — Qu'avais-tu besoin d'essayer ce chapeau ! Je te demande s'il était bien nécessaire que tu l'essayasses.

MERMÈS. — Je voulais voir la figure que j'avais avec.

(Lavenaze a repris sa place à son bureau, Mermès prend une chaise, il la jette à terre, et la brise en cherchant à la faire tourner sur elle-même.)

LAVENAZE. — Tu veux donc tout briser ici ?

MERMÈS. — Voilà qui est singulier, c'est la première fois que cela m'arrive.

LAVENAZE. — Tu as la main malheureuse ; tu ne viens pas ici de fois que tu ne me laisses des traces de ton passage. Tu l'as cassée.

MERMÈS. — Décollée, avec une idée de colle-forte il n'y paraîtra plus.

LAVENAZE. — Il faut que tu touches à tout.

MERMÈS. — Si tu y tiens tant à ta malheureuse chaise, je te la payerai, et qu'il n'en soit plus question.

LAVENAZE. — C'est qu'aussi, mon pauvre ami, tu es d'une maladresse.....

(Mermès prend une autre chaise, s'y assied à cheval, au beau milieu de la pièce, les coudes appuyés sur le dossier, frappant de temps en temps sur sa botte à grands coups de sa cravache.)

MERMÈS. — Tu étais donc hier en campagne? Je ne t'ai point rencontré.

LAVENAZE. — On me l'a dit en rentrant.

MERMÈS. — J'amenais le fils Tartat; il est ici. Il m'est venu voir en arrivant. Nous étions venus te demander à dîner; ne te trouvant pas, je le menai à la pension, et le soir au spectacle. (*Il tire un cigare de sa poche.*)

LAVENAZE. — Que vient-il faire à Paris, ce jeune homme?

MERMÈS. — Tu as un briquet? (*Il se lève et cherche un briquet.*)

LAVENAZE. — Je n'en sais rien, vois sur la cheminée.

MERMÈS. — Pas plus que sur la main.

LAVENAZE. — Tu vas encore fumer.

MERMÈS. — Décidément je ne trouve pas de briquet.

LAVENAZE. — Je croyais en avoir un.

MERMÈS. — Comment, pas de briquet ? Ah, çà ! tu plaisantes?

LAVENAZE. — Je ne plaisante pas.

MERMÈS. — On ne croira jamais que dans une maison comme la tienne, il n'y ait pas un briquet.

(Il change les flambeaux de place sur la cheminée, il soulève le globe de la pendule, et renverse les flacons.)

LAVENAZE. — Prends garde, tu vas encore faire quelque miracle.

MERMÈS. — Sois calme, ne crains rien. Si encore ton feu n'était pas éteint; mais il est éteint. Je t'ai cependant connu un briquet, on ne me l'ôtera pas de l'idée. Je le vois encore, dans une boîte rouge. Voyons encore si par

hasard je n'aurais pas le mien sur moi. (*En cherchant dans les poches de sa redingote, il en tire un briquet.*) Diable de bête ! j'avais le mien en poche, juste l'histoire de l'homme qui cherchait sa femme... Tu vois ce briquet, tu le vois ? Tu le trouverais dans la rue, que tu ne le ramasserais pas ; eh bien ! tel qu'il est, je ne m'en déferais pas pour beaucoup.

(Il bat le briquet et allume son cigare après avoir pris sur la chaise sa première position.)

Ne me demandais-tu pas ce que venait faire à Paris le fils Tartat ?

LAVENAZE. — Je crois que oui.

MERMÈS. — Il y vient pour son droit. Le père voudrait en faire un procureur ; mais je ne lui crois pas les doigts assez longs.

LAVENAZE. — N'avait-il pas un oncle qui l'était ?

MERMÈS. — Oui bien, qui l'est même encore ; c'est le père Landais, le vieux Landais, le propre frère de sa mère ; la mère était une Landais. Tu l'as bien connu, Lavenaze, ce vieux Landais, qui demeure rue des Bénédictins, tout contre l'ancien collége. Quel vieux podagre que ce vieux Landais ! Quel fesse-mathieu ! Il a eu assez de mon argent, le vieux corsaire ! Aussi est-il richissime, l'infâme gredin ! Il compte céder son fonds de boutique à son neveu, qui ne le tient pas encore : il crèvera à la peine, le vieux Juif !

LAVENAZE. — Il est très-âgé, cet oncle ?

MERMÈS. — Vieux comme les rues, l'âme chevillée dans le corps.

LAVENAZE. — Je ne le connais pas, ce fils Tartat ; je ne l'ai jamais vu.

MERMÈS. — Charmant jeune homme, très-bien, très-gentil, qui n'a point l'air d'y toucher, et qui n'abandonne pas sa part aux chiens.

LAVENAZE. Il n'avait pas un frère plus âgé que lui?

MERMÈS. — Son frère aîné, charmant garçon aussi, qui a fait les cent dix-neuf coups, qui a mangé à son père plus d'argent qu'il n'est gros, un brigand fini, qui s'est engagé ; bon comme le bon pain, ce frère, le cœur sur la main, il n'a rien à lui.

LAVENAZE. — Ah çà! dis donc, je ne me gêne pas avec toi...

MERMÈS. — Et bien tu fais.

LAVENAZE. — Je vais te prier de me laisser seul.

MERMÈS. — Bien, très-bien. Tu sais que je lui ai donné rendez-vous ici, au fils Tartat.

LAVENAZE. — En voilà la première nouvelle.

MERMÈS. — Tantôt, à trois heures. Nous venons dîner.

LAVENAZE. — Peut-être dînerai-je chez ma sœur.

MERMÈS, *se levant.* — Qu'à cela ne tienne. La maison est bonne, et Thérèson est là.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSON *apportant à déjeuner sur un plateau.*

THÉRÈSON. — Voilà le déjeuner.

MERMÈS, *le lui prenant des mains.* — Bien obligé.

THÉRÈSON, *stupéfaite.* — Comment!

(Mermès pose le plateau sur le casier du bureau et commence à déjeuner. Thérèson suit ses mouvements.)

MERMÈS. — Ah! tu dois tantôt voir ta sœur! Bien des choses de ma part, je t'en prie. (*A Thérèson.*) Ton café n'est point chaud, c'est de la lavasse.

THÉRÈSON. — Vraiment! laissez-le.

LAVENAZE, *à Thérèson.* — Tu m'apporteras une seconde tasse.

MERMÈS. — N'aurais-tu pas déjeuné?

LAVENAZE. — Pas encore.

MERMÈS. — Serait-ce ton déjeuner?

THÉRÈSON. — Oui.

MERMÈS. — Que ne le disais-tu, tu es là plantée comme un pieu, tu ne dis rien.

THÉRÈSON. — M'avez-vous seulement donné le temps de parler.

MERMÈS. — Enfin, n'importe, à peine si j'ai commencé. Tiens, cher ami, ton déjeuner. (*Il lui présente la tasse qu'il tient à la main.*)

LAVENAZE. — Non, du tout, continue; Thérèson va m'en donner une autre.

MERMÈS. — C'est moi qui vais la prendre cette autre; prends celle-ci, ne fais pas le fier.

LAVENAZE. — Je t'en prie.

MERMÈS. — Puisqu'elle t'était destinée. Tu ne veux pas? Eh bien ! tu la prendras, ou je veux être pendu.

LAVENAZE, *se levant.* — Je ne la prendrai pas.

MERMÈS. — Tu la prendras.

(Un combat de générosité s'engage entre les deux compatriotes, à la suite duquel le plateau qui contenait le déjeuner est renversé sur le bureau et sur l'habit de Lavenaze.)

LAVENAZE. — Tout le café sur mon bureau !

MERMÈS, *s'emparant de la serviette que Thérèson tient dans la main.* — Ce n'est rien.

(En promenant la serviette sur le bureau, il renverse un carton rempli de papiers.)

LAVENAZE. — Que le diable t'emporte ! Tous mes papiers en l'air

MERMÈS, *ramassant le carton.* — Ce n'est rien.

LAVENAZE, *relevant ses papiers.* — Va-t'en au diable ! et n'en reviens jamais.

MERMÈS. — Comme tu deviens méchant ! Tu avais grandement raison, Thérèson, en me le disant changé.

THÉRÈSON. — Moi ? jamais.

(Pendant que parle Mermès, Lavenaze fait un paquet de ses livres de compte, de ses plumes et de ses papiers qu'il met sous son bras. Thérèson prend une chaise et s'assied.)

MERMÈS. — Tu es rouge comme un coq.

LAVENAZE. — Puisqu'il n'y a plus moyen de rester chez soi, bien le bonjour.

MERMÈS. — Tu pars ?

LAVENAZE, *gagnant la porte du fond.* — Il y a longtemps que j'aurais dû le faire. (*Il sort*).

MERMÈS. — Le voilà filé. (*Il court à la porte du fond*). Songe qu'à trois heures viendra le fils Tartat.

LAVENAZE, *en dehors.* — Va-t'en au diable !

MERMÈS, *revenant.* — Bien obligé.

SCÈNE XII.

MERMÈS, THÉRÈSON.

MERMÈS. — Pauvre garçon ! S'il savait que je ne lui en veux point ; toujours il a eu de ces vivacités qui le minent et le tuent.... Heureusement que la main tournée, il n'y pense plus. J'ai faim. (*Il prend le petit pain au lait qui est tombé sur le bureau.*)

THÉRÈSON. — Avouez qu'il est bien bon d'endurer ce qu'il endure.

MERMÈS, *la bouche pleine.* — Il se monte, se monte, et le voilà parti. (*Il avale un verre d'eau.*)

THÉRÈSON. — Rien ne vous arrête, vous n'avez de cesse qu'il ne soit à bout.

MERMÈS. — Je ne sais quel vent a soufflé sur la maison, vous êtes méconnaissables. (*Il bat le briquet.*)

THÉRÈSON. — Mais, c'est à ne pas y tenir, ne fumez donc pas, c'est à peine si l'on peut s'y voir.

MERMÈS. — Voyons, parlons peu et bien ; j'ai engagé ici à dîner, tantôt, un charmant garçon de chez nous ; le fils Tartat.

THÉRÈSON. — Un compatriote à dîner ?

MERMÈS. — Je voudrais, vois-tu, de ces petits dîners, comme tu les sais si bien faire ?

THÉRÈSON. — Monsieur ne m'en a rien dit.

MERMÈS. Songe un peu que ce jeune homme s'en ira partout chanter tes louanges.

THÉRÈSON. — La marmite est renversée.

MERMÈS. — Voyons, cherchons, sois gentille. (*Il veut lui prendre la taille.*)

THÉRÈSON, *le repoussant.* — Voulez-vous bien vous tenir, voulez-vous bien vous tenir ! a-t-on jamais vu?

MERMÈS. — Allons, faisons la paix.

THÉRÈSON, *saisissant un soufflet.* — Ne m'approchez pas ; je vous le campe à la tête.

MERMÈS. — Eh bien ! tant mieux, c'est cela, commençons le feu.

(Il court après Thérèson, qui se réfugie derrière les chaises ; Mermes, pour arriver à elle, en jette une partie à terre.)

THÉRÈSON. — Ne m'approchez pas, je vous arrache les yeux. (*On entend du bruit dans la salle voisine.*)

MERMÈS. — Je bats en retraite, diable! comme tu y vas?

THÉRÈSON. — Allez, allez, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

MERMÈS. — Songe qu'à cinq heures nous tombons ici. (*Il sort.*)

THÉRÈSON. — On s'en souviendra.

SCÈNE XIII.

THÉRÈSON, FANNY.

FANNY, *accourant.* — Qu'as-tu donc, ma bonne? Qu'est-il arrivé ? Les chaises renversées? cette fumée..... Le feu serait-il ici ?

THÉRÈSON. — Si vous saviez l'assaut que je viens de soutenir?

FANNY. — Où est mon père ?

THÉRÈSON. — Il a filé quand il a vu ce qu'il allait en revenir, et bien lui en a pris.

FANNY. — Mais que s'est-il passé, parle, explique-toi ?

THÉRÈSON. — Nous ne pouvons pas rester ici, nous ne sommes plus chez nous.

FANNY. — Je ne te comprends pas.

THÉRÈSON. — Si vous saviez, mademoiselle...

FANNY. — Quoi ?

THÉRÈSON, *se levant.* — On vient d'entrer ici malgré moi, malgré votre père, malgré tout le monde.

FANNY. — Qui donc ?

THÉRÈSON. — Des compatriotes, mademoiselle, des compatriotes !

FANNY. — N'est-ce que cela ?

THÉRÈSON. — Nest-ce donc point assez?

FANNY. — Je respire.

THÉRÈSON. — Il n'y a pas au monde de fléau comparable.

FANNY. — En vérité ?

THÉRÈSON, *relevant les chaises.* — Vous ne les trouvez pas atroces ?

FANNY, *souriant.* — Non.

THÉRÈSON. — Que vous êtes bien l'enfant de la maman ! taillée sur le même patron !... Rien ne l'aurait émue... Ah ! bon Dieu !

FANNY. — Que t'arrive-t-il encore ?

THÉRÈSON. — N'avez-vous rien entendu ?

FANNY. — Une porte, je crois, que l'on vient d'ouvrir.

THÉRÈSON. — C'en est encore un ; mademoiselle, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, ne m'abandonnez pas. C'en est encore un.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAVENAZE. *Il entre furtivement et prend son chapeau.*

LAVENAZE. — Mon chapeau !

FANNY. — Qu'as-tu donc, papa, tu as l'air tout troublé ?

LAVENAZE. — Tais-toi, malheureuse, qu'on ne devine pas où je vais.

FANNY, *effrayée.* — Oh ! mon Dieu !

LAVENAZE. — Ne m'en demandez pas davantage, je n'ai point un moment à perdre. (*Il se sauve à toutes jambes par la porte du fond.*)

SCÈNE XV.

FANNY, THÉRÈSON.

FANNY. — Thérèson, dis-moi bien la vérité, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

THÉRÈSON. — Il se passe que le pauvre homme est forcé de quitter la place ; voilà ce qui se passe. Impossible à lui d'être un moment tranquille.

FANNY. — Je vais m'habiller, tu ne te feras pas attendre. Nous dînons chez ma tante.

SCÈNE XVI.

THÉRÈSON. — Que je voudrais que ce Mermès ne trouvât âme qui vive, l'insipide individu ! ouvrons un peu la fenêtre, il y a une odeur de pipe à n'y pas tenir.

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors.* — Surtout prenez garde en montant.

THÉRÈSON, *à la fenêtre.* — Ah ! mon Dieu ! que de malles ! que de paquets à la porte ! Serait-ce un emménagement ? Allons voir ce que c'est. (*Elle quitte la croisée, se dirige vers la porte à droite ; un commissionnaire

portant une caisse lui barre le passage.) Que demandez-vous ?

SCÈNE XVII.

THÉRÈSON, MADAME DE LA BASTIDE, FANNY.

(Madame de la Bastide présente un volume énorme ; elle est précédée et suivie de commissionnaires portant ses caisses, ses cartons, ses malles, etc., etc., etc. Elle tient un oreiller sous son bras, un panier à la main ; sous son chapeau un bonnet dont les dentelles cachent une partie de sa figure.)

MADAME DE LA BASTIDE, *aux commissionnaires.* — Bien, très-bien. Vous monterez tous les effets ici, dans cet appartement... allez. Bonjour tout le monde.

THÉRÈSON. — Votre servante.

MADAME DE LA BASTIDE. — Eh ! c'est Thérèson ; je ne te voyais pas ; ne me perds pas ces gaillards-là de vue, ma fille ; tu veilleras surtout à ce que mes cartons ne soient pas culbutés. (*Elle va et vient dans la chambre.*)

THÉRÈSON, *bas à Fanny.* — Nous ne risquons rien, c'est le restant de nos écus.

FANNY. — Que veux-tu dire ?

THÉRÈSON. — Plus de tranquillité possible.

MADAME DE LA BASTIDE, *à Fanny.* — Mais viens donc, cher ange, que je suis donc contente de te revoir ! sais-tu que te voilà grande comme père et mère ? (*Aux commissionnaires.*) Mes enfants, vous allez me monter ma grande caisse ; vous entendez ?

LES COMMISSIONNAIRES. — Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE. — Et cette chère Thérèson ?

THÉRÈSON, *sèchement.* — Très-bien, Dieu merci, comme vous voyez.

MADAME DE LA BASTIDE. — Tant mieux, chère, tant mieux. (*A Fanny.*) Je l'aime de tout mon cœur ; la pauvre fille ; excellente, toute dévouée. Un trésor dans une maison.

THÉRÈSON. — Madame est trop bonne.

MADAME DE LA BASTIDE. — Prends mon châle, qui me fait trop chaud, tu le mettras sur le dos d'une chaise..... Dis-moi, mon cher ?

LE COMMISSIONNAIRE. — Madame ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu diras au portier qu'il commande mon bain pour quatre heures, au lieu de trois.

LE COMMISSIONNAIRE. — Oui, madame.

THÉRÈSON. — Madame descend ici?

FANNY, *bas à Thérèson.* — Thérèson, je t'en prie...

MADAME DE LA BASTIDE. — Où diable voudrais-tu que je descendisse ?

THÉRÈSON. — Mais à l'hôtel, je pense.

MADAME DE LA BASTIDE. — Je n'irais pas pour un empire, ce serait du propre, l'idée seule m'irrite et me révolte. A l'hôtel! fi donc !

FANNY. — Croyez bien, madame, qu'elle n'a pas eu...

MADAME DE LA BASTIDE. — Je la connais de reste, la pauvre fille, elle est parfaite; je serais bien ingrate si je pensais différemment; il n'y a pas de soins, pas d'égards, pas d'attentions qu'elle n'ait eus. Ah! çà, mes enfants, je profite des commissionnaires pour faire enlever ce bureau.

THÉRÈSON. — Le bureau de monsieur?

MADAME DE LA BASTIDE. — Le changer de place, le pousser contre le mur ; je n'aime pas ce grand bureau-là, il occupe plus d'espace à lui seul.... Pourquoi l'avoir mis ici, dans cette chambre, qui est de toutes les pièces celle à laquelle j'ai toujours donné la préférence. Vous n'entendez pas le bruit de la rue, vous y êtes tranquille, et c'est quelque chose, à Paris surtout, de ne pas être assourdi par le bruit des voitures. Et ma grande caisse ?... Je ne la vois pas.

UN COMMISSIONNAIRE. — Les camarades disent qu'elle est trop grande pour ici.

MADAME DE LA BASTIDE. — Les camarades sont des niais ; je ne vois pas pour quelle raison cette caisse, qui est déjà venue, n'entrerait pas encore ?..... Descends me la chercher.

LE COMMISSIONNAIRE. — J'y vais, madame.

MADAME DE LA BASTIDE. — Dis un peu ?..... Pousse-moi ce grand diable de bureau contre le mur.

THÉRÈSON. — Elle y tient.

MADAME DE LA BASTIDE. — Encore, encore ; c'est cela, très-bien.... Tu me ramasseras toutes ces paperasses qui sont à terre..... Maintenant, ce canapé contre la cheminée. Thérèson va t'aider.

THÉRÈSON. — Je ne connais rien à cela.

MADAME DE LA BASTIDE. — Pardon, chère, pardon. Je vais le faire..... (*Elle prend un bras du canapé.*) Tiens, mon garçon, prends ainsi ce canapé ; c'est cela... pousse... pousse sur moi... c'est cela.

FANNY. — Si vous preniez quelque chose ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Rien, cher ange, rien avant mon bain. Je n'ai que soif.

FANNY. — Thérèson ? Tu entends ?

THÉRÈSON. — J'y vais. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE LA BASTIDE, FANNY, *plusieurs commissionnaires.*

(La pièce a changé de physionomie depuis l'arrivée de madame de la Bastide ; le secrétaire qui occupait le milieu du cabinet est relégué dans un coin ; le canapé est placé en long devant la cheminée ; les effets, les hardes de la compatriote sont étendus sur les meubles et les chaises.)

MADAME DE LA BASTIDE. — Donne-moi mon cabas, que j'y prenne mes clefs ; bien obligée. Il me faut un peignoir pour quand je sortirai du bain.

(Plusieurs commissionnaires roulent une énorme caisse à l'entrée de la porte.)

MADAME DE LA BASTIDE. — Quand je vous disais que rien n'était plus facile que de monter cette caisse ?

UN COMMISSIONNAIRE. — Pas déjà si tant.

MADAME DE LA BASTIDE. — Eh bien ! que font donc les autres à cette porte ?

UN SECOND COMMISSIONNAIRE. — Pas moyen d'entrer, la porte est trop étroite.

MADAME DE LA BASTIDE. — Vous êtes des nigauds. (*Elle ôte son chapeau dont elle coiffe le buste de Démosthène placé sur la bibliothèque.*) Si je ne m'en mêle, vous serez ce soir à cette porte. (*Elle prend un des coins de la caisse.*) Je n'y conçois rien, cette caisse que d'ordinaire je lève comme une plume... Je sue sang et eau et ne puis la bouger.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, THÉRÈSON *à la porte, un plateau à la main derrière la caisse qui lui interdit le passage.*

THÉRÈSON. — Voilà pour vous rafraîchir.

MADAME DE LA BASTIDE. — Laisse-moi là ce que tu tiens en main et pousse de ton côté.

THÉRÈSON. — Mais vous allez tout renverser.

MADAME DE LA BASTIDE. — Pousse, te dis-je, et ne crains rien.... Allons, vous autres ! Partez tous ensemble.... c'est bien, ça cède, ça cède..., (*Les battants de la porte s'ébranlent sous les efforts des commissionnaires et ceux de madame de la Bastide : la caisse pénètre dans la chambre faisant sauter la porte en éclats.*) Nous y voilà....

THÉRÈSON. — La porte est brisée.

MADAME DE LA BASTIDE. — Et mon procès gagné. Je suis rendue. (*Elle s'assied*). Ahaïe ! ahaïe !

FANNY. — Qu'avez-vous ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Ce n'est rien, j'éprouve cela toujours quand je descends de diligence...

LE PREMIER COMMISSIONNAIRE. — Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE. — Je t'avais demandé une croûte, c'eût été tout ce qu'il fallait, je t'assure, sans m'apporter toute cette pyramide de biscuits... Voilà Thérèson qui recommence à me gâter. Le délicieux vin ! (*Elle boit.*)

THÉRÈSON, *à part.* — Elle n'a pas changé !

LE SECOND COMMISSIONNAIRE. — Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE. — J'ai peine à me mouvoir.... Cela ne sera rien, avant deux jours il n'y paraîtra plus. Ce vin est parfait ! (*Elle boit.*)

LE TROISIÈME COMMISSIONNAIRE. —Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE. — J'ai parfaitement compris. C'est de l'argent qu'il te faut, pas vrai, vilain merle? Il est odieux !

PREMIER COMMISSIONNNAIRE. — Si c'est un effet de votre complaisance.

MADAME DE LA BASTIDE. — Combien te faut-il, la main sur la conscience ?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Madame sait bien ce que c'est.

MADAME DE LA BASTIDE. — Je n'en sais rien.

TROISIÈME COMMISSIONNAIRE. — Ce sera ce que madame voudra.

MADAME DE LA BASTIDE. — Thérèson, oblige-moi, ma fille, de payer ces vivants, je n'ai point de monnaie.

THÉRÈSON. — Je n'en ai pas non plus.

MADAME DE LA BASTIDE. — Eh bien ! qu'ils attendent. Je ne suis point disposée, harassée comme je le suis, à courir les

boutiques pour y changer ; au diable ! je déjeune. Vas-y, si bon te semble.

FANNY. — Elle ne demande pas mieux...

MADAME DE LA BASTIDE. — Je n'en ai jamais douté.

THÉRÈSON. — Allons, venez, vous autres... (*Elle sort, suivie de plusieurs commissionnaires.*)

QUATRIÈME COMMISSIONNAIRE. — Et le pourboire ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Demande à Thérèson, c'est elle que ça regarde.

SCÈNE XX.

MADAME DE LA BASTIDE, FANNY.

MADAME DE LA BASTIDE. — Il me tardait que tout ce monde fût parti pour me mettre à mon aise... Ce madère est parfait ! (*Elle boit.*) Si je changeais de linge ?... C'est tout au plus si l'on nous a permis de descendre, je n'ai pas tant faim que soif ; j'ai vécu de jambon, c'est ce qui m'a mise en cet état ; j'ai le feu dans le corps, je boirais la mer et ses habitants... A ta santé, cher ange. (*Elle boit.*) Tu ne me tiens pas compagnie ?

FANNY. — Madame...

MADAME DE LA BASTIDE. — Comme tu voudras. J'ai presque envie d'étendre mon peignoir devant le feu. Quelle pauvre tête j'ai, n'ai-je pas oublié de lui dire de m'apporter en venant de l'eau dans un bassin ?

FANNY. — Si vous voulez, dans ce cabinet, vous trouverez tout cela.

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu as raison, je n'y pensais pas, laisse-moi faire, cher ange, je connais les êtres. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

FANNY, THÉRÈSON.

THÉRÈSON. — Comme c'est agréable d'avancer de l'argent à des pratiques pareilles !

FANNY. — Prends garde, elle est dans le cabinet.

THÉRÈSON. — Et que m'importe à moi qu'elle entende ou non ! Si vous la connaissiez comme je la connais...

FANNY. — Ma mère l'aimait beaucoup.

THÉRÈSON. — Elle la craignait comme le feu. Et moi, qui tantôt me plaignais, nous voilà bien tombées.

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors* — Je n'ai pas là de pâte d'amandes ?

THÉRÈSON. — A votre gauche, sur la tablette.

MADAME DE LA BASTIDE. — Et l'essuie-main ?

THÉRÈSON. — Derrière la porte.

FANNY. — Ne crains-tu pas qu'elle trouve malhonnête de n'y point aller ?

THÉRÈSON. — Elle n'est pas susceptible.

MADAME DE LA BASTIDE. — Mon peignoir est-il devant le feu ?

FANNY. — Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE. — C'est bien, cher trésor, ne t'impatiente pas.

FANNY. — Et ma tante que je n'ai pas vue !

THÉRÈSON. — Et les compatriotes ?

FANNY. — Je ne pourrai l'aller voir aujourd'hui ; papa ne revient pas.

THÉRÈSON. — Il court les logements.

FANNY. — L'heure avance, il faudra m'en retourner bientôt, j'étais si contente.

SCÈNE XXII.

FANNY, THÉRÈSON, MADAME DE LA BASTIDE.

MADAME DE LA BASTIDE, *tenant encore l'essuie-main qu'elle jette en entrant sur le canapé.* — Il vous ennuyait de ne point me voir, me voilà… C'est toujours le diable pour m'asseoir… Rien de bon comme ce madère ! (*Elle boit.*) Ah ! çà, viens te mettre ici à côté de moi, sur ce canapé, voyons, parlons peu et parlons bien… Tu n'es plus en pension ?

(Thérèson prend une chaise et va s'asseoir au fond de la pièce, agitant son pied en signe d'impatience.)

FANNY. — Pardonnez-moi, madame, toujours.

MADAME DE LA BASTIDE. — Comment, encore ? C'est que tu es si grande ! (*Fanny baisse les yeux.*) Moi qui ne voulais pas croire que tu grandirais : c'étaient nos querelles avec la pauvre Tronquette; tu te les rappelles, Thérèson, avec la maman ?

THÉRÈSON. — Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE. — Et pourquoi ? Parce que la pauvre femme voulait toujours avoir raison ; je me tuais de lui dire : Ta petite ne grandira pas, il faut en prendre ton parti, elle en restera là. Cette petite est nouée, archinouée, jamais elle ne se développera ; c'était comme si j'eusse chanté, jamais je ne pus la convaincre. J'aurais parié… mille contre un, tant je croyais être sûre de mon affaire, tant j'étais persuadée que tu resterais nabote. Heureusement, cher ange, qu'il n'en est rien, ce dont je suis ravie… Te rappelles-tu m'avoir jamais vue ?

FANNY. — Non, madame.

MADAME DE LA BASTIDE. — Ce n'est pas extraordinaire, il y a déjà des années de cela… cependant je n'ai pas laissé que de rester encore un bout de temps chez vous autres.

THÉRÈSON. — Dix-huit mois, madame, tout autant.

MADAME DE LA BASTIDE. — Cela peut bien être ; l'essentiel pour toi, cher ange, c'est d'avoir maintenant des jambes comme tout le monde. Il n'est pas encore question de t'établir, que tu saches ?

FANNY. — Je ne sais pas.

MADAME DE LA BASTIDE. — Au reste, pour ce qu'il en retourne, tu seras bien assez tôt en ménage. J'avais ton âge quand on me maria. C'est encore une drôle d'histoire que ce mariage... hi ! hi ! hi ! hi !... Quelle farce ! hi ! hi ! hi ! hi ! Ce fut ma pauvre mère qui le voulut, hi ! hi ! J'étais si jeune ! Je n'avais pas encore de volontés, hi ! hi ! Je me laissai faire ; quand cela fut fait, je ne fus ni fâchée, ni bien aise. Il est bon de te dire... (*Elle boit.*)

THÉRÈSON. — Pardon, madame, mademoiselle...

MADAME DE LA BASTIDE. — Que ce pauvre monsieur de la Bastide eut fort à faire, que je lui donnai du fil à retordre !

THÉRÈSON. — Je vous en prie...

MADAME DE LA BASTIDE. — Je n'avais pas d'amour pour lui, c'était un combat continuel entre mes sens et mes principes...

THÉRÈSON. — Devant une jeune personne...

MADAME DE LA BASTIDE. — Laisse donc ; à son âge je n'avais plus rien à apprendre, cela ne m'a pas empêchée d'aller droit mon chemin... Ha ! ha ! ha ! ha ! Ce qui ne m'empêcha pas d'en voir de bien drôles, hi ! hi ! hi ! hi !

THÉRÈSON. — C'est une indignité.

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu le prends ainsi, nous allons rire, hi ! hi ! hi ! hi ! Dis-moi, la belle prude, de ton aventure dans la diligence, à Montélimart, t'en souvient-il ?

THÉRÈSON. — Ça n'est pas vrai.

MADAME DE LA BASTIDE. — Ha ! ha ! ha ! ha ! La plaisante histoire ! J'en ai ri longtemps. Hi ! hi ! hi ! hi ! Et le pau-

vre greffier de justice de paix ! Hi ! hi ! hi ! hi ! Et la culbute qui s'ensuivit, hi ! hi ! hi ! hi ! ha ! ha ! ha ! ha !

THÉRÈSON. — Venez, mademoiselle, croyez-m'en.

MADAME DE LA BASTIDE. — Hi ! hi ! Tu t'en vas, cher ange ?

THÉRÈSON. — Il y a long-temps que nous eussions dû le faire. (*Elle sort précédée de Fanny.*)

SCÈNE XXIII.

MADAME DE LA BASTIDE. — Bien le bonjour. A ton aise, ne te gêne pas. Hi ! hi ! hi ! hi ! Je viens de lever là un lièvre qui ne doit pas lui faire grand plaisir. Hi ! hi ! j'en ris encore comme si l'aventure venait de m'être contée. Ha ! ha ! ha ! ha ! Ce que c'est que de nous !

SCÈNE XXIV.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE.

LAVENAZE. — J'ai donc enfin un appartement !

MADAME DE LA BASTIDE. — Et où cela, cet appartement?

LAVENAZE. — Pardon, madame, pardon, je me trompe... Je croyais être chez moi...

MADAME DE LA BASTIDE. — Hi ! hi ! hi ! hi ! Il ne se reconnaît plus, la bonne méprise !... Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE. — Mais non cependant, voilà bien mon bureau...

MADAME DE LA BASTIDE. — Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE. — Ma bibliothèque, mon canapé...

MADAME DE LA BASTIDE. — Hi ! hi ! hi ! hi !

LAVENAZE. — Pourriez-vous m'expliquer, madame...

SCÈNE XXV.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, *une baignoire.*

LE GARÇON DE BAIN. — Vl'à vot' bain qu'on monte. Où faut t'y le mettre ?

LAVENAZE. — Une baignoire?

MADAME DE LA BASTIDE. — Laisse là ta baignoire. Je le prendrai tantôt.

LE GARÇON. — Ça suffit. (*Il sort.*)

MADAME DE LA BASTIDE. — Il a l'air de revenir du Congo, le pauvre ami.

LAVENAZE. — Comment, vous ici?

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu me reconnais.

LAVENAZE. — Vous ici?

MADAME DE LA BASTIDE. — J'ai voulu vous surprendre. Ne reste donc pas ainsi debout...

LAVENAZE. — N'allez-vous pas prendre un bain?

MADAME DE LA BASTIDE. — Je viens de le renvoyer. Prends donc un siége.

(Lavenaze s'assied, son chapeau sur les genoux, dans l'attitude d'un homme qui rend une visite.)

MADAME DE LA BASTIDE. — Ne te formalise pas, je descends de diligence... J'ai vu ta fille, sais-tu qu'elle est charmante?

LAVENAZE. — Vous l'avez vue, madame?

MADAME DE LA BASTIDE. — C'est elle qui m'a reçue; c'est tout le portrait de sa pauvre mère.

LAVENAZE. — Oui, elle a bien cette même douceur, même égalité de caractère...

MADAME DE LA BASTIDE. — N'en parlons pas davantage, qu'il n'en soit plus question. Parlons un peu de M. de La Bastide, c'est beaucoup plus gai.

LAVENAZE. — Comment se porte-t-il?

MADAME DE LA BASTIDE. — Très-bien; tu ne peux te faire une idée de ce qu'est devenu le pauvre cher homme. Une momie, une abnégation, une machine qui boit, mange et s'endort, voilà ce qu'il est. Du reste, il me laisse bien tranquille, je t'assure, je vais, je viens, je trotte, il n'en sait pas un mot. Nous avons un procès, duquel dépend

une grande partie de notre fortune, il n'aurait certainement tenu qu'à lui qu'il fût terminé depuis long-temps, eh bien! non, il aimerait mieux se laisser enlever jusqu'à sa dernière chemise que de faire un pas.

LAVENAZE. — En vérité?

MADAME DE LA BASTIDE. — Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus moyen d'en jamais rien tirer, je me suis dit : Un instant, ne restons pas là le bec dans l'eau, nous avons affaire à forte partie, prenons les devants, allons à Paris, et me voilà; je compte sur toi.

LAVENAZE. — Je crains bien de ne pouvoir vous être d'une grande utilité.

MADAME DE LA BASTIDE. — Pas de défaites, mon cher. Je compte rester ici ce qu'il y faudra rester; tiens-toi-le pour dit.

LAVENAZE. — Daignez m'écouter...

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu ne devinerais jamais avec qui je me suis trouvée nez à nez, en descendant de diligence?

LAVENAZE. — Non, certes.

MADAME DE LA BASTIDE. — Je te le donne en cent : Mermès.

LAVENAZE. — Nous avons eu sa visite ce matin.

MADAME DE LA BASTIDE. — Quel cuistre, quel goujat, quel cynique que cet homme?

LAVENAZE. — Lui?

MADAME DE LA BASTIDE. — Un spadassin, qui a failli me compromettre, me perdre de réputation.

LAVENAZE. — Mermès?

MADAME DE LA BASTIDE. — Et ce pauvre M. de La Bastide, comment l'a-t-il traité? Il l'a traîné dans la crotte. Ma belle-sœur, madame Bibolasse, la femme du premier pharmacien de la ville, ne l'a-t-il pas fait passer pour la dernière des dernières?

LAVENAZE. — Cela m'étonne.

MADAME DE LA BASTIDE. — C'est un ivrognasse!

LAVENAZE. — Mermès?

MADAME DE LA BASTIDE. — Un fumeur, un panier percé, un homme à pendre!

LAVENAZE. — C'est un excellent garçon.

MADAME DE LA BASTIDE. — Un ton détestable, sentant la caserne d'une lieue; bavard comme une vieille pie, insolent comme le valet du bourreau! Aussi je te certifie que je lui ai lancé des regards qui témoignaient de tout le mépris que je faisais de sa personne. Et tu le vois toujours, à ce qu'il paraît?

LAVENAZE. — Toujours.

MADAME DE LA BASTIDE. — Si tu veux me faire un grand plaisir, ce sera de ne pas le recevoir le temps que je serai chez toi?

LAVENAZE. — Je ne puis m'engager à cela.

MADAME DE LA BASTIDE. — Qu'il s'y présente, et nous verrons. Ce drôle-là nous vint l'année passée chez sa tante, une vieille folle, qui vaut moins que lui encore...

LAVENAZE. — Mademoiselle Mazas?

MADAME DE LA BASTIDE. — Une de nos grandes meneuses, l'âme damnée du vieux curé de Saint-Jacques.

LAVENAZE. — C'est la femme la plus respectable...

MADAME DE LA BASTIDE. — Erreur, cher ami, erreur, une couleuvré qui se glisse et s'insinue dans toutes les maisons, une lame à deux tranchants.

LAVENAZE. — Depuis six ans au moins, la pauvre demoiselle a perdu la vue.

MADAME DE LA BASTIDE. — C'est là précisément ce qui la rend plus dangereuse encore. C'est elle qui avait lancé son neveu contre moi.

LAVENAZE. — Il adore sa tante.

MADAME DE LA BASTIDE. — Je sais bien qu'il l'aime, c'est bien pour cela qu'il voulait me casser les reins. Il ne s'en cachait pas, il le disait à qui voulait l'entendre, l'odieux

brigand! J'ai le malheur d'y voir trop clair. Est-ce ma faute, à moi, si un soir, en sortant de faire ma partie chez madame Judicis, j'ai failli être renversée par le substitut du procureur du roi, un charmant jeune homme, qui venait lui rendre visite à près de minuit en pantoufles et en foulard? Ai-je eu tort de répéter ce que tout le monde sait, qu'un capitaine avait oublié son col et son bonnet chez madame de Mirac, pendant un petit voyage que fit son mari à Carpentras? Ai-je aussi été inventer que mademoiselle de Valès avait chez elle un tire-botte? Tu sauras du reste, pour ta gouverne, que je ne vois plus grand monde. Les femmes sont bien trop méchantes! Non, mais c'est que c'est inimaginable, toutes les atrocités qui ont été débitées sur mon compte; toute autre, à ma place, aurait quitté sa ville dans les vingt-quatre heures. Et tu ne croirais jamais d'où vient tout cet acharnement! Tu ne pourrais le croire?

LAVENAZE. — Pas encore.

MADAME DE LA BASTIDE. — D'une demi-douzaine de pies-grièches, pas davantage, qui ont empaumé toute la société. Si cela ne fait pas pitié! être jugée par de semblables pécores.

LAVENAZE. — Vous voilà en guerre avec toute la ville.

MADAME DE LA BASTIDE. — La ville, les faubourgs, avec tout le monde. Nous n'avons pas un chat dans nos intérêts, c'est à qui nous tournera le dos; nos proches même, sur lesquels nous devions le plus compter, ont été les premiers à nous abandonner. Tu as bien connu Benjamin?

LAVENAZE. — Votre neveu?

MADAME DE LA BASTIDE. — Celui de mon mari. Tu l'as vu à Paris?

LAVENAZE. — Un clerc d'avoué?

MADAME DE LA BASTIDE. — Une figure repoussante s'il t'en souvient?

LAVENAZE. — Elle ne m'est pas bien présente, je vois tant de monde....

MADAME DE LA BASTIDE. — Tout petit, tout grêle, tout noir, vilaines dents, c'est un triste sujet. Tu sais combien nous prîmes soin de lui ?

LAVENAZE. — En voilà la première nouvelle.

MADAME DE LA BASTIDE. — Ce fut nous qui l'envoyâmes à Paris, qui l'y soutînmes, qui lui servîmes de père et mère en un mot. Quand il nous revint à la maison, monsieur se crut tout permis, il n'y eut plus moyen de lui faire la moindre observation. Lorsque nous eûmes toute la ville à dos, non-seulement il se garda bien de jamais prendre notre parti, mais encore il affecta de fréquenter de préférence les personnes avec lesquelles nous étions le plus en délicatesse.

LAVENAZE. — En vérité ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Nous ne pouvions, mon mari et moi, tolérer plus long-temps une conduite pareille, c'eût été par trop bête ; je ne vis plus qu'une chose à faire, ce fut de couper le mal dans sa racine, et je me chargeai de le fouetter à la porte. Il n'y fut pas plutôt, que soudain s'éleva un chorus universel d'indignation, ce fut à qui nous jetterait la pierre ; nous étions des monstres, des cannibales, des infâmes, je ne sais ce qui ne fut pas dit. Ce pauvre de La Bastide était dans l'état le plus pitoyable, ne sachant plus où donner de la tête, il suait sang et eau, il fondait en larmes, il voulait s'aller jeter dans les bras de son neveu, je le remontai du mieux que je pus, je mis son amour-propre en jeu, il se laissa convaincre. Quant à moi, je tins bon, seule je fis tête à l'orage ; j'eus raison, car la femme du sous-préfet planta là son mari le soir même, et le lendemain il ne fut plus question de nous... Mais, Dieu me pardonne, je crois qu'il s'endort... Lavenaze !

LAVENAZE. — Plaît-il ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu t'endors?

LAVENAZE. — Vous croyez...

MADAME DE LA BASTIDE. — Écoute, tu vas rire. Il y avait quelque temps que mon polisson de neveu était congédié; nous n'en entendions plus parler, lorsqu'un beau jour il se présente à ma porte. J'étais seule, on le laisse monter; force me fut de le recevoir. (*Lavenaze, profondément endormi, laisse tomber sa tête sur son gilet.*) Le voilà dans ma chambre. Il était tout tremblant; pâle comme la mort, tout interdit, tout bête, tout décontenancé : néanmoins il était bien facile de deviner quel était son but, qu'il avait la tête montée; plus je voyais mon homme tourner autour du pot, plus je me gardais de lui donner prise, quand tout à coup le voilà parti. Ce fut alors qu'il me débita toute une série d'invectives et d'injures : Que c'était à moi qu'il devait son expulsion, que j'étais en partie cause de la rupture d'un mariage qu'il était sur le point de conclure (ce qui n'est pas vrai), que je l'avais compromis dans des propos, et patati patata, mille sottises de ce genre... Quand je vis qu'il en avait pour long-temps encore, je me tus et fis semblant de l'écouter comme si de rien n'était, je poussai tout doucement mon fauteuil contre la fenêtre, je l'ouvris, et rassemblant toutes mes forces, je me mis à crier A la garde, à la garde, au voleur, à la garde!

LAVENAZE, *éveillé en sursaut.* — Qu'est-ce que c'est?

MADAME DE LA BASTIDE. — On m'assassine... A la garde! au voleur! à la garde!

LAVENAZE, *dans la plus grande agitation.* — Qu'est-il donc arrivé? Au nom du ciel, je vous en conjure, modérez-vous!...

MADAME DE LA BASTIDE. — Ha! ha! ha! ha! hi! hi! hi! hi!

SCÈNE XXVI.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, FANNY, THÉRÈSON.

FANNY, *effrayée.* — Oh ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE. — Rassure-toi, ce n'est rien.

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu conçois qu'il ne demanda pas son reste ; il prit ses jambes à son cou, et il court encore. Hi ! hi ! hi ! hi !

THÉRÈSON. — Elle a perdu la tête.

FANNY. — Que j'ai eu peur ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XXVII.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, THÉRÈSON.

MADAME DE LA BASTIDE. — La pauvre enfant a pris la chose au sérieux.

LAVENAZE. — Je suis étonné de ne pas voir venir tout le quartier.

MADAME DE LA BASTIDE. — Quelle folie ! Ne peut-on parler chez soi ?

LAVENAZE. — Parler, oui...

MADAME DE LA BASTIDE. — Vous êtes de drôles de corps ici.

LAVENAZE. — Permettez, permettez...

MADAME DE LA BASTIDE. — Il n'y a pas jusqu'à Thérèson qui ne se choque de la moindre chose.

LAVENAZE. — Thérèson ?

THÉRÈSON. — Si vous ne vous étiez permis des choses...

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu l'entends, la voilà partie.

LAVENAZE. — Que s'est-il donc passé ?

MADAME DE LA BASTIDE. — Ne crois pas un mot de ce qu'elle va te dire.

LAVENAZE. — Voyons, que s'est-il passé?

THÉRÈSON. — Des choses abominables, des atrocités.

LAVENAZE. — Devant ma fille?

MADAME DE LA BASTIDE. — Laisse-la dire, elle m'amuse; je veux la voir aller.

LAVENAZE. — J'aime pourtant à croire, madame... qu'une personne bien élevée...

MADAME DE LA BASTIDE. — Si je le fus, je crois bien; c'est, je crois, vingt-deux mille francs que donna ma mère pour mon éducation.

THÉRÈSON. — C'est bien de l'argent dans l'eau.

LAVENAZE. — Sortez, Thérèson!

THÉRÈSON. — Mais, monsieur, je vous jure...

LAVENAZE. — Sortez, vous dis-je!

THÉRÈSON. — Je sors, monsieur; mais vous saurez tout, vous le saurez. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXVIII.

LAVENAZE, MADAME DE LA BASTIDE.

MADAME DE LA BASTIDE. — Tu le vois, elle me nargue... Si elle ne se fût tenue à distance, elle s'en serait allée avec deux soufflets...

LAVENAZE. — Vous ne l'auriez point fait, j'aime à le croire.

MADAME DE LA BASTIDE. — Qu'elle se représente jamais devant moi, tu en auras la preuve. Tu vas me faire le plaisir de me la mettre à la porte, et sur-le-champ encore. Sa présence ici est un scandale.

LAVENAZE. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

MADAME DE LA BASTIDE. — Ce sera le plus grand obstacle à l'établissement de ta fille.

LAVENAZE. — Vous croyez?

MADAME DE LA BASTIDE. — Feins donc de l'ignorer. Comme s'il était bien difficile de voir tout l'ascendant, tout l'empire que cette créature a sur toi!

LAVENAZE, *s'échauffant.* — Je vous en supplie...

MADAME DE LA BASTIDE. — Nous savons à quoi nous en tenir, nous avons de bons yeux. La chère Thérèson était très-gentille, la chair est faible...

LAVENAZE. — C'en est trop...

MADAME DE LA BASTIDE. — Ah! mon gaillard! Du reste, s personne n'a osé te le dire, je suis trop franche, moi, pour le cacher. Chacun s'en rit, chacun s'en moque... Ce sera, au reste, comme tu voudras, je n'y tiens pas autrement, je ne manquerai pas de trouver un gîte, j'ai ici assez d'amis enchantés de me recevoir, qui se feront un bonheur de m'aider dans mes démarches.

LAVENAZE. — Je n'en doute pas.

MADAME DE LA BASTIDE. — Si j'avais quelques années de moins... on serait plus galant... Je me rappelle fort bien qu'à une certaine époque, cher ami, si je n'eusse tenu bon, le pauvre monsieur de La Bastide en avait pour son compte.

LAVENAZE. — Vous me prêtez des intentions....

MADAME DE LA BASTIDE. — Ces souvenirs te déridént, tu n'as plus l'air aussi irrité.

LAVENAZE. — Je crois que le meilleur parti à prendre...

MADAME DE LA BASTIDE. — Est d'en rire, n'est-ce pas? faisons la paix. Je ne puis pas non plus t'en vouloir. Je ne serais pas fâchée, avant le dîner, de faire quelques visites, donne-moi mon châle. Ce n'est pas la peine d'aller faire une toilette pour aller chez des gens de loi.

LAVENAZE. — Vous ne trouverez personne.

MADAME DE LA BASTIDE. — Au contraire; et c'est précisément parce que c'est aujourd'hui fête, que je n'en manquerai pas une : on sera à cent lieues de croire que je viens pour affaires.

LAVENAZE. — Libre à vous, au reste, de faire ce que bon vous semblera.

MADAME DE LA BASTIDE. — C'est bien ainsi que je l'entends, mon bon… Mon chapeau?… Je suis prête dans l'instant… Mes gants?… où les ai-je fourrés, à présent?… Je les vois… là-bas, sur ce meuble… Tu as du madère excellent, j'oubliais de te le dire… Ah! çà, tu ne vas pas te déranger, j'espère?…

LAVENAZE, *prenant son chapeau.* — Comment donc, je ne souffrirai pas…

MADAME DE LA BASTIDE. — A la bonne heure! te voilà revenu, tu n'as pas peur de te compromettre? Tant mieux, pauvre ami, montre-toi donc homme. (*Elle s'accroche au bras de Lavenaze et sort avec lui.*)

SCÈNE XXIX.

THÉRÈSON. — Comme je te l'aurais laissée trotter toute seule; avec ça, qu'elle est bien embarrassée! Quelle femme! bon Dieu! quel cerveau brûlé! Et moi qui ce matin encore me plaignais de ce pauvre Mermès! je ne savais guère ce qui me pendait au nez!

SCÈNE XXX.

THÉRÈSON, FANNY *à la porte du fond.*

FANNY. — Puis-je entrer?

THÉRÈSON. — Entrez, il n'y a plus de danger.

FANNY. — Cette dame est partie?

THÉRÈSON. — Et bien partie, Dieu merci!

FANNY. — Allons-nous chez ma tante?

THÉRÈSON. — Oui, certes, nous y allons, et tout de suite encore, de peur de quelque nouvelle surprise.

FANNY. — Je commence à croire, ma bonne Thérèson, que tu avais bien raison ce matin, quand tu me parlais des compatriotes.

THÉRÈSON. — On ne veut jamais me croire.

FANNY. — Voilà mon dimanche passé, et je ne me suis pas encore beaucoup amusée.

SCÈNE XXXI.

FANNY, THÉRÈSON, LAVENAZE.

LAVENAZE, *se jetant sur le canapé.* — Dieu merci ! m'en voilà débarrassé ! (*Il passe son mouchoir sur son front.*)

FANNY. — Elle t'a encore bien tourmenté, cette dame, n'est-ce pas, papa ?

LAVENAZE. — C'est inouï tout ce que cette femme m'a fait souffrir. Je veux être pendu si elle n'a pas embrassé vingt personnes.

THÉRÈSON. — Elle connaît le diable.

LAVENAZE. — Ce n'est pas tout. Nous n'avions pas fait vingt pas dans la rue, qu'elle me quitte, et la voilà se jetant comme une perdue dans les bras du premier passant qu'elle croit reconnaître, et qui jure ses grands dieux que de sa vie il ne l'a vue. Il était encore là, qu'un second se présente, avec lequel elle eut autrefois des rapports d'intérêt, elle l'arrête, le saisit au collet, et se met à lui dérouler un torrent d'invectives et d'infamies telles, que je suis encore à me demander comment il se fit que la patience ne lui échappa pas plus tôt. Cependant, à la fin, poussé jusque dans ses derniers retranchements, il réplique à son tour et dans les termes les plus énergiques; tout cela en présence d'une centaine de personnes au moins, accourues sur le lieu de la scène.

J'avais toujours la chère dame pendue à mon bras, qui se démenait comme un beau diable, prétendant que cent autres à ma place eussent déjà souffleté son antagoniste. Je souffrais le martyre, j'étais entre deux feux, et bien que

totalement étranger à la querelle, je n'en faisais pas moins tout mon possible pour les apaiser : plus je cherchais à les calmer, plus ils semblaient s'irriter encore. Je ne savais que devenir, ma position était des plus critiques, quand par bonheur, après avoir entendu prononcer mon nom, ce monsieur se rappelle m'avoir vu plusieurs fois dans le monde, il se confond alors en excuses, me conjure de vouloir bien oublier la scène qui venait de se passer, il me prend la main et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Je cherche partout ma folle, que je croyais encore à mes côtés, plus de femme, elle était disparue et s'était réfugiée dans un fiacre, voyant la tournure que prenaient les choses, me laissant me dépêtrer comme je pourrais. J'avoue que dans le premier moment je fus enchanté d'être débarrassé, mon bonheur fut de courte durée, la foule qui nous entourait, désolée d'avoir vu sa proie lui échapper, se rejette sur moi, m'accable de sarcasmes et de quolibets, tous les polissons du quartier se mettent de la partie, s'attachent à mes pas, me poursuivent jusqu'à la porte, et me voilà enfin de retour, mourant de faim, épuisé de fatigue, n'ayant pu, de toute la journée, faire une seule de mes volontés, après avoir failli me couper la gorge pour une affaire qui ne me regardait pas.

FANNY. — Pauvre papa !

THÉRÈSON. — J'en suis toujours pour ce que j'ai dit, vous êtes trop bon, mille fois trop bon.

LAVENAZE. — Le moyen de faire autrement ?

THÉRÈSON. — Ah ! dame ! maintenant que le pli est pris....

LAVENAZE. — Laisse-moi donc tranquille, tu es encore de ces gens qui vous poursuivent de leurs conseils quand il n'est plus temps. J'espère néanmoins m'en débarrasser.

THÉRÈSON. — Comment ferez-vous, bon Dieu ?

LAVENAZE. — J'ai arrêté un appartement, je m'y installe dès ce soir, et la laisse ici (*On sonne.*) Qu'est-ce encore ?

THÉRÈSON. — Elle, sans doute.

FANNY. — Nous n'irons pas chez ma tante.

THÉRÈSON. — Faut-il ouvrir ? (*On sonne de nouveau.*)

LAVENAZE. — Oui, certes, mais cette fois je vais lui dire bien franchement ce que j'en pense.

THÉRÈSON. — Nous verrons. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXXII.

LAVENAZE, *boutonnant son habit.* — Il me faut nécessairement prendre un parti.

FANNY. — Papa, je t'en prie...

LAVENAZE. — Laisse-moi faire, je suis las, à la fin, de la tournure que prennent les choses.

SCÈNE XXXIII.

LES MÊMES THÉRÈSON.

LAVENAZE. — Eh bien ! serait-ce elle encore ?

THÉRÈSON. — Non, monsieur, c'est le petit jeune homme de ce matin.

LAVENAZE. — Quel petit jeune homme ?

THÉRÈSON. — Le neveu de M. Brémont.

LAVENAZE. — Ah! oui-dà ! tu peux le faire entrer... Je suis justement en bonne disposition. (*Thérèson sort.*)

FANNY. — Mon papa....

LAVENAZE. — Sois tranquille, ça ne sera pas long, je vais bientôt l'avoir expédié.

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES, THÉRÈSON, JULES.

THÉRÈSON. — Le voici.

JULES. — Monsieur... j'ai bien l'honneur...

LAVENAZE. — Bonjour, mon cher, enchanté de vous voir.

JULES. — Mon oncle, M. Brémont, a dû vous parler de moi, monsieur ?

LAVENAZE. —Oui, monsieur ; mais, avant d'aller plus loin, je désire savoir de quel pays vous êtes.

JULES. — Je n'ai jamais eu, monsieur, que des intentions....

LAVENAZE. — J'en suis bien persuadé. Je vous ai demandé de quel pays vous étiez ?

JULES. — Vous connaissez ma famille...

LAVENAZE. — Il ne s'agit pas de cela, votre pays, mon cher ; votre pays ?

THÉRÈSON. — Dites donc d'où vous êtes.

JULES. — De Gisors, monsieur.

LAVENAZE. — En Normandie.

JULES. — Oui, monsieur.

LAVENAZE. — C'est tout ce que je désirais savoir. D'après cela, vous n'êtes point du midi.

JULES. — Non, monsieur.

LAVENAZE. — J'en suis bien aise; car, si vous eussiez aussi bien été, il n'y aurait pas eu moyen de nous entendre. Un compatriote ! le nom seul me crispe et me met dans une agitation... mortelle. Mais, puisqu'il en est autrement, mettez-vous là et parlons affaire... je connais le but de votre visite.

JULES. — Monsieur...

LAVENAZE. — Vous venez tout bonnement me demander la main de ma fille ?

JULES. — Oui, monsieur.

THÉRÈSON. — Il n'y va pas par cinquante chemins, c'est ce qui m'en plaît.

LAVENAZE. — Votre oncle m'a fait part de vos intentions, et je dois vous avouer qu'il m'a toujours fait de vous le plus grand éloge ; mais, malgré cela, je vous dirai franchement qu'avant de penser sérieusement à vous établir, il vous faut un état, et vous n'en êtes pas là.

THÉRÈSON. — C'est bien ce que j'ai toujours dit.

LAVENAZE. — Il paraît que tu étais au courant.

THÉRÈSON. — Dame ! monsieur, j'ai des yeux et des oreilles.

LAVENAZE. — J'eusse bien été surpris qu'il en fût autrement. Et toi, Fanny, qu'en dis-tu ?

FANNY. — Je ferai, papa, tout ce que tu voudras.

LAVENAZE. — Très-bien. Au reste, mon cher, nous verrons, et plus tard je ne dis pas... Mais n'anticipons pas sur les événements : l'essentiel aujourd'hui est de nous mettre, s'il est possible, à l'abri des compatriotes ; et, si vous m'en croyez, mes enfants, nous ferons bien d'aller au plus vite chez ma sœur.

THÉRÈSON. — C'est ce que nous avons de mieux à faire.

LAVENAZE. — Eh bien ! c'est cela, ne perdons pas de temps.

SCÈNE XXXV.

LES MÊMES, MERMÈS, LE FILS TARTAT, UNE DEMI DOUZAINE DE COMPATRIOTES.

MERMÈS. — Un moment, je t'amène de la société.

LAVENAZE. — Encore toi ?

MERMÈS. — J'ai pris, mon cher, la liberté d'amener quelques amis.

LAVENAZE. — Messieurs, certainement...

MERMÈS. — Voici d'abord le fils Tartat que j'ai l'honneur de te présenter, M. Bretèche, M. Cazan, M. Barthez, M. d'Hastoul et M. Mazas, tous gens de notre pays, les amis de nos amis.

LAVENAZE. — Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance.

THÉRÈSON, *à part.* — Il y a bien de quoi.

MERMÈS. — Je les ai rencontrés comme ils descendaient de diligence ; j'ai eu toutes les peines du monde à les décider à venir, ils ne voulaient pas. Ma foi ! leur ai-je dit, je ne vous lâche pas, on nous attend aujourd'hui à dîner, le fils Tartat et moi ; quand il y en a pour trois, il y en a pour

quatre. Vous serez bien reçus, et nous nous amuserons; qui sait si demain nous serons encore de ce monde ! Ils se sont rendus à mon raisonnement, et les voilà.

THÉRÈSON, *bas à Lavenaze.* — Dites-leur que vous dînez en ville.

LAVENAZE, *bas à Thérèson.* — Que veux-tu, si effectivement je me suis engagé.

MERMÈS. — Voyons, messieurs, faites donc comme chez vous, ne vous gênez pas.

LAVENAZE. — Pardon, messieurs, je suis à vous. Thérèson, va conduire Fanny chez sa tante, je reste avec ces messieurs.

THÉRÈSON. — Lui dirai-je que vous allez venir ?

LAVENAZE. — Conduis ma fille chez sa tante, et reviens après.

THÉRÈSON, *à part.* — Prends garde de le perdre.

FANNY. — Adieu, papa.

LAVENAZE. — Adieu, mon enfant.

LAVENAZE, *à Jules.* — Restez, mon cher, restez.

SCÈNE XXXVI.

LAVENAZE, JULES, MERMÈS, LE FILS TARTAT, BRETÈCHE, CAZAN, BARTHEZ, D'HASTOUL, MAZAS.

MERMÈS. — Ainsi, c'est convenu, nous dînons ensemble.

LAVENAZE. — Ces messieurs voudront bien se contenter d'un mauvais dîner, je ne les attendais pas.

MERMÈS. — Ils savent bien ce que c'est qu'un impromptu, ne t'en inquiète pas, la ville est bonne, je me charge de tout, et en moins d'une heure nous serons à table. Ah ! çà, dis-moi, c'est tout au plus s'il y a dans cette chambre assez de chaises pour asseoir tout notre monde. Si je les faisais passer dans le salon ?

LAVENAZE. — Comme tu voudras.

MERMÈS. — Passons au salon. Allons, M. Bretèche, ouvrez la

marche... Voyons, messieurs, pas de cérémonies. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XXXVII.

LAVENAZE. — Eh bien! que dites-vous des compatriotes?

JULES. — Je les trouve fort à leur aise.

LAVENAZE. — C'est-à-dire que, pour les gens de province qui viennent se fixer à Paris, il n'y a pas de race plus atroce, plus abominable! De tous les fléaux qui viennent accabler l'humanité, il n'en existe pas un peut-être dont on ne puisse prévoir le terme; quant à celui-ci, c'est chose impossible. Si, comme je l'espère et le désire de tout mon cœur, vous venez jamais à former un bon établissement, ce dont je ne doute pas avec du travail et de la conduite, vous y parviendrez, mais pour arriver plus sûrement encore au but que vous vous serez proposé, *Dieu vous garde des compatriotes!*

LES TROMPETTES.

PERSONNAGES.

M. PITOIS.
MADAME PITOIS.
MADAME FENOUILLOT.
MADAME SAINT-AUBIN.
GUICHARD.
SOPHIE.
CLARISSE.

(*La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Pitois.*)

SCÈNE I.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

MADAME PITOIS. — Vous dites donc, Sophie, que tout le monde paraît bien étonné de voir Napoléon avocat à la Cour royale de Paris?

SOPHIE. — Oh! çà, oui, madame. C'est-à-dire que beaucoup de personnes à qui je l'ai dit avaient l'air de ne pas le croire.

MADAME PITOIS. — Cela ne m'étonne pas. Toujours on devrait suivre sa première idée. Hier au soir, tout en me déshabillant, je me disais que je ferais peut-être bien de vous donner son diplôme d'avocat, à mon fils; je ne l'ai pas fait, j'ai eu tort; vous l'auriez collé dans votre cuisine: ça aurait prouvé, clair comme le jour, à certaines gens, que leur cheval n'était qu'une bête.

SOPHIE. — Est-ce qu'il ne serait plus temps?

MADAME PITOIS. — Si fait : et la preuve, c'est qu'avant qu'il soit deux fois vingt-quatre heures, ce sera comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Et qui donc, s'il vous

plaît, avait l'air de douter que Napoléon fût de la Cour royale?

SOPHIE. — Personne, madame.

MADAME PITOIS. — Comment! personne?

SOPHIE. — Non, madame.

MADAME PITOIS. — Voilà qui est singulier, par exemple! Et que me disiez-vous donc alors il n'y a pas cinq minutes?

SOPHIE. — Dam! je ne sais pas.

MADAME PITOIS. — Moi non plus.

SOPHIE. — On ne disait pas précisément que ça n'était pas vrai...

MADAME PITOIS. — Ça y ressemble, pourtant, comme deux gouttes d'eau.

SOPHIE. — Mais madame doit bien savoir à peu près ce que j'entends dire par là... On avait un air...

MADAME PITOIS. — De ne pas y croire, n'est-ce pas?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Expliquez-vous donc : vous êtes là deux heures à me tenir le bec dans l'eau... On ricanait, n'est-ce pas? On chuchotait, on avait l'air de se dire tout bas à l'oreille : « Tiens, tiens, tiens, le fils de madame Pitois qui » vient d'être nommé avocat! En voilà du nouveau! Ah! » ben, par exemple! Si ça ne fait pas pitié! » Enfin cent mille autres platitudes de ce genre, j'en suis sûre.

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Je l'aurais parié. C'est une chose extraordinaire, la quantité de gens à qui le bonheur des autres fait de la peine. Je ne suis pas comme ça, moi, Dieu merci! Vous êtes là pour le dire.

SOPHIE. — Oh! ça, bien sûr.

MADAME PITOIS. — A moins qu'une personne n'ait cherché à m'en faire, oh! alors, je ne dis pas, c'est différent; sans cela, toutes les fois qu'il arrive quelque chose d'agréable à quelqu'un de ma connaissance, vous me verrez toujours

en être bien aise, c'est mon caractère. Au reste, faut croire que nous ne sommes pas tous taillés dans le même moule, et c'est fort heureux.

SOPHIE. — Comme je reviens du marché, si madame voulait écrire?

MADAME PITOIS. — Nous verrons ça plus tard..... Vraiment, je m'admire! Nous voilà toutes deux bien tranquilles, les bras croisés comme de grandes paresseuses, et nous ne pensons pas plus que rien du tout, à tout ce monde que nous avons demain à dîner : c'est que, plus j'y pense, et moins je vois comment nous en sortirons.

SOPHIE. — Je n'en sais rien non plus, d'abord.

MADAME PITOIS. — Avec ça M. Pitois c'est absolument comme une cinquième roue à un carrosse! Mon Dieu! que la pauvre femme ait du mal, qu'elle n'en ait pas, c'est tout comme. Mais depuis hier, je ne sais pas si tu l'as remarqué comme moi, je ne le reconnais plus : il ne tient pas en place; il va, il vient, il tourne, il ratourne; c'est le mouvement perpétuel que ce pauvre homme-là : il est toujours dans mes jambes; il ne sait, en vérité, pas où donner de la tête. De voir son fils avocat, il semble que ce soit pour lui le *nec plus ultrà*.

SOPHIE. — Vous dites, madame?

MADAME PITOIS. — Vous ne savez pas ce que j'entends par là?

SOPHIE. — Non, madame.

MADAME PITOIS. — Que voulez-vous que je vous dise..... je n'en sais trop rien moi-même; il y a comme ça une foule de mots dont on se sert, parce que ça se trouve sous la main, on ne sait pas trop pourquoi... C'est comme si je vous disais... enfin... que mon mari s'imagine que de voir Napoléon avocat, c'est... ma foi, le *nec plus ultrà*. Tu conçois.

SOPHIE. — Oui, madame, à présent.

MADAME PITOIS. — Voilà ce que nous entendons par le *nec plus ultrà*. Pour moi, qui en cela ne suis pas tout à fait de son avis, je crois que, pour mon fils, c'est tout bonnement avoir ce qu'on appelle le pied dans l'étrier, et pas autre chose : la suite nous prouvera lequel de nous deux a raison. A entendre M. Pitois, son garçon n'a plus qu'à ouvrir la bouche, les alouettes vont lui tomber toutes rôties. Non, mais c'est que tu ne le connais pas encore comme moi. Quand une fois son amour-propre est stimulé, il va, il va... plus moyen de l'arrêter : une corneille qui abat des noix ; il a toujours été comme ça ; et rappelle-toi, au surplus, ce que je vas te dire.

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Si Napoléon arrive jamais à être décoré, Député, Commissaire de Police, Pair de France ou autrement, la moindre chose, enfin, tu verras si je te mens, à dater de ce jour-là, il faudra faire enfermer mon mari, le pauvre cher homme en deviendra fou, mais fou à lier ; rien n'est plus certain ; j'en mettrais ma main au feu.

SOPHIE. — Vraiment.

MADAME PITOIS. — D'autant que c'est dans les avocats que tout se prend aujourd'hui ; sans ça, est-ce que nous aurions jamais pensé, son père et moi, à cette partie-là ? Fi donc ! avec leurs grandes vilaines robes toutes noires ! De la vie nous n'aurions eu cette idée-là ; nous l'avons fait, parce que ça s'est trouvé comme ça ; car si aussi bien l'Empereur avait vécu, notre intention était de le mettre à l'École Polytechnique, dans les hôpitaux, ou bien encore dans les vivres. Dans ce temps-là, les parents pouvaient choisir, ce n'était pas comme à présent. En admettant même que nous n'eussions pas réussi à l'École Polytechnique, ce qui a toujours été assez difficile, nous nous serions vite retournés d'un autre côté, et certes ce ne sont pas les protections qui nous auraient jamais manqué.

SOPHIE. — Ça, je le crois bien.

MADAME PITOIS. — D'abord, mon frère à moi, mon frère aîné, Célestin, l'oncle de mon fils par conséquent, qui était dans les vivres, n'aurait pas regardé à deux fois de le prendre avec lui. Il était dans les *vivres-viandes*, à l'armée d'Espagne, mon frère aîné, il y a même fait sa pelote. Nous avions encore Antoine, mon cadet, Cadichon que nous l'appelions; ce pauvre Cadichon! Il est mort, d'un coup de sang, en mettant sa culotte. Il était dans les *vivres-bois*, Cadichon, je l'ai bien pleuré. Et le mari de ma sœur, dont je ne te parle pas, M. Collignon, mon beau-frère à moi, le bras droit de l'Empereur, *sirugien* aux armées, qui vient de mourir, il y a trois mois, à Château-Gontier; tous gens, j'espère, qui se seraient mis en quatre pour leur neveu. Tu vois donc bien, d'après cela, que nous n'étions pas encore par trop embarrassés.

SOPHIE. — Oh! ça non, par exemple! que vous ne l'auriez pas été.

MADAME PITOIS, *cherchant à voir ce que renferme un papier sur lequel se promènent ses deux mains depuis un bon quart d'heure.* — Qu'y a-t-il donc là-dedans?

SOPHIE. — Dans ce papier-là?

MADAME PITOIS. — Oui.

SOPHIE. — Ça, c'est mon foie de veau.

MADAME PITOIS. — Est-il bien frais?

SOPHIE. — Dam! il l'était ce matin, en revenant de la boucherie.

MADAME PITOIS. — Avez-vous été pour les ananas?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Eh bien?

SOPHIE. — J'ai fait les quatre coins du marché, il n'y en avait point.

MADAME PITOIS. — Nous ne trouverons guère ça que chez les

comestibles. Madame Saint-Aubin a dû s'en charger, autant qu'il m'en souvient.

SOPHIE. — Vous savez bien, la cuisinière à la dame que nous avons été hier ensemble?

MADAME PITOIS. — Qui ça, Françoise ?

SOPHIE. — Oui, madame, la Bourguignotte.

MADAME PITOIS. — Est-ce qu'on l'a mise à la porte ?

SOPHIE. — Non, madame; je voulais vous dire que je l'ai rencontrée au marché.

MADAME PITOIS. — Le savait-elle ?

SOPHIE. — J'y ai appris.

MADAME PITOIS. — Ça a-t-il eu l'air de lui faire plaisir ?

SOPHIE. — Oh ! ça oui, par exemple.

MADAME PITOIS. — J'ai bien vu tout de suite que je disais une sottise en vous demandant si c'était qu'on l'eût mise à la porte.

SOPHIE. — C'est ce que je me suis dit aussi.

MADAME PITOIS. — Cette fille est un excellent aujet.

SOPHIE. — Elle m'a dit que madame en serait bien aise.

MADAME PITOIS. — Ça, je le crois. Es-tu passée chez madame Saint-Aubin ?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Que t'a-t-elle répondu ?

SOPHIE. — Elle n'était pas levée.

MADAME PITOIS. — Et chez madame Bibochet ?

SOPHIE. — La cuisinière m'a dit qu'elle était partie d'hier au soir pour la campagne, chez sa maman, avec sa petite demoiselle.

MADAME PITOIS. — Comme ça, nous ne l'aurons pas demain ?

SOPHIE. — C'est à croire, elle y reste un mois.

MADAME PITOIS. — Comme c'est agréable ! Moi qui comptais sur elle. Il faut toujours qu'elle soit en l'air, celle-là, elle serait bien avec mon mari. Et les Fenouillot, tu ne les as pas vus ?

SOPHIE. — Pardon, madame; j'ai vu madame Fenouillot, la mère; la bonne était sortie, c'est elle qui m'a ouvert. Elle m'a dit de vous dire que peut-être bien qu'elle viendrait déjeuner avec vous; mais que, pour sûr, la journée ne se passerait pas sans qu'elle vienne vous voir.

MADAME PITOIS. — Cette bonne mame Fenouillot! Elle a toujours bien aimé Napoléon; il est vrai qu'elle l'a vu si petit! c'est elle qui l'a reçu. Pauvre enfant! A propos, sais-tu s'il est levé?

SOPHIE. — Je ne vous dirai pas, vu qu'il était sept heures quand j'ai parti.

MADAME PITOIS. — Il serait bien possible qu'il fût encore au lit. Tous ces dîners de camarades, je ne les aime pas, je n'ai jamais pu les souffrir, ça n'en finit pas, ça vous mène à des je ne sais quelle heure. Je ne dis trop rien, pour ne pas paraître ridicule, mais je n'en pense pas moins. D'ailleurs, ce régime de parties ne lui convient guère à mon fils; il n'est pas fort.

SOPHIE. — Comment voulez-vous donc qu'il soye, un colosse? Il renforcit tous les jours.

MADAME PITOIS. — Ce n'est pas une raison, chère amie, ce n'en est pas une; on a vu filer des colosses au moment où l'on s'y attendait le moins. C'est comme mon mari, certainement en voyant passer M. Pitois dans la rue, tout le monde se dira : « En voilà un payeur d'arrérages! » C'est que pas du tout, moins que rien. Mais, pour en revenir à mon avocat, il n'a qu'à faire après tout comme son père, se coucher de meilleure heure et se lever plus matin, il ne s'en portera que mieux.

SOPHIE. — Ça ne ferait peut-être pas son compte, à lui.

MADAME PITOIS. — Après ça, moi, ce que je t'en dis et rien, c'est approchant la même chose, il n'en fera jamais qu'à sa tête; c'est bien aussi pour cela que, si j'avais eu à choisir, j'aurais préféré avoir une demoiselle, parce que, vois-tu,

Sophie, quand je ne le sais pas rentré, je ne suis pas tranquille; c'est plus fort que moi, je crois toujours qu'on va me le ramener sur un brancard. Je ne suis pas comme M. Pitois, qui sans cesse me rabâche la même chose : « Mon Dieu, Adélaïde (c'est mon nom de jeune personne), que diable (c'est son mot) ! que diable ! après tout, ton fils est un garçon, laisse-le aller son petit bonhomme de chemin. Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il nous revienne avec ses deux oreilles. » Malheureusement, ce n'est jamais aux oreilles qu'on s'en prend, et il y a tant de choses à craindre dans Paris pour un jeune homme! Après tout, la confiance ne se commande pas, on n'est pas mère pour rien.

SOPHIE. — Faut-il débarrasser la table?

MADAME PITOIS. — Je crois bien, et tout de suite encore; enlève-moi tout ça; s'il m'arrivait quelqu'un, je serais désespérée que l'on me surprît dans un fouilli pareil... Je m'en vas passer une robe. Ne tarde pas à venir, n'est-ce pas?

SOPHIE. — Non, madame.

MADAME PITOIS, *se regardant dans une glace.* — Comme je suis faite, ma robe n'est seulement pas agraffée; jusqu'à mon bonnet qui ne me tient pas sur la tête, je suis toute nue. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE. — Pauvre femme! si aussi bien elle venait jamais à apprendre que son chérubin n'est pas rentré, et le commerce qu'il fait depuis près de deux mois, c'est pour le coup qu'elle la serait malheureuse! Du reste, je suis bien comme elle; si je viens jamais à avoir un enfant, j'aimerais cent fois mieux une fille! à moins que mon garçon, si c'en était un, ne soye un monstre, car pour être aussi joli que celui-ci et ne pas plus en jouir qu'on en jouit, merci,

c'est pas la peine. (*On entend parler dans la pièce voisine.*) Bon, voilà le restant de nos écus.

SCÈNE III.

SOPHIE, PITOIS *poussant devant lui* GUICHARD.

PITOIS. — Allons, Guichard, allons donc.

GUICHARD. — Non vraiment, mon ami, je te jure que je crains d'être indiscret.

PITOIS. — Toi, indiscret? laisse-donc tranquille, jamais de la vie.

GUICHARD. — Mais songe donc un peu, me présenter devant une dame, à l'heure qu'il est.

PITOIS. — Bah! si ce n'est que ça, il y a long-temps que toute la maison est sur pied, demande plutôt à Sophie.

SOPHIE. — Oh! ça oui, j'ai eu le temps de revenir du marché.

PITOIS. — Ce bon Guichard! que je suis donc content de le revoir! un ami de trente ans!

GUICHARD. — Au moins.

PITOIS. — Ma foi, tu as raison; quand nous fîmes connaissance, j'arrivais à Paris, nous ne nous doutions guère alors de ce que nous serions un jour.

GUICHARD. — Je m'en suis toujours à peu près douté.

PITOIS. — Pas moi.

GUICHARD. — Dis donc, Pitois?

PITOIS. — Mon ami?

GUICHARD. — Tu m'as fait espérer que je pourrais présenter mes hommages à ta femme...

PITOIS. — Elle vient dans l'instant. Sophie, tu lui diras que je lui amène à déjeuner un de ses anciens adorateurs.

SOPHIE, *toisant Guichard.* — Qui ça? monsieur?

GUICHARD. — Si vous voulez bien le permettre. Décidément, mon ami, je te demanderai la permission...

PITOIS. — Et moi je te demande dix minutes, pas davantage.

GUICHARD. — Sans cérémonie, en vérité, je ne le puis.

PITOIS. — Mais pourquoi ?

GUICHARD. — L'heure avance, mon bureau me réclame.

PITOIS. — Je n'y pensais plus, tu l'as donc toujours ton bureau ?

GUICHARD. — Toujours, Dieu merci !

PITOIS. — Et tu ne gagnes pas grand'chose là-bas, n'est-il pas vrai, mon pauvre garçon ?

GUICHARD. — Pas grand'chose, non, mon ami.

PITOIS. — Je sais bien, moi, que je n'aurais jamais voulu de place. J'aime trop ma liberté pour ça.

GUICHARD. — Si j'eusse été à même de choisir, peut-être bien aussi aurais-je préféré autre chose.

PITOIS. — Je te crois sans peine. (*A Sophie.*) Tu rangeras tout ça tantôt, fais-nous déjeuner le plus tôt possible.

GUICHARD. — Je t'assure, Pitois, que c'est me contrarier beaucoup que de t'obstiner à vouloir que je reste.

PITOIS. — Laisse-moi faire, ne t'inquiète de rien.

SOPHIE. — Le nom de monsieur ?

PITOIS. — Voilà que tu ne te souviens déjà plus de ce que je t'ai dit, que viens-je de te dire ?

SOPHIE. — Vous m'avez dit un ancien adorateur de madame.

PITOIS. Tu n'as pas besoin d'autre chose. (*Sophie sort en ricanant au nez de Guichard.*)

SCÈNE IV.

PITOIS, GUICHARD.

GUICHARD. — Elle a l'air fort à son aise, cette demoiselle; elle mange dans la main.

PITOIS. — Elle a de l'esprit comme un démon, nous l'aimons beaucoup. Mais ne reste donc pas ainsi planté devant cette croisée, comme un terme.

GUICHARD. — Si j'étais certain que ta femme ne vînt pas bientôt...

PITOIS. — Voyons, prends une chaise, fais comme chez toi, donne-moi ton parapluie.

GUICHARD. — Non, vraiment, Pitois, tu n'es pas raisonnable.....

PITOIS. — Pose là ton chapeau.

GUICHARD. — J'ai huit heures moins un quart.

PITOIS. — Tu avances. Elle sera si contente de te revoir, madame Pitois ! si heureuse ! elle va rire comme une folle.

GUICHARD. — Il paraît qu'elle est toujours fort gaie ?

PITOIS. Toujours, mon pauvre ami, toujours excellente. Tu nous trouveras ce que nous étions autrefois, toujours les mêmes ; la fortune ne nous a pas changés ; nous revoyons toujours avec plaisir nos anciennes connaissances.

GUICHARD. — Vous ne les voyez pas souvent ?

PITOIS. — Pas autant que nous le voudrions, c'est vrai. Que diable ! il faut bien aussi faire un peu la part des circonstances. Nous avons chacun nos affaires. Ce Paris est si grand ! on y est si occupé ! Les journées y sont si courtes! soyez seulement, quinze jours, sans vous voir, impossible de vous retrouver. C'est là ce qui nous est arrivé, mon pauvre Guichard, tu n'es plus venu, nous avons été des siècles sans entendre parler les uns des autres.

GUICHARD. — Décidément, je préfère revenir.

PITOIS. — Tu ne t'en iras pas, ou nous nous brouillerons à jamais.

GUICHARD. — Non, vraiment, Pitois....

PITOIS. — Ce n'est pas un quart d'heure de plus ou de moins....

GUICHARD. — Si fait en administration....

PITOIS. — Allons donc, tu ne me feras jamais croire ça. Je ne sais plus ce que je voulais te dire... m'y voilà. Tu as dû

néanmoins, être bien étonné lorsque je t'ai appris le chemin qu'avait fait mon fils ?

GUICHARD. — Je t'avouerai que non-seulement j'en suis enchanté, mais c'est qu'encore je le trouve dans une très-jolie position.

PITOIS. — Dis donc superbe, tu es bon là, avec ta jolie position ; dis donc magnifique ?

GUICHARD. — C'est comme tu voudras.

PITOIS. — A son âge surtout ! mais c'est la plus belle passe dans laquelle se soit jamais trouvé un jeune homme. Vois donc un peu quel avenir va se dérouler devant lui, quelle brillante carrière il va parcourir ! Avocat !

GUICHARD. — Te voilà parti.

PITOIS. — Fils unique ! de la fortune ! une éducation admirable ! Il faut dire aussi que sa mère et moi n'avons reculé devant aucun sacrifice, nous n'avons pas ça (*Il appuie l'ongle du pouce sur l'extrémité de la mâchoire supérieure et le retire aussitôt.*) à nous reprocher.

GUICHARD. — Je le sais, mon ami, je le sais ; tu m'as déjà fait l'honneur de me le dire.

PITOIS. — Tu as raison, Guichard, je ne fais là que te répéter ce que tu sais déjà. Pardonne à ton vieil ami, mets-toi un instant à sa place. C'est un besoin pour lui de faire part à quelqu'un de son bonheur ; son cœur est plein, vois-tu, il déborde. Le fait est que depuis quatre heures que je suis levé, si je n'ai pas été dans vingt maisons, au moins, je n'en ai pas visité une seule.

GUICHARD. — Tu n'as pas dû rencontrer grand monde à cette heure-là ?

PITOIS. — Pas un chat. Tous au lit, les paresseux ! Tu me croiras si tu veux, mais depuis hier il m'a été de toute impossibilité de rester cinq minutes en place. Je suis sûr que de toute la nuit je n'ai pas fermé l'œil. J'ai les nerfs dans une agitation horrible. Je ne pourrais pas, je

suis sûr, tenir une plume sur ma tête ; c'est au point que ce matin, en faisant mes courses, j'avais ôté mon chapeau, il pesait 120 livres. Et lorsque je t'ai rencontré, je croyais l'avoir encore à la main, je venais de le perdre, pas moyen de me rappeler où je l'ai laissé !

GUICHARD. — Si tu prenais un bain.

PITOIS. — Ah ! bien oui, j'ai bien le temps.

GUICHARD. — Ça ne te ferait peut-être pas de mal : un bain calme, un bain ou des sangsues.

PITOIS. — Après tout, je ne fais là que ce que ferait tout autre père à ma place. Quel est celui qui, comme moi, ne se trouverait à l'apogée du bonheur s'il possédait un fils comme celui-là ? Quand je viens à passer en revue toutes ses connaissances, je ne sais, en vérité, si je dors ou si je suis éveillé. Tout ce qu'il y a de mieux dans Paris, les premières maisons ! Et ça, je me l'explique parfaitement. Il est si doux, si bon, si prévenant, que c'est à qui nous l'arrachera ; aussi sommes-nous des journées entières sans le voir, et cela n'est pas étonnant, un avocat !

GUICHARD. — Il me semble, cependant....

PITOIS. — Cela ne doit pas du tout te sembler étonnant, mon ami, et je vais t'en donner une preuve.

GUICHARD. — Je le veux bien, mais dépêche-toi.

PITOIS. — Hier ma femme et moi nous aurions désiré l'avoir à dîner, il venait d'être reçu avocat à la Cour royale de Paris ; tu conçois, on aime, ces jours-là, à se trouver en famille, nous n'avons que lui d'enfant, ça nous aurait vraiment fait plaisir.

GUICHARD. — A-t-il daigné accepter ?

PITOIS. — Nous nous sommes bien gardés de lui en faire seulement la proposition.

GUICHARD. — Vous ne pouvez pas facilement l'approcher ?

PITOIS. — Ce n'est pas ça, mais il lui eût été de toute im-

possibilité de s'y rendre ; tu juges, il avait peut-être cent invitations pour une.

GUICHARD. — Oh ! alors, je comprends que sa famille....

PITOIS. — Enfin, c'est à ne pas croire, nous avons rassemblé pour demain une trentaine de personnes environ, nous voudrions organiser une espèce de petite fête à l'occasion de l'heureux événement qui vient de lui arriver ; eh bien ! nous en sommes encore à savoir si nous aurons le bonheur de le posséder ; sa mère l'espère, je n'y compte pas.

GUICHARD, *tirant sa montre.* — Neuf heures moins un quart, Pitois.

PITOIS. — Tu dois voir, d'après cela, que si dès à présent il est déjà autant aimé, que sera-ce donc, quand une fois il sera en position d'obliger tout le monde ! aussi, mon pauvre Guichard, tu peux être bien tranquille, les amis de son père ne seront pas oubliés.

GUICHARD. — J'en suis bien persuadé, mais je l'en remercie.

PITOIS. — Toi, mon vieux camarade.

GUICHARD. — Qu'il n'use pas son crédit, je n'ai besoin de rien.

PITOIS. — Tu as beau dire, nous n'en ferons pas moins notre devoir. Comme je te disais, le voilà en passe d'occuper les premiers emplois, d'un moment à l'autre, n'est-il pas à la veille de faire un très-beau mariage.

GUICHARD. — Ah ! oui-dà !

PITOIS. — Ce n'est encore qu'une supposition, mais encore cela peut-il arriver. Il y a déjà long-temps, n'est-ce pas, que tu ne l'as vu ?

GUICHARD. — Mais oui, une douzaine d'années environ.

PITOIS. — Tu ne le reconnaîtrais pas ; il est changé, c'est une chose extraordinaire, figure-toi, d'abord, la tête de plus que moi.

GUICHARD. — En vérité ?

PITOIS. — Et gros à proportion.

GUICHARD. — Ce doit être un bien bel homme.

PITOIS. — Admirable, mon pauvre ami, admirable ! Tu as rarement vu un plus beau député.

GUICHARD. — Est-ce que déjà... Pardon, mon ami, si je me permets...

PITOIS. — On ne sait pas ce qui peut arriver ; pourtant, je t'avouerai, ceci doit rester entre nous, Guichard.

GUICHARD. — J'entends bien. Ah ! il est question, je t'en fais mon compliment ; et dans quel département ?

PITOIS. — Tu n'y penses pas, comment voudrais-tu qu'à son âge....

GUICHARD. — Je ne sais pas moi, avec toi les événements se succèdent avec une telle rapidité, que déjà je le voyais à la Chambre.

PITOIS. — Tu n'y es pas du tout, je voulais seulement te dire, mon pauvre ami, au sujet de la députation, que souvent j'y avais pensé.

GUICHARD. — Pour toi ?

PITOIS. — Pour Napoléon.

GUICHARD. — J'y suis à présent : continue, eh ! bien ?

PITOIS. — Cela ne peut lui manquer : vois après cela tous nos gens en place, tous n'ont-ils pas commencé par être de petits avocats, puis députés, et une fois à la Chambre, à l'aide de quelques petites concessions, de certaines complaisances, il n'y a plus que la main, tu le sais, pour devenir Préfet, Receveur-général, Pair de France, Ministre, tout ce que vous voulez, et je te prie de croire que mon garçon n'est pas plus bête que tout ce monde-là.

GUICHARD. — Je ne dis pas le contraire ; mais pardon, mon ami, si je t'interromps encore....

PITOIS. — Tu ne m'as pas compris ?

GUICHARD. — Si fait, parfaitement : mais il commence à se faire tard.... et je craindrais....

PITOIS. — Dis-moi, Guichard ? tu m'y fais penser, tu pourrais me rendre un service.

GUICHARD. — Moi, et lequel ? Ah çà ! tu plaisantes, n'est-ce pas ?

PITOIS. — Du tout; un très-grand service, parole d'honneur.

GUICHARD. — Songe donc un peu, mon cher, que de ma vie je n'ai eu l'ombre de crédit.

PITOIS. — Ce n'est point une raison.

GUICHARD. — Si encore tu me disais de quelle nature serait ce service, ce qu'il faut faire, ce dont il s'agit; tu es là à rouler de gros yeux....

PITOIS. — Es-tu bien vu dans ton bureau ?

GUICHARD. — Je le crois.

PITOIS. — Je te demande si tu es bien avec tout le monde ?

GUICHARD. — Je ne crois être mal avec personne.

PITOIS. — Dans vos administrations, vous devez nécessairement avoir affaire à beaucoup de monde ?

GUICHARD. — Oui, sans doute, mais où veux-tu en venir ?

PITOIS. — Tu vas le savoir. Si de temps en temps, sans pour cela avoir l'air d'y mettre la moindre intention, tu glissais adroitement, et comme par hasard, un petit mot au sujet de mon fils, je crois que cela ne serait pas mal, qu'en dis-tu ?

GUICHARD. — Je n'y suis pas du tout.

PITOIS. — C'est que tu y mets de la mauvaise volonté.

GUICHARD. — Pas le moins du monde, je t'assure.

PITOIS. — Rien de plus simple. Prête-moi, je t'en prie, toute ton attention. Tu amènerais, par exemple, la conversation sur la supériorité bien et dûment établie du barreau français, je te dis ça en gros, ce qui t'amène tout naturellement à faire l'éloge d'un jeune homme dont tu as entendu dire le plus grand bien, de M. Napoléon Pitois, sans pour cela le nommer, un jeune avocat, ardent, impétueux, l'espoir et l'avenir de la Cour royale de Paris, une organisation à

part, de ces êtres privilégiés, de ces météores qui apparaissent de loin en loin pour éclairer leur siècle ; je ne sais pas, moi, tout ce que tu voudras, voici seulement le canevas, c'est à toi maintenant à broder là-dessus, tu n'es pas maladroit, vois à m'arranger tout ça pour le mieux ; ce n'est pas à moi, son père, qu'il convient de faire son éloge.

GUICHARD. — Tu t'en acquittes pourtant assez joliment. Écoute, Pitois.

PITOIS. — Mon ami ?

GUICHARD. — Permets-moi une observation, une seule.

PITOIS. — Il paraît que je ne me suis pas encore bien expliqué.

GUICHARD. — Si fait, parfaitement, mon observation n'en subsiste pas moins. Comment veux-tu que les gens auxquels je ferai l'éloge de ton fils puissent jamais deviner de qui je veux parler si je ne le leur nomme pas ?

PITOIS. — Comment ?

GUICHARD. — Oui, ne m'as-tu pas dit de ne pas le leur nommer ?

PITOIS. — Cela ne me regarde plus, c'est maintenant ton affaire...

GUICHARD. — Décidément, mon cher ami, tu n'y es plus, tu bats la campagne, tu viens là me charger d'une commission...

PITOIS. — Craindrais-tu, Guichard, que le service que je réclame de ton amitié fût de nature à te compromettre ?

GUICHARD. — Je ne dis pas, quoique souvent en administration on ait vu des choses si singulières...

PITOIS. — Et que diable, mon cher, cela se rencontre tous les jours ! ne voyons-nous pas à chaque instant, affichés à chaque coin de rue, de carrefour, dans les cafés, dans tous les journaux enfin, des individus qui viennent de je ne sais où, et dont les noms finissent, à la longue, par

nous devenir aussi familiers que s'ils étaient nos amis ou nos parents ? C'est l'histoire du Paraguay-Roux, des cols-Oudinot, et de je ne sais quelles inventions merveilleuses encore, qui ont valu à leurs auteurs des cent cinquante à trois cent mille livres de rente.

GUICHARD. — Je ne dis pas non, mais peut-être aussi messieurs Paraguay et Oudinot...

PITOIS. — De deux choses l'une, le veux-tu ou ne le veux-tu pas?

GUICHARD. — Je me trouve bien embarrassé.

PITOIS. — C'est oui ou non.

GUICHARD. — Tu voudrais donc que je fisse...

PITOIS. — Ce que nous appelons l'article.

GUICHARD. — Je crois que j'y suis, n'est-ce pas aussi ce que l'on appelle sonner la trompette ?

PITOIS. — Si tu l'aimes mieux ; eh bien ?

GUICHARD. — Je t'avouerai bien franchement que je suis un peu neuf dans cette partie-là, et je craindrais fort de faire quelque sottise, quelque lourde gaucherie ; écoute, Pitois, je me connais.

PITOIS. — Ainsi, tu me refuses ?

GUICHARD. — Non, mon ami, je ne te refuse pas, bien loin de là, tu es à me pousser l'épée dans les reins, donne-moi le temps de respirer...

PITOIS. — Il me semble pourtant entendre ce que parler veut dire.

GUICHARD. — Je ne te refuse pas. Je ne désire rien tant, au contraire, que de pouvoir t'être agréable, mais c'est qu'en vérité, avec la meilleure volonté du monde, ça ne me paraît pas praticable.

PITOIS. — N'en parlons plus.

GUICHARD. — Tu ne veux pas m'entendre.

PITOIS. — Qu'il n'en soit plus question. Vraiment, mon pauvre Guichard, je suis forcé d'en convenir, tu as été et tu seras toujours...

GUICHARD. — Un pauvre homme, n'est-ce pas

PITOIS. — Ai-je tort ? De ta vie tu n'as voulu faire comme tout le monde, j'ai eu beau te corner aux oreilles : « Mais remue-toi donc, sors donc une fois de ta coquille, prends donc un parti, » tout comme si je n'eusse rien fait. Non, tu as mieux aimé rester dans ton coin comme un loup. Qu'en est-il résulté ? que tous tes camarades t'ont passé sur le corps, et c'est bien fait, tu n'as eu là que le prix de tes œuvres.

GUICHARD. — Que ne prends-tu un bâton pour me prouver que j'ai eu tort.

PITOIS. — Non, mais c'est la vérité. Tu te figures, mon pauvre garçon, que l'on va venir te trouver ! Je t'en moque ! Crois-tu donc bonnement que, si ma femme et moi ne nous étions donné autant de mal, que si nous n'avions remué ciel et terre, nous serions où nous en sommes ? Car enfin, nous ne faisons pas les fiers, nous avons commencé comme toi, comme tant d'autres, nous n'avions pas le premier sou, et nous voilà, grâce au ciel, à l'heure qu'il est, fort au-dessus de nos affaires, ce qui ne nous a pas empêchés de donner à notre fils une éducation royale, qui aujourd'hui le met à même de s'élever aux premières dignités de l'État.

GUICHARD. — Je le lui souhaite de tout mon cœur.

PITOIS. — Je ne dis pas que cela lui arrive... demain, par exemple.

GUICHARD. — Je le crois aussi.

PITOIS. — Mais plus tard, dans trois ou quatre ans, tout au plus peut-être : ce n'est pas la peine d'en parler. Je te vois venir : tu diras à cela ce que disent de nous bien des gens...

GUICHARD. — Je ne dirai rien.

PITOIS. — « Ces Pitois ont bien du bonheur ! » Nous en avons eu, c'est vrai, je n'en disconviens pas, mais toujours

est-il qu'il ne nous est pas tombé du ciel, ce bonheur, qu'il nous a fallu l'aller chercher ; et pour le trouver, nous nous sommes donné terriblement de mal, ma pauvre femme et moi, terriblement est le mot.

GUICHARD. — Tu es là à suer sang et eau, et pourquoi, je te le demande, dans quel but ?

PITOIS, *se montant par degrés.* — La belle chose que vos administrations ! l'admirable perspective ! Si vous avez le malheur de déplaire à celui-ci, supprimé ! Votre place convient-elle à celui-là, le frère, le beau-frère, le cousin de je ne sais qui, supprimé ! mais ce doit être un supplice, un tourment de tous les jours, de tous les instants, de toutes les minutes, un purgatoire, un enfer ! Tiens, vois-tu bien, Guichard, si aujourd'hui pour demain, ceci n'est encore qu'une supposition...

GUICHARD. — Comme le mariage de tantôt ?

PITOIS. — Mon fils serait à la veille d'être nommé... secrétaire-général d'un ministère, que je n'en voudrais pas.

GUICHARD. — Tu aurais peut-être tort.

PITOIS, *appuyant sur les premières syllabes.* — Je... n'en... voudrais pas. Je te le jure sur l'honneur, sur ce que j'ai de plus cher au monde. Qu'est-ce, au bout du compte, qu'un secrétaire-général ? Qu'est-ce que cela signifie ? Où cela mène-t-il ? (*Saisissant avec force le bras de son ami.*) Tu me connais, Guichard ?

GUICHARD, *faisant la grimace.* — Très-bien, mais, prends garde, tu vas me briser le bras.

PITOIS. — Tu sais si j'aime Napoléon ? (*Il le pousse loin de lui en lui lâchant le bras.*)

GUICHARD, *avec humeur.* — Oui, oui, cent fois oui... Est-ce une raison pour m'estropier ?

PITOIS, *d'un ton solennel.* — Eh bien ! aussi vrai que je m'appelle Pitois, de mon nom, vois-tu...

GUICHARD, *se frottant le bras.* — Je suis sûr que j'en porte la marque.

PITOIS. — Aussi vrai que je m'appelle Pitois de mon nom...

GUICHARD. — J'entends bien, Pitois de ton nom.

PITOIS. — Si de sa vie mon fils acceptait jamais une place, une dignité, n'importe quoi, qui ne fût pas en harmonie avec mes principes, ce serait bientôt fait.

GUICHARD. — Et que ferais-tu ?

PITOIS. — Ce que je ferais ? (*Les deux yeux braqués sur Guichard.*) Ce que je ferais ? Tu me le demandes.

GUICHARD. — Il me semble qu'il n'y a pas là d'indiscrétion.

PITOIS. — Tu ne sais donc pas ce dont je suis capable !

GUICHARD, *effrayé.* — Mais tu me fais trembler, Dieu me pardonne; tu es atroce ! (*Il se lève et se place derrière sa chaise.*)

PITOIS. — Tu vas le savoir. J'ai de l'énergie, moi, une grande force de volonté, vois-tu. Eh bien ! si mon fils se roidissait jamais contre mes volontés, je le mettrais sous mes pieds. (*Guichard recule toujours et se trouve à l'extrémité de la salle à la fin de la phrase.*) Je ne le reverrais de ma vie, je planterais là, femme, enfant, maison, tout le bataclan, je m'expatrierais s'il le fallait, voilà ce que je ferais.

GUICHARD, *à part dans le coin de l'appartement.* — Décidément, il est fou.

PITOIS. — J'irais au bout du monde, en Amérique, aux États-Unis, n'importe où... (*En prononçant les derniers mots, ses forces épuisées l'abandonnent : il tombe la tête à la renverse sur le dossier de sa chaise; une sueur froide inonde son front et se répand sur son visage; ses paupières se ferment à la clarté du jour.*)

GUICHARD, *éperdu, courant d'un bout à l'autre de*

la salle. — Oh ! mon Dieu ! que faire ? que devenir ? et pas une malheureuse goutte d'eau ! Si j'appelle à mon secours, sa pauvre femme va être aux abois... Pitois !... et l'heure de mon bureau !... Pitois !... je ne me suis jamais trouvé à pareille fête... (*En furetant de tous côtés, il parvient à découvrir une carafe.*) Dieu soit loué ! Attends, attends, mon ami. (*Il lance l'eau de la carafe à la figure de Pitois.*) Ma foi, j'en suis bien fâché ; advienne que pourra. (*S'approchant de son ami.*) Eh bien ?

PITOIS, *entr'ouvrant la paupière et d'une voix éteinte.* — Merci, Guichard, bien obligé.

GUICHARD. — Comment te trouves-tu ?

PITOIS. — Merci, pauvre ami, beaucoup mieux.

GUICHARD. — Ton col ne serait-il pas trop serré ?

PITOIS. — Non, mon ami.

GUICHARD. — Pourquoi aussi t'aller mettre dans des états pareils ?

PITOIS, *revenant peu à peu de sa faiblesse.* — Je ne t'en veux pas, pauvre ami.

GUICHARD. — Je le crois.

PITOIS. — C'est bien un peu ta faute.

GUICHARD. — Par exemple !

PITOIS. — Tu es cause de la sortie que je viens de faire.

GUICHARD. — Allons donc !

PITOIS. — Tu es là depuis deux heures à me tenir tête.

GUICHARD. — Moi ?... Mais dis donc plutôt, au contraire, que, si j'ai un tort à me reprocher, c'est de ne pas l'avoir fait. M'as-tu seulement donné le temps de placer un mot, un seul ?

PITOIS. — Ne vas-tu pas t'emporter à ton tour ?

GUICHARD. — Non, mais c'est que tu n'as pas non plus le sens commun, passe-moi l'expression.

PITOIS. — Calme-toi, Guichard, je t'en prie, tu m'entres dans les oreilles.

GUICHARD. — Il me semblait pourtant t'avoir donné d'assez grandes preuves de patience !

PITOIS. — Je t'en remercie, voyons... donne-moi la main... je me sens beaucoup mieux.

GUICHARD. — Je n'ai besoin de rien, je n'ai de ma vie rien demandé à personne, Dieu merci !

PITOIS. — Il ne s'agit pas de cela, te voilà à cent lieues de la question... je t'ai demandé la main.

GUICHARD, *lui donnant la main.* — Qu'à cela ne tienne.

PITOIS. — A la bonne heure.

GUICHARD. — Si j'étais en état de rendre service, personne au monde...

PITOIS. — Encore ?

GUICHARD. — Comme tu n'es pas plus que moi en état de déjeuner...

PITOIS. — Que veux-tu faire ?

GUICHARD, *gagnant la porte.* — Te demander la permission...

PITOIS. — Un moment, Guichard, que diable !

GUICHARD, *même jeu.* — Impossible, cher ami, et l'heure de mon bureau. Bien le bonjour...

PITOIS. — Où vas-tu ?

GUICHARD. — Tu voudras bien être mon interprète auprès de madame Pitois. (*Il saisit le bouton de la porte qui s'ouvre précipitamment.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SOPHIE.

GUICHARD. — Mon dieu ! mademoiselle, vous avez failli me renverser.

SOPHIE. — Dam ! je ne vous savais pas derrière la porte, moi.

PITOIS. — Elle ne l'a pas fait avec intention.

GUICHARD. — Je veux bien le croire, mon chapeau n'en est pas moins défoncé du choc qu'il a reçu.

PITOIS. — Et ta maîtresse va-t-elle venir à la fin ?

SOPHIE. — Non, monsieur.

PITOIS. — Comment, non ?

GUICHARD, *promenant son chapeau dans ses deux mains.* — La troisième fois que je le mettais.

PITOIS. — Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

SOPHIE. — Puisqu'elle est dans sa chambre qui déjeune avec madame Fenouillot.

GUICHARD. — Alors je puis donc... (*Il gagne la porte de nouveau.*)

PITOIS. — Un moment, je te prie, cher ami ; cela demande explication.

SOPHIE. — Il n'y a pas d'explication à avoir, puisqu'on vous dit que madame m'a dit de vous dire qu'elle n'était pas visible, et que si vous ne montiez pas, que votre déjeuner allait refroidir.

GUICHARD. — Tu vois donc bien...

PITOIS. — Elle n'a pas pu dire ça, je suis certain qu'il y a un mal-entendu.

SOPHIE. — Je dis ce qu'on m'a dit, moi.

GUICHARD. — Je t'assure que si ce n'était l'accident arrivé à mon chapeau...

SOPHIE. — Monsieur va-t-il monter déjeuner ?

GUICHARD. — Que ce ne soit pas moi qui te retienne.

PITOIS. — Je vais te laisser seul, tu ne m'en veux pas, pauvre ami !

GUICHARD. — Cette fois, le pauvre ami va te souhaiter le bonjour.

PITOIS. — Te voilà fâché contre moi, je vois ça dans tes yeux.

GUICHARD. — Pas du tout, au contraire, je t'en donne ma parole. Adieu, Pitois. (*Pendant ce temps, Sophie est allée s'asseoir au fond de la salle.*)

PITOIS. — A bientôt, tu me le promets ?

GUICHARD. — Certainement! (*à part*) cela n'engage à rien.

PITOIS. — Donne-moi un jour, que nous dînions ensemble.

GUICHARD. — Nous verrons. Ah çà ! j'espère que tu ne vas pas te déranger ?

PITOIS. — Laisse-moi t'accompagner.

GUICHARD. — Je m'y oppose formellement.

PITOIS. — Tu badines.

GUICHARD. — Pas de cérémonies, je t'en prie.

PITOIS. — Je suis vraiment désolé, cher ami, du malentendu qui me prive....

GUICHARD. — Indique-moi seulement par où je dois sortir.

PITOIS. — Par ici. (*Guichard sort le premier. Pitois reste à la porte.*)

PITOIS. — Là, dans l'antichambre. Ouvre la seconde porte à gauche, bien, tu trouveras l'escalier, t'y voilà... A bientôt, au revoir.

SCÈNE VI.

(LA RUE.)

GUICHARD, *sortant de la maison, remettant son chapeau sur sa tête, et tirant sa montre.*)

Dix heures passées ! dix heures trente-cinq ! et mon chapeau perdu ! Tonnerre de Brest. (*Lançant un regard furieux sur la maison.*) Que le diable t'emporte, maudit Pitois, et ta femme, ton Napoléon et toute la maison. (*Il se sauve à toutes jambes.*)

SCÈNE VII.

(LA SALLE A MANGER.)

PITOIS, SOPHIE, *toujours sur sa chaise, les bras croisés, les jambes allongées.*

PITOIS. — Il faut convenir, Sophie, que vous êtes encore bien de votre village.

SOPHIE. — Comment ça ?

PITOIS. — Aller faire une semblable sottise !

SOPHIE. — Est-ce que je savais, moi.

PITOIS. — Heureusement encore que c'est tombé sur celui-là, un ancien camarade à moi, un pauvre diable, ça ne tire pas à conséquence : mais jugez un peu, si pareille chose fût arrivée à quelqu'un pour mon fils.

SOPHIE. — Eh bien !

PITOIS. — Eh bien ! quoi ?

SOPHIE. — Je ne l'aurais pas fait, est-ce que je ne connais pas mon monde.

PITOIS. — A la bonne heure, mais ce n'est malheureusement pas la première fois que cela vous arrive, chère amie.

SOPHIE, *les yeux en l'air.* — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

PITOIS. — Quoi ! Que signifie cette exclamation ? ce que je dis n'est peut-être pas vrai ? Que veulent dire ces mouvements d'épaules-là ?

SOPHIE. — Rien.

PITOIS. — Mais si fait, ne vas-tu pas bouder, à présent, parce que je me suis permis une petite observation ; si on ne peut plus rien dire, alors c'est différent, je ne dirai plus rien.

SOPHIE. — Je crois bien, vous êtes toujours à me brusquer ; vous ne pensez jamais qu'à me gronder.

PITOIS. — Je ne t'ai grondée ni brusquée ; il ne faut pas dire ça. Nous avons une bien mauvaise tête, ma chère amie ; il faut en convenir.

SOPHIE. — C'est pas ma faute ; on ne se refait pas. La vôtre est peut-être bonne aussi ?

PITOIS. — Voyons, je n'aime pas les bouderies ; voyons, faisons la paix ; il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat. Eh bien ! m'en veut-on toujours ?

SOPHIE. — Non ; mais c'est que c'est vrai, comme si vous n'en faisiez pas vous-même, des bêtises.

PITOIS. — En voilà assez, n'en parlons pas davantage ; qu'il n'en soit plus question, mauvais sujet.

SOPHIE. — Qu'est-ce que vous avez donc encore fait, que vous voilà tout mouillé ?

PITOIS. — Tu trouves ?

SOPHIE. — On vous a donc jeté un seau à la figure ?

PITOIS. — Ce n'est rien, j'ai voulu boire un verre d'eau rougie, je me le suis versé sur mon gilet.

SOPHIE. — Vous ne pouvez pas rester comme ça.

PITOIS. — Tu crois ?

SOPHIE. — Parbleu ! il faut vous changer. Je vas vous donner une cravate et un gilet. (*Elle sort.*)

PITOIS. — Là, dans ma chambre, à côté, tu trouveras tout cela.

SCÈNE VIII.

PITOIS, *ôtant son habit.* — Tu m'apporteras en même temps mon petit miroir.

SOPHIE, *dans la pièce voisine.* — Le petit miroir de votre nécessaire ?

PITOIS. — Oui, chère amie. Je n'y pensais plus, moi ; ce bêtat de Guichard m'a vraiment inondé. (*Visitant les effets qu'il vient de quitter.*) Ah !... ah !... ah !... dans quel état il m'a mis ! Tout trempé ! c'est à tordre.

SCÈNE IX.

PITOIS, SOPHIE.

SOPHIE. — Tenez, tout ce que vous m'avez demandé. Grognerez-vous encore après moi ?

PITOIS. — Pose tout cela sur la chaise. Bien obligé. Dis-moi, Sophie ?

SOPHIE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

PITOIS. — Est-il levé, Napoléon?

SOPHIE. — J'en sais rien, madame a défendu aux bonnes d'aller dans sa chambre.

PITOIS. — Elle n'a peut-être pas tort.

SOPHIE. — Vous croyez que tout le monde est comme vous?

PITOIS. — Bon ! une pierre dans mon jardin.

SOPHIE. — C'est vrai, ça ; vous dites toujours des choses qui n'ont ni queues ni têtes.

PITOIS. — Il y a cent à parier que le coquin n'est pas rentré.

SOPHIE — Ça lui arrive plus souvent qu'à son tour.

PITOIS. — N'en dis rien toujours à sa mère.

SOPHIE. — N'y a pas de danger.

PITOIS. — Dame ! après tout, faut bien que jeunesse se passe ; et tant qu'il nous reviendra avec ses deux oreilles...

SOPHIE. — Et votre cravate ? Est-ce que vous n'allez pas la mettre aujourd'hui ?

PITOIS. — Tu as raison, je n'y pensais plus. Sais-tu que tu me donnes des distractions ?

SOPHIE. — C'est bon, c'est bon ; dépêchez-vous, que madame va arriver, pas de bêtises.

PITOIS. — Comment ! ce drôle de Napoléon se permettrait...

SOPHIE. — Qu'est-ce que vous voulez ? bon chien chasse de race.

PITOIS. — C'est une personnalité, ça ; friponne ! (*Il lui prend la taille.*)

SOPHIE, *se débattant.* — Laissez-moi, voyons, pas de bêtises ! laissez-moi, ou je jette vot' faux toupet par terre.

PITOIS. — Tu as toujours des bonnes grosses joues, ma commère.

SOPHIE. — Voulez-vous vous taire, gros polisson ! Voulez-vous bien vous taire ! Non, vraiment... Tenez, voyez-vous, j'en étais sûre... Madame qui vient, je l'entends... Vous voilà bien avancé, n'est-ce pas ? Hum ! vieux scélérat, va !

SCÈNE X.

LES MÊMES, MESDAMES PITOIS ET FENOUILLOT.

MADAME PITOIS. — Eh bien ! monsieur Pitois ! Qu'est-ce que cela veut dire, à présent, vous voilà en chemise ?

PITOIS. — Je changeais de gilet. Pardon, madame Fenouillot, si je vous reçois ainsi.

MADAME PITOIS. — Et devant Sophie, encore... Il est bon de vous dire, madame Fenouillot, que M. Pitois n'a pas assez de sa chambre, à lui tout seul, pour s'habiller. Ah ! mon Dieu ! il ira tout aussi bien vous changer de culotte dans le salon, dans la cuisine, dans la salle à manger, de tous les côtés ; ça lui est parbleu ! bien égal.

MADAME FENOUILLOT. — Allez, allez, mame Pitois, je sais ce qu'en vaut l'aune ; ils sont bien tous approchant les mêmes.

PITOIS. — Grâce, grâce, mesdames ; deux contre un, la partie n'est pas égale.

MADAME FENOUILLOT. — Toujours le mot pour rire, ce M. Pitois !

PITOIS. — Et cette chère santé, madame Fenouillot ?

MADAME FENOUILLOT. — Comme ça, vous êtes bien honnête ; mon côté me fait toujours mal. Si je n'avais tenu à venir moi-même, vous faire nos compliments, je ne serais pas sortie de la journée. Mais c'est votre avocat que je voudrais embrasser.

MADAME PITOIS. — Sophie, allez voir si c'est qu'il est levé.

SOPHIE. — Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

PITOIS, MADAME PITOIS, MADAME FENOUILLOT.

PITOIS. — Si j'étais avocat, peut-être bien que l'on m'embrasserait aussi.

MADAME FENOUILLOT. — Qu'en demandez-vous la permission ? On verrait ce qu'on aurait à faire.

MADAME PITOIS. — Vous savez bien, monsieur Pitois, que vous ne me l'avez pas toujours demandée.

PITOIS. — Qui ne dit mot consent. (*Il embrasse madame Fenouillot.*) De l'autre côté, à présent. A la bonne heure ! Eh bien ! madame Fenouillot, vous ne vous attendiez guère, n'est-ce pas, à ce qui vient de nous arriver ? à un avocat dans la famille ?

MADAME FENOUILLOT. — Non, ma foi. Je suis de bon compte, je savais bien que d'un moment à l'autre ça ne pourrait pas vous manquer, mais sitôt je ne l'aurais pas cru. C'est ma bru, madame Fenouillot, qui a été contente ! et Fenouillot ! et toute la maison ! ils sont tous dans l'enchantement. Ah ! ce n'est pas le tout, il me tarde de le voir avec sa grande robe, quelle mine a-t-il là-dessous ?

PITOIS. — Il n'aurait porté que ça toute sa vie, qu'il ne serait pas plus à son aise.

MADAME PITOIS. — Tu diras tout ce que tu voudras, monsieur Pitois, je n'aime pas ce costume-là.

PITOIS. — Bah ! quand il s'est habillé pour la garde nationale, tu as dit la même chose.

MADAME PITOIS. — Taisez-vous donc. Quelle différence ! Vous souvenez-vous, madame Fenouillot, la première fois qu'il est sorti avec son habit d'artillerie, nous sommes allés vous voir ; étais-je satisfaite ou pas ?

MADAME FENOUILLOT. — Écoutez, sans vouloir donner ici plutôt raison à l'un qu'à l'autre, je vous dirai, et ce n'est pas ici pour vous flatter, que Napoléon est un très-joli cavalier.

PITOIS. — Nous sommes tous comme ça dans la famille.

MADAME PITOIS. — Prends garde, monsieur Pitois, tu vas t'écorcher. Je te conseille de parler. Est-ce que tu devrais jamais ouvrir la bouche quand il s'agit de garde nationale? Au lieu de faire retoucher à ton vilain habit qui bâille du derrière à faire rougir une demoiselle...

MADAME FENOUILLOT. — Ah çà ! voyons, il ne s'agit pas de tout ça, il faut ce matin que j'aille porter la nouvelle chez toutes nos connaissances... que je n'aille pas faire de sottises, si c'est possible. N'est-ce pas au Tribunal royal que Napoléon vient d'être nommé avocat du roi ?

PITOIS. — A la Cour royale de Paris.

MADAME PITOIS. — Monsieur Pitois, si tu écrivais tout ça sur un petit bout de papier?

MADAME FENOUILLOT. — Ce n'est pas la peine, je m'en souviendrai bien à présent.

MADAME PITOIS. — Où allez-vous de ce pas ?

MADAME FENOUILLOT. — J'ai bien envie de commencer par les Barbot.

MADAME PITOIS. — Si vous donniez en même temps un coup de pied jusque chez les Brochet.

MADAME FENOUILLOT. —Vous avez raison, il ne m'en coûtera pas plus.

PITOIS. — Nous nous mettrons à table à cinq heures, madame Fenouillot.

MADAME PITOIS. — N'oubliez pas que demain vous dînez ici.

MADAME FENOUILLOT. — Ah! çà, vous voulez donc m'avoir en pension.

PITOIS. — Vous savez que nous ne demandons pas mieux, c'est vous qui ne voulez pas.

MADAME FENOUILLOT. — Toujours méchant, ce M. Pitois.... voyons, n'allez-vous pas faire des cérémonies, à présent ; rentrez donc.

MADAME PITOIS. — A revoir, madame Fenouillot.

MADAME FENOUILLOT. — Sans adieu, mame Pitois... Restez, monsieur Pitois, je vous en prie.

PITOIS. — Ne dites donc rien, si j'ai quelque chose à vous conter en particulier.

MADAME FENOUILLOT. — Vous entendez, mame Pitois ?

MADAME PITOIS. — Que voulez-vous que j'y fasse ? Les femmes ne meurent pas de chagrin.

SCÈNE XII.

MADAME PITOIS. — J'ai toujours peur quand je l'envoie quelque part, cette bonne madame Fenouillot, qu'elle ne fasse quelque gaucherie. C'est une excellente femme, mais elle est quelquefois d'un bête à manger du foin..... Où est-ce qu'elle est, à présent, cette Sophie? n'y a pas moyen d'en jouir aujourd'hui. (*Appelant*) Sophie !.... Êtes-vous là ?

SOPHIE, *dans la pièce voisine.* — Oui, madame.

SCÈNE XIII.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

MADAME PITOIS. — Où étiez-vous donc passée, je vous cherche partout ?

SOPHIE. — J'étais en bas.

MADAME PITOIS. — Où ça, en bas, chez le portier ?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Je ne vous conçois pas. Vous savez combien je déteste que vous alliez dans cette loge, tout comme si je ne disais rien, vous y êtes toujours fourrée.

SOPHIE. — C'est vous qui m'y a envoyée.

MADAME PITOIS. — Moi ?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Voilà qui est fort, par exemple, et quand donc?

SOPHIE. — Vous m'avez dit vous-même, d'aller voir si c'est que M. Napoléon était levé.

MADAME PITOIS. — Eh bien! est-ce qu'il couche chez le portier à présent?

SOPHIE. — Non, madame, mais puisque vous défendez aux bonnes d'aller dans sa chambre....

MADAME PITOIS. — Je ne crois pas être jamais blâmée pour ça.

SOPHIE. — Je ne dis pas, mais il a bien fallu que j'y aille, dans la loge, pour le demander.

MADAME PITOIS. — Je sais bien que je n'aurai jamais le dernier avec vous, aussi en ai-je pris mon parti. Enfin, tout cela ne me dit pas si mon fils est levé.

SOPHIE. — Pas encore.

MADAME PITOIS. — Et que dit-on, chez le portier, de sa nomination d'avocat à la Cour royale de Paris?

SOPHIE. — On est joliment content, allez, madame.

MADAME PITOIS. — Flatteuse!

SOPHIE. — Oh! oui, madame, bien vrai.

MADAME PITOIS. — On t'en a donc parlé, voyons, conte-moi ça? Je veux tout savoir?

SOPHIE. — Quand je suis entrée chez eux, il y avait beaucoup de monde, à peine si l'on pouvait s'y tourner.

MADAME PITOIS. — Je le crois, c'est si petit, je ferai changer tout ça : eh bien!

SOPHIE. — J'ai vu tout de suite de quoi il était question, car du plus loin qu'elle m'a vue, la portière, elle m'a dit : Arrivez donc, Sophie.

MADAME PITOIS. — C'est charmant!

SOPHIE. — Arrivez donc, il est question ici de quelqu'un de chez vous....

MADAME PITOIS. — C'était de Napoléon?

SOPHIE. — De quelqu'un de chez vous, du jeune homme à madame Pitois...

MADAME PITOIS. — De mon fils. Bonnes gens!

SOPHIE. — Du jeune homme à madame, qui vient d'être nommé avocat du roi de la Cour de Paris.

MADAME PITOIS. — A la Cour royale, c'est bien cela.

SOPHIE. — Elle en avait les larmes aux yeux.

MADAME PITOIS. — Pauvre femme! Donne-moi mon mouchoir.

SOPHIE. — Là, madame, sur la table, à côté de vous.

MADAME PITOIS. — Merci. (*Essuyant une larme.*) Ce sont de bonnes gens, ces portiers, ils peuvent être bien sûrs qu'ils mourront avec nous.

SOPHIE. —Monsieur a fait bien des courses ce matin, pas vrai, madame ?

MADAME PITOIS. — Je crois bien, depuis quatre heures qu'il est levé.

SOPHIE. — Eh bien ! le portier en a peut-être encore plus fait que lui, de courses.

MADAME PITOIS. — Pauvre cher homme ! Fais moi penser, ma fille, quand nous descendrons à la cave, à leur monter quelques bouteilles de bon vin. Qu'est-ce que j'ai fait de ma bourse ? (*Elle retourne ses poches.*) Tu n'as pas vu ma bourse ?

SOPHIE. — Non, madame.

MADAME PITOIS. — La voilà.... Tiens, tu remettras ceci, de ma part, à leur petit bonhomme pour avoir des gâteaux.

SOPHIE. — Merci bien pour lui, madame.

MADAME PITOIS.— A propos, tu ne m'as pas encore dit quel est ce monsieur qui est venu tantôt?

SOPHIE. — Je ne me rappelle pas son nom ; je l'ai pourtant entendu dire à monsieur, je ne m'en souviens plus.

MADAME PITOIS. — Qui ça peut-il être ?

SOPHIE. — Monsieur m'a dit, comme ça, de vous dire que c'était un de vos anciens adorateurs.

MADAME PITOIS. — Q'est-ce encore que cette bêtise-là ! Est-

ce que j'ai jamais été adorée ! Il n'en fait jamais d'autres ! Avait-il l'air de connaître mon fils, ce monsieur ?

SOPHIE. — Oui, madame, ils en ont parlé avec monsieur.

MADAME PITOIS. — A-t-il paru bien aise de le savoir avocat à la Cour royale de Paris ?

SOPHIE. — Oh ! oui, madame, bien content.

MADAME PITOIS. — Comment était-il ? avait-il l'air gêné avec monsieur Pitois ?

SOPHIE. — Pas du tout, monsieur le tutoyait.

MADAME PITOIS. — Et quelle mine avait-il ?

SOPHIE. — Ma foi, madame, je ne me souviens pas bien ; tout ce que je sais, c'est qu'il n'avait pas l'air heureux.

MADAME PITOIS. — Quelque pauvre diable encore, qu'il aura connu autrefois, qui sera venu pour des secours.

SOPHIE. — Je ne crois pas, madame, car il a une place.

MADAME PITOIS. — Où ça ?

SOPHIE. — Il ne l'a pas dit, mais c'est un homme de bureau ; monsieur lui a même dit : Qu'est-ce que tu gagnes là-bas, mon pauvre..... je ne sais plus son nom, pas grand'chose, n'est-ce pas ? Il a dit oui.

MADAME PITOIS. — D'abord, je ne vois pas pourquoi M. Pitois a été lui faire cette question devant vous ; il faut toujours qu'il parle à tort à travers, ce diable d'homme-là, il appelle cela de la franchise, moi, je l'appelle autrement. Comment vous ne vous souvenez pas de son nom, à ce monsieur ?

SOPHIE. — Si, madame, attendez donc, c'était un nom comme en *nier*.

MADAME PITOIS. — Tavernier ?

SOPHIE. — Non, madame.

MADAME PITOIS. — Ne serait-ce pas Pousseur, par hasard ?

SOPHIE. — Non, madame.... Ah ! pardon, je dis que c'était en *nier*, c'est moi qui se trompe, je voulais dire en *ard*.

MADAME PITOIS. — En *ard* ?

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Est-ce que ce serait?..... Oh! non, ça n'est pas possible; il se garderait bien de jamais remettre les pieds ici, celui-là; on l'a si bien reçu!

SOPHIE. — Madame ne trouve pas?

MADAME PITOIS. — N'est-ce pas quelqu'un de très-sec?

SOPHIE. — Oui, madame, très-maigre.

MADAME PITOIS. — J'y suis, c'est ça. Est-ce que ce serait Guichard?

SOPHIE. — Oui, madame, c'est ça.

MADAME PITOIS. — Où diable M. Pitois l'aura-t-il été déterrer?

SOPHIE. — Madame le connaît donc, ce monsieur?

MADAME PITOIS. — Si je connais Guichard? Je ne connais que ça; pauvre brave homme! Que je suis donc fâchée de ne pas l'avoir vu!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PITOIS, *un paquet de lettres à la main.*

PITOIS. — Tenez, Sophie, voilà des lettres pour mon fils, vous les lui remettrez quand il descendra; chère amie, je vais déjeuner.

MADAME PITOIS. — Dis donc, dis donc, monsieur Pitois, nous avons un petit compte à régler ensemble.

PITOIS. — Et pourquoi? Ne vas-tu pas me faire un crime, à présent, d'être allé reconduire cette brave madame Fenouillot?

MADAME PITOIS. — Il s'agit bien de ça, vraiment! ne dirait-on pas, à vous entendre, que je dessèche de jalousie? que vous ayez jamais été un homme à bonnes fortunes? que c'est à qui vous aura? Laissez donc, mon cher ami, vous me faites pitié!

PITOIS. — Si c'est une querelle d'Allemand, madame Pitois, que vous venez me faire là....

MADAME PITOIS. — Je n'ai que deux mots à vous dire; vous pourrez vous en aller après. Quel est, s'il vous plaît, l'individu que vous m'avez amené tantôt?

PITOIS. — Eh! parbleu! c'est Guichard.

SOPHIE. — Vous voyez, madame, vous avez deviné juste.

MADAME PITOIS *à Sophie.* — Je ne vous parle pas. (*A son mari.*) Et comment se fait-il qu'il ait consenti à remettre les pieds ici?

PITOIS. — Je l'ai rencontré ce matin, comme je sortais d'une maison dans laquelle je venais de déposer une carte. La tête encore toute remplie de l'événement d'hier, je ne pensais pas à autre chose, lorsque je me trouve tout à coup lancé dans un passant que je ne voyais pas.

MADAME PITOIS. — Toujours comme un étourneau.

PITOIS. — J'allais lui faire des excuses, quand je reconnais, qui? Guichard. Pas moyen de l'éviter, il me vient aussitôt une idée; je me dis : Voilà un gaillard qui depuis longtemps est dans les administrations, il a dû se trouver en rapport avec beaucoup de monde, peut-être me sera-t-il bon à quelque chose.

MADAME PITOIS. — Jamais tu ne t'es endormi sur le rôti, c'est une justice à te rendre.

PITOIS. — Je l'engage donc à déjeuner, il ne s'en souciait pas trop, l'heure de son bureau approchait, je ne lui donne pas le temps de la réflexion, je l'enlève et le dépose dans cette pièce. Une fois ici, je lui conte mon affaire, je lui fais sa leçon, pas moyen d'en rien tirer. Ce qu'il était autrefois, chère amie, il l'est encore, il le sera toujours, un pauvre homme, comme par le passé.

MADAME PITOIS. — Tu devais bien t'y attendre. N'importe, j'aurais bien désiré le voir.

PITOIS. — Je t'ai fait appeler, jamais tu n'as voulu descendre.

MADAME PITOIS. — Il fallait me faire savoir qu'il était là. Est-il bien changé?

PITOIS. — Méconnaissable, à faire peur, les joues creuses, pâle, maigre, tiré ; tu sais que jamais il n'a été beau, il est maintenant à faire trembler. Tu n'as rien perdu à ne pas le voir.

SOPHIE. — Oh çà ! bien sûr, que madame n'a pas perdu.

MADAME PITOIS, *avec dignité.* — Faites-moi le plaisir, mademoiselle, d'aller voir à la cuisine si j'y suis.

SOPHIE. — Qu'ai-je donc dit ?

MADAME PITOIS. — Je n'aime pas que l'on fourre son nez où l'on n'a que faire.... M'avez-vous entendue, faut-il vous le répéter ? (*Sophie sort.*)

SCÈNE XV.

PITOIS, MADAME PITOIS.

MADAME PITOIS. — On a beau dire, les femmes ont toujours plus de tact que les hommes, jamais je n'aurais été lui parler de ses affaires, à ce pauvre Guichard, et devant ma domestique, encore.

PITOIS. — Ne crois pas que rien lui fasse, sois bien tranquille de ce côté-là, il est toujours fier comme un paon, toujours le même refrain à la bouche : *Je n'ai besoin de rien.*

MADAME PITOIS. — Est-ce une raison ? Je sais bien, moi, que je n'ai de ma vie été plus insolente, j'ai tort de dire insolente, je ne l'ai jamais été, mais plus fière que lorsque nous en étions aux expédients. Je n'en suis pas moins extrêmement contrariée de ne pas l'avoir vu. Guichard est un brave homme et les braves gens sont rares par le temps qui court. Du reste, je dirai toujours que si tu n'avais pas cherché à l'humilier, il aurait accepté ton déjeuner, et ne serait pas parti ?

PITOIS. — Pourquoi, pourquoi, par la faute de la bonne d'abord qui ne nous avait pas dit que tu déjeunais chez toi, puis l'heure de son bureau qui le pressait de partir. Voilà,

je crois, ce qui s'appelle entrer dans de grandes explications ; que veux-tu de plus ?

MADAME PITOIS. — Écoute, je veux bien croire tout ce que tu me dis là; tu as beau ne pas vouloir en convenir, néanmoins tu aurais tout aussi bien fait de lui laisser continuer son chemin; tu te figures peut-être l'avoir rendu bien heureux en l'amenant avec toi, mais c'est que pas du tout, je suis sûre, au contraire, que le pauvre cher homme a notre maison en horreur, et c'est tout simple, il n'a jamais éprouvé chez nous que des désagréments.

PITOIS. — Allons, Adélaïde, un jour comme celui-ci, nous n'avons pas le temps de nous attendrir. Ne pensons qu'à notre bonheur.

MADAME PITOIS. — C'est précisément parce qu'aujourd'hui j'en ai du bonheur, que j'aurais aimé trouver quelqu'un avec qui le partager; et certes, Guichard en eût bien accepté la moitié.

PITOIS. — On dirait à t'entendre que nous sommes abandonnés de la nature entière.

MADAME PITOIS. — Tiens, vois-tu bien, monsieur Pitois, quand tu fais comme ça l'esprit fort, je te déteste, je voudrais te voir à cent lieues.

PITOIS. — C'est bien aimable à toi.

MADAME PITOIS. — Non; mais, c'est vrai, vois-tu, tu n'es pas méchant, tu n'as jamais eu l'ombre de méchanceté, quelle rage as-tu donc de vouloir toujours passer pour ce que tu n'es pas ? Chez toi le premier mouvement est excellent ; tu as été enchanté ce matin de trouver Guichard sous ta main, pour lui faire part du bonheur qui venait de t'arriver....

PITOIS, *poussant un soupir de suffisance.* — Prouht !

MADAME PITOIS. — N'aie pas l'air de dire que non, parce que ça est; et, pour en revenir à ce que nous disions, tu as été bien aise de le retrouver. Cinq minutes

après, ce n'était plus ça, l'amour-propre avait pris le dessus, tu t'étais dit : Un instant, si l'on venait à rencontrer cet individu-là chez moi, que dirait le monde? Eh! bon Dieu! le monde pour qui tu fais tant de sacrifices, laisse-le dire, il se moque bien de toi.

PITOIS. — De fil en aiguille, nous voilà revenus sur le terrain de nos discussions quotidiennes.

MADAME PITOIS. — A qui la faute?

PITOIS. — Ce n'est ma foi pas la mienne; et si tu prends aussi chaudement le parti de Guichard, c'est que tu sens où le bas te blesse. Tu es bien un peu comme lui, ma toute belle; tu n'as jamais voulu faire grand'chose pour les autres.

MADAME PITOIS. — Ah! çà, savez-vous, mon tout beau, que je vous trouve encore bien plaisant de me venir dire des choses pareilles? Il me semble que depuis bientôt trente-six ans que j'ai le bonheur de vous appartenir, j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire! Dire que c'est avec plaisir, ça, je ne le dirai jamais. Mais c'est que plus j'y pense, et plus je trouve le moyen de vous le prouver, et sans aller chercher midi à quatorze heures encore. Vous allez aussi appeler ne rien faire, cuisiner comme je vais cuisiner demain toute la journée pour un tas de gens que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus, et qui jamais ne m'ont offert un verre d'eau. Qu'avez-vous à répondre à cela?

PITOIS. — Tu ne me persuaderas jamais que tu ne connais aucune des personnes invitées pour demain.

MADAME PITOIS. — Ma foi, c'est tout au plus.

PITOIS. — Ne dis donc pas cela.

MADAME PITOIS. — Et pourquoi, s'il vous plaît, ne le dirais-je pas?

PITOIS. — Parce que cela n'est pas.

MADAME PITOIS. — Il me semble pourtant, qu'excepté trois ou quatre personnes que nous avons demain, passé ça je ne connais plus un chat. Ce n'était pas la peine de me donner un démenti pour si peu de chose. Au surplus, si je ne me faisais une raison, si je ne me disais : Tout ce que je fais là, c'est pour Napoléon, pour mon fils ; comme je vous aurais bien vite envoyé promener tout ce brave monde-là ! Ça ne pèserait pas deux onces. Nous ne nous ressemblons guère, mon cher ami, puisque cher ami il y a, mais tous les gens qui ont l'air de se croire au-dessus de moi, je les déteste.

PITOIS. — Tu vas toujours d'une extrémité à l'autre.

MADAME PITOIS. — Quand nous n'avions à dîner à la maison que des gens comme nous, on riait, on chantait au dessert, les coudes sur la table, j'ai toujours adoré ça, et l'on se quittait bons amis, se promettant de recommencer bientôt. Et toi aussi, monsieur Pitois, qui aujourd'hui veux trancher du grand seigneur, tu m'amusais mieux dans ce temps-là, que non pas à présent, avec tes grandeurs ; tu te permettais des calembours, qui la plupart du temps n'avaient ni queue ni tête, mais qui n'en faisaient pas moins rire.

PITOIS. — Voyons, bonne chatte, calme-toi, te voilà dans un état qui m'afflige, essuie tes larmes, ne pleure pas comme ça.

MADAME PITOIS. — Je pleure vos sottises.

PITOIS. — Bien obligé. On serait tenté de croire, s'il venait quelqu'un ici, que je viens de me porter à quelque fâcheuse extrémité.

MADAME PITOIS. — Laissez-moi, vous m'excédez.

PITOIS. — Dans quel état, bon Dieu, ta robe ne te tient plus sur les épaules. Je t'en prie, chère amie, de la tenue.

MADAME PITOIS, *montant sur ses grands chevaux.* — Vous me faites rire avec votre tenue, mais rappelez-vous donc, mon pauvre cher homme, que c'est encore à la pauvre chère femme, que vous devez, vous-même, le peu

de tenue que vous avez : quand vous chantonnerez dans vos dents, ça ne changera rien à ce que je me fais l'honneur de vous dire : sans elle, sans votre chère amie, vous ne sauriez pas encore, à l'heure qu'il est, ce que c'est qu'un cure-dent, et vous promèneriez toujours vos doigts dans la bouche, quand vous dînez en ville.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, *annonçant.* — Madame Saint-Aubin.

PITOIS. — Madame Saint-Aubin? Faites monter. (*Elle sort.*) Tu le vois, Adélaïde, déjà des visites.

MADAME PITOIS. — Qu'est-ce que ça me fait, au bout du compte, ne suis-je pas chez moi?

SCÈNE XVII.

PITOIS, MADAME PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN, CLARISSE.

MADAME SAINT-AUBIN. — Clarisse, déposez ici ce que vous tenez à la main. Comment déjà sur pied, toute bonne?

MADAME PITOIS. — Comme vous voyez.

MADAME SAINT-AUBIN. — Que je vous embrasse, vous la plus heureuse des épouses et des mères; bonjour, petit père.

PITOIS. — Votre serviteur très-humble.

MADAME SAINT-AUBIN. — Veillez, Clarisse, je vous prie, à ne rien oublier dans la voiture.

CLARISSE. — Oui, madame.

MADAME SAINT-AUBIN. — Prenez ma bourse, vous réglerez avec le cocher, c'est je crois cinq heures.

MADAME PITOIS, *faisant un signe à son mari.* — Monsieur Pitois...

PITOIS. — Comment, belle dame, vous voulez...

MADAME SAINT-AUBIN. — Laissez donc, petit père, laissez donc.

MADAME PITOIS. — Tu devrais déjà être revenu.

PITOIS. — Non certes, belle dame, je ne souffrirai point...

MADAME PITOIS. — Ce serait du joli, vous feriez comme ça toutes nos commissions, et encore...

MADAME SAINT-AUBIN. — Je me rends puisque vous l'exigez absolument.

MADAME PITOIS. — A la bonne heure.

MADAME SAINT-AUBIN. — Clarisse, descendez toujours avec monsieur.... Dites-moi, Clarisse?

CLARISSE, *revenant sur ses pas.* — Madame?

MADAME SAINT-AUBIN. — Remettez-moi la bourse.

SCÈNE XVIII.

MADAME PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous voyez, toute bonne, que vous faites de moi ce que vous voulez.

MADAME PITOIS. — Mais c'est bien comme ça que je l'entends.

MADAME SAINT-AUBIN. — Que je vous embrasse encore, sommes-nous bien heureuse?

MADAME PITOIS. — Tenez, madame Saint-Aubin, ce n'est vraiment pas pour dire, mais je voudrais être morte, à l'heure qu'il est.

MADAME SAINT-AUBIN. — Voyons, pas d'enfantillage, soyons raisonnable.

MADAME PITOIS. — Non, je vous jure, je ne serai jamais plus heureuse que je ne la suis.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vivez, vivez encore, vivez longtemps pour votre fils, pour vos amis. Je vais, bonne mère, vous demander la permission d'ôter mon chapeau.

MADAME PITOIS. — N'êtes-vous pas chez vous?

MADAME SAINT-AUBIN. — Donnez-moi votre main que je la

serre dans les miennes. Ah! çà, comment avons-nous passé la nuit?

MADAME PITOIS. — Comme ça, j'ai été très-agitée.

MADAME SAINT-AUBIN. — Pas plus que moi. Et notre cher enfant?

MADAME PITOIS. — Je ne l'ai pas encore vu.

MADAME SAINT-AUBIN. — Il est venu hier un instant à la maison, il m'a trouvée toute en larmes, je venais d'apprendre l'heureux résultat de son affaire. Depuis le matin j'étais sur les épines. J'avais chez moi M. Larvot, le président Larvot, qui lui a dit les choses les plus flatteuses.

MADAME PITOIS. — Ça, je le crois.

MADAME SAINT-AUBIN. — Le pauvre enfant ne savait plus que devenir. Tant de vertus modestes, alliées à tant de talents, de belles qualités, c'est inimaginable, inouï, merveilleux, c'est à ne pas croire. Mais que vous dirai-je, toute bonne, que vous ne sachiez déjà; n'est-il pas le meilleur des fils, le modèle des jeunes gens de son âge, l'espoir du barreau français?

MADAME PITOIS, *sanglotant.* — Tenez, madame Saint-Aubin, voilà, depuis hier, le métier que je fais. (*Elle montre son mouchoir arrosé de ses larmes.*)

MADAME SAINT-AUBIN. — Calmez-vous, bonne mère, de grâce, calmez-vous. Je viens de chez madame Chevet, je l'ai fait lever, voici sa note.

MADAME PITOIS. — Bien obligée. Vous avez pensé à tout.

MADAME SAINT-AUBIN. — Je crois bien ne rien avoir omis. Je veux, toute bonne, mener notre fils chez le président, qui désire beaucoup le connaître, ce sont de belles connaissances que je n'entends point qu'il néglige.

MADAME PITOIS. — Comment donc, ni moi non plus.

MADAME SAINT-AUBIN. — Et petit père, sans doute, aussi bien enchanté?

MADAME PITOIS. — Ne m'en parlez pas, dans la joie de son âme.

MADAME SAINT-AUBIN. — Je l'ai rencontré je ne sais combien de fois ce matin, il semblait se multiplier.

MADAME PITOIS. — Depuis quatre heures il est sur pied.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous allez voir les dames de la halle avec leurs bouquets, je ne crois pas que petit père y ait songé.

MADAME PITOIS. — Je n'en sais rien, était-ce bien nécessaire?

MADAME SAINT-AUBIN. — Ah! çà, bonne mère, ne m'avez-vous pas donné carte blanche?

MADAME PITOIS. — Je ne dis pas; mais il y a de ces choses...

MADAME SAINT-AUBIN. — Ce n'est pas ici, toute bonne, le moment de lésiner. Pas de petites économies, croyez-moi, quand il s'agit de l'avenir d'un fils. Jusqu'à présent vous avez bien voulu en passer partout où j'ai voulu; vous en êtes-vous mal trouvée?

MADAME PITOIS. — Non, ma foi, j'aurais mauvaise grâce à le dire.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous voyez donc bien?.... Voici petit père.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PITOIS.

MADAME SAINT-AUBIN. — Comme il a chaud, ce cher ami!

PITOIS. — Je ne sais vraiment pas, depuis hier, comment j'existe.

MADAME PITOIS. — Ça passe aussi la permission, de te remuer comme tu le fais.

MADAME SAINT-AUBIN. — Pauvre petit père, je veux que vous preniez quelque chose.

PITOIS. — Je vous rends mille grâces.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous ne m'avez donc pas vue ce matin?

PITOIS. — Je n'ai pas eu ce bonheur.

MADAME SAINT-AUBIN. — Nous nous sommes pourtant, vingt fois au moins', trouvés nez à nez. Je suis encore à m'expliquer comment ma voiture ne vous a pas marché sur le corps.

MADAME PITOIS. — C'est ce que je lui dis chaque fois qu'il sort ; il ne prend jamais garde à rien, un hurluberlu.

MADAME SAINT-AUBIN. — Je vous dirai que j'ai passé la soirée d'hier chez madame Saint-Estève.

PITOIS. — Charmante petite personne.

MADAME SAINT-AUBIN. — Le nez un peu fort.

MADAME PITOIS. — Et d'où la connais-tu, monsieur Pitois, cette dame-là ?

PITOIS. — Je te l'ai dit. Aimable au possible.

MADAME SAINT-AUBIN. — Un démon de malice et de méchanceté. Une petite dame, bonne mère, dont le mari est toujours à la Guadeloupe.

MADAME PITOIS. — C'est possible, mais je ne me la remets pas.

MADAME SAINT-AUBIN. — Elle reçoit beaucoup de monde. Je suis sûre qu'il y avait bien hier chez elle deux cents personnes. Des magistrats, des députés, des artistes, des hommes de lettres, une réunion délicieuse. Il était près de quatre heures, que l'on dansait encore.

MADAME PITOIS. — C'est ce que j'appelle faire de la nuit le jour.

PITOIS. — Impossible dans un certain monde de faire autrement.

MADAME SAINT-AUBIN. — Mais sans doute, bonne amie.

MADAME PITOIS. — Je sais bien que quant à vous, monsieur Pitois, si je n'y tenais la main...

MADAME SAINT-AUBIN. — On a fait de la musique, elle chante à ravir, il est inouï de voir sortir d'un si petit corps un si grand volume de voix.

MADAME PITOIS. — Avez-vous touché un mot de notre avocat ?

PITOIS, *faisant un signe à son épouse.* — Madame Pitois!

MADAME PITOIS. — Eh bien! quoi? Depuis quand, s'il vous plaît, m'est-il interdit de parler chez moi?

MADAME SAINT-AUBIN. — Oui, bonne mère, il a été question du cher fils, beaucoup même. J'ai été assez heureuse de pouvoir annoncer au peu de personnes qui l'ignoraient, l'heureux résultat de la journée d'hier.

MADAME PITOIS. — Tout le monde ne le savait donc pas? Alors, monsieur Pitois, qu'avez-vous donc fait depuis hier?

PITOIS. — Je te l'ai dit, chère amie.

MADAME SAINT-AUBIN. — Il n'y a pas de sa faute, les journaux n'ont été instruits qu'hier dans l'après-midi, et fort tard encore.

MADAME PITOIS. — C'est donc ça.

PITOIS. — Non, mais toujours tu es prête à me jeter la pierre.

MADAME PITOIS. — Allez vous promener, vous m'ennuyez.

MADAME SAINT-AUBIN. — Quel était donc, petit père, ce monsieur avec lequel vous aviez l'air si fort occupé, quand je vous rencontrai ce matin?

PITOIS. — C'était sans doute Guichard, ne le connaissez-vous point, belle dame?

MADAME SAINT-AUBIN. — Oui, certes, je le connais, beaucoup trop pour mon malheur. Comment, c'était là Guichard? mais vous avez donc renoué avec lui, je vous croyais brouillés à tout jamais.

MADAME PITOIS. — Pas du tout.

PITOIS. — C'est-à-dire, chère amie, qu'il a tout à coup cessé de nous voir, nous n'avons jamais su pourquoi.

MADAME PITOIS. — Ce n'est pas ma faute à moi.

PITOIS. — La mienne non plus, je te prie de le croire.

MADAME SAINT-AUBIN. — J'ai toujours regardé son éloignement de votre maison comme un très-grand bonheur.

MADAME PITOIS. — Il faut dire aussi, madame, que jamais vous ne l'avez vu d'un bon œil.

PITOIS. — Tu te fais comme ça des idées, ma pauvre femme.

MADAME PITOIS. — Mêle-toi donc un peu de tes affaires, mon pauvre homme.

MADAME SAINT-AUBIN. — Je crois vous avoir dit dans le temps que ce Guichard était moins que rien, un malôtru, un drôle qui m'a fait cent impertinences.

MADAME PITOIS. — Cela m'étonne.

PITOIS. — Non, mais tu as toujours voulu en faire un héros, chère amie.

MADAME PITOIS. — Ah! çà, monsieur Pitois, je vous l'ai déjà dit, combien est-ce qu'il faut encore vous le répéter, vous m'ennuyez, à la fin, avec vos *chère amie*, assez de *chère amie* comme ça. Je vous prie. Je vous en demande bien pardon, mais c'est avec lui comme avec les enfants; quand il y a du monde à la maison, monsieur se croit tout permis.

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous attachez à cela beaucoup trop d'importance, toute bonne.

MADAME PITOIS. — Chaque fois que j'ai l'air de porter de l'affection à quelqu'un, il semble que ce soit une raison pour que monsieur le prenne en grippe.

MADAME SAINT-AUBIN. — Voyons, bonne mère, écoutez-moi, de grâce écoutez-moi.

MADAME PITOIS. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait la remarque.

MADAME SAINT-AUBIN. — Je ne doute pas que vous n'ayez, toute bonne, d'excellentes raisons pour adorer ce monsieur...

MADAME PITOIS. — C'est que je ne l'adore pas du tout, seulement je me plais à lui rendre justice.

MADAME SAINT-AUBIN. — Si nous nous mettons à discuter

sur les mots, nous nous éloignons entièrement de la question. Vous pouvez avoir beaucoup à vous louer de ce monsieur, je ne vais pas à l'encontre, peut-être même lui avez-vous de grandes obligations, c'est ce que je ne sais pas; je dois néanmoins vous prévenir, malgré tout l'attachement, toute l'amitié que je vous porte, que vous méritez à tous égards, que je me verrais dans l'obligation de ne plus vous voir, si je venais jamais à me rencontrer avec cet homme-là...

MADAME PITOIS. — Vous pouvez être tranquille, il se gardera bien d'y jamais remettre les pieds.

MADAME SAINT-AUBIN. — Après cela, ce que je vous en dis, mes bons, mes excellents amis, c'est uniquement dans votre intérêt; libre à vous de faire ce que bon vous semble; vous devez tous deux me rendre assez de justice, pour être persuadés que jamais je ne chercherai à exercer sur vous la moindre influence.

MADAME PITOIS. — Ça c'est vrai.

PITOIS. — Ce serait bien mal reconnaître...

MADAME SAINT-AUBIN. — Surtout dans un moment comme celui-ci, où tous les yeux sont portés sur ce cher enfant, l'espoir un jour du barreau de Paris, l'avenir de la Cour royale...

PITOIS. — L'appui de nos vieux jours...

MADAME SAINT-AUBIN. — La gloire et la consolation de vos vieilles années, qu'il est du devoir d'une amie de signaler à votre sollicitude, à votre prudence, tout ce qui pourrait porter préjudice à son état, à son avancement, à son avenir...

PITOIS. — Qu'en dis-tu ?

MADAME PITOIS. — Que voulez-vous dire, avec votre air triomphant? Tout ça ne me prouve pas en quoi Guichard peut être si dangereux ?

MADAME SAINT-AUBIN. — Si vous voulez absolument vous refuser à l'évidence...

MADAME PITOIS. — Il ne s'agit pas de ça, madame Saint-Aubin.

MADAME SAINT-AUBIN. — Mais si fait, toute bonne, vous devez m'en croire, et si je ne vous fournis pas à l'instant cent preuves irrécusables de ses atroces menées, si je ne soulève le masque dont se couvre l'imposteur, c'est qu'il me répugne de le faire.

MADAME PITOIS. — Ah ! madame Saint-Aubin, vous me permettrez...

MADAME SAINT-AUBIN. — Lors de mon procès, quand nous plaidâmes en séparation avec mon mari, ce fut lui qui m'aliéna l'affection de monsieur Saint-Aubin, qui prit fait et cause contre moi, faible femme, et qui depuis lors se montra mon plus implacable ennemi.

MADAME PITOIS. — En êtes-vous bien sûre ?

MADAME SAINT-AUBIN. — Toutes ses infamies sont jointes au dossier. Il en est au surplus de ce Guichard comme de bien d'autres dont je vous vois faire tant de cas, de ces Brochet par exemple, de ces Barbot, de ces Fenouillot, tous gens qui vivent à vos dépens, soit dit en passant, s'engraissent de vos dépouilles, et qui jamais ne me pardonneront de les avoir appréciés à leur juste valeur.

PITOIS. — C'est ce que je me tue de dire.

MADAME PITOIS. — Vous dites des sottises à la journée, est-ce que jamais je vous écoute !

MADAME SAINT-AUBIN. — Il ne faut cependant pas se dissimuler, ma toute bonne, que vous voilà aujourd'hui dans une position à ne plus voir tous ces gens-là.

PITOIS. — Le fait est que pour peu que nous tenions à établir Napoléon d'une manière convenable...

MADAME PITOIS. — Je n'ai jamais prétendu, après ça, que vous n'ayez eu à vous plaindre de ce pauvre Guichard;

il était lié avec votre mari, peut-être bien qu'il a pu dans les temps faire cause commune avec lui, cela ne me regarde pas; mais quant aux Fenouillot, aux Brochet et aux Barbot que vous mêlez là-dedans, quel mal vous ont-ils fait? qu'avez-vous à leur reprocher? Ce ne sont pas des imposteurs, ceux-là!

MADAME SAINT-AUBIN. — Non, mais communs, ma chère, archi-communs.

MADAME PITOIS. — Ce qui ne les empêche pas d'être de très-bonnes gens.

MADAME SAINT-AUBIN. — Parce que vous êtes vous-même excellente, vous voulez en conclure que tout le monde l'est aussi : cela fait l'éloge de votre cœur, bonne mère, mais cela n'en est pas moins la plus triste de toutes les conséquences.

PITOIS. — C'est évident.

MADAME PITOIS. — Ne vous ai-je pas entendu dire à vous-même, il n'y a pas de ça deux jours, monsieur Pitois : ce Fenouillot est vraiment bon enfant.

MADAME SAINT-AUBIN. — Cela n'est pas une raison.

PITOIS. — Si tu le prends par là, Cadet Roussel aussi est bon enfant.

MADAME SAINT-AUBIN. — Petit père, nous allons trop loin.

MADAME PITOIS. — Il va si loin que je vais abandonner la place; quand monsieur entre une fois dans ses grosses gaietés, c'est à ne plus y tenir.

MADAME SAINT-AUBIN. — Voyons, toute bonne, ceci n'est qu'une plaisanterie.

MADAME PITOIS. — Que voulez-vous faire d'un homme qui n'a pas pour deux minutes de raison?

MADAME SAINT-AUBIN. — Petit père a eu tort.

MADAME PITOIS. — C'est toujours, dans tout, la même chose.

MADAME SAINT-AUBIN. — Ces mêmes gens dont nous parlions il n'y a qu'un instant encore, que vous regardez aujourd'hui

comme vos amis les plus chers, les plus dévoués, qui, dites-vous, ont su vous donner tant de preuves de vive affection, de sincère attachement, où sont-ils ? Pourquoi ne les vois-je pas se presser autour de vous ?

MADAME PITOIS. — Je vous dirai à ça que chacun a ses occupations.

MADAME SAINT-AUBIN. — Pourquoi, lors même que des indifférents semblent prendre part à votre félicité, la partager en quelque sorte, pourquoi eux seuls se tiennent-ils à l'écart? C'est dans de pareils moments, croyez-le bien, c'est au milieu des joies et des désolations du foyer domestique, que l'on sent plus que jamais le besoin d'épanchements, qu'il est doux alors de presser des mains amies dans les siennes. Loin de moi l'idée de vouloir me faire un mérite des quelques preuves de profond attachement que j'ai pu vous donner en cette circonstance, mais toujours est-il que nulle puissance au monde n'aurait pu s'opposer à l'accomplissement de ce devoir sacré. Malade et souffrante que j'étais hier, n'ai-je pas affronté la chaleur, les éclats d'une soirée bruyante pour porter la nouvelle de la victoire remportée par notre fils chéri, de notre Napoléon ? Ce matin encore, je le proclamais, ce triomphe ; qu'ont-ils fait, ces Guichard, ces Brochet, ces Fenouillot et ces Barbot ? Que sont-ils devenus, je vous le demande ? Leur silence ne vient-il pas, à l'appui de ce que j'avance, les accuser d'égoïsme et d'indifférence !

PITOIS. — Ah ! bravo, bravo ! (*A sa femme.*) Avoue que c'est charmant.

MADAME PITOIS. — Vous faites de nous ce que vous voulez.

MADAME SAINT-AUBIN. — Séchez vos larmes, bonne mère, venez dans mes bras, sur mon cœur, toute excellente, c'est là votre place.

MADAME PITOIS. — Ah ! madame, ayez pitié de moi ! (*Ma-*

dame Pitois se jette à corps perdu dans les bras de son amie.)

PITOIS, *hors de lui.* — Divine, adorable, oui, j'en prends ici l'engagement solennel, oui, je vous le jure, plus de Guichard, plus de Fenouillot, de Barbot, plus jamais de Brochet.

MADAME PITOIS. — Mais que vous ont-ils fait ?

SCÈNE XX.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE. — On demande à parler à madame.

MADAME PITOIS. — Je ne suis pas dans un état à voir personne.

PITOIS. — Prends un peu sur toi, Adélaïde, songe qu'aujourd'hui...

MADAME SAINT-AUBIN — Petit père a raison.

MADAME PITOIS. — Vous permettez, madame.

MADAME SAINT-AUBIN. — Comment donc, toute bonne.

MADAME PITOIS. — Je reviens dans un instant.

SCÈNE XXI.

PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN.

PITOIS. — Oui, céleste amie, c'est dans de pareils moments que l'on sent le besoin de presser des mains amies...

MADAME SAINT-AUBIN. — Que faites-vous, petit père ; vous vous oubliez, Dieu me pardonne.

PITOIS. — Vous voyez, bel ange, ce que j'ai à souffrir ; pas d'âme qui me comprenne... Ayez pitié de moi, je vous conjure, laissez-moi vous adorer.

MADAME SAINT-AUBIN — Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment, relevez-vous, Pitois, relevez-vous. Je l'exige, je le veux.

PITOIS. — Je vous ai offensée, belle amie.

MADAME SAINT-AUBIN. — Brisons là, je vous prie... Eh bien! qu'est-ce? quel est cet air décomposé?

PITOIS. — J'ai mérité votre haine.

MADAME SAINT-AUBIN. — Encore? enfant! je vous pardonne.

PITOIS. — Oh! ciel! est-il possible!

MADAME SAINT-AUBIN. — Faisons la paix. Plus de raison, à l'avenir, vous me le promettez?

PITOIS. — Trop bonne, mille fois!

MADAME SAINT-AUBIN. — Je dois vous apprendre que Napoléon est amoureux, mais amoureux fou de madame Saint-Estève.

PITOIS. — Cela ne m'étonne point, elle est ravissante comme vous, femme charmante comme vous.

MADAME SAINT-AUBIN. — Elle m'est venue voir ce matin, elle est fort embarrassée, elle sent combien est grande la différence qui existe entre son âge et le sien; ce serait vraiment le comble du ridicule une semblable union.

PITOIS. — Vous croyez?

MADAME SAINT-AUBIN. — Au surplus, nous en reparlerons, petit père, nous en reparlerons. Ma visite, ce matin, était un peu intéressée, je ne vous le cèle pas; et sans la présence de maman Pitois, il y a déjà long-temps que vous en connaîtriez le motif.

PITOIS. — Comment, belle amie, vous auriez quelque chose à me demander; mais c'est trop de bonheur mille fois...

MADAME SAINT-AUBIN. — Vous allez me trouver bien indiscrète...

PITOIS. — Jamais. Oh! non, jamais.

MADAME SAINT-AUBIN. — Il faut absolument que vous m'éclairiez sur la valeur de ces papiers. (*Elle lui présente des billets qu'elle tire de son portefeuille.*)

PITOIS. — Pardon... toujours de la même personne.

MADAME SAINT-AUBIN. — Toujours de cet homme avec lequel

traitait autrefois monsieur Saint-Aubin... Il ne vous inspire pas grande confiance, je le vois.

PITOIS. — Comment donc, belle amie? Si fait.

MADAME SAINT-AUBIN. — Il suffit vraiment que j'aie eu ce matin l'occasion de vous donner quelques preuves d'affection pour vous pouvoir dire tout ce que ma démarche auprès de vous a de pénible; et sans un service, que réclame de mon amitié une personne de ma connaissance, de la vôtre, petit père...

PITOIS. — Je vous comprends... Dans deux heures les fonds seront à votre disposition.

MADAME SAINT-AUBIN. — Toujours excellent.

PITOIS. — Ne serai-je pas encore votre obligé?

MADAME SAINT-AUBIN. — Le moyen de vous en vouloir... Je me retire... Adieu, enfant.

PITOIS. — Comment! déjà!

MADAME SAINT-AUBIN. — Dans deux heures. J'y compte; vous entendez?

PITOIS. — Vous connaissez mon exactitude.

MADAME SAINT-AUBIN. — Restez, je vous en conjure.

PITOIS. — Non, belle dame, vous n'obtiendrez jamais ce sacrifice.

SCÈNE XXII.

MADAME PITOIS, *accourant tout effarée.*

MADAME PITOIS. — Une maîtresse! Mon fils, une maîtresse! Je viens, ma foi, d'en apprendre de belles! c'est du joli, c'est du ragoûtant. Et plus personne ici! que sont-ils devenus? Sophie! êtes-vous là?

SCÈNE XXIII.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

SOPHIE. — Oui, madame.

MADAME PITOIS. — Où est M. Pitois, mademoiselle? Cette femme, où est-elle passée ?

SOPHIE. — Elle vient de sortir, madame, monsieur était avec elle.

MADAME PITOIS. — Et mon fils, où est-il dans tout ça ?

SOPHIE. — Je n'en sais rien.

MADAME PITOIS. — Vous mentez, vous le savez. Il n'est point rentré, je sais tout.

SOPHIE. — Mais, madame, comment se fait-il ? Je vous assure....

MADAME PITOIS. — Taisez-vous ; et tenez, puisque vous n'êtes au courant de rien, dites-vous, je vais vous y mettre, moi. Apprenez donc que monsieur mon fils a une maîtresse ; oui, mademoiselle, une maîtresse en titre, une grande dame ; je m'en doutais, je viens d'en acquérir la certitude. Mais qu'il y prenne garde, qu'il ne s'avise pas de me l'amener jamais chez moi, sa princesse, je vous la campe à la porte, de la belle manière. D'ailleurs, quand j'y pense, à quoi bon lui servirait d'y revenir lui-même, auprès de sa mère, cette femme ne va-t-elle pas lui tenir lieu de tout !

SOPHIE. — Ah ! par exemple ! madame ne se croit pas....

MADAME PITOIS. — Je vous ai déjà priée de vous taire. (*Elle va s'asseoir dans un coin de la salle en agitant ses pieds, qui témoignent de toute son indignation.*) Et c'est chez madame Saint-Aubin encore, que s'est fait tout ce beau tripotage ! Et moi, bonne jobarde, qui donnais à plein collier dans toutes ses belles protestations, à celle-là ; qui m'attendrissais en écoutant toutes ses jongleries ! Qu'elle y revienne jamais, comme je lui dirai son fait. Mais ! Dieu me pardonne ! il n'y a pas jusqu'à M. Pitois qui faisait aussi le galantin auprès d'elle ; là, chez moi, sous mes yeux, il lui faudrait peut-être bien aussi une maîtresse, à celui-là ! Polisson !

SOPHIE. — Ah ! madame, plus souvent, que monsieur...

MADAME PITOIS. — Je ne vous demande pas votre avis. Allez de ce pas chez les Fenouillot, les Brochet et les Barbot, leur dire que j'ai besoin de les voir à l'instant.

SOPHIE. — Vous n'y pensez pas, ce n'est que demain....

MADAME PITOIS. — Faites ce que je vous dis, et pas d'observations, vous savez que je ne les aime pas. Eh bien ! sera-ce pour aujourd'hui?

SOPHIE. — Oui, madame.

SCÈNE XXIV.

MADAME PITOIS. — Je ne sais pas, mais en voilà une qui branle terriblement dans le manche. Une madame Saint-Estève, quand j'y pense ; qu'est-ce que c'est que ça ? Quelque intrigante encore, avec son mari à la Guadeloupe ! Un digne pendant de l'autre, j'en suis sûre. De toutes ces saintes dames-là, je commence à en avoir cent pieds par-dessus la tête ; qu'elle vienne encore nous trouver, la madame Saint-Aubin, nous échanger ses chiffons de papier contre de bons écus, je me charge de la recevoir, l'impertinente, qui encore se permettait de dire *notre* fils, *notre* Napoléon. N'aurait-on pas dit, à l'entendre, que c'était elle qui l'avait élevé et mis au monde ? Ah ! nous donnons dans les maîtresses ! Et un bêtat de mari comme le mien, qui, je le parierais, est enchanté de tout ce commerce-là ! Comme je vais te lui faire voir que j'y suis aussi pour quelque chose dans la maison ! Il m'a assez fatiguée de ses connaissances; aux miennes à présent. C'est au tour des Guichard, des Fenouillot, des Brochet et des Barbot ; il aura beau dire et beau faire, il faudra bien que ce soit ainsi. Quelle journée, quand j'y pense ! Moi qui, ce matin, étais si heureuse, j'ai bien fait de la dépense comme

si j'attendais vingt ambassadeurs : j'ai peut-être avancé une centaine de louis à cette femme, hypothéqués sur les brouillards de la Seine, et pour arriver où, je vous le demande ? C'est, ma foi, payer un peu cher des *trompettes.*

———

FOURBERIES INTIMES.

(*La scène chez madame Bidard.*)

MADAME BIDARD, M. BIDARD.

MADAME BIDARD. — Je dis que c'est jeter son argent par les fenêtres, et qu'il faut y regarder à deux fois, quand il y a tant de gens sans pain.

M. BIDARD. — Tout ça est bel et bon, mais je ne ferais pas faire mon portrait, que les malheureux n'en auraient pas davantage; et puisque nous en sommes sur ce chapitre, fais-moi le plaisir de me dire, chère amie, si toutes les fois que tu as eu envie d'une robe ou d'un chapeau, tu as jamais songé aux gens sans pain?

MADAME BIDARD. — Toujours.

M. BIDARD. — Tu me permettras d'en douter. Tu as toujours été ton petit bonhomme de chemin, ce n'est pas cela qui t'a arrêtée; laisse-moi une fois faire mes volontés, ce n'est pas trop exiger; tu auras bien le temps de te rattraper, sois tranquille, du reste tu as de l'avance, qu'en dis-tu?

MADAME BIDARD. — Je dis que c'est toujours la même chose, on ne peut vous faire une observation, qu'aussitôt vous ne détachiez quelque impertinence.

M. BIDARD. — Tu me parles, je te réponds.

MADAME BIDARD. — Et comment me répondez-vous.

M. BIDARD. — Tu n'es pas raisonnable.

MADAME BIDARD. — Je ne le suis que trop.

M. BIDARD. — Tu as fait faire ton portrait, pourquoi ne ferais-je pas faire le mien?

MADAME BIDARD. — Je n'en vois pas la nécessité. D'ailleurs,

ce n'est pas pour moi, mais pour mes enfants, que je l'ai fait faire.

M. BIDARD. — C'est à eux aussi que je destine le portrait de leur père. Nous sommes tous mortels, qu'auront-ils de moi, si je viens à m'en aller ?

MADAME BIDARD. — Vous ne vous en irez jamais.

M. BIDARD. — Qui sait? Il ne faut jurer de rien. Vois M. Chardin, comme il est parti ! Nous dînions ensemble deux jours auparavant, il ne m'en a pas ouvert la bouche.

MADAME BIDARD. — Il s'en serait bien gardé, il savait à quoi s'en tenir de votre discrétion. Je vous trouve, du reste, assez osé, de vous mettre continuellement en parallèle avec M. Chardin.

M. BIDARD. — Pourquoi pas ?

MADAME BIDARD. — Un homme charmant !

M. BIDARD. — Parce qu'il est parti. Je m'en irais aujourd'hui pour demain, que je serais un ange ; c'est pour ça que, si pareille chose arrivait, je veux que vous ayez son portrait, ô petit Lulu, que vous puissiez dire à vos amis et connaissances « *c'est bien là son petit nez à mon pauvre homme*, *et son petit menton en trompette*, » comme vous disiez dans le temps, ma minette.

MADAME BIDARD. — Je n'ai jamais dit de sottises pareilles.

M. BIDARD. — Vous les avez dites, ma bibiche.

MADAME BIDARD. — Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

M. BIDARD. — Mironton, ton, ton, mirontaine. Eh ! ben, c'est dit. Je vais m'habiller.

MADAME BIDARD. — N'êtes-vous pas bien comme ça ?

M. BIDARD. — Tu ne voudrais pas me voir exposé dans un déshabillé pareil.

MADAME BIDARD. — C'est donc pour l'exposition ?

M. BIDARD. — Comme toi, chérubine, comme toi, baisez-moi !

MADAME BIDARD. — Ne m'approchez pas, ne m'approchez pas, ou je me fâche.

M. BIDARD. — On ne m'aime plus.

MADAME BIDARD. — Laissez-moi, je vous déteste. Allez vous habiller.

M. BIDARD. — Quand j'aurai mes bretelles, les bretelles à petit Lulu.

Et lon, lon la,
Landerirette,
Et lon, lon la,
Landerira.

MADAME BIDARD. — Vous avez un coup de marteau, c'est sûr. (*Appelant*) Florentine.

FLORENTINE, *dans une pièce voisine.* — Madame.

MADAME BIDARD. — Les bretelles de monsieur?

FLORENTINE. — Je ne les ai pas vues.

MADAME BIDARD. — Voyez à les trouver, il attend après.

FLORENTINE. — Je vas voir.

MADAME BIDARD. — Quand est-ce qu'il vient, votre barbouilleur?

M. BIDARD. — Au plus tard dans peu, mon minon.

MADAME BIDARD. — S'il vous réussit comme moi, ce sera du propre.

M. BIDARD. — Tu n'es pas contente du tien?

MADAME BIDARD. — Non certes, et vous?

LES MÊMES, FLORENTINE.

FLORENTINE. — Les v'là, vos satanées bretelles! je les ai assez cherchées.

MADAME BIDARD. — C'est bien.

FLORENTINE, *à M. Bidard.* — Vous me remercierez quand vous aurez le temps. Il faut donc des bretelles, à présent, pour se faire faire en portrait?

M. BIDARD. — On n'y est pas forcé, mais j'aime mieux ça. Dis donc, minette, quel habit vais-je mettre?

MADAME BIDARD. — Celui que vous voudrez.

M. BIDARD. — En sergent-major ?

MADAME BIDARD. — Je ne veux pas de militaire dans ma chambre, je vous en préviens. Ça n'aurait qu'à ne pas ressembler, ce qui arrive, je ne me soucie pas de me compromettre, bien obligée.

M. BIDARD. — Comment faire alors ?

MADAME BIDARD. — On a bien raison de dire que vous faites cent fois plus de façons que les femmes.

M. BIDARD. — Tu n'en as pas fait, de façons, ma minette.

MADAME BIDARD. — Quand il s'est agi du mien, le peintre est venu, je me suis assise trente-sept fois de suite devant lui, et voilà, pas plus de cérémonies.

M. BIDARD. — Comment, trente-sept fois !

MADAME BIDARD. — Tout autant. Et encore n'en avait-il pas assez.

M. BIDARD. — Merci.

MADAME BIDARD. — Et vous croyez, bonnement, que vous aurez cette patience-là ? Jamais.

M. BIDARD. — Je suis resté plus long-temps que ça en faction, ma minon.

MADAME BIDARD. — Allez vous recommencer ? Voyons, ne me touchez pas.... Je n'aime pas vos gaietés, elles finissent toujours mal.

M. BIDARD. — Tu me repousses !

MADAME BIDARD. — J'aime mieux moins de caresses et que ça dure plus long-temps.... Voyons, monsieur Bidard, finissez, s'il arrivait quelqu'un, on nous prendrait pour une orgie.

M. BIDARD. — On n'embrasse pas son petit Lulu ?

FLORENTINE. — Voyons, madame, laissez-vous faire.

M. BIDARD. — *Ne m'embrassera-t-on, si ne tuis bien t[illegible]e ?*

MADAME BIDARD. — Vous me faites pitié avec vos niaiseries ; n'êtes-vous pas honteux, à votre âge !

M. BIDARD, *chantant.*

Le cœur ne vieillit pas,
Le cœur ne vieillit pas.

MADAME BIDARD, FLORENTINE.

MADAME BIDARD. — Tiens, vois-tu, quand il est comme ça dans ses gaietés, ça me crispe, j'aimerais mieux je ne sais quoi.

FLORENTINE. — Je ne suis pas comme vous, je les aime, ces caractères-là, qu'ont toujours des bêtises à vous dire.

MADAME BIDARD. — Je t'assure que ça devient bien triste, quand, pendant vingt ans, on entend la même chose.

FLORENTINE. — Dites donc, plus souvent, qu'il va se tenir tranquille ; je t'en moque, un fou pareil.

MADAME BIDARD. — Tu crois qu'il va faire faire son portrait, n'est-ce pas ?

FLORENTINE. — Dam, ça m'en a l'air.

MADAME BIDARD. — Jamais de sa vie.

FLORENTINE. — Pourquoi ?

MADAME BIDARD. — Je ne m'en soucie pas. D'ailleurs je l'ai mis dans ma tête, tu verras si ça réussit.

FLORENTINE. — Vous m'en direz tant ! C'est égal, il est encore d'une bonne pâte, convenez-en ?

MADAME BIDARD. — Mon Dieu ! le tout est de s'y prendre. Qu'est-ce encore que ce peintre qu'il a été déterrer là ?

FLORENTINE. — C'est t'y pas celui qu'a fait le vôtre ?

MADAME BIDARD. — Il ne m'en a pas dit un seul mot.

FLORENTINE. — C'est pas l'embarras, c'est encore un drôle de pistolet.

M. BIDARD, *le nez à la porte.* — Si je mettais mon habit noir ?

MADAME BIDARD. — Mettez ce que vous voudrez, mais laissez-moi tranquille.

FLORENTINE. — Si j'étais de vous, puisque vous allez avoir le peintre, je ferais changer ma robe de l'an passé.

MADAME BIDARD. — Est-ce qu'elle ne peut plus aller ?

FLORENTINE. — C'est tout au plus. J'aime pas les peintures pour ça ; on a l'air de n'en avoir qu'une, de robe.

MADAME BIDARD. — J'ai connu une dame, madame Blanchet, tu sais bien, madame Blanchet ?

FLORENTINE. — Je l'ai pas connue.

MADAME BIDARD. — Au fait c'est vrai, tu n'as pu savoir, elle était morte quand tu es entrée ici. Eh bien ! madame Blanchet tous les ans à sa fête se faisait faire une robe neuve sur son portrait ; et je trouve qu'elle avait raison, puisque ses moyens le lui permettaient, et ça ne lui revenait pas cher.

FLORENTINE. — Ça, je le crois.

MADAME BIDARD. — Elle envoyait sa robe au peintre, une fois là, elle n'avait plus à s'en occuper.

FLORENTINE. — C'est bien commode.

MADAME BIDARD. — Laquelle préférerais-tu que je misse ?

FLORENTINE. — J'en sais rien, vous en avez tant.

MADAME BIDARD. — Ma jonquille ?

FLORENTINE. — Elle ne vous engonce pas autant comme la cerise.

MADAME BIDARD. — C'est ce que j'ai toujours dit, tu te le rappelles, tu étais là quand la couturière est venue, que sa robe m'engonçait. Il n'y a pas eu moyen, elle n'a pas voulu en démordre ; qu'en est-il résulté ? que je ne la mettrai plus, voilà ce qu'elle y aura gagné.

FLORENTINE. — C'est bien fait.

MADAME BIDARD. — Dam ! c'est tout simple... Je suis forte, n'est-ce pas ?

FLORENTINE. — Je ne trouve pas.

MADAME BIDARD. — Si fait, je suis forte.... certainement, je ne suis pas extraordinaire.

FLORENTINE. — Oh! non, par exemple.

MADAME BIDARD. — Mais je suis forte.

FLORENTINE. — Vous croyez?

MADAME BIDARD. — J'ai été beaucoup plus forte, mais je le suis encore.

FLORENTINE. — Pas dans votre jonquille, dans vot' cerise je ne dis pas.

MADAME BIDARD. — Il me vient une idée à propos de cette horreur de robe-là.

FLORENTINE. — C'est de vous en défaire ?

MADAME BIDARD. —Précisément... mais c'est que je la verrais toujours.... Tiens, décidément je te la donne.

FLORENTINE. — Ah ! madame, c'est bien gentil de vot' part... Je la ferai teindre.

MADAME BIDARD. — Au fait, c'est une idée. J'en serai quitte pour en avoir une autre.

FLORENTINE. — C'est ça.

MADAME BIDARD. — Tu arrangeras cela avec mon mari.... tu chercheras un prétexte, n'importe quoi, que ça ait l'air d'une surprise, tu m'entends....

FLORENTINE. — Comme pour vos derniers chapeaux.

MADAME BIDARD. — La même chose.... Tu verras aussi pour son portrait.

FLORENTINE. — Soyez tranquille.

MADAME BIDARD. — Nous n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres, comme je te disais tantôt. Enfin tu feras pour le mieux.

M. BIDARD, *à la porte, présentant un nouvel habit.* — Voilà encore un petit habit que je pourrais mettre.

MADAME BIDARD. — Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est tannant d'avoir un pareil homme sur les épaules!... vous avez moins de tête qu'un enfant!

M. BIDARD. — Vous voulez pas faire risette à petit Lulu?

MADAME BIDARD. — Non, ma foi !

FLORENTINE. — Voyons, madame, faites un peu ce qu'il veut, quand ça ne serait que pour vous en débarrasser.

MADAME BIDARD. — J'aimerais mieux mourir.

M. BIDARD. — Fâchée après Lulu?

MADAME BIDARD. — Oh! allez-vous-en, monsieur Bidard, ou je ne réponds de rien ; je sens la moutarde qui me monte...

M. BIDARD. — Après petit Lulu?

MADAME BIDARD. — Allez vous promener !

M. BIDARD. — Petite risette à petit Lulu.

MADAME BIDARD. — Vous ne le voulez pas?

M. BIDARD. — Toujours méchante !

MADAME BIDARD. — Alors, j'y vais ; bien le bonjour!

FLORENTINE, M. BIDARD, *se glissant dans la chambre.*

M. BIDARD. — Elle est partie, la Nini ?

FLORENTINE. — Faut avouer que vous la rendez bien malheureuse ?

M. BIDARD. — La Nini ?

FLORENTINE. — Toujours à la contrarier, jamais deux minutes ensemble sans vous disputer.

M. BIDARD. — Ça ne lui fait pas de mal, à la Minette, ça lui fouette le sang.

FLORENTINE. — C'est égal, toute autre à sa place, d'être contrariée comme ça, s'aurait fâchée toute rouge.

M. BIDARD. — Contre petit Lulu ?

FLORENTINE. — C'est comme votre portrait, en v' là une idée que vous vous êtes chaussée là !

M. BIDARD. — Pour faire pendant à la Nini, ma Titine, pour boucher un trou.

FLORENTINE. — A votre place j'y mettrais aut' chose.

M. BIDARD. — Quoi ?

FLORENTINE. — Dam ! je ne sais pas, mais pas vous toujours, puisque ça n'a pas l'air de lui faire plaisir.

M. BIDARD. — Tu crois ?

FLORENTINE. — Il me semble qu'elle ne vous l'a pas mâché.

M. BIDARD. — Avec mon habit noir ?

FLORENTINE. — Avec ça qu'il vous va si bien !

M. BIDARD. — Pas plus mal que sa robe, à Nini.

FLORENTINE. — Sans compter qu'elle va la faire changer, sa robe.

M. BIDARD. — Ce n'est pas une mauvaise idée. Dis donc, Titine ?

FLORENTINE. — Après ?

M. BIDARD. — Tu la crois fâchée ?

FLORENTINE. — Et vous ?

M. BIDARD. —J'en ai peur. Comment la faire revenir ? Trouve-moi un moyen.

FLORENTINE. — Ah, dam ! ça sera pas facile.... quand ça lui prend le matin c'est d'ordinaire pour toute la journée.

M. BIDARD. — Elle m'a envoyé promener.

FLORENTINE. — Et vous auriez préféré l'y voir aller, vilain sans cœur ! Dites donc, c'est bientôt sa fête ?

M. BIDARD. — La Sainte-Rosalie ?

FLORENTINE. — Eh bien ?

M. BIDARD. —Eh bien quoi ? Je la lui souhaiterai. L'ai-je jamais laissée passèr sans la lui souhaiter ?

FLORENTINE. — Je ne dis pas, mais si j'étais de vous, j'y ferais une surprise.

M. BIDARD. — Nous avons huit jours.

FLORENTINE. — Avant ça.

M. BIDARD. — Je préfère attendre.

FLORENTINE. — Vous n'attendez pas, quand une chose vous fait plaisir.

M. BIDARD. — Si fait, je t'assure.

FLORENTINE. — Je ne vois pas ça.

M. BIDARD. — Et comment la faire revenir, je pense à mon affaire.

FLORENTINE. — Je ne sais pas trop.... mais une attention.... la moindre chose, vous savez qu'elle n'y tient pas.

M. BIDARD. — Elle y tient beaucoup, au contraire... Je ne vois pas trop ce qui lui ferait plaisir.

FLORENTINE. — Elle a des châles ?

M. BIDARD. — A revendre.

FLORENTINE. — Des chapeaux ?

M. BIDARD. — Des magasins.

FLORENTINE. — Qu'elle ne met plus.

M. BIDARD. — Pourquoi ne les met-elle plus ? Ils sont tout neufs ! Deux encore, il n'y a pas trois semaines.

FLORENTINE. — Quel temps aussi il a fait !

M. BIDARD. — Raison de plus pour ne pas les avoir usés, elle ne les a pas mis.

FLORENTINE. — Mais vous savez.... dans les armoires comme ça vous les jaunit, les chapeaux.

M. BIDARD. — Je ne vois pas ça.

FLORENTINE. — Y en a de si jolis !

M. BIDARD. — Elle ne les prend jamais autrement.

FLORENTINE. — Allons.... voyons.... fendez-vous d'un chapeau.

M. BIDARD. — Je suis à sec.

FLORENTINE. — Ne dites pas ça, vous savez bien en trouver quand ça vous fait plaisir. C'est comme vot' portrait, on vous le faisait donc pour rien ?

M. BIDARD. — C'est ben différent. Un portrait au moins ça reste, tandis qu'un chapeau, et de femme, encore..... ça jaunit.

FLORENTINE. — Ça ne coûte pas si cher.

M. BIDARD. — Si elle savait se contenter d'un chapeau, passe encore.

FLORENTINE. — A qui la faute ?

M. BIDARD. — Je me le suis assez reproché.

FLORENTINE. — Eh ben !... je vous attends.

M. BIDARD. — Eh ben ! non.

FLORENTINE. — Pour la Ninon ?

M. BIDARD. — Non.

FLORENTINE. — A petit Lulu ?

M. BIDARD. — Au diable.

FLORENTINE. — C'est joli d'être brouillés comme ça !

M. BIDARD. — Est-ce ma faute, à moi ? Je fais tout ce qu'il est humainement possible de faire pour avoir la paix. Je suis gai, on me répond par des humeurs ; je finirai une bonne fois par casser les vitres.

FLORENTINE. — Voyons, soyez gentil.

M. BIDARD. — Parce que je n'ai jamais rien dit on me croit un saint ; mais, quand je suis parti, je ne vaux pas mieux qu'un autre, entends-tu ?

FLORENTINE. — Elle serait si contente !

M. BIDARD. — Je suis las, à la fin, d'être mené comme un enfant.

FLORENTINE. — Vous les mettriez tantôt dans sa chambre.

M. BIDARD. — Si j'étais sûr encore qu'elle fût plus aimable...

FLORENTINE. — Voyons, ne soyez plus méchant.

M. BIDARD. — Tu ne m'as jamais vu.

FLORENTINE. — J'espère même que je ne vous verrai jamais. Eh ben ?

M. BIDARD. — Eh ben ! soit, ne m'en parle plus.

FLORENTINE. — A la bonne heure.... pour tantôt.

M. BIDARD. — Oui. (*Il sort.*)

FLORENTINE. — *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

